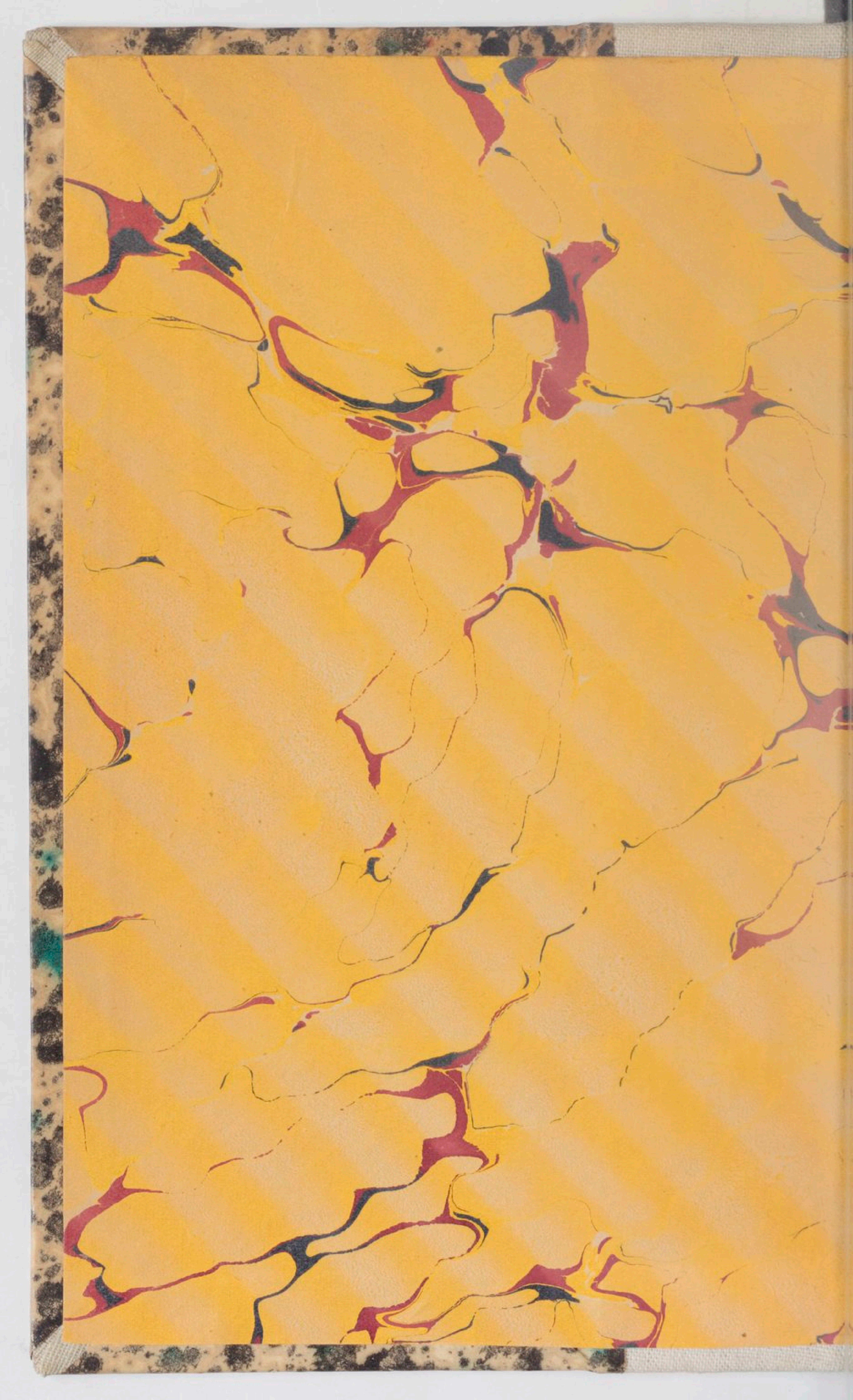
L'Odyssée d'une comédienne, imité de l'allemand, par Auguste Lepage









OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LA TURQUIE SOUS LE RÈGNE D'ABDUL-AZIZ

Paris, 1868.

WILD LIFE AMONG THE KOORDS

Londres, 1872.

SOUS PRESSE :

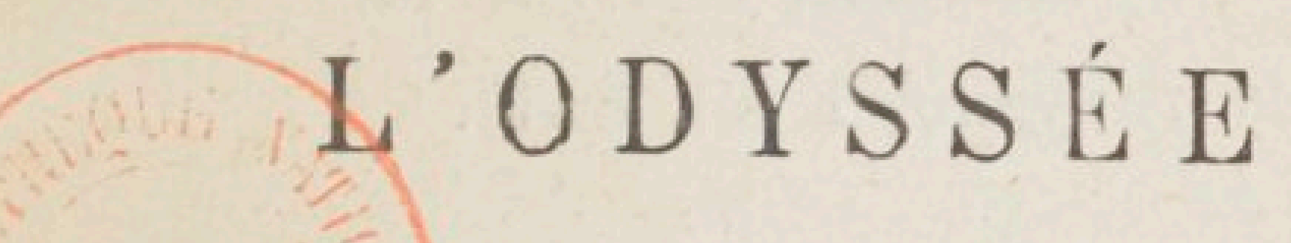
LA CONQUÊTE DU MONDE PAR LES JUIFS

En Allemand. Wiesbaden. 1875.

LES TURCS ET LEURS FEMMES

Chez Calmann Lévy. (*Sous presse.*)

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN.



L'ODYSSÉE

D'UNE

COMÉDIENNE

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

ROMANS.

La Sirène de l'Argonne, 1 vol. in-12.	3 »
Le Roman d'un gentilhomme, 1 vol. in-12.	3 »
Mademoiselle de Merville, 1 vol. in-12.	3 »
Le Roman d'un parvenu, 1 vol. in-12.	3 »

HISTOIRE.

Histoire de la Commune, 1 vol. in-12.	3 »
Voyage aux pays révolutionnaires, 1 vol. in-12.	2 »
Les boutiques d'esprit, 1 vol. in-12.	3 50
Les cafés artistiques et littéraires, 1 vol. in-12.	3 50
Mémoires de l'élection de l'empereur Charles VII, 1 vol. in-8°.	7 50
Voyage de Laponie, de Regnard, avec une préface et notes, 1 vol. in-12. (Collection des petits chefs-d'œuvre).	4 »
Les Discours du trone, depuis 1814 jusqu'à nos jours, 1 vol. in-12, avec une préface.	2 »
Récits sur l'histoire de Lorraine, 1 vol. in-8°.	5 »

Imprimerie D. Bardin, à Saint-Germain.

L'ODYSSÉE

D'UNE

COMÉDIENNE

IMITÉ DE L'ALLEMAND

PAR

AUGUSTE LEPAGE

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 13

—

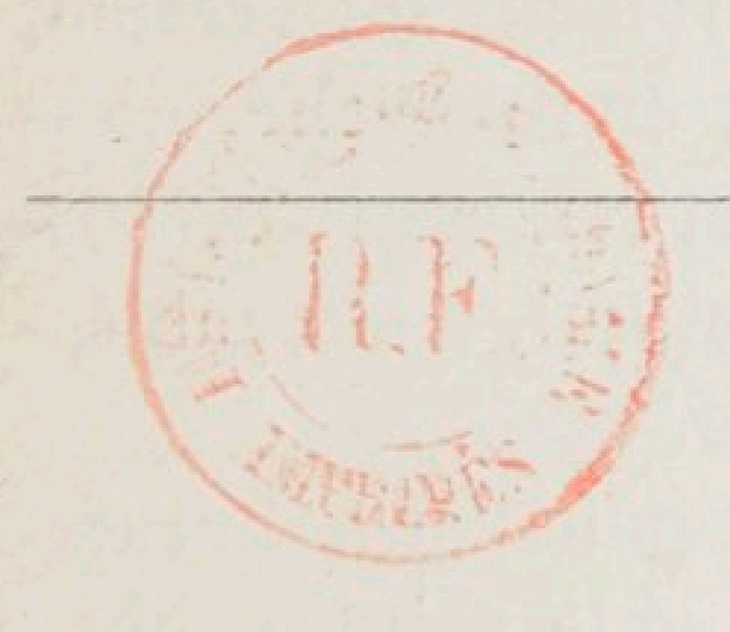
1881



L'ODYSSÉE

D'UNE

COMÉDIENNE



SINGULIÈRE RENCONTRE

Une voiture, traînée par trois grands chevaux décharnés, roulait lentement et péniblement sur la grande route.

C'était un attelage qui, aujourd'hui, nous paraîtrait étrange et incommode; mais à cette époque — nous sommes en l'année 1715 — cette voiture pouvait passer pour élégante et confortable.

Elle était composée d'une caisse basse et carrée, des coins de laquelle s'élevaient quatre colonnes sculptées, qui, s'étendant au dehors, soutenaient un toit de moitié au moins plus grand que la caisse qu'il devait protéger.

Toit, colonne, caisse étaient vernis et peints en bleu et en rouge.

On distinguait encore sur les ornements des traces de dorure, mais celles-ci n'étaient pas vieilles partout, le temps et la poussière des routes les ayant presque entièrement fait disparaître en plusieurs endroits.

La lourde caisse reposait entièrement sur l'essieu, elle était veuve de tout ressort; en revanche, dans l'intérieur, deux sièges larges et rembourrés, suspendus à de lourdes courroies et qui, à chaque cahot, allaient à droite ou à gauche.

Les quatre roues, sous leur poussière, paraissaient être de la même couleur que la voiture, chaque rayon formant un ornement sculpté ayant la prétention d'être élégant, pendant que le cercle des roues, d'une largeur démesurée, était garni de clous grossiers.

Cette voiture, d'une solidité peu ordinaire, paraissait déjà avoir fait un assez long voyage à en juger par son extérieur.

Le véhicule avançait lentement, enfonçant d'un côté ses roues dans les ornières d'une mauvaise route, tandis que de l'autre il se traînait péniblement sur des pierres que les lourds essieux s'efforçaient en vain de broyer, que l'attelage s'embourbait de plus en plus dans le terrain sablonneux, et la caisse bleue et rouge avait bien des cahots à supporter.

Essayons de pénétrer dans l'intérieur, on le peut sans être dérangé; car, quel que soit le désir de saisir quelques mots, aucune conversation ne s'y fait entendre.

Nous sommes au printemps : le 1er mai; mais c'est un printemps comme l'on n'en a pas vu de mémoire d'homme : tout verdit et fleurit, et le soleil darde ses rayons brûlants sur la plaine sablonneuse que traverse la route.

Les rideaux de cuir qui entourent la voiture sont ouverts de trois côtés et reposent lourdement sur le toit de bois.

On aperçoit deux personnes sur le siège de derrière : l'une d'elles, qui attire tout de suite l'attention, est une jeune fille d'environ dix-neuf ans, d'une rare beauté; un teint clair et délicat, des joues rosées, des yeux bleus qui regardent avec une expression indescriptible de bonté et d'amour son compagnon de voyage. Une chevelure blonde et abondante dont les boucles sont saupoudrées de poussière : tels sont les traits principaux de son charmant visage.

Son costume est bourgeois et simple, mais il indique une certaine aisance et même la fortune. Les manches courtes et bouffantes de son corsage sont entourées de dentelles qui laissent apercevoir des bras d'une forme adorable et d'une blancheur éblouissante; les mains sont d'une délicatesse exquise.

Des gants longs, jaunes, en peau souple, reposent sur le devant de la voiture auprès d'une mantille.

Il paraît assez difficile de préciser l'âge de son compagnon de route ; au premier aspect, il semble avoir passé la cinquantaine; mais après plus mûr examen, on ne lui donne plus cet âge.

C'est un homme aux larges épaules, grand et fort.

Ses vêtements se composent de bas de soie gris perle, d'une culotte courte flottante, et d'une longue veste de couleur claire qui laisse passer les bras couverts par de larges manches de chemise. Son habit d'un drap brun orné de torsades et de boutons de soie, sa perruque avec ses boucles innombrables, son baudrier avec sa longue épée, sont posés devant lui sur la banquette. Il expose sa tête chauve pour se rafraîchir à la faible brise qui traverse de temps en temps le véhicule.

Il dort.

Ses traits sont accentués et rudes, et peuvent encore avoir des prétentions à la beauté; cependant, son teint a quelque chose de mat qui, à distance, fait paraître sa figure presque grise; en cet instant, elle est animée d'une certaine rougeur qui n'a rien d'inquiétant, car elle s'explique facilement par son sommeil paisible et la température.

Ses mains, entourées de riches manchettes, sont blanches et fines, et indiquent plutôt un rang élevé qu'une position vulgaire; du reste, ses vêtements, ainsi que ceux de la jeune fille, nous confirment dans cette opinion.

D'un large siège à deux places, un postillon conduit les trois chevaux qui, harassés de fatigue et de chaleur, se traînent péniblement.

Le conducteur aussi s'est mis à son aise autant qu'il a pu, car c'est lui qui a le plus à souffrir des rayons brûlants du soleil; il a quitté son habit et sa veste, et aurait fait certainement autant de sa perruque si elle n'eût été faite de cheveux naturels, qui, de noirs au départ, sont devenus

entièrement blancs sous la poussière de la route.

Aspirant l'air avec force et sonnant du cor, il essuie souvent son visage avec sa manche, et désire ardemment atteindre un endroit ombragé, qu'il aperçoit malheureusement encore bien loin sur la route, et qui doit l'abriter contre la chaleur du soleil couchant.

Dans la voiture, la jeune fille passe son temps à observer tantôt son compagnon, tantôt le paysage, et elle agite en même temps un charmant éventail, afin de renouveler un peu l'air.

Des trois côtés ouverts de la voiture, il en est un surtout qui offre un paysage ravissant; de petites montagnes en partie boisées, en partie plantées de vignes, s'étendent à perte de vue et à peu de distance de nos voyageurs.

Çà et là apparaissent de charmants villages, des fermes isolées, des chaumières au pied des hauteurs tandis que sur leurs sommets, la vue est réjouie par des châteaux et des ruines.

Du côté opposé, le plus proche de la jeune fille, on aperçoit une vaste plaine où apparaissent à travers des groupes d'arbres divers villages avec leurs clochers pointus, le tout éclairé par les derniers rayons d'un soleil couchant, qui tantôt se montrant, tantôt disparaissant, se reflètent dans un cours d'eau. Cette plaine, qui s'étend devant les voyageurs, est la célèbre Bergstrasse qu'ils ont suivie depuis le grand matin sans interruption, dans la direction de Heidelberg.

Chaque fois que la jeune fille regarde le gracieux paysage qui se déroule devant elle, sa figure fine et délicate reflète une contraction douloureuse, qui

disparaît aussitôt que ses regards se reportent sur son compagnon endormi.

Quelles amères pensées traversent donc sa tête blonde, et viennent péniblement impressionner ainsi son âme, tandis qu'elle voit autour d'elle la nature de Dieu s'étendre avec ses plus précieux trésors ?

Elle peut les atteindre, et cependant elle ne peut les nommer siens ; elle sent avec douleur, à l'aspect des montagnes et des vallées riantes qui la saluent et semblent l'appeler, que, malgré tous les trésors terrestres dont elle est si richement entourée, il lui manque un grand bien : la patrie.

Dès son enfance, elle s'est vue avec son père sans cesse errant, ne pouvant longtemps séjourner dans le même endroit ; à peine arrivée secrètement quelque part, elle doit, sans repos ni trêve, fuir de nouveau.

Pourquoi ?

Elle ne pourrait répondre ; elle l'ignore.

Elle ne sait, ne connaît qu'une seule chose, c'est qu'elle aime son père d'un amour ineffable, et qu'elle lui sacrifierait volontiers jusqu'à sa vie comme elle lui a sacrifié sa patrie.

Il n'est besoin que de surprendre le regard caressant qu'elle adresse à l'homme endormi, pour en être certain.

Tout à coup, la clarté du jour disparaît, une demi-obscurité entoure le carrosse, un bienfaisant courant d'air le traverse.

En même temps, le son joyeux du cor indique que le postillon, ruisselant de sueur, a atteint la forêt tant désirée, que, malgré ses coups de fouet et ses jurons répétés, il n'avait pu gagner plus tôt.

Le dormeur s'éveille en sursaut, se remet d'aplomb, et, roulant de tous côtés ses yeux étincelants couverts d'épais sourcils, il paraît demander où il est, ce qui se passe.

La jeune fille montre en souriant le postillon, qui dans son léger costume, en contravention évidente avec le règlement de la poste de Tour-et-Taxis, s'étend commodément sur son siège et sonne gaiement du cor, dont les échos de la forêt de sapins que traversent nos voyageurs répètent les sons clairs et joyeux.

— Où sommes-nous ici? demanda tout à coup le voyageur avec un accent étranger au postillon, en interrompant sa chanson du *Forgeron des Tilleuls*.

Le sonneur de cor, quoique contrarié d'avoir été interrompu dans sa chanson, se retourna immédiatement et répondit d'un air gracieux :

— Votre Seigneurie, nous sommes dans la forêt de Seebeimer et Bickenbacker, ensuite nous arriverons au célèbre château de Frankenstein, qui termine la grande route, et, en deux petites heures, j'espère descendre Leurs Altesses dans la résidence du landgrave de Darmstadt, à l'hôtel de la Grappe, chez maître Georges Hanz; vous y serez aussi bien reçus que n'importe où dans le duché, sans en excepter l'hôtel de l'Empereur - Romain, où descendent les seigneurs dans la ville libre de Francfort.

Après avoir écouté les divers renseignements du postillon, l'étranger s'était rejeté au fond de la voiture; mais presque aussitôt, voyant le conducteur porter son cor à ses lèvres, il reprit :

— Quelle distance y a-t-il de la résidence du landgrave, où les étrangers sont si fort tourmentés par les formalités de la douane, jusqu'à la ville libre de Francfort où se trouve votre hôtel de l'Empereur-Romain ?

— Il y a bien pour six à sept heures de marche.

— Et peut-on les faire aujourd'hui ?

— Impossible, Votre Seigneurie, — répondit tout net le postillon effrayé en se soulevant sur son siège, — mes chevaux sont sur leurs jambes depuis la frontière du Palatinat, et ils sont harassés de fatigue. Si j'en juge d'après le soleil, il doit être six heures ; c'est donc tout à fait impossible ; il faut que vous descendiez à la résidence.

— N'y a-t-il pas, — continua l'étranger avec calme, — un endroit, un village ou même une ferme entre cette résidence et Francfort, où nous pourrions passer la nuit d'une façon passable ?

— A moitié route, à gauche, est la ville de Langen...

— Bien, — reprit le voyageur en interrompant le postillon, — nous nous arrêterons donc chez le maître de poste avant d'entrer dans la résidence. Vous y changerez vos chevaux fatigués contre des chevaux frais, et, sans descendre, nous irons jusqu'à Langen, et demain à Francfort. Je payerai tout, et vous savez qu'en outre, un bon pourboire ne vous fera pas défaut.

— Comme il plaira à Vos Excellences, — reprit le postillon en étouffant un soupir à la pensée du pourboire promis ; cependant, tout en se retournant sur son siège, il murmurait entre ses dents : — Allons à Langen ; mais cela n'empêche pas que

nous aurions été bien mieux reçus chez Georges Hanz.

Et, pour faire passer sa mauvaise humeur, il cingla de plusieurs rudes coups de fouet ses chevaux harassés; il reprit son cor et se mit de nouveau à sonner un joyeux refrain.

La jeune fille avait écouté avec tristesse et résignation la conversation que nous venons de rapporter. Nos deux voyageurs étaient assis tranquillement à côté l'un de l'autre, absorbés dans leurs pensées, aspirant avec satisfaction l'air pur de la forêt de sapins, et écoutant, pour se distraire, la façon agréable dont le conducteur sonnait du cor.

C'était, à cette époque, une chanson qui courait le pays, la chanson du prince Eugène et de la ville de Lille en Flandre, que sept ans auparavant, en 1708, le grand héros avait prise après un siège glorieux.

La mélodie en était fraîche et vigoureuse et paraissait encore plus agréable à entendre au milieu du bois.

Nos deux voyageurs en ressentirent du reste bientôt les effets, car peu à peu leurs visages s'éclaircirent et devinrent presque souriants.

Tout à coup une voix mâle et puissante vint se mêler au son du cor : elle paraissait sortir du bois, et l'on pouvait entendre que les paroles se rapportaient parfaitement à la mélodie que jouait le postillon.

Celui-ci, qui écoutait la chanson, laissa tomber le cor de ses lèvres et commença à son tour à chanter, pendant que dans la forêt l'étranger se mettait à

sonner la mélodie sur son cor ou sur une trompette.

Cet accompagnement dura pendant tous les couplets de la chanson, à la grande joie du postillon et même de nos voyageurs, car la jeune fille regarda avec des yeux rayonnants son père, sur la figure duquel on voyait paraître un gai sourire, pendant que sa tête battait la mesure.

Le chant et la sonnerie de la forêt devenaient de moment en moment plus distincts, car ils se rapprochaient.

La chanson en était au couplet qui raconte que Lille la belle, malgré ses tours et ses bastions, avait dû se rendre à son vainqueur, lorsque, au bout d'un petit sentier de la forêt, apparut sur la grande route un musicien, auquel on n'aurait jamais supposé une pareille mine.

C'était un homme vigoureux, couvert d'une vieille capote en drap blanc, doublée de bleu ; il avait aux pieds de longues bottes de cuir, et sur sa tête, couverte de cheveux gris, un petit tricorne avec une plume rouge. Une grande sacoche en cuir, paraissant pleine, était suspendue à son dos par une large bandoulière ; à un cordon pendait sa trompette parfaitement brillante ; dans sa main droite, il tenait une énorme pique qui pouvait lui servir de bâton de voyage, ou, à l'occasion, d'arme défensive ; la manche gauche de son habit tombait flasque le long de son corps et paraissait attachée à la bandoulière ; notre chanteur était privé d'un bras.

Ce personnage étrange était sorti de la forêt à une petite distance en avant de la voiture qui avançait lentement.

Quand celle-ci l'eut rejoint, l'homme à la capote blanche s'écria d'une voix sonore et gaie, pendant que son œil rusé regardait fixement les voyageurs et que sa bouche se tordait sous son visage bruni, dans un hardi sourire :

— Attention! toute la compagnie! honneurs et respects!

En même temps, élevant sa pique, il rendit les honneurs militaires à la voiture.

Chevaux, postillon, voyageurs, durent avoir tous ensemble la même pensée, car les trois chevaux s'arrêtèrent, et le conducteur déposa ses rênes et son fouet au moment même où le voyageur allait lui ordonner de faire halte.

La capote blanche, sous son tricorne mis un peu de côté, regardait gaiement l'étranger; sur sa figure apparut une vive rougeur quand celui-ci lui demanda s'il était le chanteur et le musicien qui, depuis quelques instants, les escortait si bien de sa voix et de sa trompette.

— Mais certainement que c'était moi, Excellences, répondit l'autre; je ne puis entendre la chanson du prince Eugène sans l'accompagner en chantant ou en sonnant. J'étais là, lors de l'affaire, quand elle fut faite et chantée la première fois, en 1708, lorsque le prince Eugène attaqua la fière ville de Lille. J'ai sonné comme trompette pour ce joyeux jour de noce, et sabré vaillamment comme dragon impérial jusqu'à ce qu'une maudite balle française vînt m'enlever le bras gauche et me fît manchot.

— Oui, monsieur, reprit vivement le postillon en coupant la parole à la capote blanche, c'est Balzer Lang, bien connu dans les villages de la Bergstrasse.

le meilleur trompette du pays, dans un jour de noce, et, avec cela, un vrai bon vivant.

— Tais toi, blanc-bec, et occupe-toi plutôt de tes chevaux, ton brun a la croupière qui tombe ; je dirai bien moi-même à ton bourgeois qui je suis, s'il désire le savoir.

— Il me sera très agréable de l'apprendre, reprit le voyageur, mais comme nous ne pouvons nous arrêter ici, et que vous suivez le même chemin que nous, montez près du postillon, et vous nous raconterez votre histoire tout en continuant notre route.

— Avec plaisir, Votre Seigneurie, cela fera bien mon affaire, reprit gaiement notre musicien en grimpant agilement avec sa longue pique sur le siège du postillon.

Celui-ci, honteux et confus, après avoir arrangé prestement le harnais qui tombait, rendit de nouveau la main à ses chevaux, et nos voyageurs se remirent en route avec une personne de plus.

— Mon nom est Balzer Lang, reprit l'homme à la capote blanche en se retournaut vers la voiture; mais à Darmstadt, l'on m'appelle Balzer tout court. Autrefois, j'étais trompette dans un régiment de dragons impériaux sous le prince Eugène, mais depuis que j'ai reçu cette maudite balle française, je suis courrier du landgrave et fais rentrer les contributions et les amendes, ce qui est pour tout le monde une charge pénible et surtout pour moi, car j'aimerais bien mieux n'apporter que la gaieté chez tous ces braves gens; de temps en temps, du reste, il en est ainsi, car je sonne pour eux du cor aux noces et baptêmes. Je demeure dans un château ou plutôt dans la tour d'un grand château fort, où tous

les individus du Palatinat que j'y ai amenés ne sont pas entrés pour leur plaisir.

La fin de sa phrase était adressée d'un ton sérieux au postillon : mais celui-ci, ne se laissant plus intimider, répondit hardiment :

— J'aime mille fois mieux vous voir dans la tour du grand château que tenant la campagne ; cela prouverait que la guerre dure encore, et que le prince Eugène, d'accord avec le maréchal français, n'aurait pu conclure une paix dont le pauvre Palatinat et la Hesse avaient si grand besoin !

— Cette fois-ci, tu as raison, dit Balzer d'un ton sérieux et ému en songeant à quelque triste souvenir de ses campagnes. Oui, c'est un grand bonheur pour tout le pays et toute la population au delà du Rhin, que cette guerre de succession entre la France et l'Espagne soit terminée ; on ne saurait assez en remercier le ciel. Regardez donc autour de vous : ne semble-t-il pas que la nature même s'en réjouisse? A-t-on jamais vu un printemps pareil? Au premier jour de mai, tout est en fleurs, et le soleil luit et brûle comme en août ; ton dos doit déjà en savoir quelque chose. On peut voir, par là, avec quelle sagesse tout est organisé ; quand bien même la nature aurait fait les mêmes efforts les années précédentes, la guerre sauvage aurait tout détruit dans ses horreurs ; au lieu que maintenant, le paix étant assurée, elle donne à pleines mains, et aussi vite que possible, les trésors de son sein à ses enfants. « Qui donne vite, donne deux fois. » Jouissons donc gaiement de la vie, habitants du Palatinat !

De gai qu'il était, le vieux soldat, en prononçant

ces dernières paroles, avait pris un air mélancolique auquel il n'était certes pas habitué. Aussi, pour chasser ces tristes souvenirs, frappa-t-il vigoureusement de sa seule main l'épaule du postillon qui, en recevant le coup, grimaça plutôt un sourire de mauvaise humeur que de satisfaction, ce qui parut amuser nos deux voyageurs.

Après un moment de silence, l'étranger demanda au trompette de quelle manière il avait passé duré giment des dragons impériaux dans la résidence dulandgrave, à laquelle ils touchaient presque.

— Ah! monsieur, répondit celui-ci avec bonhomie, ce ne sera ni long ni difficile à vous expliquer. La tranquille petite cité que vous apercevez et que j'aime tant est ma patrie. Mon père était musicien de la ville et gardien de la tour. Je suis né au haut du clocher, en l'année 1668. Pendant une trêve, mon père, avec quelques compagnons et moi, tomba entre les mains des Français; tous furent massacrés sans miséricorde, moi seul fus épargné, parce qu'ayant saisi ma trompette, je me défendis courageusement; cela leur plut, ils m'emmenèrent et je devins trompette français. Je restai d'abord, par force, plusieurs années chez eux; puis ensuite de ma propre volonté. J'aurais pu déserter, je ne le fis pas; j'avais mes raisons pour cela, je l'avoue; une belle Française en était cause. Quand j'eus arraché de mon cœur ce maudit amour, il n'était plus temps. Heureusement, il m'arriva une aventure incroyable; un grand seigneur m'aida à fuir et me donna encore de l'or. Ce fut une joyeuse histoire; c'est ainsi qu'en 1694 je revins à l'armée impériale.

J'y restai et fis la campagne sous les ordres du prince Eugène et de Malborough, sur le Rhin, dans les Pays-Bas et dans les Flandres. J'ose dire que maintenant je suis quitte envers mon pays, car, pour me rattraper des quelques années que je l'ai combattu, j'ai depuis sonné, tapé, sabré, fait le coup de feu comme un démon à son service. En 1708, j'étais à l'assaut de Lille; je fus laissé pour mort sur le champ de bataille; je ne l'étais qu'à demi. On m'emmena à l'hôpital, où on m'amputa du bras gauche; je me guéris tout doucement, alors on me laissa sortir. Quand je fus sur mes jambes et que je demandai mon régiment, on me répondit qu'il était parti. J'étais encore tellement faible, qu'il me fut impossible de le rejoindre et de continuer à servir l'empereur comme trompette. Je partis alors pour Darmstadt en me traînant tout le long de la route et en mendiant. En y arrivant, par la grâce de Mgr le landgrave Ernest-Louis, j'obtins le poste de courrier et de gardien de la tour. Je l'acceptai avec empressement et reconnaissance, car je pouvais ainsi de nouveau loger dans ma chère tour et sonner du cor tout à mon aise. J'ai seulement demandé comme faveur de conserver mon uniforme de dragon impérial. Monseigneur me l'a accordé, et, de plus, il me fait donner de la garde-robe princière du drap et tout ce qui m'est nécessaire quand il est déchiré. Et maintenant, dit-il en se retournant vers le postillon, sonne du cor ; nous arrivons à Eberstadt, et il faut entrer, musique en tête, dans ce vieux nid, qui, si près de notre Darmstadt, a la prétention de vouloir prendre le nom de ville. Nous allons sonner la chanson de Malborough; tu feras

le ténor, si tu le peux ; tu joueras la partie haute, moi la partie basse et les variations.

En même temps, il saisit sa trompette, et nos deux hommes sonnèrent à pleins poumons pendant qu'ils traversaient le village. Le postillon disait sur son cor la chanson populaire, et Balzer l'accompagnait en ajoutant toutes sortes de fioritures qui retentissaient comme des signaux de guerre et sortaient avec un tel vacarme, que les paysans étonnés mettaient le nez aux fenêtres, pensant qu'un régiment français ou une peuplade de sauvages envahissait leurs paisibles demeures.

Le voyageur était devenu sérieux pendant le récit du trompette, il le regardait fixement, puis le sourire reparut sur ses lèvres ; il écoutait avec plaisir leur sonnerie dont l'air ne lui était pas étranger. Peu à peu, les nobles traits.de son visage s'éclaircirent et on put même l'entendre fredonner la chanson tantôt en flamand, tantôt en français. Tout à coup, il se sentit entouré de deux bras charmants, un tendre baiser tomba sur chacune de ses joues, et la voix aimée de sa compagne de voyage lui dit en français pendant que ses yeux rayonnants le considéraient avec amour :

— Combien je suis contente, cher père, de te voir si heureux et si gai, et comme je bénis le ciel de nous avoir amené ce brave homme qui a opéré ce miracle. J'espère maintenant que tu voudras bien avoir aussi une bonne parole, un bon sourire pour la pauvre Blanche.

— Silence, enfant ; cet homme nous comprend sans doute, reprit l'étranger en dénouant les bras qui entouraient son cou. Je suis toujours bon pour

toi, tu le sais, même quand je suis absorbé dans mes pensées; mais laisse-moi écouter paisiblement cette musique qui me fait tant de bien.

Tout en parlant, il attirait vers lui sa fille, prit ses mains dans les siennes, et pressés l'un contre l'autre, ils écoutèrent, sans bouger, la fanfare.

Le village une fois passé, la voiture se retrouva dans une autre bois de sapins. Après la chanson du prince Eugène, nos deux cors entonnèrent plusieurs autres refrains, à la satisfaction de nos voyageurs; la forêt finit enfin et l'on put apercevoir la route s'étendant à perte de vue.

A droite, les montagnes s'étaient changées peu à peu en vallons et avaient disparu. Les bois qui les couvraient formaient une grande courbe dans la plaine et paraissaient envelopper toute la contrée qui, à gauche, venait aboutir à la forêt que la voiture quittait.

Pendant que de ce côté des bois de sapins sombres décrivaient cette courbe, l'œil apercevait à droite de fraîches forêts verdoyantes, et dans le fond, cachée sous divers groupes d'arbres, une ville avec des tours innombrables et de hautes maisons. Ce dernier point de vue gracieux et charmant était bien digne de terminer un tel voyage.

— Darmstadt! s'écria tout à coup l'homme à la capote blanche. Ah! quel différent effet cela vous produit de rentrer chez soi, commodément en voiture, au lieu d'y arriver exténué d'avoir battu à pied la grande route.

Cette exclamation eut pour effet d'arracher nos voyageurs à leur douce rêverie, car l'étranger reprit

son air sérieux, et, repoussant doucement sa fille, il ordonna au postillon d'arrêter.

Celui-ci obéit à l'instant même, et se retourna, ainsi que Balzer, étonné, vers le voyageur pour écouter ses nouveaux ordres. Ce dernier mit sur sa tête un bonnet de soie et reprit d'un ton d'autorité :

— Vous savez, postillon, ce que je vous ai déjà dit pour la continuation de notre voyage. Nous ne nous arrêterons pas dans cette ville ; nous irons tout de suite plus loin, sitôt que vous aurez changé de chevaux ; mais, comme il est temps de songer à manger, nous mettrons ici notre couvert. J'aperçois là-bas une jolie place verte qui fera bien notre affaire. Ainsi, laissez-nous descendre.

Au commencement de cette phrase, la figure du trompette s'était considérablement allongée, et il allait se mettre en devoir de briser une lance en faveur de Darmstadt, lorsque, au mot « manger », sa figure reprit son air souriant ; il sauta lestement à bas du siège, ouvrit la portière et offrit son bras encore robuste, comme il le disait en riant, au sévère étranger, et à sa gracieuse fille, pour les aider à descendre. Il le fit avec une galanterie marquée, surtout vis-à-vis de la jeune et jolie personne sur laquelle il laissa reposer un coup d'œil satisfait.

L'étranger se dirigea vers une petite éminence entourée d'arbres formant une place engageante et située en même temps près de la route qui paraissait conduire à la forêt. Il s'assit sur le frais gazon, charmé d'éviter ainsi, pour quelque temps, les cahots de la voiture. Blanche s'assit gracieuse auprès de son père, et celui-ci ordonna au postillon d'ouvrir les

coffres des deux sièges du carrosse et d'apporter les provisions qui s'y trouvaient. Le trompette prêta son aide en cette occasion, et, malgré son seul bras, il montra plus d'adresse que le jeune postillon.

Bientôt une nappe damassée, fine et blanche, fut étendue sur le gazon devant nos voyageurs; elle se couvrit promptement d'une pastèque, d'un jambon, d'un saucisson et de pain. Mais ce qui sembla le plus particulièrement intéresser et réjouir Balzer, ce fut la vue de quelques bouteilles ventrues qui paraissaient renfermer un précieux liquide; il fut en outre bien surpris de voir sortir des coffres des gobelets d'argent, des fourchettes et des couteaux.

L'étranger invita sans cérémonie les deux hommes à partager son repas et leur donna l'exemple. La jeune fille les invita aussi du regard à goûter aux mets apportés, et elle remplissait souvent leurs gobelets d'argent. Balzer s'était assis résolument dans le cercle, tandis que le postillon ne l'avait fait qu'avec timidité. Une fois en place, ils firent du reste tous deux honneur au repas, mais surtout au liquide que le trompette reconnut immédiatement pour d'excellent bourgogne. Il avoua d'un air connaisseur que depuis ses campagnes en France, il n'avait jamais goûté une boisson aussi délicieuse et surtout dans un aussi beau gobelet.

Nos voyageurs avaient depuis longtemps terminé leur repas, que l'ancien trompette de dragons mangeait et buvait encore de tout cœur, tout en continuant à causer.

On ne pouvait lui en vouloir, car depuis qu'il avait quitté le service il n'avait pas fait un aussi succulent dîner.

N'écoutant que les élans de son cœur, il allait se mettre à raconter une de ses nombreuses histoires flamandes, quand des éclats de rire et quelques mots français arrivèrent jusqu'à l'oreille de nos personnages, ce qui fit surtout prêter l'oreille aux voyageurs. Ces voix, accompagnées de piétinements de chevaux, paraissaient venir de la forêt; le conteur d'histoires se tut sur un signe sévère que lui fit l'étranger, et celui-ci, qui jusqu'alors était resté nonchalamment étendu sur le gazon, le dos appuyé contre un arbre, se leva vivement pour mieux écouter. Les voix et les rires devenaient plus distincts en approchant; ce devait être une petite cavalcade qui suivait le chemin sortant de la forêt et qui se proposait de descendre sur la route où reposaient les quatre personnages. On pouvait alors distinguer nettement une voix de femme qui dominait la conversation; plus elle approchait, plus l'étranger prêtait l'oreille et paraissait devenir inquiet. A un détour du chemin, on put bientôt distinguer les arrivants. Il y avait environ cinq à six cavaliers et une dame à cheval. Cette dernière, en amazone, avec un chapeau de feutre orné de plumes blanches tombant sur ses cheveux bouclés, était en tête, pendant que les cavaliers l'entouraient ou la suivaient en causant gaiement.

La petite cavalcade approchait. Elle devait avoir aussi aperçu nos quatre voyageurs, car la dame fixa sur le groupe un regard curieux. Son visage, d'une étonnante beauté, devait captiver chacun; ses yeux noirs enfoncés jetaient des feux vainqueurs sous leurs fiers sourcils; de longues boucles brunes flottaient au gré du vent autour de son visage ovale, qui, jus-

qu'à ce moment, était encore dans l'ombre, grâce à son large chapeau de feutre. Quand elle fut plus près, la clarté du jour éclaira la figure enchanteresse de l'amazone, qui, arrêtant son cheval, laissa errer ses regards brûlants sur la petite société et ne les arrêta que sur l'étranger.

Un changement subit s'opéra en lui, quand il eut clairement entendu sa voix et attentivement examiné ses traits; il pâlit affreusement, et, comme mû par une secousse électrique, un frisson parcourut tout son être à l'aspect de cette étrange apparition.

Une vive rougeur empourpra son visage, et son œil se riva fixement à celui de l'amazone, il se cramponna fortement à une branche d'arbre pour se remettre de la secousse qui venait de l'ébranler si violemment. La dame le regarda d'abord comme un inconnu et ne parut nullement s'étonner de l'effet qu'elle avait produit, car elle y était habituée; puis se retournant vers ses compagnons qui avaient également arrêté leurs chevaux, elle leur dit en français de sa voix douce et vibrante qui avait déjà fait trembler le voyageur :

— Ah! messieurs, le hasard est plus galant que vous; il vient au-devant de mes désirs, sous la forme de ce breuvage rafraîchissant que monsieur ne me refusera certes pas, et que je me permets de lui demander.

Ces dernières paroles s'adressaient au père de Blanche, qui ne répondit pas. Les lèvres serrées et les yeux fixés sans relâche sur l'appartion, il semblait être cloué inerte contre son arbre; il put cependant

faire signe à ses gens d'exaucer le désir de la dame en lui versant du vin.

Un des cavaliers sauta à bas de son cheval, s'approcha de la petite société et prit le gobelet d'argent que Blanche lui tendait pour le porter à la belle amazone.

Celle-ci, en l'élevant en l'air et en regardant alternativement, avec ses yeux de flammes, l'étranger et la blonde jeune fille, leur dit en français :

— Je bois à votre santé.

Puis, après avoir avalé quelques gorgées du liquide qu'il contenait, elle lança gracieusement le gobelet sur le gazon, fit un petit signe de tête aimable, piqua de l'éperon et disparut en riant, entourée de sa joyeuse escorte.

La cavalcade prit la grande route, et, bientôt, cavaliers et amazone disparurent aux yeux de nos voyageurs stupéfaits, aussi vite qu'ils s'étaient présentés, laissant derrière eux l'impression d'une apparition de conte de fée.

Le voyageur, après leur départ, se laissa retomber sur le gazon en poussant un profond soupir.

Blanche, que le regard de la jeune femme avait également fascinée, ne s'était pas aperçue du changement subit qui s'était opéré en son père. Aussi, lorsqu'elle se retourna, fut-elle frappée de son trouble. Elle allait lui adresser la parole, lorsqu'il se retourna vivement vers le trompette et lui demanda d'une voix qu'il essayait de rendre calme, s'il connaissait cette dame et ce qu'elle était.

Le vieux dragon avait à peine daigné jeter un regard sur l'amazone; dès qu'il l'avait reconnue, il s'était détourné avec dédain, et, pendant la courte

durée de sa visite, il s'était commodément assis en se dandinant. A cette demande, il releva la tête, haussa les épaules, et répondit dédaigneux :

— Oui, oui, je la connais, et elle aussi me connaîtra un jour, j'en suis sûr. Qui voulez-vous que ce soit, si ce n'est la Valoy, la Française, la comédienne... la sorcière... ?

— Valoy! reprit l'étranger, tandis que le trompette continuait.

— Elle a déjà pris de nouveaux seigneurs dans ses filets. J'ai reconnu parmi eux les jeunes de Maskourky et de Schrantenbach, que je n'avais pas encore vus avec elle. Elle a déjà abandonné Miltitz et le jeune de Schack. C'est Satan lui-même qui nous a envoyé cette damnée Française dans le pays, et surtout à Darmstadt, pour ensorceler tous nos gentilshommes, jeunes et vieux. L'an dernier, notre seigneur le landgrave l'a fait venir de Paris avec une troupe de comédiens, pour représenter, sur le théâtre de la cour, des comédies, des tragédies et des ballets, et en même temps pour rendre folle toute la cour; mais cela ne l'empêchera pas d'avoir une triste fin. Rappelez-vous ce que je vous dis, si vous vivez; c'est Balzer qui le prédit.

— Valoy!... répéta encore l'étranger, absorbé dans sa rêverie; puis, relevant la tête, il se tourna vivement vers le postillon, et d'un ton d'autorité : — En route! dit-il, nous n'irons pas plus loin pour aujourd'hui, nous nous arrêterons dans cette ville.

— Encore un d'ensorcelé par cette sorcière maudite! murmura Balzer en se retirant poliment

pour ne pas compromettre l'inconnu, si on le voyait entrer dans la résidence avec le gardien de la tour. Encore un!... mais attends, damnée, je veille et j'espère avant peu te donner de la besogne.

II

LA NOUVELLE PATRIE

Le lendemain matin, le gardien de la porte, Ostheimb, était dans son bureau, au Nenthor, et faisait la liste de tous les étrangers qui étaient arrivés à Darmstadt pendant la journée du 1er mai de l'an 1715.

Quand il eut inscrit qu'il était entré : à la Couronne, un homme et deux femmes de Saxe ; à l'Ange, trois ouvriers teinturiers et un marchand d'huile du Tyrol ; à l'Homme-Sauvage, M. le curé de Rohrbach ; à la Grappe, deux voitures de marchandises de Francfort, M. Van der Werft et sa jeune fille, venant du côté du Palatinat, il ajouta en marge : « Ce monsieur me paraît plutôt un seigneur venant de l'étranger qu'un simple bourgeois ; il doit s'appeler de Werft et non pas Van der Werft, quoiqu'il ait répondu d'un ton maussade à plusieurs de mes questions, qu'il s'appelle Van der Werft ; j'en doute justement à cause de sa manière cava-

2

lière de me répondre. Dans les autres auberges logent, etc., etc. »

Cette liste intéressante était apportée chaque matin des quatre portes de la ville au château du landgrave, ce qui prouve clairement que le prince s'intéressait et s'occupait sérieusement de ce qui se passait dans sa capitale.

Tandis que le prince parcourait cette liste et s'arrêtait aux observations du commis de la ville sur le gentilhomme étranger, ce dernier avait une conversation sérieuse avec Georges Hanz, le propriétaire de l'hôtel de la Grappe, qui allait de cette manière savoir à quoi s'en tenir sur son hôte.

Van der Werft dit à sa fille, le soir même de son entrée à Darmstadt, que les environs et la ville lui plaisaient, et que, si cela lui convenait aussi, il chercherait une maison simple et confortable, et qu'alors il serait disposé à s'arrêter et à se fixer dans cette résidence. Blanche accueillit cette nouvelle avec joie, car tout ce qu'elle apercevait de sa fenêtre flattait sa vue. Tout d'abord, près de la maison, une riante allée de tilleuls qui allait se perdre plus loin dans une sombre forêt de sapins, charmait ses yeux ; de l'autre côté, elle apercevait un superbe jardin, avec de jolies plates-bandes de fleurs, coupées par des allées gracieuses, entourées de haies bien taillées ; plus loin, enfin, on pouvait voir la forêt fraîche et verte qui semblait continuer ce jardin bien dessiné. Elle était si heureuse en ce moment, que, pour la première fois depuis longtemps, on pouvait apercevoir sur son visage une joie sans mélange. Tout lui paraissait riant, jusqu'aux maisons en forme de caserne, surmontées de lourdes mansardes, qui

s'étendaient des deux côtés de l'hôtel qu'elle habitait.

Elle se reposait, heureuse et calme, voyant déjà dans son imagination les jours de bonheur qu'elle allait pouvoir passer paisiblement près de son père.

Celui-ci, quoique toujours sombre et distrait selon son habitude, paraissait cependant heureux de la joie de son enfant.

C'est ainsi que nos deux voyageurs passèrent leur première soirée et leur première nuit dans la petite ville qui allait devenir pour eux, momentanément du moins, une nouvelle patrie.

Le lendemain matin, Van der Werft s'informa près de l'aubergiste s'il pensait que l'on pût trouver à louer dans la ville une maison confortable avec un jardin, car il se proposait d'y passer l'été et l'hiver suivant, et peut-être même d'y séjourner plus longtemps, si la ville lui convenait. Georges Hanz réfléchit longtemps, tout en retournant son bonnet entre ses doigts ou en se grattant le nez, pour tâcher de trouver une réponse convenable à la question qu'on lui adressait. Après mûr examen, il finit par dire à M. Van der Werft qu'il ne trouverait pas dans tout Darmstadt la maison qu'il lui demandait, à moins qu'il ne parvînt à obtenir du prince le grand immeuble sur le Marché, qui avait servi autrefois de maison de perception; cette bâtisse était libre pour le moment et répondait à tout le confortable que paraissait désirer notre voyageur. Van der Werft fut satisfait de cet avis, et après s'être fait décrire la maison et donner le nom de l'intendant qui pouvait en disposer, avec l'autorisation du prince, bien

entendu, il se mit tout de suite en route pour chercher M. Gmelin (ainsi s'appelait l'intendant), au château du landgrave, où il devait se trouver en ce moment.

Ce château, ancien bâtiment composé d'une rangée de plusieurs constructions ajoutées les unes aux autres à diverses époques, était alors entouré d'un large fossé plein d'eau, sur lequel s'ébattaient plusieurs cygnes, où croissaient de nombreuses plantes aquatiques.

Trois ponts servaient d'entrée au château. Le premier de ces ponts, qui se présenta à notre étranger, ne pouvait être franchi par tout le monde. Van der Werft fit le tour du fossé et inclinant à gauche, il se trouva bientôt sur la place du Marché, qui était entourée de vieilles maisons à pignons sculptés appartenant pour la plupart au XVI[e] siècle. Là, il parvint par un second pont dans l'intérieur du château, après avoir dit toutefois au mousquetaire qui en gardait l'entrée qu'il désirait parler à l'intendant du prince; on lui désigna une maison surmontée d'une tour avec une cloche, et bientôt il se trouva devant la personne qu'il demandait.

M. Gmelin était un homme gros et court, coiffé d'une énorme perruque blanche, ayant l'air imposant; il écouta en silence la demande de l'étranger, et répondit qu'il n'y voyait rien d'impossible : cette maison qui était vide et ne servait pas depuis quelque temps, avait été louée autrefois par des gens distingués; seulement, il lui fallait le consentement officiel de son maître. Van der Werft le pria de le demander tout de suite, et, après avoir ajouté à l'homme aux cheveux blancs qu'il était prêt, si tou-

tefois la maison lui convenait, à verser à la trésorerie du prince la somme du loyer d'une année, il lui demanda également protection pour sa personne et le droit de séjourner dans ladite ville. M. Gmelin se mit immédiatement en route pour parler à son souverain de cette circonstance peu ordinaire pour la ville. Van der Werft n'attendit pas longtemps le retour du vénérable intendant. Celui-ci apportait en même temps la concession et le droit de séjourner à Darmstadt, et la nouvelle qu'une audience serait accordée à l'étranger par le landgrave sitôt que le bail de location serait conclu. C'est un honneur dont il n'est pas digne, pensait intérieurement l'intendant. Puis, les deux hommes se levèrent pour visiter la maison.

Elle était située sur le marché à droite du château, et formait une des plus belles habitations de ce temps; Van der Werft, du reste, l'avait déjà remarquée lors de son entrée.

Au-dessus du parterre et sur une large entrée s'élevait le premier étage, orné de cinq fenêtres hautes et larges, ayant de petits carreaux entourés entièrement de plomb. Un pignon élevé et sculpté formait au milieu un toit qui dépassait en saillie tout le bâtiment. La maison se composait d'une rangée de constructions séparées, mais dépendant cependant les unes des autres, qui s'étendaient jusqu'au fond de la cour et du jardin. Au rez-de-chaussée, du côté du marché, il y avait deux chambres, plus une cuisine et diverses autres pièces; dans les constructions attenantes, il y avait écurie, remise et des bâtiments pouvant servir de serres. Au premier étage, se trouvait une belle salle, assez vaste, tapissée de

2.

papier peint assez convenable, et un cabinet plus petit, où l'on pouvait au besoin coucher.

Ces deux pièces étaient munies de deux énormes cheminées dont l'entourage et les ornements avançaient démesurément.

Enfin, donnant sur le jardin, se trouvait encore une longue file de chambres et de cabinets communiquant ensemble au moyen de corridors et de galeries. La dernière de ces pièces, à laquelle on arrivait par un escalier étroit, était autrefois une grande salle dont les trois fenêtres donnaient sur un jardin très vaste; elle avait un balcon étroit, dont la balustrade en bois paraissait alors dans un triste état. La fenêtre du milieu servait en même temps de porte, par laquelle on se rendait sur ce petit balcon.

Cette chambre se trouvait dans la partie la plus ancienne du bâtiment.

On y remarquait surtout un grand ciel de lit, soutenu par d'énormes colonnes, qui pouvait plutôt servir de toit à une maison que garantir un lit. Un vieux papier à moitié effacé par le temps, représentant toutes sortes de figures bizarres, couvrait les murs et tombait en lambeaux, ce qui donnait à l'appartement un aspect désagréable et mystérieux.

Le jardin dans lequel M. Gmelin conduisit l'étranger pouvait passer pour très grand. Il était dessiné dans le goût français, avec de nombreuses allées, des parterres et des plates-bandes; les arbres n'avaient pas été taillés depuis longtemps; enfin tout avait un aspect négligé.

Il contenait en outre quelques pièces d'eau et plusieurs grottes. Les deux côtés de ce jardin qui tou-

chaient à la ville étaient couverts de plants de vignes; le troisième côté venait aboutir à la cour et aux jardins des maisons en forme de caserne, parmi lesquelles se trouvait l'auberge de la Grappe, où Van der Werft était descendu.

Au bout du jardin, un petit bâtiment carré ressortait au milieu des autres; celui-ci était appuyé à une muraille massive et peu étendue, terminée par une tour blanche qui s'élançait vigoureusement vers le ciel. M. Gmelin expliqua à l'étranger que cette imposante maçonnerie était un reste des anciennes fortifications de la ville, ainsi que le petit bâtiment carré peint en blanc.

Depuis quelques années, cette tour avait été rebâtie par ordre du landgrave, qui lui avait fait donner sa belle couleur blanche, et peindre en briques l'entourage de ses nombreuses fenêtres, ce qui la rendait fort agréable à la vue.

— C'est ce qui fait, dit M. Gmelin, qu'on la nomme généralement « la Tour blanche, » nom qu'elle conservera probablement toujours.

Pendant que les deux visiteurs s'occupaient encore des constructions, Van der Werft fut tout à coup surpris par une joyeuse fanfare de trompette, qui paraissait sortir d'une des fenêtres de la tour. En levant les yeux, il reconnut immédiatement sa connaissance de la veille, l'homme à la capote blanche, qui, se penchant à la fenêtre, s'inclina devant lui.

Van der Werft témoigna le désir de rendre visite au vieux dragon dans sa demeure. M. Gmelin lui répondit qu'il ne pouvait satisfaire son désir, parce

qu'il n'existait pas de communication entre cette tour servant de prison et le jardin de la maison princière.

Van der Werft dut se contenter de cette explication.

Après avoir visité minutieusement la maison, l'étranger déclara qu'elle lui convenait parfaitement, et le jour même, l'intendant du prince reçut une somme raisonnable en or, pour le loyer de l'immeuble avec tout ce qu'il contenait, soit en meubles, soit en ustensiles de ménage ; le tout pour un an.

Pour terminer l'affaire, le bail fut remis au locataire, sous pli et scellé, ainsi que toutes les clefs des appartements.

Il ne s'agissait plus que de s'y installer le plus commodément et le plus vite possible.

La maison, quoique meublée (dans la belle chambre du premier étage se trouvait même un clavecin peint et doré), manquait de bien des choses, principalement de ce qui est nécessaire à une jeune personne.

Après le repas, on aperçut Van der Werft assis dans un bosquet, la main dans la main de sa fille, paraissant calme et heureuse, et, devant lui, à une distance respectueuse, le joyeux trompette, que l'étranger avait fait venir, afin de lui donner quelques conseils pour l'installation de sa nouvelle maison.

Le vieux Balzer avait été si enchanté d'apprendre que son nouveau voisin était cet étranger qui invitait les braves gens à goûter ce fameux vin de France si agréable au palais, qu'il se proposait de

travailler de tout cœur, d'être fidèle et intègre pour le nouveau propriétaire, et de pourvoir à tout ce qui manquait; ce fut du reste ce qu'il promit en quittant le bosquet.

Bientôt parurent dans la vieille maison, sous la surveillance de Balzer, peintres, menuisiers, tapissiers, et tout ce que l'on put trouver en beaux meubles y fut apporté et emménagé.

L'étranger était très riche et ne s'inquiétait guère de l'argent. La cave aussi fut pourvue du nécessaire et même du superflu, ce qui ne réjouit pas peu l'âme du musicien qui paraissait assez sujet à avoir soif.

Van der Werft et Blanche s'étaient attachés de plus en plus à cet homme plein de cœur; aussi, dans le courant de la journée, tandis qu'ils examinaient tous deux la maison, Balzer leur montra avec fierté et satisfaction tout ce qui y avait été apporté, changé et transformé. L'étranger prit le trompette à part et lui demanda tout à coup s'il avait bien pensé au plus nécessaire, c'est-à-dire à un serviteur fidèle.

— Certainement, j'y ai pensé, et plus d'une fois, répondit le vieux en remuant son tricorne ; mais je n'ai pu rien trouver qui pût faire votre affaire. Dans tout Darmstadt, je ne connais qu'une personne qui pourrait remplir un tel poste et qui s'en acquitterait fidèlement, et cette personne espère que Votre Excellence, ainsi que sa charmante fille, en seront contents.

Le vieux dragon s'exprima avec un peu de trouble, mais en même temps d'un air souriant. Van der Werft faisait semblant de ne pas comprendre et de

chercher où pouvait percher cet oiseau rare, lorsque Balzer, le regardant fixement, lui dit d'un air humble que c'était lui.

— Oui, reprit Van der Werft, c'est bien vous que je préférerais, mais cela me paraît impossible. Vos occupations diverses doivent vous en empêcher; puis vous restez trop loin de ma demeure. Si votre tour et mon jardin avaient une communication, vous seriez parbleu bien vite chez moi.

— Si Votre Excellence n'y voit pas d'autres obstacles, reprit Balzer d'une voix mystérieuse, on pourrait y remédier. Pour les courses que j'ai à faire hors de la ville, je puis trouver des aides, et j'ai le droit d'en prendre, pour veiller sur les prisonniers; Dieu merci, il n'y en a pas en ce moment dans la tour. Quant à la communication entre le jardin et ma tour, M. l'intendant s'est trompé entièrement quand il a soutenu qu'il n'en existait pas; mais au nom du ciel qu'il ne le sache pas, qu'il ne s'en doute même jamais! Je me suis frayé un chemin secret, et plus d'une fois, par une belle nuit, je suis descendu dans le jardin — seulement pour respirer l'air — et si parfois j'ai soulagé les arbres et les vignes de leurs charges trop lourdes, je ne l'ai fait que dans une bonne intention, car sans moi ces fruits superbes auraient pourri ici, puisque dans les dernières années la maison et le jardin n'étaient pas loués et que personne ne s'en occupait : j'ai eu pitié d'eux.

Le sévère Van der Werft ne put s'empêcher de rire de la rouerie du vieux malin, et comme l'obstacle n'existait plus, il accepta de bon cœur l'offre du trompette.

Il fut convenu entre eux que Balzer remplirait, dans la nouvelle installation, les fonctions de chambellan et d'intendant. Il avait la liberté de prendre des ouvriers, des jardiniers, tant qu'il le jugerait utile, afin d'entretenir la maison et le jardin, puis il devait trouver pour Blanche une servante convenable, qui demeurerait dans les chambres basses de la maison, et préparerait les mets sous la surveillance de la jeune fille. Balzer obtint plein pouvoir afin de la trouver et de l'arrêter.

Le vieux dragon, ne se possédant pas de joie, promit de s'occuper de tout et pour le mieux.

Le lendemain, Van der Werft l'envoya en chaise de poste porter une lettre à Francfort. Cette mission était adressée à la grande maison de commerce et de banque de Neufville, et l'on remit au porteur contre la lettre un sac plein d'or, sur le contenu duquel Balzer s'étonna grandement.

Là il apprit, après diverses demandes indiscrètes, que Van der Werft était des Pays-Bas et parent de la grande maison portant le même nom, établie à Anvers, et qu'il devait être très riche. Cela parut plutôt tranquilliser le vieux que l'étonner.

C'est ainsi que, grâce à l'argent de l'étranger, dont il ne se montrait guère avare, la nouvelle installation fut bientôt terminée, et qu'environ huit jours après le père et la fille purent quitter l'auberge de la Grappe, au grand déplaisir de l'hôtelier Georges Hanz, et entrer dans leur nouvelle demeure.

La vieille maison du marché s'était transformée pour recevoir ses nouveaux hôtes, et s'il y faisait en-

core un peu sombre, les arrivants parurent cependant satisfaits de son intérieur.

Fasse le ciel qu'elle devienne pour la charmante enfant ce qu'elle espère — une nouvelle patrie — et que le père y trouve enfin le repos qu'il paraît chercher depuis si longtemps, disait-on.

III

A. D. 1715

La ville que Van der Werft avait choisie si vite pour sa demeure, et que nous devons examiner d'un peu près, n'avait, dans ce temps et au premier coup d'œil, rien d'extraordinaire ni d'attrayant.

C'était une des moindres résidences de l'Allemagne, avec tout l'apparat dont un prince de ce temps avait besoin pour gouverner un pays aussi petit. L'endroit même se composait de la vieille ville, agglomération de rues et de ruelles tortueuses et sales, et de trois nouveaux faubourgs qui furent peu à peu bâtis par divers princes.

Le plus ancien, qui devait son origine au fondateur de la maison régnante, formait une seule rue large, ressemblant à un place entourée de maisons à pignons sculptés entièrement pareils, comme s'ils avaient été faits par la volonté d'un seul.

L'époque qui suivit la guerre de Trente ans avait fait ajouter à cette grande rue une rue pareille du

côté droit, ce qui formait le deuxième faubourg. Au moment où se passe notre récit, le troisième faubourg existait déjà.

Pendant que les deux premiers offraient à la vue les pignons et les toits sculptés du XVIe siècle, ce troisième quartier était bâti selon le genre français, c'est-à-dire mansardé avec de grandes lignes droites; son style, tout moderne, différait entièrement des anciennes maisons style Renaissance; il était surtout commode pour les porteurs des perruques démesurées qui arrivaient de France, et dont le principal représentant à cette époque était Louis XIV.

Au milieu de ces diverses parties de la ville était situé, comme nous l'avons déjà dit, le château du landgrave, et la place du Marché avec son hôtel de ville, résidence modeste des chefs de la commune.

Le château et le marché formaient, réunis, ce que les premiers quartiers de la ville présentaient en détail. Le château surtout avait été agrandi à diverses époques, et ses dernières constructions appartenaient au siècle rococo de la perruque; ce même style n'avait pas été épargné sur différents autres bâtiments.

De même que le château formait le centre de la ville, de même le prince et sa cour y formaient le centre de la vie.

Le landgrave Ernest-Louis était, en l'an 1715, dans la force de l'âge; il était veuf depuis onze ans, et sa famille, réunie autour de lui, se composait de deux fils : les princes Louis et Ernest; le premier avait vingt-cinq ans, le second vingt ans, et d'une jeune fille nommé Charlotte.

Le landgrave, comme tous les princes de cette

époque, aimait le luxe et le plaisir et tout ce qui pouvait émouvoir; tout ce qui était intéressant et amusant trouvait écho à sa cour. Une nombreuse maison, avec toutes sortes de charges et d'emplois qu'on avait copiés sur ceux de la cour de France, s'agitait dans le château princier, où l'étiquette raide et cérémonieuse était observée en tout point, étalant ce luxe splendide que Louis XIV avait inventé, et dont il sut s'entourer pendant son règne, afin de donner à son trône une splendeur imposante.

Quoique au fond le prince ne fût pas trop amateur de toute cette représentation et de tout ce bruit, il devait les supporter et les respecter; car, en ce siècle, la dignité d'un prince règnant ne pouvait s'en passer : cela lui donnait, sur tout le monde, un air de supériorité auquel rien ne pouvait résister.

Le landgrave, au milieu de tous ces plaisirs, ne se livrait avec joie qu'à la chasse, satisfaction qu'il trouvait seule digne d'un prince.

Après la chasse venaient les opéras, les ballets et les comédies, dont les rèprésentations remplaçaient les anciennes cavalcades et les éblouissants carrousels, où les princes et les nobles figuraient autrefois et étaient les premiers acteurs. A l'époque de notre histoire, ils commençaient à abandonner la scène à des chanteurs, à des danseuses ou à des comédiens de profession.

En revanche, ils étaient assis dans de belles loges commodes, et jouissaient en repos du plaisir d'entendre réciter les poésies que les auteurs français de la cour avaient faites à la gloire du grand Louis XIV.

Si les plaisirs de la chasse et du théâtre plaisaient à Ernest-Louis, il aimait peu le troisième, qui est presque toujours le complément des deux autres — l'amour. — Quoique veuf, il n'avait à sa cour aucune maîtresse officielle, aucun bâtard à légitimer.

Pourtant si, sur ce point, le prince était réservé, il se trouvait à sa cour plus d'un seigneur qui faisait en petit ce que le landgrave aurait pu faire en grand, et ce dont Louis XIV avait usé si largement en France.

Les liaisons secrètes étaient considérées comme de bon ton à la cour de Darmstadt, qui voulait prendre en tout modèle sur Versailles.

Ce genre de vie, qui, d'après les mœurs d'alors, n'avait rien de surprenant, trouvait des imitateurs dans la ville, cela se comprend; et ce que nobles et seigneurs faisaient ouvertement, en fait d'intrigues et d'aventures galantes, se répétait sous forme plus modeste chez les bourgeois de la ville qui avaient leurs entrées à la cour. C'est ainsi que disparurent peu à peu les austères et graves manières de la noblesse, pour faire place à la folie et à la dissipation. Pourtant, il y avait à la cour et dans la bourgeoisie de brillantes exceptions, et la ville pouvait désigner beaucoup de maisons dans lesquelles se trouvaient, selon l'ancien usage, une piété véritable et une heureuse vie de famille.

Le prince s'était voué corps et âme à la chasse à courre et aux représentations théâtrales; il les avait introduites et encouragées dans sa résidence par tous les moyens possibles. Il entretenait une nombreuse meute; pour une telle chasse, il fallait che-

vaux, piqueurs, chasseurs, coureurs, et de nombreux domestiques.

Il existait peu de contrées plus favorables pour ces chasses que la résidence du prince, car celle-ci, entourée de larges routes, environnée de forêts superbes entourées par des palissades, formait un grand parc.

Cet entourage était si proche de la ville d'un côté que, dans la nuit, les bourgeois étaient souvent dérangés et incommodés par les cris des bêtes fauves.

Il y avait dans les forêts plusieurs rendez-vous de chasse et des bâtiments ne servant que dans ces occasions, où chevaux, chiens, piqueurs et chasseurs trouvaient un abri. L'on nomma même un des ponts conduisant au château « le pont à courre, » nom qu'il porte encore aujourd'hui, quoique les chasses n'existent plus. Le prince et ses coureurs seuls avaient le droit de franchir ce pont, ou les chasseurs quand ils partaient pour la chasse en sonnant une fanfare.

Dans un ancien grand manège, situé dans une des ailes du château, le landgrave avait fait installer un théâtre tout à fait dans le goût du jour.

Il y avait une scène avec toutes sortes de machines, trappes et dessous, d'après les plans de Londeac, l'inventeur de ce genre d'opéras français.

Dans les magasins se trouvaient un grand nombre de décors de fantaisie des meilleurs peintres de la cour, des jardins avec des bosquets, des statues dorées et des pièces d'eau superbes. Cette salle, qui était ornée de toutes sortes de sculptures dorées, avait la prétention d'être antique, mais, en réalité, était tout à fait du style Louis XIV. Il y avait de

riches costumes pour les comédiens et les chanteurs.

Les places, outre le parterre, se composaient de trois galeries, entourées de loges, qui, quoique commodes et coquettes, étaient pourtant trop petites pour les costumes volumineux à la mode. Le tout était peint de couleurs sombres, rehaussé de dorures et ressemblant au théâtre royal de Versailles.

Il y avait environ quatre ans qu'Ernest-Louis avait fait construire cette salle. Au commencement on n'y faisait représenter que des opéras allemands, avec des chanteurs allemands, comme à Hombourg. Mais ces plaisirs ne suffirent pas longtemps au landgrave, et l'on fit venir de Paris toute une troupe de comédiens français, chanteurs, danseurs, corps de ballet et maître de chapelle, qui devait représenter à Darmstadt ce que l'on jouait à Paris, précédé des mêmes prologues. Tout ce qui avait été composé à Paris pour Louis le Grand changeait de nom et, de situation, et s'adressait au prince régnant, et, à Darmstadt comme en France, un parterre de courtisans applaudissait au mérite du souverain.

Van der Werft s'était lancé malgré lui dans cette société mêlée. Il devait savoir ce qui l'attendait dans sa nouvelle demeure, car il connaissait le monde et les hommes par ses fréquents voyages, ainsi que les habitudes de diverses cours. Quoiqu'il portât un nom bourgeois, la cour et les cercles des nobles ne devaient pas lui être étrangers, à la manière dont il se présenta au landgrave et aux favoris.

Le prince parut enchanté des manières distinguées du riche étranger, qui, après avoir beaucoup

voyagé, avait choisi sa résidence pour y faire un long séjour, et il fit tout son possible pour le lui rendre agréable.

Une loge lui fut donnée pour lui et sa fille par l'intendant des menus plaisirs du prince. En même temps, il reçut du grand veneur, par ordre du souverain, une invitation à toutes les chasses, et le grand maréchal du palais lui annonça qu'on lui accordait, ainsi qu'à sa fille, l'honneur d'être admis aux petites réunions de la cour.

Van der Werft avait tranquillement tout accepté, à la grande joie de sa fille qui se promettait de profiter de toutes les occasions qui lui étaient offertes; il avait promis d'amener sa fille à la cour au milieu des trabans[1] étincelants qui entouraient le landgrave comme un soleil. Blanche fut heureuse de prendre part à ces plaisirs, auxquels son père avait résisté jusqu'alors; aussi fut-il récompensé de sa condescendance par de bien tendres baisers.

Van der Werft s'était transformé entièrement aux yeux de sa fille.

Blanche, dès son enfance, avait appris à connaître son père comme un homme sévère et soucieux, que le monde n'aimait pas et qu'il n'aimait pas davantage, et qui ne paraissait avoir un cœur que pour son enfant.

Elle n'avait jamais connu sa mère; celle-ci était morte en lui donnant le jour. Depuis sa plus grande jeunesse, elle avait vécu seule avec son père, qui l'aimait par-dessus tout et ne s'occupait que d'elle. L'Angleterre avait été le pays où elle avait passé ses premières années.

[1] Garde allemande.

Ensuite, elle avait parcouru avec son père, pendant plusieurs années, l'Italie, l'Allemagne et l'Autriche; mais, chose étonnante, elle n'avait jamais visité la France, dont elle parlait la langue, ni la Hollande, ni la Flandre.

C'est dans la basse Autriche qu'ils avaient résidé le plus longtemps; là, ils avaient appris l'allemand.

Pendant ces dernières années, l'inquiétude et le caractère sombre de Van der Werft avaient augmenté, et ni ses fréquents voyages, ni le changement d'habitudes n'étaient pas parvenus à le distraire.

Ensuite, ils étaient allés en Suisse et avaient descendu lentement le Rhin. Souvent Van der Werft avait laissé échapper des paroles bizarres, comme s'il eût désiré franchir ce grand fleuve et entrer en France, mais il n'avait jamais essayé de réaliser ce projet.

Pendant tout leur voyage sur les bords du Rhin, il sembla à la jeune fille qu'il se passait en son père une lutte intérieure, car souvent il avait regardé, tout triste et préoccupé, les montagnes bleues des Vosges qui se dessinaient à l'horizon, et était retombé dans une sombre rêverie; en ces moments, il lui paraissait plus malheureux que jamais.

Evitant les villes et les hommes, il ne choisissait comme séjour que des endroits insignifiants. La jeune fille était de plus en plus attentive et empressée pour son père, mais en même temps plus triste; car elle sentait que des chagrins secrets le torturaient, et qu'elle ne pouvait ni le secourir, ni le consoler, puisqu'elle ne pouvait deviner ce qui le rendait malheureux.

A Darmstadt, un changement soudain s'était opéré

en son père; il visita toute la ville, ce qu'il n'avait fait nulle part, dans les endroits où ils s'étaient arrêtés. Son air sombre et son aversion pour le monde semblaient avoir subitement disparu. Il se préparait à entrer dans la vie amusante et brillante de la cour, la tête haute et l'œil fier.

Qui avait pu amener ce revirement soudain? C'est ce que se demandait souvent Blanche, et sa tête travailla longtemps pour le deviner.

Etait-ce la rencontre du trompette, qui lui plaisait de plus en plus, ou Balzer avait-il raison, en désignant la comédienne française, qu'il avait appelée Valoy, comme sorcière? ou celle-ci, lors de sa courte apparition, avait-elle produit sur son père une impression surnaturelle?

Si cette dernière conjecture était la vraie, songeait la jeune fille, la belle dame aux yeux noirs et aux longs cheveux, qui parlait sa langue maternelle, ne pouvait être une sorcière, car ce qu'elle avait fait jusqu'alors n'avait produit qu'un bon résultat.

Quoi qu'il en fût, Blanche résolut de la connaître.

IV

LA TOISON D'OR ET LE NŒUD DE RUBAN DE LA PRINCESSE MÉDÉE

Toute la ville était en émoi; la cour avait reçu de nouveaux hôtes, mais c'étaient des hôtes princiers; entre autres, le bon vivant François Lothaire, prince de Mayence, et le jeune Max de Hesse-Cassel.

Ce dernier avait suivi, comme colonel, l'armée impériale dans les derniers combats de la guerre de succession espagnole, et demeurait en ce moment à Mayence. Ce jeune prince était amoureux de la princesse Charlotte, la jeune fille du landgrave, qui avait alors dix-huit ans, et l'on célébrait les fiançailles des futurs époux en ce jour solennel.

Les comédiens français, qui après leur campagne d'hiver s'étaient reposés pendant quelques semaines, devaient recommencer leurs représentations. De nombreux hôtes, à cheval, ou dans des carrosses superbes, précédés de courriers, étaient arrivés à Darmstadt de toutes les directions, et le château

était rempli de personnages de distinction, dont les domestiques poudrés et portant des livrées somptueuses, chamarrées de toutes les couleurs, le parcouraient en tous sens. Un grand repas, donné dans la salle impériale du château, avait réuni tous ces hôtes. En cette occasion, bien des toasts à la santé des jeunes fiancés furent portés, accompagnés par un tonnerre de canons et les cris de joie de la population de la ville. Ensuite, la cour se rendit au théâtre, où une pièce de Corneille, *la Toison d'or* devait être jouée par les comédiens français.

La salle du théâtre était éclairée par d'innombrables bougies, qui faisaient ressortir les peintures et les dorures de la salle, et rendaient les piliers des loges étincelants.

Les troisièmes loges étaient remplies depuis longtemps par les magistrats, les fonctionnaires de la ville avec leurs familles, et les officiers qui, par leur grade, avaient eu droit à une invitation.

Dans une des loges de côté du troisième rang, assez près de la scène, étaient assis Van der Werft et sa fille, tous deux dans un costume simple qui, au milieu de ces splendeurs, passait inaperçu. Blanche avait sa ravissante figure encadrée par d'innombrables boucles blondes; dans ses cheveux brillaient quelques diamants, qui n'étaient pas d'une grosseur ordinaire; de pareilles étincelles se répétaient à chaque mouvement que faisaient son cou et sa poitrine, car elle portait par-dessus sa robe de soie foncée, et sur les dentelles fines qui entouraient son col, une rivière de diamants qui eût fait honneur à une princesse. Mais ses beaux yeux brillaient encore d'un plus vif éclat que toutes ces pierreries.

Elle se trouvait pour la première fois au théâtre, anxieuse et étonnée ; mais ce qui la rendait surtout heureuse, c'était de voir l'air riant de son père, qui était devenu un tout autre homme, quoiqu'il parût souvent préoccupé et ne lui parlât pas beaucoup. Pour elle, le principal était de le voir aller dans le monde. Tant que la cour n'eut pas fait son entrée, les deux étrangers avaient servi de point de mire à tous les regards; ils avaient du reste déjà, depuis plusieurs jours, attiré la curiosité des habitants de la bonne ville de Darmstadt. — Qui était-ce? D'où venaient-ils? Et que venaient-ils faire dans leur cité? Depuis l'entrée de Van der Werft dans la vieille maison du marché, ce n'était qu'une question à son sujet.

Le père et la fille s'étaient présentés simplement, et les quelques personnes qui avaient eu des rapports avec eux avaient vanté surtout l'amabilité et la beauté de la jeune fille blonde, qui parlait l'allemand avec le même accent que les comédiens français.

Balzer, qui allait et venait dans la maison, était surtout questionné, mais il ne voulait rien dire, ce qui faisait que la curiosité de nos bons habitants de Darmstadt était piquée au plus haut point. Maintenant que les gros bourgeois et la petite noblesse les voyaient plus souvent, chacun pouvait se convaincre que la renommée de beauté de la jeune fille n'était pas exagérée, et les pierreries étincelantes qu'elle portait disaient assez la richesse de son père. On voyait plus d'un jeune homme, fils d'un conseiller ou d'un magistrat, envoyer des regards passionnés, jusque dans le fond de sa loge, se représentant

déjà le bonheur d'avoir pour épouse une jeune personne si belle et si riche.

Blanche répondait aux regards avides qui étaient dirigés sur elle de tous côtés, aussi gracieusement que possible. La comédie que l'on représenta lui plut beaucoup. Dans les petites loges étaient assis les magistrats aisés, les conseillers et autres personnages portant d'énormes perruques poudrées ; à côté d'eux, on voyait leurs femmes, raides et immobiles, avec des fontanges de différentes couleurs sur la tête, qui regardaient seulement autour d'elles et répondaient vaguement aux remarques de leurs voisins sur les étrangers ou sur les toilettes de leurs connaissances, car elles se trouvaient dans une maison princière où le franc parler était considéré comme un crime. Plus loin, un conseiller et son épouse étaient assis sur le banc de devant d'une petite loge entourée de piliers peints et dorés ; ils étaient d'une immobilité telle, qu'ils ressemblaient à des portraits de famille dans leurs cadres. Cette pensée vint souvent à l'esprit de Blanche, et elle réprima plus d'un sourire en voyant leur raideur, ce qui aurait à coup sûr, si elle se le fût permis, indigné et détruit entièrement la bonne opinion que ces braves gens, nobles et bourgeois de la société de Darmstadt, avaient eue d'elle.

Heureusement, cela n'arriva pas. L'attention de toute la salle fut tout à coup attirée par quelque chose de bien plus important.

L'entrée des coureurs bariolés et des chambellans dans la loge du prince annonça l'arrivée de la cour, et un murmure respectueux parcourut la salle, pendant que toutes les têtes se penchaient pour mieux

voir l'entrée de la cour et de ses nobles hôtes. Le landgrave apparut, suivi des princes étrangers et de leurs suites nombreuses. Ce furent les loges du premier rang et celles du parterre qui se remplirent d'abord, puis celle du milieu qui reçut les plus grands personnages.

Le parquet en était un peu plus élevé que celui du reste de la galerie, ce qui faisait que les personnes qu'elle contenait pouvaient être vues de tout le public. A l'entrée du landgrave et du prince régnant de Mayence, tous les assistants s'étaient levés, et les têtes les plus vénérables saluèrent trois fois, en se tournant vers la loge du milieu, pendant que les dames essayaient une demi-génuflexion, qui n'était pas facile à cause de l'exiguïté de la loge. Le prince et sa famille rendirent d'un air gracieux le salut aux nobles personnages; ensuite ils s'assirent dans de bons fauteuils pour écouter l'ouverture de la tragédie, exécutée par un petit nombre d'instruments à cordes et par un clavecin. Jetons maintenant un coup d'œil sur le personnage principal de la loge princière.

Le landgrave Ernest-Louis avait une figure noble; il était revêtu de magnifiques étoffes de couleurs claires brodées d'or. Son visage, doux et bon, était entouré d'une perruque blonde très élevée, se partageant en quatre parties qui retombaient sur son sein et sur son dos. L'ordre de l'Éléphant, dont il était le fondateur, tout en pierres précieuses, brillait sur sa poitrine. A côté de lui était assis Lothaire-François, prince de Mayence, homme replet, au teint animé et rouge, dont la couleur ressortait encore davantage sous sa perruque blanche; son cos-

tume était également fort riche; il s'entretenait vivement avec la jeune fille du landgrave, la belle princesse Charlotte, qui était à côté de son fiancé, le jenne prince Max de Hesse-Cassel, qui, tout rayonnant de bonheur, épiait un de ses beaux regards.

Il ne pouvait en faire sa femme que quelques années plus tard. Outre ces quatre personnages principaux, d'autres grands dignitaires remplissaient la loge.

La symphonie, exécutée par les petits et les grands violons, était conduite par un jeune homme d'un extérieur agréable, vêtu simplement. Le clavecin était tenu par le maître de chapelle de la troupe française. Il se nommait Valoy et était frère de la personne que nous avons entrevue vaguement au commencement de notre récit. Pendant que tous les regards étaient fixés sur la loge princière, Van der Werft examina le pianiste qui était en face de lui. Cet examen le fit changer de couleur, et ses traits se contractèrent sous sa perruque. Blanche était toute joyeuse du spectacle qui s'offrait à elle, et ses yeux erraient de loge en loge. Lorsqu'elle les reporta sur son père, elle ne put les détacher, frappée qu'elle fut de l'expression étrange de son visage. Elle allait le questionner, lorsque la toile se leva.

On avait conservé le prologue de Corneille en l'honneur de Louis XIV; mais il avait été arrangé par une plume complaisante en faveur des princes présents. L'Allemagne et la Gloire, puis la Guerre et la Paix racontaient en français les faits d'armes de l'Allemagne dans la dernière guerre, et s'appesantissaient particulièrement sur les traits de bravoure des deux princes de Hesse, dont l'un en rece-

vait ce jour même la récompense par ses fiançailles avec la fille du landgrave.

Toutes les louanges que le poète avait adresseés au roi Louis le Grand furent reportées aux princes présents, et les assistants, qui les acceptaient comme des vérités, applaudirent vivement.

Le prologue, quoique un peu plus long que l'original, fut dit jusqu'à la fin, puis, sans interruption, on commença la tragédie.

Au milieu d'un décor splendide représentant un jardin orné de statues et de pièces d'eau, se présentèrent les deux filles du roi de Colchide Æétès : Chalioppe et Médée en costumes de l'époque.

La salle était muette et sans souffle, et tous les yeux étaient fixés sur la comédienne qui représentait Médée. C'était Manon Valoy, aimée, idolâtrée de la noblesse, mais surnommée tout bas par le peuple incrédule, la sorcière.

Sûre de son succès, elle apparut la tête haute, et parcourut la salle avec des yeux pleins de feu. C'était réellement une apparition divine et enchanteresse. Elle était chaussée de souliers à hauts talons rouges, ce qui faisait encore ressortir la petitesse de ses pieds. Une large robe de soie blanche transparente tombait sur ses hanches, et, en entourant sa taille, faisait briller sa finesse, tandis qu'une bande de velours brodé de fleurs de fantaisie bordait sa longue jupe et la partie supérieure de son corsage.

En ce moment, la Valoy ne portait pas les cheveux bouclés, comme lorsque nous l'avons vue la première fois ; mais elle était coiffée à la mode antique, avec des bandelettes dorées. Ses cheveux formaient un simple nœud sur le sommet de sa tête ;

et, malgré sa sévérité, cette coiffure lui allait à ravir, car elle savait la porter. Du reste, elle aurait choisi tout ce qu'il y a de plus laid et de plus disgracieux comme parure, que cela n'eût pu déparer sa merveilleuse beauté.

Elle regarda dans la salle, pendant sa longue conversation avec sa sœur, et tous les yeux la suivaient avec avidité. Van der Werft aussi ne regardait qu'elle. Un peu penché en arrière, pour cacher sa figure dans l'ombre de la loge, il avait une main sous sa veste, posée sur sa poitrine, l'autre s'appuyait sur le velours de la loge; il ne cessait de regarder la comédienne, ses yeux semblaient rivés aux siens, comme s'ils eussent voulu la percer de leur feu.

Il respira d'abord bruyamment, puis il devint plus calme, et suivit attentivement la représentation. Quelque brillante que fût la comédienne, quelque pathétique que fût le héros de Jason, déclamant en bas de soie et en culotte bouffante finissant aux genoux, en casque romain et en fière perruque; quelque agréablement que l'argonaute Orphée chantât sa romance à Junon, en s'accompagnant sur la guitare; quelque surprenantes que fussent les machines; quelque belles que fussent les décorations, Van der Werft n'eut pas une autre pensée que celle de la Valoy. Toutes les personnes présentes éprouvèrent, du reste, le même effet. Dans une des loges d'avant-scène des coulisses se trouvait un groupe de jeunes gens, qui, par la diversité de leurs costumes, semblaient faire partie de la troupe. Trois d'entre eux portaient des perruques sous le casque antique romain, comme Jason, et étaient déjà en

scène avec les argonautes Iféléus, Iphiklès et Orphée. Les autres étaient en costume de fantaisie et représentaient des tritons et des dieux marins. Ils ne faisaient pas partie de la troupe française; ils furent reçus par les spectateurs avec des marques de respect, et par les spectatrices avec gracieuseté. Le mieux costumé, qui formait le centre du groupe, n'était autre que le jeune prince François-Ernest, le plus jeune fils du landgrave; les autres étaient les fils des premières familles nobles de la résidence.

Qu'on ne s'en étonne pas, cela se pratiquait ainsi dans les grandes cours où l'on représentait l'opéra italien. La noblesse regardait comme un honneur de figurer dans les chœurs à côté des chanteurs de profession. C'est pour cette raison que le prince Ernest-Louis avait joué le rôle de Titus dans la *Bérénice* de Racine, devant toute sa cour et ses sujets, à côté de la Valoy. Cela paraissait très naturel de voir figurer la noblesse à côté de la comédienne française. Tout cela faisait partie des plaisirs de la cour, et le peuple n'y voyait rien de choquant. Mais, à la cour de Darmstadt, ces habitudes étaient toutes nouvelles, et on les attribuait à une cause diabolique : on croyait au pouvoir surnaturel de la comédienne, dont la simple vue ensorcelait tout ce qui l'entourait.

— De Schack, dit le prince, en prenant doucement à part un de ses compagnons d'une taille moyenne, qui avait représenté *Orphée* et chanté la romance à Junon, je veux parler ce soir à Marion et l'accompagner jusqu'à sa maison, et tu viendras avec moi.

— Bobehhausen et Persius ont eu la même idée,

monseigneur, répondit le jeune de Schack en souriant et parlant haut, afin que les autres seigneurs pussent l'entendre.

Ceux-ci s'approchèrent aussitôt.

— Moi aussi, reprit de Schack en s'inclinant, j'ai ce désir, et comme les autres, je ne serais pas fâché de causer seul avec notre belle ; votre projet rencontrera donc bien des obstacles.

Le prince, avec des yeux sombres, regarda ses compagnons ; mais ceux-ci ne se laissèrent pas intimider, et l'un des nobles tritons, nommé de Miltitz, aux formes robustes, capitaine dans le régiment de Schrantenbach, s'écria d'un air mi-sérieux, mi-souriant :

— Je suis prêt à conquérir ce bonheur, quand je devrais mettre l'épée à la main, nul n'en doute, je suppose, messieurs ?

Les mots : « Moi aussi, moi aussi, » se firent entendre de tous côtés. De Schack crut prudent de détourner la conversation.

— Que Manon décide, s'écria-t-il, et si ce soir, après la tragédie, elle choisit son cavalier, que celui-ci profite de ce bonheur tant désiré, sans qu'aucun de nous puisse s'en formaliser.

— Bien parlé, reprit le troisième argonaute, le jeune de Persius sous sa perruque brune, que Manon choisisse celui qui doit l'accompagner. Les autres, tout en désirant bien être à sa place, devront tenir leur parole sans en rappeler.

— Qu'il en soit donc ainsi, répondit le prince d'un air sévère, et comme la scène de Médée avec Jason tire à sa fin, nous allons communiquer notre décision à la Valoy.

— Écoutez ma proposition, dit le jeune de Schack en continuant, que chacun de nous donne à Manon son ruban, qui comme vous voyez est de couleur différente ; à la fin de la représentation, celui dont elle portera le ruban à sa ceinture sera l'heureux mortel qui devra ramener la belle chez elle, quoiqu'il n'ait pas conquis la Toison d'or.

— Je le veux bien, s'écria de Miltitz, mais comme je dois entrer immédiatement en scène avec Glaukus et la princesse Hipsiphile, que l'un de vous prenne cette herbe verte, ce sera ma couleur.

Aussitôt il arracha de son vêtement jaune un des rubans verts qui imitaient un roseau.

De Schack le prit et promit de le remettre fidèlement avec le sien à la Valoy.

Les tritons et autres dieux marins firent de même, car le costumier du théâtre avait voulu essayer d'imiter différentes plantes aquatiques.

Pendant que les tritons se rendaient à leurs places respectives pour figurer dans le cortège du dieu marin Glaukus, que la princesse Hypsiphile, autrefois l'amante de Jason, devait introduire en Colchide, les trois argonautes se dirigèrent vers le fond du théâtre, où Médée devait paraître après la scène avec Jason.

L'actrice quitta enfin la scène. La représentation l'avait animée et ses yeux noirs brillaient d'un vif éclat, ses regards et son sourire étaient enivrants ; elle aborda en les saluant les trois seigneurs qui l'attendaient, puis elle se laissa tomber dans un fauteuil style rococo, faisant partie des meubles du roi de Colchide. De Schack lui exposa gracieusement, en français, les souhaits et les désirs de la petite société.

Quand il eut fini, il plia le genou et lui tenait le ruban de chacun de ses camarades qui étaient en scène, nommant à chaque couleur le nom de celui à qui elle appartenait. Quand il eut épuisé la liste de ses camarades, il détacha lui-même le sien qu'il portait sur l'épaule et le lui tendit; il était rose, entouré de lisérés de diverses couleurs. Le prince, qui portait un casque doré, surmonté d'un nœud de satin blanc brodé, fit de même; puis vint le tour de Persius. Celui-ci, revêtu de couleurs sombres, représentait un sage; son nœud de rubans était démesurément grand, d'un gris argenté comme les cheveux de sa perruque. Valoy accepta en riant les divers rubans, et regardant fixement ces messieurs, elle leur dit d'un air narquois :

— Ce que vous me demandez, messieurs, est peu galant, car le moindre de vos rubans pourrait faire tort à ma superbe fontange.

En disant cela, elle tira de la masse un ruban rose, celui de Schack, et l'élevant entre ses doigts fins et modelés jusqu'à sa tête, elle dit finement à celui à qui il appartenait :

— Il ne convient pas que la princesse de Colchide Médée, pour se rendre à son palais, rue du Jardin-des-Poires, soit accompagnée par un seul cavalier. Pour ces deux raisons, qui me paraissent justes, je ne puis satisfaire au désir de ces messieurs.

Aussitôt de Schack, tout en causant, détacha tous les rubans roses qui ornaient son casque, et les jeta à Marion. Persius fit de même, puis le prince suivit leur exemple, mais d'un air plus grave et plus réfléchi.

Les trois tritons venaient juste de terminer leur

petite scène, et comme c'était là tout ce qu'ils avaient à faire pendant le cours de la représentation, ils s'étaient approchés, et avaient vu et entendu ce qui venait de se passer; ils dépouillèrent leurs maillots de tous les rubans qui les ornaient, ce qui rendit leur costume un peu nu et un peu leste, et jetèrent, comme leurs compagnons, tous leurs rubans à la sorcière, de sorte que celle-ci se trouva littéralement écrasée sous des rosettes et des rubans de toutes couleurs.

Manon se leva en riant, et se secouant, elle dit :

— C'est trop de parures, messieurs, c'est trop. Si je voulais orner ma tête de tous ces rubans, ce serait le meilleur moyen de m'éviter pour ce soir la peine d'être accompagnée par un seul ou par vous tous; car vous ne me regarderiez plus comme Valoy-Médée, mais comme un épouvantail à moineaux; mais je n'en ai pas la moindre envie, car je ne suis pas encore disposée à quitter mon rôle d'enchanteresse, ou plutôt de sorcière, comme le peuple se plaît à m'appeler. Je me sens, au contraire, disposée à ensorceler plus que jamais tous ceux qui sont dans la salle.

— Termine ce jeu, Manon, reprit le prince d'un ton grave et avec passion; il faut que cela finisse. Tu nous as déjà tous ensorcelés et captivés; aucun de nous ne peut se vanter que tu lui aies accordé un regard bienveillant ou un regard d'amour. Tu as embrasé nos cœurs d'une ardente passion, et tu ne fais rien pour l'éteindre. Ce n'est plus supportable. Choisis l'un de nous pour ton cavalier, et les autres devront se soumettre à ton choix... Oui, se soumettre, reprit-il en regardant ses compagnons avec un

regard provocateur. Ou, si tu ne veux pas choisir, eh bien ! que nos épées décident !

— Bien parlé, prince, s'écria hardiment et gaiement le triton Miltitz, et je suis à vos ordres. Le jardin qui est près d'ici offre assez d'endroits couverts et silencieux pour vider cet intéressant combat.

— Arrêtez, messieurs, dit la belle comédienne d'un ton sévère sous lequel il y avait quelque ironie, ce serait affreux... Non!... du sang, et surtout du sang princier, ne doit pas être versé pour un nœud de rubans! Ne songez-vous pas que Jason aurait quelque regret de me perdre aujourd'hui, quoique la conquête de la Toison d'or lui paraisse préférable à la princesse Médée avec tous ses enchantements?

— Les droits de Jason expirent à la chute du rideau, reprit vivement de Schack.

— Et monsieur de Schack voudrait bien prendre sa place. La Toison d'or est, au fond, ce qu'il désire le plus. Médée ne serait plus rien pour lui, reprit Manon en regardant fixement le jeune seigneur.

— Mettez-moi à l'épreuve, reprit d'un air grave celui à qui s'adressaient les paroles de la comédienne, et vous me trouverez aussi fidèle qu'Orphée que je représente ce soir et qui, comme nous le savons tous, alla chercher sa bien-aimée jusque dans les enfers. Ce que j'avance, je suis prêt à le prouver, avec ma lyre et mon épée. J'espère que parmi ces messieurs personne ne doute de ma parole.

Ses yeux pénétrants, en disant ces mots, se tournaient vers les seigneurs où il ne rencontra partout que des regards irrités.

Déjà de vives paroles étaient échangées, la querelle s'envenimait et allait finir par un éclat, lorsque la jeune comédienne coupa court à ce tumulte par ces mots prononcés d'une voix enchanteresse :

— Donnez-moi vos rubans, messieurs, je vais réfléchir à celui qui conviendra le mieux et fera ressortir davantage la fontange que je dois mettre dans la dernière scène, et je choisirai. Maintenant, laissez-moi, je vous prie, car le troisième acte est commencé et je dois vaincre mon rival, le dragon, qui assiège le bien-aimé de mon cœur. J'espère ensuite triompher de la discorde qui s'est glissée parmi vous.

En disant ces paroles, Manon s'inclina avec grâce et s'éloigna du cercle de ses adorateurs.

Quelques-uns d'entre eux cherchèrent leur rosette au milieu des rubans qui gisaient pêle-mêle à terre pour la porter dans la loge de la comédienne, espérant que celle-ci en choisirait une pour la dernière scène. C'était un choix qui ne devait faire qu'un heureux et bien des malheureux, et ne rétablirait certes pas l'harmonie parmi ces jeunes seigneurs pleins de feu et de passion.

Lequel sera l'heureux mortel ?

La représentation avait impressionné tout le monde dans la salle ; la partie du public qui ne connaissait pas assez le français pour s'intéresser aux vers sonores de Corneille, à ses rimes pathétiques, se réjouissait de la vue des décors, des machines et des trucs, et ce public avait raison, car jamais à Darmstadt on n'avait rien vu de pareil.

La tragédie fut jouée sans aucune interruption et le rideau ne tomba pas pendant les entr'actes.

Comme au coup de baguette d'un enchanteur, le jardin du premier acte, avec ses statues dorées et ses bosquets, s'était changé en un paysage sombre sur le rivage du Phasis, que les décorateurs avaient représenté avec des rochers arides et de noirs souterrains. Sur ce fleuve même on voyait le dieu marin Glaukus, richement vêtu et entouré de tritons, dont nous connaissons déjà plusieurs. Les uns apparurent sur des coquillages transparents, les autres nageaient, enfin quelques-uns, en compagnie de sirènes, conduisaient au rivage, dans une coquille resplendissante d'or et d'argent, la princesse Hypsiphile, délaissée par Jason; une brillante musique accompagnait tout ce cortège.

Ce décor avait, au troisième acte, fait place au palais du roi Ætès, dont le style rococo était vraiment merveilleux. L'on y voyait des colonnes taillées dans les plus belles pierres, couronnées par des terrasses avec des balustrades ornées de vases en riches porcelaines.

Des guirlandes, ornées de rubans de soie et de fleurs, entouraient la base des colonnes, puis se rele vaient en serpentant jusqu'au faîte. Sur le devant on voyait une statue dorée, tandis que l'intérieur était garni de divers meubles sculptés, tels que fauteuils et tables. A l'arrière plan apparaissaient des jardins à perte de vue.

Ce séjour brillant aurait pu ne pas être approprié au véritable roi de Colchide, mais il convenait à merveille pour le roi actuel, qui se montrait au public en culotte courte et en bas de soie blancs.

Au coup de baguette de Médée, cette superbe salle s'était transformée tout à coup en un palais effrayant

entouré de précipices. Ce décor était bien digne d'un poète de l'époque et d'un peintre de fantaisie; eux seuls pouvaient inventer quelque chose de pareil. Heureusement que cet aspect sauvage ne dura pas longtemps et qu'il fit bientôt place à l'amour.

C'est par ces merveilles que furent captivés ceux qui ne comprenaient pas le français et n'étaient pas façonnés aux usages de la cour.

Ils furent émus par le talent de la princesse Médée. Celle-ci, par sa beauté surprenante, avait répandu un certain charme sur tout le public qui l'écoutait. Les autres comédiennes, représentant Junon, Pallas, Iris et les princesses Chalioppe et Hypsiphile, qui auraient pu passer pour belles lorsqu'elles étaient seules, étaient entièrement éclipsées dès que paraissait la Valoy. Il n'était pas possible de rêver un plus parfait ensemble de forme et de visage. Les vêtements baroques d'alors ne déparaient nullement son beau corps; ses épaules et ses bras, qui étaient nus, montraient des lignes pures et des formes distinguées d'une fraîcheur éblouissante. L'ovale de son merveilleux visage ressortait librement sous des cheveux flottants. Sa bouche finement taillée et ses lèvres fraîches avaient un sourire triomphant, et exprimaient, selon la circonstance, la fierté ou le dédain. Ses yeux noirs, que de longs cils semblaient voiler à demi, brillaient tantôt de bonheur et d'amour, lançaient alternativement des éclairs de colère et de haine. On ne pouvait vraiment la regarder sans être troublé, et l'on était forcé de reconnaître sa puissance et de s'incliner.

Avec une telle beauté, son jeu et sa diction ne pouvaient qu'être irrésistibles; les changements de

sa physionomie s'opéraient sans transition brusque, tant elle était admirablement douée par la nature. Quoiqu'elle eût dépeint son amour à Jason avec une rare perfection, elle fut plus belle encore dans sa scène de jalousie, quand elle se vit délaissée pour la conquête de la Toison d'or, et qu'elle reconnut une rivale en Hypsiphile. Comme elle sut dépeindre le bonheur débordant de son âme quand Jason revint à elle, les terribles angoisses se glissant, comme les ombres de la nuit, dans son cœur, à la pensée qu'il pourrait la tromper, s'il ne l'aimait pas réellement autant qu'elle l'adore!

Toutes ces passions, représentées par une figure aussi resplendissante que celle de la Valoy, impressionnèrent vivement tous les spectateurs, nobles ou bourgeois, et le prince lui-même ne put la quitter des yeux.

La voix du peuple, qui l'avait nommée sorcière, n'avait vraiment pas tort, car la puissance de sa beauté, rehaussée par la scène, avait réellement quelque chose de diabolique et d'enchanteur auquel personne ne pouvait résister.

Tous ceux qui la connaissaient déjà éprouvèrent de nouveau ce sentiment, et elle charma de même ceux qui la voyaient pour la première fois. Mais celui qui parut le plus profondément touché, fut, sans contredit, l'étranger Van der Werft.

Il fut heureux que Blanche, attentive à la représentation, n'eût pas le temps d'observer son père. Si elle l'eût fait, elle aurait vu avec étonnement les émotions diverses qui s'étaient emparées de lui et se reflétaient sur son visage, si froid d'ordinaire.

Blanche elle-même en dehors de la représenta-

tion, avait trouvé quelque chose qui avait attiré son attention. Au début de la tragédie, elle s'était aperçue que son père regardait particulièrement le jeune musicien qui tenait le clavecin.

Elle l'aurait bien questionné au sujet de ce joli jeune homme, mais la pièce commençait, et elle avait dû faire taire sa naïve curiosité. Chaque fois que des tirades un peu longues se présentaient, elle regardait attentivement et aussi longtemps que possible le jeune maître de chapelle, qui se trouvait en face d'elle, pour deviner, s'il était possible, ce qui en lui pouvait tant intéresser son père.

Malgré tous ses efforts pour trouver quelque chose, elle ne put rien découvrir. Elle vit seulement que le jeune homme avait une figure agréable, et surtout des yeux très expressifs, qui, de temps en temps, se levaient sur elle, et l'observaient plus longtemps qu'il n'est d'habitude de le faire.

Les regards que Blanche lançait sur lui et sur son clavecin avaient attiré l'attention du musicien, qui ne prit guère plus garde à ce qui se passait sur la scène, par la raison bien simple que tout ce qu'il voyait lui était déjà connu, et que la personne qui tenait sous son charme tout ce grand monde était sa sœur. De temps en temps, il regardait dans la salle, et ses yeux rencontrèrent — pour cela il n'avait besoin que de lever les yeux — ceux de la jeune fille curieuse qui était en face de lui.

Comme Blanche avait aussi un air enchanteur, mais pris dans un autre ordre que celui de la Valoy, le frère de la comédienne, qui était le seul dans la salle dont le cœur n'eût pas battu plus vite aux en-

chantements de Médée, ne se fit pas faute d'observer de plus en plus la jeune fille.

Bientôt il dut s'avouer que sur toute la terre, du moins dans les pays où il avait voyagé, en France comme dans la Hesse, il n'avait jamais rencontré une figure aussi délicieuse. Ceci se reflétait clairement dans ses yeux doux, et Blanche rougissait quand leurs yeux se rencontraient, ce qui, du reste, en pareille circonstance, était fort naturel.

Elle fut donc obligée de regarder moins ouvertement le beau clavecin et le musicien; mais il s'en suivit qu'à partir de ce moment elle le fixa tout autant, mais à la dérobée.

Ce petit amusement naïf l'empêcha de ressentir les effets de la passion avec laquelle, dans son innocence, elle commençait à jouer.

Cependant tout ce que Blanche ressentit dans ces courtes heures égara tellement sa tête et son cœur, qu'elle respira profondément quand, à la fin du quatrième acte, la toile tomba pour la première fois.

Une grande scène entre Médée et Jason avait terminé cet acte, dans lequel l'enchanteresse avait dépeint sans réserve au héros grec sa brûlante passion. Tantôt elle s'exprimait avec une expression indescriptible de langueur et d'amour, tantôt avec feu et énergie. Elle toucha presque le cœur froid de Jason, et sa fougue ordinaire entraîna et fascina les spectateurs, qui étaient tous dans le ravissement.

La cour ainsi que les personnes présentes se levèrent. Entre le quatrième et le cinquième acte, on devait danser la première partie d'une danse qui terminait la deuxième moitié de la représentation,

et pendant ce temps la cour pouvait sans gêne causer à haute voix et se rafraîchir, en attendant le commencement du ballet. Van der Werft s'était levé aussi; il avait besoin d'air pour rafraîchir son sang échauffé et pour cacher en même temps à son enfant la flamme qui le dévorait. Le hasard lui vint fort en aide en cette circonstance : Blanche le pria, avec un visage empourpré et d'un air confus, de la ramener à la maison, prétextant que le théâtre, qu'elle voyait pour la première fois, l'avait animée et fatiguée, et qu'elle éprouvait un grand besoin de repos.

Ils quittèrent aussitôt leur loge, et comme leur demeure sur le marché n'était pas loin du théâtre, que la soirée était belle et le ciel pur, ils firent un long détour pour rentrer.

Blanche, toute à ses impressions, marchait silencieusement à côté de son père, espérant retrouver, dans la solitude de sa petite chambre, le repos qui avait si subitement et pour la première fois abandonné son cœur.

V

NOUVELLES AVENTURES DE LA PRINCESSE MÉDÉE
QUEL FUT LE VAINQUEUR DE LA TOISON D'OR

L'ancien manège dans lequel se trouvait le théâtre était situé dans un coin du grand château, qui s'appelait le Jardin du Seigneur, et touchait, d'un côté, à la rue des Poires, le deuxième des faubourgs de la résidence du landgrave. Là étaient l'entrée et la sortie des spectateurs ordinaires. Une seconde entrée, plus près du château, existait pour les nobles hôtes, par le jardin du souverain; celle-ci était réservée à la cour et servait en même temps aux comédiens.

Une grande grille de fer, d'un travail remarquable, séparait cette partie du jardin de la ville.

Van der Werft, après avoir reconduit sa fille chez lui, se dirigea de ce côté. Le mousquetaire qui était de faction à la grille laissa passer sans difficulté l'étranger au maintien imposant, pensant qu'il faisait partie de la cour, ou était même un de ses nobles hôtes.

En sortant de l'ombre épaisse des arbres qui garnissait ce coin du jardin, le père de Blanche fut ébloui en rentrant au théâtre par l'éclat des bougies qui brûlaient dans le vestibule servant d'entrée principale à la salle.

A l'autre bout de ce long bâtiment, se montraient également des lumières indiquant un couloir menant à la scène. Là se trouvaient des chaises à porteurs de toutes sortes, des carrosses superbes, et, appuyées près du mur, sur de hauts bâtons dorés, des lanternes de toutes les couleurs destinées à éclairer les grands personnages.

Porteurs, chasseurs, courriers, étaient pêle-mêle dans le vestibule, tâchant d'écouter et d'apercevoir le superbe coup d'œil de la salle.

Sous les arbres, à l'entrée des coulisses, se trouvait également une chaise à porteurs, mais à celle-ci, les bougies étaient allumées; les porteurs se tenaient à côté, prêts à faire leur service, signe certain qu'une des comédiennes devait bientôt quitter le théâtre.

Van der Werft jugea prudent de s'approcher de cette partie du bâtiment. Il s'avança doucement, sous l'ombre des arbres, comme pour faire le tour du théâtre. Quand il eut fait quelques pas, il vit une rangée de fenêtres éclairées, qu'il reconnut pour les loges des comédiens.

Il s'approcha lentement; ses yeux cherchèrent la loge de la Valoy, car son cœur, son âme ne songeaient qu'à elle et ne s'occupaient que d'elle.

De temps en temps, des paroles entrecoupées sortaient de ses lèvres. La passion qui torturait cet homme dans la force de l'âge devait être terrible.

Dans le profond silence de la nuit qui l'enveloppait, il semblait accablé sous le poids de mauvaises pensées qui le reportaient à d'autres temps. Il se revoyait plus jeune de vingt ans, dans toute la fougue de l'âge où une pareille passion remplissait son cœur et son être. Son imagination lui reproduisait fidèlement sous des couleurs diverses toutes les circonstances d'alors.

— Manon, s'écria-t-il d'une voix brisée et terrible, une fois tu m'as trompé..., une fois tu m'as échappé...; maintenant que je t'ai retrouvée, je ne te quitte plus. Je te veux comme otage de toutes les souffrances que j'ai endurées pour toi... Tu seras à moi... dussé-je encore une fois me donner au diable... et devenir meurtrier... Oui, tu m'appartiendras, reprit-il tout à coup en respirant profondément, et avec ses poings crispés il se frappait le front, comme s'il eût voulu refouler dans son cerveau de terribles pensées.

En même temps, il s'appuya contre la muraille, car toute sa personne semblait brisée. Sa poitrine soufflait bruyamment, et ses doigts crispés pressaient son front.

Tout à coup il s'arrêta, immobile et glacé; il regarda dans la nuit profonde. La partie supérieure de son corps se redressa petit à petit, et, la figure penchée en avant, il allongea lentement les deux bras vers un point noir que ses yeux brûlants semblaient fixer, et presque fou de douleur, il s'écria :

— Ha!... c'est là qu'il est, baigné dans son sang... avec une blessure béante au cœur... Et là... là... Manon... Manon...

Au même moment, comme pour jeter un défi à ses paroles stridentes, retentit un rire frais qui paraissait appartenir à une femme et sortir de la pièce éclairée sous laquelle se trouvait l'étranger. Pendant un moment, Van der Werft écouta convulsivement ; il avait bien reconnu la voix de la rieuse ; puis il répéta encore une fois machinalement :

— Manon!...

Et son corps tomba brisé, inerte, au pied de la muraille couverte par l'ombre du bâtiment. Le malheureux resta quelque temps par terre sans connaissance. Lorsqu'il se réveilla, il entendit tout près de lui comme un concert de menaces, et au milieu de ces cris une voix de femme qui lui était parfaitement connue. En un instant il fut debout, et se secouant la tête pour tâcher de refouler le passé qui venait de se dérouler sous ses yeux, il reprit son sang-froid et écouta. Son calme et sa présence d'esprit habituels lui revinrent aussi vite qu'ils l'avaient quitté ; alors, la main sur la garde de son épée, il avança avec précaution sous les arbres, vers l'endroit où il entendait des voix confuses.

Avant d'aller plus loin, jetons un nouveau coup d'œil sur la scène.

La première partie du ballet était finie, la cour et ses invités s'étaient reposés et rafraîchis ; alors commença le dernier acte de la tragédie. Le jeune prince et les autres seigneurs l'avaient attendu impatiemment, car c'était dans cet acte que la comédienne devait choisir son cavalier.

La scène représentait le lieu sacré où Æétès gardait la Toison d'or. Ce trésor était suspendu à la

cime d'un grand arbre, tandis que des trophées d'armes de toutes sortes, dédiés au dieu de la guerre, pendaient aux branches environnantes. Dans le lointain, un peu sur le côté, on apercevait le fleuve Phasis, avec le bateau argonaute tout prêt pour le départ. Jason et trois argonautes se présentèrent sur la scène et regardèrent le haut du théâtre, où Médée, sur une machine représentant le dragon, devait apparaître avec le ruban choisi par elle. Les trois tritons attendaient avec impatience dans la coulisse. Ils avaient repris leurs costumes militaires.

Enfin la fameuse machine disparut; le monstre s'avança, monté par Médée dans une pose poétique et gracieuse. Un juron allemand sortit de la poitrine du ci-devant Miltitz et vint couper les beaux vers de Corneille, pendant que les autres seigneurs se regardaient confus.

Les trois argonautes en scène avaient aussi été vivement impressionnés par l'apparition de Médée. Le jeune prince Pélée serrait convulsivement ses lèvres et brûlait du désir de frapper du pied le plancher; heureusement il se rappela à temps que c'était contraire aux lois de l'étiquette. Seulement, n'y pouvant plus tenir, il se retourna vers ses compagnons, abandonna la Toison d'or et la tragédie, et quitta la scène, non pour se diriger vers le navire *Argo*, mais pour courir dans sa loge changer de vêtements, résolu, dans sa colère, à triompher, même au péril de sa vie, de ce qu'il croyait lui appartenir de droit, et que lui refusaient le caprice de la comédienne et la hardiesse de ses amis. De Schack réprima avec peine un sourire quand il aperçut la

coiffure de Médée. Pendant que le sage Persius, encore plus étonné que les autres tritons, regardait, dans les coulisses de côté, quelle pouvait être la cause de cette agitation si brusque parmi les jeunes seigneur, Manon, par un mouvement de coquetterie, et peut-être aussi pour ne blesser aucun de ses adorateurs, au lieu d'avoir choisi un seul nœud de rubans, avait composé sa parure avec les six qui lui avaient été offerts. C'était, certes, en fait de mode, un peu osé, car les six rubans, de couleur différente, formaient une parure par trop variée. Mais son adresse et son goût avaient triomphé de la difficulté.

Elle avait si bien su poser et arranger d'un côté de ses cheveux ses nombreux rubans que, lorsqu'elle descendit sur la scène, montée sur le dragon, ils voltigeaient agités par le vent d'une manière charmante. Elle fit une vive impression sur l'auditoire.

Comme la dernière scène qu'elle devait jouer était assez longue, elle eut assez de temps pour remarquer l'effet que son idée avait produit, et elle aurait ri de bon cœur si son rôle le lui eût permis. Elle se contenta de regarder de tous côtés avec des regards bienveillants, signe évident que la belle moqueuse avait conscience de l'influence qu'elle exerçait sur ceux qui l'entouraient.

De Schack fut le seul qui supporta son regard et le lui rendit amoureusement.

Jason, entièrement subjugué par les charmes de Médée, refusa, pour lui donner une preuve de son amour, de la combattre et de lui disputer la Toison d'or. Il s'éloigna avec Persius le Sage, pour rega-

gner le bateau *Argo;* de Schack-Orphée resta en arrière, et dans une mélodie touchante, il essaya de ramener au combat les deux argonautes Kaléis et Bélès, qui avaient fui. Mais ceux-ci ne voulurent plus s'exposer aux nouveaux mépris de l'enchanteresse. Enfin, Médée leva le masque, et, n'étant plus gênée par la présence des autres seigneurs, elle exprima à Æétès, étonné, dans les termes les plus passionnés, qu'elle aimait Jason plus que sa famille, sa patrie, plus que tout au monde, et qu'elle abandonnerait de grand cœur la Toison-d'Or s'il consentait à fuir avec elle en Grèce.

Plus d'un spectateur eût désiré prendre la place de Jason, pour lequel le cœur de la comédienne avait battu.

Quand Manon eut regagné sa loge, elle arracha en riant les divers rubans qui ornaient sa coiffure et avaient produit un tel désarroi parmi ses adorateurs. C'était juste au moment où l'étranger, caché sous sa fenêtre, dans l'ombre de la nuit, était tourmenté par ses visions étranges. Elle s'habilla rapidement pour se faire conduire chez elle avant la fin du ballet, que son frère devait accompagner sur le clavecin.

Quoiqu'elle demeurât dans la rue des Poires, non loin du théâtre, elle fut forcée de faire un détour avec sa chaise à porteurs, avant d'arriver à sa maison.

Bien des spectateurs, seigneurs et bourgeois, avaient quitté la salle de spectacle en même temps que la Valoy, et regagnaient leurs demeures; cela produisit quelque encombrement, la comédienne fut forcée de s'arrêter, et elle et sa suite furent bien-

tôt entourées et ennuyées par les importuns. Pour y échapper, elle avait fait remiser la chaise à quelque distance sous les arbres, avec l'intention de se faire reconduire chez elle par le jardin du château et le vieux faubourg.

Malgré tout, sa chaise à porteurs, dont les petites lanternes éclairaient à peine la place sous les grands arbres, était devenue le rendez-vous des cinq seigneurs et du prince François qui attendaient l'arrivée de Manon.

Leur rencontre fut joyeuse comme d'habitude. Bien que découragés et dévorés par une sourde colère, ils éprouvaient cependant un certain contentement à se dire qu'aucun de ceux qui s'étaient offerts n'avait été préféré et que tous avaient encore les mêmes chances et pouvaient être choisis.

— Qui de nous accompagnera Manon? dit enfin hardiment Miltitz, pour trancher la question qui les préoccupait tous si vivement.

— Elle s'est moquée de nous, et d'après nos conventions, un seul doit être admis en sa présence ce soir, lui dire ce qu'il ressent pour elle, et lui dépeindre la passion qu'elle a su lui inspirer.

— J'étais le premier ici, et je prétends à ce droit, reprit le prince avec fierté.

— Ce n'est pas une raison! répondit vivement Miltitz; que nos épées décident.

— C'est une coquette qui se joue de nous, repartit Persius, qui continuait le rôle de sage qu'il avait joué sur la scène.

— Rétracte ces paroles! s'écria de Schack avec un

regard étincelant. Qui te dit que son cœur ne bat pas pour l'un de nous, ou vous croyez-vous tous dignes d'elle? Avez-vous vu ce soir avec quel feu elle dépeignait l'amour? Qui de nous oserait lui donner le nom de coquette et de femme sans cœur?

— Oh! oh! tu penses être seul digne de son amour, parce que tu joues de la guitare et que tu lui donnes des sérénades.

— L'épée hors du fourreau, je veux te prouver que je sais jouer encore d'autre chose!

— Oui, oui, l'épée hors du fourreau! Je veux vous prouver que je l'aime plus ardemment que vous tous ensemble, s'écria le jeune et robuste capitaine du régiment de Schrautenbach.

Déjà son épée brillait aux faibles lueurs de la chaise à porteurs.

— Les épées en main! s'écria de son côté le prince.

— Il faut en finir. Un seul d'entre nous doit rester ce soir près d'elle; je veux être celui-là... ou... mourir...

— Bien parlé! En avant! Battons-nous pour Manon!

Ces paroles retentissaient de tous côtés, et déjà les épées brillaient et allaient se croiser.

Les porteurs de la chaise s'étaient enfuis effrayés, quand Manon sortit par la petite entrée du théâtre. Consternée, elle voulut se jeter entre les combattants, mais de Miltitz, qui était le plus près d'elle, la repoussa vivement.

— Arrière, s'écriait-il, il est trop tard. Tu as semé la discorde, et maintenant tu ne peux nous

empêcher de vider notre querelle à notre manière.

En même temps, il s'inclina légèrement devant le prince, et les deux épées se croisèrent en grinçant, puis s'entrelacèrent comme deux serpents, n'attendant que l'occasion pour donner la mort. De Schack et Persius se mirent aussi en garde avec impétuosité. Les deux autres seigneurs, Bobenhaussen et Prettlack, en firent autant.

Il avait suffi d'un instant pour ranimer toute la colère des combattants. Manon fut repoussée sans pitié. Elle n'avait pas souhaité ce combat et n'avait pas même pressenti qu'il pût avoir lieu ; et tout ce que cette rencontre nocturne pouvait avoir de suites fâcheuses se présenta tumultueusement à son esprit. Elle mit tout en œuvre pour arrêter la lutte, mais sa voix et ses gestes ne furent pas écoutés.

Elle se tordait les mains de désespoir, sans savoir ce qu'elle devait faire, quand tout à coup un incident nouveau vint donner un autre tour à l'affaire.

A travers l'obscurité, sous les arbres, un homme robuste s'était avancé rapidement l'épée à la main, et s'était jeté à travers les combattants. Ceux-ci s'arrêtèrent tout surpris — surprise qui devait bientôt se changer en colère, — leurs regards se fixèrent sur l'inconnu.

— Arrêtez! s'écria en français l'étranger, qui n'était autre que Van der Werft, en s'adressant aux combattants, qui, jusqu'alors, avaient parlé en français.

Son apparition avait quelque chose de grave, ses yeux sombres fixaient chacun des seigneurs à tour

de rôle. Ceux-ci restaient stupéfaits devant cet homme qu'ils voyaient pour la première fois.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous? s'écria enfin, en s'adressant à l'étranger, le jeune prince surexcité, qui avait le premier recouvré la parole.

— D'abord, Excellence, vous empêcher de faire une folie, puis protéger une femme qui doit être fort offensée de votre manière d'agir, répondit Van der Werft avec calme, en laissant tomber un regard sur Manon.

Quoique ce regard ne se fût arrêté qu'une seconde sur elle, il lui semblait voir dans les beaux yeux de la comédienne que son cœur battait plus fort, et d'une main plus ferme, il serrait la garde de son épée, quand Miltitz et le prince lui crièrent en même temps :

— Que vous importe notre querelle ? Passez votre chemin !

— Je n'y suis nullement disposé : je veux vous forcer, au contraire, à faire place à celle que vous semblez aimer, afin qu'elle puisse continuer son chemin sans obstacle, et se faire accompagner par qui bon lui semblera.

Van der Werft avait dit ces paroles mêlées d'une légère ironie, avec le même sang-froid, en songeant à l'amour des jeunes gens. Ceux-ci en furent exaspérés. Surexcités comme ils l'étaient, ils se retournèrent tous vers l'étranger.

— Nous forcer ! ha ! ha ! montre-nous donc si tu sais tenir une épée, si tes coups sont aussi fermes que tes paroles. Avance !... Qui de nous choisis-tu ?

Ces mots étaient sortis de toutes les bouches, et

toutes les épées s'étaient tournées vers Van der Werft. Celui-ci ne perdit pas contenance ni son sang-froid, et jetant un nouveau regard sur Manon, il n'attendit point l'attaque de ses adversaires, mais attaqua lui-même et avec une telle furie, qu'à la première passe, l'épée du capitaine sauta en l'air et retomba bruyamment sur le sol. Furieux, Miltitz se précipita à la place où était l'arme pour la ramasser, pendant que les autres, le prince en tête, se précipitaient sur l'étranger.

Si Van der Werft portait un nom bourgeois et si son costume répondait à ce nom, il fit voir dans cette circonstance de quelle manière il savait manier une épée, et se montra en tous points digne de ses adversaires. Protégé par derrière par un arbre énorme, il repoussa toutes les attaques dirigées contre lui avec une adresse remarquable. Manon, toute frissonnante, observait cet homme avec des yeux sombres ; il lui était déjà apparu une fois, mais où ? c'est ce qu'elle ne pouvait se rappeler pour le moment.

Malgré toute son adresse, Van der Werft aurait succombé sous le nombre, car les seigneurs avaient mis toute courtoisie de côté, quand le combat fut interrompu de nouveau d'une manière inattendue.

Le manche énorme d'un pique s'abattit avec une telle force entre les armes des combattants, que plusieurs lames en furent brisées et tombèrent sur le sol, juste au moment où de Miltitz retrouvait, dans le buisson voisin, la moitié de son épée de mousquetaire. En même temps, une voix bien connue de Van der Werft s'écria :

— Arrêtez ! au nom du landgrave.

Au milieu d'eux apparut un homme aux longs cheveux gris, vêtu d'une capote blanche, menaçant les seigneurs et jetant un regard préoccupé sur Van der Werft. C'était Balzer, le gardien de la tour, bien connu de tous, que le hasard avait amené par là pour épargner un grand malheur. Il avait reçu l'ordre, pendant la représentation, de se tenir près du théâtre et de veiller dans le jardin de Monseigneur pour y maintenir l'ordre. En se promenant dans le parc avec sa longue pique, il avait entendu le cliquetis des épées et reconnu la voix de son nouveau maître. Aussitôt il s'était dirigé vers le lieu du combat et arrivait juste au moment décisif.

— Six contre un ! vous devriez avoir honte, messieurs ! s'écria-t-il outré. Est-ce l'usage parmi les seigneurs de la cour ?

— Va-t'en, Balzer, s'écria le prince en sortant de l'obscurité, et laisse-nous finir notre combat.

— Votre Excellence en est aussi, s'écria le vieux soldat avec un profond soupir, ce n'est pas croyable... La sorcière doit y être pour quelque chose, j'en suis certain, ajouta-t-il doucement, en s'inclinant avec respect devant le fils de son souverain.

Le prince avait repris son épée ; quelques-uns des seigneurs en faisaient autant et le jeu sanglant allait recommencer. Tandis que Van der Werft, avec son sang-froid ordinaire, attendait une nouvelle attaque ; Balzer s'avança rapidement devant eux, et d'un ton bref, il leur dit :

— Si vous ne voulez pas cesser ce combat, contraire à toutes les règles de la chevalerie, songez au moins dans quel lieu vous êtes, messieurs. Si je voulais faire mon devoir, je vous arrêterais tous ; car

tout le monde sait combien les duels sont défendus, et particulièrement si près du château princier.

— Balzer a raison, s'écria de Schack, nous devrions le remercier, car il nous a préservés d'une lâcheté qui ne sied pas à des gentilshommes... Six contre un... Je ne me bats plus; je prierai seulement monsieur de me rendre raison plus tard.

En disant ces mots, il remit son épée au fourreau.

— Je serai à votre service à l'heure qu'il vous plaira, répondit Van der Werft en allemand et en saluant le seigneur avec son épée.

Depuis l'arrivée de Balzer la conversation s'était faite dans cette langue. On voyait à l'expression de la figure de Manon qu'elle lui était inconnue.

— Je dois cependant tenir à ma première idée, continua Van der Werft. Cette dame retournera chez elle sans en être empêchée, avec ou sans cavalier, selon son choix, et je suis prêt, cette fois encore, à défendre ce désir contre chacun de vous, messieurs, l'épée à la main.

— C'est bien, s'écria le prince. Dites-nous votre nom, car nous nous voyons, il me semble, aujourd'hui pour la première fois, et puis à demain.

— Mon nom est simplement Werft, et ma demeure est la maison princière qui est sur le marché; j'y attendrai les ordres de Votre Excellence, répondit avec un sourire l'étranger en s'inclinant.

Alors il s'approcha de la chaise à porteurs, ouvrit la portière, et fit signe aux porteurs d'avancer. Ils accoururent aussitôt. Puis, s'approchant de Manon, il lui tendit la main.

— Venez, madame, dit-il en français en prenant le ton et les manières d'un parfait cavalier. Le

combat est remis, vous pouvez paisiblement regagner votre maison. Que l'enchanteresse Médée veuille désigner elle-même celui qui aura, pendant ce court trajet, l'honneur et le bonheur de l'escorter.

Cette demande un peu osée parut impressionner Manon. Elle avança sa mantille de soie noire sur sa tête, puis elle tendit en hésitant sa main à l'étranger et se laissa conduire à sa chaise. Arrivée là, elle se retourna vers les trois seigneurs étonnés, et leur dit :

— Je dois à monsieur de grands remerciements, car il nous a empêchés de nous compromettre, vous et moi, et comme il a vaillamment combattu pour tous, je ne puis lui refuser sa demande, et je le prie même de m'accorder encore quelques instants en m'accompagnant jusque chez moi.

En même temps, elle salua les seigneurs étonnés et sauta légèrement dans la chaise dont Van der Werft ferma la porte.

Faisant signe aux porteurs d'arriver, il salua encore une fois son adversaire en lui disant d'un ton moqueur :

— Bonne nuit !... à demain !

La chaise à porteurs se mit en route à travers l'obscurité des arbres avec son charmant fardeau ; à côté marchait Van der Werft que ce bonheur faisait mortellement haïr par ceux qui étaient forcés de rester en place.

Ceux-ci ne s'opposèrent pas au départ de l'étranger. Ils se donnèrent rendez-vous pour la nuit même à l'auberge de l'Ange, sur le marché, afin de fixer les conditions du combat qui se préparait.

Le prince déclara d'avance qu'il acceptait tout ce

que ces messieurs arrêteraient, et pria de Schack de lui rendre compte, le lendemain, des dispositions prises et de venir le chercher pour se rendre sur le terrain où le duel devait avoir lieu.

Là-dessus il prit congé de ses compagnons et s'avança rapidement vers l'entrée principale du théâtre, où le mouvement qu'on apercevait indiquait que le ballet et la tragédie étaient terminés. Les autres seigneurs se dirigèrent vers le jardin.

Balzer seul resta encore longtemps immobile tout en hochant la tête. Il suivit d'un air rêveur la chaise à porteurs et son nouveau maître, qui disparaissaient dans la nuit.

— Si je ne puis encore rien contre ton pouvoir, murmura-t-il intérieurement, je veux du moins essayer d'empêcher de nouveaux malheurs que ton art diabolique peut inventer.

En disant ces mots il brandit son énorme pique qui venait de lui être si utile, et se mit en marche pour regagner la tour Blanche.

VI

SINGULIÈRES AVENTURES DE NUIT

Silencieux et pensif, Van der Werft avait suivi Manon en appuyant sa main droite sur la portière ouverte de la chaise à porteurs. Il semblait absorbé dans ses pensées et ne songeait pas au bonheur qu'il avait failli payer de sa vie.

L'actrice, étonnée de ce silence, avait souvent regardé, à la dérobée, son muet compagnon. A la fin, son caractère français et sa curiosité l'emportèrent : elle lui demanda à quel motif et à qui elle était redevable de ce secours inattendu et de l'honneur qu'elle avait d'être ainsi escortée.

Van der Werft la regarda, et, malgré l'obscurité, son œil perçant rencontra celui de sa belle compagne qui en fut troublée, et s'enveloppa encore plus dans sa mantille. D'un ton doux et persuasif qui toucha la jeune femme, il lui dit :

— Vous avez raison, Valoy, de me faire ces questions, et je veux y répondre sincèrement. Je crois

que notre destinée commune nous a fait nous rencontrer sur le même chemin, et c'est pour moi un besoin de vous ouvrir mon cœur. Ecoutez-moi. Je suis un homme d'honneur, Van der Werft est mon nom. C'est à cause de vous que j'ai interrompu mon voyage; c'est à cause de vous que je reste dans cette ville, car... je vous aime! Si je suis plus âgé que vos adorateurs, dont j'ai été l'adversaire ce soir, mon amour est aussi plus profond que le leur. Pour vous posséder, Manon, je combattrai, par tous les moyens possibles, tous ceux qui se présenteront. C'est là le but que je veux atteindre, coûte que coûte... Maintenant soyez sur vos gardes... Je vous dis tout cela ouvertement et sans détour, afin que vous soyez préparée à ce jeu où j'espère gagner, et que plus tard vous ne puissiez pas dire que je vous ai prise en traître. Maintenant vous savez tout... Une telle déclaration d'amour n'a probablement pas encore été faite à la belle Valoy? ajouta-t-il en souriant; puis, reprenant aussitôt son ton ému : En revanche, elle n'a jamais été sérieusem ent aimée que par moi.

Manon avait d'abord été surprise d'une telle déclaration; puis elle eut peur, et malgré elle elle lui sut gré de s'être ainsi dévoilé pendant cette promenade. Mais la nouveauté de la situation l'enhardit et son caractère léger reprit bientôt le dessus. Un franc éclat de rire répondit à cette déclaration peu ordinaire, et rejetant sa mantille en arrière, elle regarda fixement son compagnon et lui dit :

— C'est bien, monsieur Van der Werft, maintenant nous savons au juste comment nous tenir vis-à-vis l'un de l'autre; mais permettez-moi de douter

des paroles que j'ai entendues, car que peuvent mes charmes sur un homme de votre âge?... Maintenant si c'était une plaisanterie et que je voulusse la prendre au sérieux... prenez garde à vous, mon noble chevalier, car l'envie pourrait me prendre de voir une fois à mes pieds un seigneur aussi singulier et aussi courageux que vous.

— Je vous ai dit toute la vérité, Manon, reprit-il, et maintenant je suis disposé à me prêter à toutes vos fantaisies, car cela ne fera qu'augmenter ma passion. Ainsi, commencez quand il vous plaira.

— Ce soir, il est vraiment trop tard, reprit Manon avec coquetterie, et je vois avec plaisir que nous sommes arrivés.

En effet, les porteurs avaient déposé la chaise devant une des maisons de la rue des Poires, où, malgré la sortie du théâtre, tout était tranquille. Van der Werft ouvrit la portière et offrit galamment son bras à la comédienne pour descendre.

S'y appuyant doucement, Manon s'élança de la caisse mignonne sur le devant de la porte qui était restée ouverte. S'inclinant, elle voulut prendre congé de son cavalier; mais celui-ci s'empara de sa main, y déposa un baiser dont Manon comprit toute la passion, et la serrant, il lui dit d'un ton chaleureux :

— Bonne nuit!... au revoir!... n'oubliez pas notre conversation de ce soir!

Manon retira vivement sa main, et lui rendant son salut, elle allait franchir le seuil de sa demeure, lorsque, se ravisant, elle se rapprocha de Van der Werft et lui demanda avec vivacité :

— Que disiez-vous donc en allemand avec ces

messieurs? je n'ai pu comprendre... N'était-il pas question de duel? Promettez-moi de ne pas vous battre... je ne le permettrais pas...

— Madame, reprit Van der Werft, en serrant de nouveau sa main et en la baisant, je ne puis vous promettre qu'une chose... c'est de vous aimer de tout cœur... comme vous le méritez...

— Eh bien, alors, bonne nuit! reprit la comédienne d'un petit air boudeur. J'apprendrai ce qui a été convenu, et je saurai bien l'empêcher, si cela me plaît.

En même temps elle disparut dans la maison dont elle referma vivement la porte.

Les deux porteurs s'étaient éloignés depuis longtemps avec la chaise. Van der Werft, à son tour, reprit le chemin de sa demeure, exposant son front brûlant à la fraîcheur de la nuit. La vieille gouvernante l'attendait et lui dit que Blanche était couchée depuis longtemps et devait dormir. Van der Werft gagna sa chambre, et tout devint silencieux dans le vieux bâtiment.

Dans la maison attenante, on ne dormait pas encore. C'était l'auberge de l'Ange, et dans la salle basse du fond donnant sur le jardin, se trouvaient nos nouvelles connaissances les nobles argonautes et les tritons, ayant devant eux de grandes bouteilles ventrues et de hauts gobelets. Ils se consolaient de leur mésaventure en se délectant avec le bon vin que le maître de l'Ange leur avait apporté. Les autres convives s'étaient peu à peu retirés, et quand les cinq seigneurs se crurent seuls, ils fixèrent les conditions du duel qui devait avoir lieu le lendemain.

Mais ils n'étaient pas seuls, car dans l'ombre et devant la fenêtre de la pièce, une oreille attentive écoutait appuyée contre les petits carreaux ronds et pouvait assez distinctement entendre ce que disaient les cavaliers dont la table était près de la fenêtre.

Celui qui écoutait silencieusement était sorti sans bruit d'un des coins du jardin, et s'était peu à peu approché de la fenêtre de l'auberge.

C'était encore Balzer, le brave musicien, qui avait entendu que son maître devait se battre avec les six seigneurs, à cause de la comédienne, et qui n'était pas fâché d'apprendre quelque chose de nouveau sur ce duel projeté qui l'inquiétait fort.

Il apprit, en effet, que la rencontre aurait lieu le lendemain, à onze heures, dans la forêt voisine, jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Les témoins devaient se trouver à l'heure fixée à un endroit bien connu, à l'Etang vert, qui offrait une place convenable aux combattants.

De Schack fut chargé d'avertir le prince de se rendre à cheval avec lui à l'endroit désigné. Persius s'occuperait d'un chirurgien et d'un carrosse, et enfin Miltitz, comme porteur des conditions du duel, devait aller chercher l'étranger et l'amener sur le lieu du combat. Ces messieurs, après cette décision, restèrent encore longtemps à boire et à causer de choses diverses.

Mais Balzer en avait assez entendu : il se retira lentement, avec précaution.

Le brave garçon avait le cœur serré. La situation était plus sérieuse et plus menaçante qu'il ne l'avait pensé. Van der Werft, quoiqu'il fût un rude maître,

ne pouvait lutter contre six jeunes gens, et surtout dans un duel à mort. C'était pour sûr au-dessus de ses forces. Que devait faire le vieux musicien pour empêcher ce duel meurtrier ? Par malheur, il était obligé, le jour suivant, de se lever de bonne heure pour faire une course dans la direction du Mein ; cette course ne pouvait être faite que par lui seul. Il n'avait donc pas de temps à perdre, il fallait agir tout de suite.

Arrivé de nouveau au jardin, il essuya la sueur qui ruisselait de son front, et s'assit sur un banc près de la maison, pour réfléchir sur ce qu'il devait faire. Il voulait avertir Blanche, tout lui raconter, lui dépeindre sans réserve la situation de son père, afin qu'elle l'empêchât de sortir le lendemain. Il serait encore plus sûr, pensait-il, de faire avertir le landgrave de ce duel, afin que celui-ci fît arrêter le jeune prince et ses compagnons, et il le ferait à coup sûr, car le landgrave détestait les duels et les avait expressément défendus. Balzer se décida à faire ces deux démarches au plus tôt.

Minuit avait sonné, tout était silencieux dans la maison, aucun bruit ne se faisait entendre ; les divers bâtiments ressortaient dans l'ombre, représentant tantôt des formes massives, tantôt des galeries ou des corridors, parfois des toits festonnés. C'était une suite de portes et de cours que Balzer connaissait et qu'il devait traverser.

Arrivé dans la dernière cour, il alla chercher dans un coin obscur une longue échelle, l'appuya contre la muraille, sous une des fenêtres de la maison qu'il devait encore ouvrir dans l'obscurité.

Celle-ci conduisait à la chambre à coucher de

Blanche. Il posa l'échelle avec précaution, s'arrêtant à chaque échelon pour ne pas trahir sa présence à cette heure, car la chambre de Van der Werft et celle de la gouvernante se trouvaient très près de celle de la jeune fille. Enfin, il atteignit la croisée, puis il commença à tâtonner afin de la trouver. Sous une légère pression, plusieurs des petits carreaux s'ouvrirent. Il colla son visage à cette ouverture et dit doucement, mais de façon que ses paroles arrivassent dans la chambre :

— Mademoiselle Blanche, mademoiselle Blanche, réveillez-vous! C'est moi, Balzer, qui ai besoin de vous parler!

Heureusement pour le brave musicien, il n'eut pas besoin d'appeler deux fois.

Blanche était dans son lit, mais elle ne dormait pas, et cela pour cause.

La représentation l'avait animée au point qu'elle ne pouvait trouver le repos malgré toute la peine qu'elle s'était donnée pour s'endormir.

Elle reconnut immédiatement la voix de Balzer, et, pressentant quelque chose d'extraordinaire, elle se leva, et, vêtue d'une légère robe du matin, elle sortit des épais rideaux de son lit.

Balzer raconta au plus vite et à voix basse à la jeune fille anxieuse ce qui s'était passé, mais il ne lui dit que juste ce qu'elle devait savoir : comment son père s'était pris de querelle, à cause de la Valoy, avec plusieurs seigneurs, et devait se battre le lendemain, à onze heures, près de l'Etang vert, et comme quoi sa vie se trouvait sérieusement menacée.

Blanche en éprouva une frayeur terrible, et Bal-

zer eut beaucoup de peine à la tranquilliser et à l'empêcher de crier. Puis il lui conseilla, pour éviter un malheur, de ne pas perdre son père de vue, sans pourtant lui laisser voir qu'elle sût quelque chose et surtout que c'était Balzer qui l'avait trahi.

Il allait encore, de son côté, faire de nouvelles démarches pour tâcher d'empêcher ce combat, mais il comptait que Blanche suivrait bien ses conseils.

Alors il sonna la retraite, c'est-à-dire seulement en pensée, car il quitta avec autant de précaution qu'il en avait pris en venant par la fenêtre et la cour, laissant derrière lui la pauvre fille livrée à ses tristes réflexions.

Par sa cachette dérobée, Balzer avait atteint sa tour, mais il ressortit aussitôt par la porte ordinaire. Cette fois, il courut droit au château. Quand le mousquetaire qui le connaissait l'eut laissé passer, il traversa plusieurs cours et parvint enfin à un corps de logis ayant forme de tour, qui touchait à un des bâtiments principaux formant escalier. Une petite porte y conduisait. Balzer y monta, et comme il connaissait le château, il parcourut plusieurs corridors et entra sans bruit, et sur la pointe du pied, dans un appartement qui devait conduire à ceux de Son Altesse le landgrave.

Là reposait, sur un lit léger et transportable, un petit homme rond, à demi habillé, qui se leva à l'entrée de Balzer et se proposait de mal recevoir le visiteur qui venait le déranger à pareille heure.

Mais Balzer ne s'en occupa pas, et, interpellant cet homme avec le titre gracieux de « Monsieur le valet de chambre, » il l'informa qu'une circonstance importante le forçait de déranger à cette

heure l'important M. Manori, le valet particulier de Son Altesse.

Celui-ci, un peu radouci par les politesses de Balzer, bâilla, pendant qu'un soupir profond s'échappait de sa poitrine; cependant, il fit signe au vieux musicien de s'asseoir, et celui-ci raconta en peu de mots qu'un duel devait avoir lieu le lendemain à onze heures, près de l'Etang vert, entre plusieurs cavaliers. Cette nouvelle parut peu intéresser le valet de chambre. Cependant, il fit un soubresaut en apprenant que l'un des combattants était le jeune prince François-Ernest.

— Quels sont les autres seigneurs? des ennemis qui en veulent à notre prince? s'écria-t-il à haute voix. Ils seront tous arrêtés et enfermés dans la tour Blanche. Allons, leurs noms!

— Monsieur le valet de chambre voudra bien m'excuser si je ne les nomme pas, reprit Balzer en haussant les épaules, je ne veux pas être cause de leur malheur...

— Alors, je vous ferai arrêter comme faisant partie du complot, et vous irez avec eux dans la tour.

— Alors, comme gardien de la tour, je serai forcé de m'enfermer moi-même, reprit en riant Balzer, et cela me paraît assez difficile. Une telle dénonciation n'est pas nécessaire, surtout quand on peut l'éviter. Avertissez seulement demain à temps Monseigneur le landgrave, il saura bien retenir le jeune prince au château, soit par les prières, soit par tout autre moyen, tel que de garder les arrêts dans son logement.

— Tu as raison, répondit le valet de chambre, ce ce sera fait ainsi; le prince ne quittera pas le châ-

teau demain, j'en réponds. Les autres peuvent se couper la gorge si cela leur fait plaisir, cela m'est égal.

Cette dernière phrase, peu catholique du reste, fut dite par Manori en aparté, et il reprit aussitôt :

— Ainsi, à onze heures... Merci, Balzer, de l'avertissement... Maintenant, partez... la soirée a été rude et j'ai besoin de repos.

Balzer s'était déjà levé, et, tranquillisé par les paroles du valet, il lui souhaita une bonne nuit et se retira.

— Si le prince est arrêté, cela ne se fera pas sans esclandre, se dit-il, et les autres seigneurs réfléchiront avant de se battre, même si Blanche ne parvenait pas à retenir son père à la maison, ce qui m'étonnerait.

Le brave trompette regagna sa demeure, croyant être sûr que tout s'arrangerait pour le mieux ; mais il se trompait.

Tous ses efforts furent vains, car les cinq gentilshommes qu'il avait quittés trop tôt, échauffés par le vin, avant de se séparer, avaient pris une autre décision que celle que Balzer avait entendue.

VII

A L'ÉTANG VERT

Le valet de chambre de Son Altesse, fatigué par le service pénible de la soirée, puis réveillé par la visite de Balzer, s'était rendormi jusqu'au grand jour.

Sitôt qu'il fut réveillé, il déjeuna copieusement et fut appelé, il pouvait bien être neuf heures, par un coup de sonnette, pour se rendre dans les appartements du landgrave. Connaissant son maître et craignant de le tourmenter, il ne voulut pas lui annoncer la nouvelle apportée par le trompette avant son déjeuner. Il ne la lui raconta dans tous ses détails que lorsque Son Altesse fut frisée, habillée et eut fini son repas, et au moment où elle allait partir pour la chasse à courre.

Le landgrave, en apprenant cette nouvelle, se mit fort en colère; il détestait aussi profondément le duel qu'il aimait ses enfants. Il ne lui restait plus que deux fils; un troisième, plein d'avenir, était

mort à la fleur de l'âge, pendant qu'il suivait les cours de l'université de Giessden; l'aîné, son héritier, se trouvait en voyage, et le plus jeune, François-Ernest, que nous connaissons déjà, et dont le malheureux père voyait la vie menacée.

Il ordonna aussitôt à deux mousquetaires de conduire le prince aux arrêts. Le valet de chambre s'élança pour exécuter cet ordre, espérant qu'il arriverait encore à temps, quoiqu'il fût déjà près de dix heures. Mais bientôt, avec un visage tout défait et blanc comme sa perruque, en se soutenant à peine, il revint dans la chambre du landgrave lui annoncer que le jeune prince n'était plus dans ses appartements, car au dire de son valet de chambre François, le prince était sorti à huit heures à cheval avec le jeune de Schack.

Ce fut un coup de foudre pour le landgrave, et l'infortuné valet de chambre, pour sa négligence, se voyait déjà mis en accusation, chargé de chaînes et jeté dans la tour Blanche. Le pauvre homme était vraiment inconsolable, car il aimait la famille du landgrave et la servait avec fidélité; il perdit la tête lorsque son maître lui demanda le motif du duel et l'endroit où il devait avoir lieu; il ne pouvait le lui dire, étant à moitié endormi lorsque le trompette était venu lui parler.

Bientôt l'alarme fut donnée dans le château; l'on courut chercher Balzer, mais celui-ci ne se trouvait plus naturellement dans sa tour; il s'était mis en route pour Issembourg, avec son bâton de voyage, et il ne devait rentrer que très tard dans la nuit.

Le valet de chambre du jeune prince devait être arrêté, mais M. Manori dut également annoncer au

landgrave que le voleur français — nom que M. Manori se plaisait à lui donner en allemand — avait également quitté le château de bonne heure. La noble famille de Schack fut précipitamment appelée au château, mais elle ne savait pas pourquoi l'héritier de son nom était sorti de si grand matin, et elle fut toute stupéfaite quand elle apprit de quoi il s'agissait, c'est-à-dire d'un duel où la vie du fils du souverain était également menacée.

Le landgrave songea à la Valoy et soupçonna qu'elle devait être en jeu, car tous les seigneurs lui faisaient la cour ; on alla donc aussi à sa recherche. Mais, peines perdues, Manon était sortie à cheval il y avait plus d'une heure, et l'on ne savait pas où elle était allée ; cependant on apprit qu'en partant elle s'était dirigée vers la forêt. Ce fut un éclair! Aussitôt on envoya dans cette direction courriers, chasseurs, cavaliers, ayant pleins pouvoirs de visiter et d'arrêter tous ceux qu'on rencontrerait.

Ils devaient parcourir toute la forêt, s'emparer des combattants et empêcher ce duel par tous les moyens possibles. Le landgrave espérait toujours que l'on arriverait à temps ; il se promit de prendre pour la suite des mesures énergiques, afin que pareille aventure ne se renouvelât pas. Tout triste et le cœur serré, il résolut de rendre visite à ses hôtes princiers, car il avait aussi à remplir ses devoirs de souverain.

Vers le matin, Blanche, qui avait passé une nuit pleine d'angoisses, s'était endormie. Quand elle se réveilla, il faisait grand jour, et elle se leva en proie à la fièvre, s'habilla et courut dans la pièce voisine. Là, elle trouva la vieille servante préparant le dé-

jeuner. Elle demanda vivement si son père dormait encore; la vieille lui répondit tranquillement que monsieur était sorti à cheval, il y avait environ une demi-heure, avec un cavalier étranger, après toutefois être entré dans la chambre de sa fille pour lui dire adieu; mais qu'il ne l'avait pas fait, ne voulant pas la réveiller. Il avait recommandé à la servante de dire à Blanche qu'il rentrerait vers midi.

La pauvre enfant, en apprenant cette nouvelle, tomba anéantie sur une chaise sans pouvoir répondre un seul mot, ne trouvant rien qui pût lui indiquer ce qu'elle devait faire pour empêcher un malheur.

Peu à peu, elle revint à elle, et reprit son énergie. Pendant que la vieille lui parlait un peu à tort et à travers, Blanche comprit ce qui lui restait à faire, et songea à la Valoy. Elle se leva précipitamment, prit sa mantille et se fit donner par la domestique l'adresse de la comédienne. La jeune fille commençait déjà à connaître la ville; aussi sut-elle tout de suite où diriger ses pas, et laissant la servante stupéfaite, elle sortit pour aller rue des Poires.

A cette même heure, dans une chambre du rez-de-chaussée, Manon déjeunait avec son frère Armand, qui remplissait, on l'a vu, les fonctions de chef d'orchestre de la troupe française. Elle paraissait avoir entièrement oublié l'aventure de la veille et écoutait en souriant le jeune homme, qui lui racontait naïvement et avec passion comment il avait remarqué à la représentation une belle jeune fille, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, qui se trouvait vis-à-vis de lui. Elle ut cependant un instant

distraite du récit de son frère, en voyant passer à cheval dans la rue le prince et de Schack, qui se dirigeaient vers une des portes de la ville. Cette promenade matinale l'avait surprise et en même temps avait piqué sa curiosité; mais elle se dit que la chasse à courre devait commencer de bonne heure. Peu à peu ses pensées revinrent au récit de son frère.

Armand était plus jeune de deux ans et formait avec sa sœur un véritable contraste. Il était doux et presque timide comme une jeune fille, tandis que Manon était hautaine et savait profiter de toutes les occasions qui se présentaient dans la vie. Comme ils étaient seuls au monde, la comédienne exerçait un empire absolu sur son frère, qui se pliait à toutes ses volontés; en revanche, elle lui était entièrement dévouée et le soignait comme s'il eût été son enfant.

Pendant qu'Armand faisait, dans les termes les plus chaleureux, la description de la charmante apparition qui l'avait frappé la veille, Manon cherchait cette belle inconnue parmi une des dames de la cour, mais elle ne pouvait la trouver.

Cette conversation du frère et de la sœur fut tout à coup interrompue par des paroles vives qui venaient du dehors. C'était une voix de femme, inconnue à Manon, qui parlait, et la domestique répondait assez vivement. La Valoy se leva toute surprise et se dirigea vers la porte; mais elle n'eut pas le temps d'y arriver. La porte s'ouvrit brusquement, et une femme que la comédienne ne se rappelait point avoir vue se précipita dans la chambre. C'était Blanche. Un moment, elle regarda avec des yeux

étincelants l'artiste, qu'elle considérait comme la cause du malheur qui venait d'arriver, et son cœur la haïssait déjà. Pendant ce temps, Manon contemplait la belle enfant, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, et la reconnut au premier coup d'œil, par le portrait que son frère venait de lui faire.

Elle n'eut pas le temps de l'examiner longtemps, car Blanche rompit le silence par ces paroles violentes, qui attirèrent toute son attention :

— Vous êtes mademoiselle Valoy, pour laquelle mon père doit se battre ! s'écria-t-elle d'un ton fiévreux, en fixant la comédienne, qui la regardait le sourire aux lèvres. Vous avez armé contre lui six seigneurs de la cour. Ils vont assassiner mon pauvre père... Mais cela ne sera pas... Vous devez empêcher ce duel...c'est votre devoir... Malheur à vous s'il a lieu... Je vous demande la vie de mon père !...

Un léger bruit se fit dans la chambre. Armand, qui était resté comme enchaîné sur son siège par l'apparition de Blanche, s'était levé et cherchait tout confus à se retirer. La pauvre enfant se retourna et l'aperçut. Son visage devint pourpre et ses paroles expirèrent sur ses lèvres. Les deux jeunes gens se regardèrent pendant un moment, comme des enfants surpris en faute. Manon, remarquant leur trouble, comprit tout de suite ce qui se passait dans cœur de son frère et de la jeune fille.

— Mon frère Armand, mademoiselle, que je vous présente, — dit-elle en comprimant un sourire ; — mais ne m'apprendrez-vous pas aussi votre nom, afin que je sache à qui je dois l'honneur d'une telle visite, et quel est enfin ce personnage dont la vie est si sérieusement menacée ?

Ces dernières paroles avaient entièrement calmé la jeune fille, mais son cœur était brisé; ses larmes, refoulées jusqu'alors, prirent un libre cours. Le frère et la sœur s'empressèrent vers elle, la firent asseoir, et Manon demanda ce qui s'était passé. Blanche se nomma et raconta tout ce que Balzer lui avait dit : que le duel devait avoir lieu à onze heures et que son père était sorti à cheval avec un cavalier étranger, avant huit heures.

Manon ne fut pas peu surprise de retrouver en cette enfant la fille de l'homme qui l'avait accompagnée la veille dans des circonstances si étranges, et qui, à ce moment, se battait pour elle contre six gentilshommes. Il y avait là de quoi l'intéresser et piquer sa curiosité. Le jeune prince se trouvait aussi engagé dans ce duel, sa vie était en jeu, ce qui pouvait avoir des suites fâcheuses pour elle. Il fallait donc empêcher ce combat, s'il en était temps encore. Le duel devait avoir été remis à une autre heure que celle que Balzer avait dite, cela n'était pas douteux, d'après la sortie matinale du prince et de Schack. Ayant repris son sang-froid, Manon demanda :

— Où est le rendez-vous de ces messieurs ?

— Dans la forêt, à l'Etang vert.

— C'est une place admirable pour un combat, mais n'avez-vous pas mal entendu ?

— Je n'ai pas oublié l'endroit, ni l'heure, qui doit être onze heures !

— La peur vous a fait entendre de travers, reprit Manon en réfléchissant ; puis, se ravisant, elle lui dit : Savez-vous monter à cheval ?

Blanche avoua que non, mais Manon reprit :

— Il n'y a pas moyen de faire autrement, il faut monter à cheval : un carrosse mettrait trop de temps, et il n'y a pas une minute à perdre. La pendule marque huit heures et demie ; ces messieurs sont partis avant huit heures, et, à l'heure qu'il est, ils doivent être sur le terrain ; mais, avant qu'ils soient tous réunis, qu'ils aient choisi une place convenable, nous les aurons rejoints. Avez-vous confiance en moi, mademoiselle?

Ces dernières paroles avaient été dites d'un ton si loyal et qui prouvait si bien que Manon ferait tout son possible pour empêcher le combat, que Blanche, ne pouvant se retenir, sauta à son cou en pleurant.

— Je veux tout vous confier, faire tout ce que vous exigerez de moi; sauvez-le, et je vous en aurai une reconnaissance éternelle !

— C'est bien, écoutez-moi. Seule, je ne puis rien faire contre ces forcenés, et je crains fort que mon pouvoir ne devienne impuissant. Vous, Blanche, vous m'aiderez, vous viendrez avec moi. Prenez votre mantille et sortez de la ville. Vous suivrez la grande route qui traverse la forêt, mon frère vous accompagnera. Bientôt je serai près de vous, et dans un quart d'heure, nous serons à l'Etang vert, nous aurons atteint notre but, si Dieu permet que nous arrivions à temps. Mais dépêchez-vous, partez, partez vite... il n'y a pas un moment à perdre...

Blanche avait déjà mis sa mantille ; Armand, qui avait écouté la fin de la conversation de sa sœur avec un certain plaisir, prit son chapeau, et sans demander autre chose à Manon, qui, assise à une table, écrivait, il quitta la chambre avec la jeune fille,

pour se rendre à l'endroit convenu. Quand son billet fut écrit, elle sonna ; la domestique entra. Celle-ci reçut l'ordre de remettre immédiatement ce papier à M. de Wallbrunn, l'écuyer du landgrave, qui devait tenir toujours un cheval à la disposition de la charmante comédienne. Manon termina sa toilette, et bientôt elle parut dans un riche costume d'amazone, avec un petit tricorne orné de plumes, coquettement incliné sur ses longs cheveux bouclés, une petite cravache à la main, attendant avec impatience sa monture.

M. de Wallbrunn, occupé des préparatifs de la chasse à courre, avait pu satisfaire immédiatement Manon, et peu d'instants après nn cheval jeune et vigoureux, conduit par un valet, se trouvait devant sa porte.

Elle se mit en selle et, donnant de l'éperon, s'élança par les rues, dans la direction de la forêt. Les passants surpris ne pouvaient s'expliquer cette course furieuse de la comédienne.

A l'endroit désigné, après les dernières maisons de la ville, Armand et Blanche l'attendaient.

Les deux jeunes gens s'étaient tellement pressés qu'aucune parole n'avait été échangée entre eux ; mais s'ils ne s'étaient pas parlé, en revanche bien des regards avaient été échangés !

Quand Armand aperçut de loin sa sœur, il s'arma de tout son courage, et prenant amicalement la main de Blanche, il lui dit :

— Dieu fasse, mademoiselle, que vous réussissiez à préserver votre père du danger qui le menace, je le souhaite du plus profond de mon cœur !

Blanche, confuse, cherchait une réponse, mais un

de ses regards récompensa le jeune homme. Pendant ce temps, Manon arrivait près d'eux.

— Montez avec moi, cria-t-elle à la jeune fille, en étendant ses bras pour la saisir.

Avec le secours d'Armand, Blanche, qui se laissait faire, fut bientôt près de la charmante amazone. Celle-ci, la soutenant d'un bras, tandis que de l'autre elle tenait les rênes, donna au cheval le signal du départ.

Bientôt les deux femmes disparurent dans un tourbillon de poussière aux yeux d'Armand, qui demeura tout rêveur.

Les seigneurs avaient choisi une place charmante pour vider leur querelle. A gauche, dans un bois de sapins, se trouvait, à demi cachée, une petite prairie, dont le milieu était couvert de joncs et de roseaux.

Il avait dû exister là autrefois un petit étang, mais les traces de l'eau avaient disparu. Cet endroit s'appelait alors et s'appelle encore l'Etang vert. Son isolement même offrait quelque chose d'attrayant.

A huit heures et demie, au moment où Manon sortait à cheval, les sept gentilshommes étaient déjà arrivés par petits groupes sur le lieu du combat. Comme un homme ayant passé toute sa vie à la cour, Van der Werft, en arrivant, avait salué ses adversaires, qui se trouvaient tous réunis. Puis, il sourit en voyant le carrosse qui contenait le docteur amené par Persius. Aux saluts froids qu'il reçut, il devina de suite que la rancune excitait encore contre lui la colère des jeunes gens. Cela ne parut nullement l'influencer.

Les chevaux furent attachés à des arbres et confiés au postillon. Sur l'observation de Van der Werft qu'il était nécessaire de chercher à éviter les rayons du soleil, la troupe s'enfonça dans le bois.

Après quelques recherches, on découvrit une place convenable, garantie par d'épais fourrés. Van der Werft se déclara satisfait du lieu, et il pria ses adversaires de choisir celui avec qui il aurait l'honneur de croiser le premier l'épée.

— Comme monsieur Van der Werft n'est pas connu à Darmstadt, dit de Miltitz, qui ayant été chercher l'étranger, avait été frappé de son maintien et de ses manières, et qu'il se présente sans second, j'ai l'intention de lui servir de témoin... en admettant que cela convienne à ces messieurs?... Si après le combat il en reste encore un en vie, ajouta-t-il en souriant, il prendra ma place, afin que je puisse vider ma propre affaire...

— Je remercie monsieur de Miltitz de son offre qui me réserve le meilleur antagoniste pour la fin, répondit Van der Werft en jetant un regard sur le capitaine. Que le sort décide qui commencera.

En même temps, il prit une feuille de papier dont il fit six morceaux de différentes grandeurs qu'il plia et mit dans son chapeau. Les autres jeunes gens, plus ou moins flattés du compliment que l'étranger leur avait adressé, prirent vivement chacun un des morceaux de papier. Persius tira le plus long, ce fut donc à lui que revint l'honneur de commencer le combat.

Le jeune homme jeta rapidement son chapeau de côté, et, tirant son épée, il salua son adversaire et lui fit signe qu'il était prêt.

Van der Werft lui rendit son salut. La tête haute, le maintien dégagé, il se trouva en face de son ennemi. Les épées décrivirent une courbe puis se touchèrent.

Persius portait ses coups avec l'élégance et la vivacité d'un jeune homme, mais ils furent tous successivement parés avec adresse par son froid adversaire, qui ne profita pas même des avantages que le hasard lui avait plusieurs fois offerts de toucher le gentilhomme.

Ce duel continua quelques secondes sans résultats, parce que l'un ne pouvait parvenir à son but et que l'autre ne voulait pas profiter de ses chances. Van der Werft baissa son épée et dit :

— Nous allons changer de place, car j'ai l'avantage. La lumière vous gêne plus que moi. Je me permets de donner ce conseil sage à Iphiklè, que j'ai eu l'occasion d'admirer hier soir, et je le prie d'en profiter. Votre impétuosité m'a donné plusieurs fois l'occasion de vous atteindre, et cela eût pu être dangereux pour vous.

— Je ne demande pas de ménagements, reprit le jeune homme qui cependant avait accepté l'offre de Van der Werft. Défendez-vous comme je vais le faire... En garde !...

Et le combat recommença, de la part de Persius, avec une nouvelle impétuosité.

L'étranger se défendait, toujours calme et tranquille, n'essayant pas même de prendre l'offensive, ce qui exaspérait de plus en plus son adversaire.

Plus d'une fois, Van der Werft tint sa vie au bout de son épée ; ceux qui les entouraient s'en aperçurent bien. Persius s'en aperçut aussi, car il changea

de tactique et se battit en dehors de toutes les règles du duel, d'une façon peu digne d'un gentilhomme.

Van der Werft lui dit avec le plus grand sang-froid :

— Prenez garde à vous, jeune homme ; encore une fois je vous fais grâce de votre vie que j'ai déjà tenue une douzaine de fois à la pointe de mon épée ; mais si vous continuez de la sorte, je me verrai forcé d'en finir, car j'ai encore cinq de vos compagnons qui m'attendent.

— Les paroles présomptueuses sont inutiles, répondit le gentilhomme en colère. En garde ! sans cela je vous regarde comme un lâche !

A peine ces paroles imprudentes étaient-elles sorties de sa bouche qu'elles furent suivies d'un cri de douleur Le bras droit du jeune duelliste tomba inerte à son côté, l'épée glissa de sa main, et, instinctivement, il porta vivement la main gauche à la blessure, d'où le sang s'échappait.

Van der Werft baissa tranquillement son arme et l'essuya sur le gazon, pendant que les jeunes gens secouraient le blessé. Miltitz, qui avait admiré Van der Werft, adressa plusieurs paroles à ses compagnons pour les engager à changer de conduite vis-à-vis de l'étranger.

— Je n'ai plus besoin d'excuses, reprit celui-ci, son sang a lavé ses paroles imprudentes... Dites, s'il vous plaît, à mon second adversaire que je suis prêt.

La blessure que Persius avait reçue n'était pas dangereuse, quoiqu'elle saignât abondamment. L'épée n'avait pénétré que dans la partie charnue du bras.

Les figures des gentilshommes devinrent plus sombres lorsque le prince se présenta comme second adversaire. Van der Werft, malgré son nom bourgeois, n'était pas un antagoniste ordinaire ; ils avaient rarement vu manier l'épée avec autant de grâce et d'habileté. L'affaire qui, jusqu'alors, n'offrait rien de sérieux, devenait d'une grande importance, car c'était le tour du prince, et l'issue du combat pouvait lui être fatale.

Mais on ne pouvait reculer et cette lutte terrible devait continuer.

Pendant que le médecin bandait silencieusement le bras de Persius, le deuxième acte du duel commença.

Le prince, quoique plus jeune que le blessé, était plus sérieux et plus calme.

Il connaissait à fond toutes les règles de l'escrime, cela tenait à son éducation. Il débuta par attaquer avec réserve, tout en parant les coups de son adversaire. Il pensait, de cette manière, trouver son côté faible, puis en profiter, en le chargeant tout à coup vigoureusement.

L'expérience de M. Van der Werft lui fit bientôt découvrir la tactique du jeune prince et il continua en souriant le combat.

Ce jeu dangereux dura quelque temps, ce qui finit par échauffer le prince, qui perdit peu à peu son sang-froid. Wan der Werft, impatienté de ces lenteurs, résolut d'en finir. Quand il eut paré une feinte, il attaqua vivement le prince à son tour, et en un clin d'œil celui-ci se trouva désarmé au moment où la pointe de Van der Werft menaçait sa poitrine. Mais au lieu de pousser en avant, l'étranger retira

son arme et tomba à genoux devant le jeune homme qui pâlit, puis rugit de colère. Un bourgeois l'avait vaincu... épargné... après lui avoir fait voir qu'il tenait sa vie au bout de son épée. Sa fierté s'enflamma, et, dédaignant la voix de sa conscience qui lui criait de se réconcilier, il s'abandonna à des accès de rage.

— Mon épée, mes amis ; recommençons ! Entre nous, c'est un duel à mort... Je ne supporterai pas une telle honte, et si je succombe, un autre saura bien me venger !

N'écoutant donc que sa colère, il se précipita de nouveau sur son adversaire, qui comprit alors sa situation vis-à-vis de ces têtes échauffées.

Il avait pensé en finir plus facilement avec eux, et n'avait jamais supposé qu'ils le haïssent autant. Il ne lui restait plus d'autre ressource pour sauver sa propre vie, que de tuer ses ennemis ou de les mettre hors d'état de continuer le combat ; et cela lui faisait pourtant de la peine d'avoir été forcé d'agir comme il l'avait fait avec le prince. Mais il n'y avait plus moyen de reculer.

— Allons... au diable ! puisqu'ils le veulent... en avant !...

Ses sourcils se froncèrent, sa main serra plus fort la garde de son épée, et se redressant, il recommença le combat, mais d'une tout autre manière qu'auparavant. Un malheur était à redouter, lorsqu'une voix de femme se fit entendre au milieu du taillis :

— Mon père !... mon père !...

C'était Blanche qui tomba entre les combattants, sauta au cou de l'étranger et l'entoura de ses deux bras en fondant en larmes.

La lutte ne pouvait continuer. Les épées tombèrent et Van der Werft, surpris, regarda son enfant qui arrivait si inopinément, mais à temps, pour lui éviter une catastrophe. Le prince et ses compagnons, saisis à leur tour, regardèrent cette belle jeune fille qui venait de prononcer le nom de père.

Mais leur attention fut détournée par une autre apparition. C'était Manon qui suivait de près Blanche. La comédienne regarda tout le cercle d'un air sombre. La belle amazone avec son léger fardeau avait bientôt trouvé à travers la forêt la route de l'Etang vert. Le piétinement des chevaux lui ayant indiqué qu'elle était sur la bonne route, il ne s'agissait plus que de découvrir le lieu secret où avait lieu le combat; il ne pouvait être bien éloigné. De ses yeux perçants elle cherchait quelques traces de pas sur le gazon, tandis que Blanche essayait de voir à travers l'épaisseur de la forêt. Après quelques recherches, Manon crut avoir découvert la piste, et elle se dirigea vivement vers le bout de la forêt. Blanche suivait aveuglément sa compagne, sans s'apercevoir que Manon avait pris un petit sentier et s'enfonçait de nouveau sous bois. Tout à coup un cri perçant sortit de la poitrine de Mlle Van der Werft. Elle venait d'entendre à quelques pas en avant le cliquetis de l'acier. N'écoutant que la voix de son cœur, et malgré tous les obstacles, elle s'élança dans cette direction, et, à travers les branches d'arbres, aperçut son père, l'épée à la main ; en face de lui, un homme également armé, tandis qu'un troisième gisait à terre, baigné dans son sang.

A cette vue, elle se précipita entre les deux combattants. Mais les forces de la pauvre enfant

étaient épuisées. La surexcitation de ces derniers moments avait été si vive que des sanglots s'échappèrent de sa poitrine ; ses bras, qui entouraient le cou de son père, se détendirent ; elle s'évanouit, A cet instant Manon parut et tous les yeux se fixèrent sur elle.

Van der Werft jeta son épée ; d'un bras ferme il soutint son enfant et la déposa doucement sur le gazon, où elle resta inanimée.

Le malheureux homme ne vit plus alors que sa fille et ne prêta aucune attention à ce qui se passait autour de lui.

Manon, la tête haute et l'œil fier, regarda les gentilshommes avec l'expression d'un profond dédain, et s'écria d'une voix émue :

— Que se passe-t-il donc ici ? Un duel à six... Ce n'est guère chevaleresque... C'est un meurtre et non un duel... Je ne serai jamais le prétexte d'une telle lâcheté... Non, jamais... Allons, messieurs, que les épées rentrent au fourreau... Je ne veux pas que du sang soit versé pour moi... Non, je ne le veux pas...

— Qui vous a donné le droit de pénétrer ici ? s'écrièrent cinq à six voix.

— Qui vous a donné le droit de m'en empêcher ? Si quelqu'un a le droit d'intervenir, c'est bien moi, car je n'ai autorisé personne à me défendre.

— C'est justement pourquoi nous nous battons et voulons en finir, il y a trop longtemps que tu te joues de nous ; nous sommes tous tes esclaves... Choisis l'un de nous... Nous t'aimons, fixe toi-même l'heureux mortel qui aura l'insigne honneur de tirer l'épée pour toi !

— Si j'avais la folie de le faire, je serais perdue

moi-même, et je vous aurais tous pour ennemis mortels, reprit Manon.

— Il n'y a donc pas de cœur dans ce beau corps! s'écria avec feu le jeune prince.

— Oui, j'ai un cœur, et il bat plus fort que monseigneur ne pense ; mais je crains la honte qui pourrait résulter d'un tel amour, et c'est pour cela qu'il reste froid et muet à vos paroles.

— Alors, tu t'es moquée de nous?

— Comme vous tous de moi, monseigneur... Qui de vous s'est donné la peine de sonder mon cœur, pour savoir s'il battait, ce qu'il ressentait? Ma figure seule vous a charmés ; c'est à cause de cela que vous m'avez tous admirée... et vous appelez cela de l'amour ?... Allons donc !... si je m'étais laissé éblouir par ces sentiments, je serais devenue pour vous un simple jouet, dont vous eussiez été bien vite las, puis vous m'auriez mise de côté, comme le reste.

— Alors, vous espériez une position plus haute, ma chère amie ?... être une Maintenon en miniature ? dit le jeune prince en riant, piqué par les paroles de la comédienne.

A ces dernières paroles, elle leva fièrement la tête et répondit avec noblesse :

— Si j'étais un homme, monseigneur me rendrait raison de ces paroles blessantes, mais c'est impossible ; seulement, je lui répondrai : La Maintenon est la favorite d'un roi de France, mais qui vous dit que Manon la comédienne ne vous vaut pas tous par la naissance ? En effet, ce serait peut-être une mésalliance pour la fille du comte Armand de Mivelles si elle consentait à donner sa main à un simple gentilhomme allemand.

Ces paroles, dites avec dédain, firent une vive impression sur les seigneurs. Leur surprise fut grande ; mais peu à peu elle fit place à une hilarité générale, et de Schack s'écria gaiement :

— Bravo ! Manon, bravo !... très bien joué ! Dans quelle tragédie donc se trouve cette tirade ?

— Si le comte de Mivelles est vraiment le père de Manon, notre idole n'a qu'à suivre l'exemple de sa mère et ne pas tant faire la prude, s'écria un des assistants, excité par les paroles de la comédienne.

Un mot sortit de ses lèvres, comme réponse à l'outrage qu'elle venait de recevoir, et celui à qui il était adressé devint rouge et porta la main à son épée.

— Mon père était le comte Armand de Mivelles et j'ai le droit de porter ce nom, s'écria-t-elle avec un regard provocateur.

— Personne ne le croira, dit de Schack. Mais, au fait, puisque les comédiens étaient hier des comtes et des barons, pourquoi notre belle ne serait-elle pas comtesse aujourd'hui ?

Tous les seigneurs se mirent à rire, tandis que Manon pleurait en pensant combien sa profession de comédienne la mettait dans un état d'infériorité vis-à-vis de ses adversaires ; sa position était critique, lorsqu'une voix, qui n'avait pas encore pris part à cette conversation, se fit entendre.

— Si Marion Valoy, la célèbre comédienne qui faisait courir tout Paris il y a vingt-cinq ans, est la mère de mademoiselle, nous avons l'honneur, messieurs, d'avoir parmi nous Mlle de Mivelles. J'ai connu votre père, mademoiselle, le comte Armand..., capitaine dans l'armée royale..., et tout

Paris sait, comme moi, qu'il épousa Marion Valoy.

C'était Van der Werft qui parlait ainsi. L'évanouissement de Blanche se dissipait ; bien qu'il n'eût duré que quelques instants, elle n'avait pu saisir la conversation entre Manon et les gentilshommes. En reprenant ses sens, elle trouva son père à ses genoux, qui lui prodiguait ses soins ; mais en entendant prononcer le nom de Mivelles, il leva la tête, une pâleur mortelle couvrit sa figure, qui, peu à peu, sous l'effort d'une volonté énergique, reprit son expression ordinaire. Voyant la situation de Manon de plus en plus critique, il se leva vivement pour lui venir en aide.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit la jeune femme, de ce secours inattendu... Soyez persuadé que je ne l'oublierai jamais.

Elle serra la main de l'étranger.

Il jeta un regard préoccupé sur son enfant ; Manon comprit et retourna vers Blanche. Van der Werft alla de nouveau vers ses adversaires stupéfaits et continua :

— Ce que j'ai avancé, messieurs, est la vérité ; je le maintiens, et cette fois encore, je suis prêt à le prouver l'épée en main. Pourquoi Mlle de Mivelles ne daigne-t-elle pas porter son nom de famille, je ne puis le dire ; j'ai connu autrefois M. et Mlle de Mivelles, mais depuis longtemps je les ai perdus de vue.

Ces dernières paroles furent dites avec émotion. Sa voix tremblait. Les gentilshommes ne doutèrent plus de la véracité de l'étranger.

— Vous saurez tous la destinée de mes malheu-

reux parents, s'écria Manon émue. Alors, vous verrez, messieurs, combien vous m'avez outragée.

Les explications étaient inutiles; les jeunes gens, touchés, n'étaient plus les mêmes; les paroles de Van der Werft, la voix émue de la comédienne, les larmes qui s'échappaient de ses yeux, les avaient profondément remués. Le prince donna le premier l'exemple de la réconciliation. Il alla droit à Van der Werft et lui tendit la main en disant :

— Je vous remercie, monsieur, de m'avoir empêché d'insulter une femme... Notre querelle est finie, et quoique vous portiez un nom bourgeois, je vous reconnais pour parfait gentilhomme. J'espère avoir le plaisir de vous revoir à la cour.

Van der Werft s'inclina en remerciant le prince de ses bonnes paroles; celui-ci se dirigea vers Manon, qu'il trouva près de Blanche, sur le gazon; il s'inclina devant elle, lui prit la main, y déposa un baiser et murmura :

— Pardon!...

Le cœur de l'artiste était bon, quoique son esprit fût léger, et sa colère s'apaisa à la dernière parole du prince. En attendant la réponse de Manon, le prince, sûr d'être pardonné, déposa un second baiser sur ses doigts mignons.

Les autres seigneurs, témoins de cette réconciliation, allaient suivre l'exemple du prince; tous se dirigeaient vers Van der Werft, lorsqu'un nouveau personnage parut dans le cercle.

C'était un personnage grand et maigre, portant une livrée galonnée d'or et une énorme perruque; livrée et perruque étaient pleines de poussière, et sa figure ruisselait de sueur.

Le nouvel arrivant paraissait être bien connu de ces messieurs, car ils le regardèrent avec étonnement, tout surpris de le voir là, mais il ne semblait nullement se soucier d'eux ; il courut droit au prince et lui dit vivement :

— Dieu soit loué, monseigneur, je vous trouve encore vivant... Partez... ne perdez pas un instant... on nous a trahis... Votre père a connaissance du duel, par qui ? je l'ignore ; et maintenant ses serviteurs parcourent la forêt, avec ordre d'amener prisonniers tous ceux qu'ils trouveront. Heureusement qu'en frisant monseigneur, ce matin, j'ai appris par M. de Schack où le combat devait avoir lieu.

— Ainsi, tu nous as épiés, vaurien ? reprit le prince en interrompant le causeur, qui n'était autre que François, son valet de chambre.

— Epiés, non, monseigneur, seulement écoutés, quoique M. de Schack parlât bien bas... heureusement pour vous. Quand ce matin Son Altesse, votre père, vous a envoyé chercher pour vous ordonner de garder les arrêts, j'ai deviné immédiatement que nous avions été trahis, et j'ai pensé aussitôt à tout ce qui pourrait en résulter de désagréable pour vous. J'ai fait immédiatement un paquet des habits de Votre Seigneurie, et sautant sur un cheval, j'arrive, Dieu merci ! à temps. Il n'y a qu'un moyen de vous tirer de ce mauvais pas : partons à l'instant pour le rendez-vous de chasse de Kranigstein, où doit avoir lieu le lancer, nous pouvons y arriver dans un quart d'heure, et avant les piqueurs. Là, monseigneur changera de vêtements et attendra son père. Nous aurons tout simplement pris les devants.

Vos compagnons verront à se tirer de là comme ils pourront.

Les gentilshommes, ne s'occupant que de leur position critique, ne jugèrent pas convenable de relever les paroles impertinentes du valet de chambre.

— Messieurs, dit le prince, nous devons nous séparer ; François a agi prudemment ; je vais avec de Schack à Kranigstein et ferai comme il me l'a conseillé. Quant à vous, rentrez en ville par différents chemins, sans perdre un instant, puisque nous sommes trahis. Je connais mon père et sais combien il déteste le duel. Allons, en route, et au revoir !

Il leur fit avec la main un signe d'adieu, et, suivi de de Schack et de son valet, il s'enfonça dans le bois en prenant la direction de l'Etang vert, où se trouvaient les chevaux. Les autres jeunes gens eurent bientôt conçu et arrêté un plan. Les deux femmes devaient regagner la maison dans le carrosse ; Van der Werft, avec de Miltitz et le jeune de Bobenhausen, suivraient la grande route et rentreraient tout droit à Darmstadt, pendant que de Prehlak, avec le blessé Persius, iraient jusqu'au premier village pour y attendre la nuit, et, de là, retourner en ville.

Quelques instants après, la petite place qui venait d'être témoin de tant de scènes émouvantes était silencieuse ; le gazon foulé et quelques taches de sang pouvaient seuls faire supposer ce qui s'était passé.

VIII

LA TOILETTE DU LANDGRAVE ET LA NOUVELLE RÉSIDENCE DE MADEMOISELLE DE MIVELLES

Le lourd véhicule contenant Blanche et Manon regagnait paisiblement la ville, tandis que le médecin, que les combattants avaient oublié, était forcé de prendre le cheval amené par l'amazone ; le docteur témoin de la scène du duel n'était point sans inquiétude en retournant à son logis. Bientôt il fit la rencontre d'un jeune homme qui, au milieu de la poussière s'élevant de toutes parts, paraissait attendre quelqu'un. C'était Armand. A peine eut-il reconnu le cheval qu'il essaya d'appeler le cavalier. Mais, peines perdues ! Soit que le médecin ne comprît pas le français, soit qu'il ne fût pas disposé à s'arrêter sur la grande route et à entrer en conversation avec le jeune homme, il ne lui répondit même pas ; donnant de l'éperon, il s'élança dans la direction de Darmstadt, laissant, tout ahuri, Armand qui eut peur. Il avait patiemment attendu le retour de sa sœur et de la jeune fille qui l'intéres-

sait tant. Il avait bien reconnu le cheval, mais celui qui le montait était pour lui un étranger. Que s'était-il donc passé ?

Il résolut d'en avoir lecœur net.

Son hésitation et sa timidité disparurent, et il s'élança du côté de la forêt, décidé à arriver jusqu'aux combattants. Mais l'inquiétude qui le dévorait fit bientôt place à une grande joie, car, après une course de quelques instants, il eut atteint la voiture. Manon, le voyant venir de loin, l'avait déjà appelé. Sur un signe d'elle, le cocher arrêta, et comme on se trouvait à une certaine distance de Darmstadt, il était naturel d'inviter le jeune homme à monter et de faire le reste de la route ensemble. Blanche rougit en donnant son assentiment à cette proposition. Armand s'estimait fort heureux de se trouver en face de sa sœur et de la jeune fille qui, depuis la veille, occupait toutes ses pensées.

Arrivés à la maison donnant sur le marché, Blanche pria Manon et son frère d'entrer pour attendre l'arrivée de son père.

Manon hésita, mais se tournant vers Armand qui la regardait avec des yeux suppliants, elle accepta l'invitation qui leur était faite, et bientôt les trois personnes se trouvèrent réunies dans le coquet appartement.

Dans la première pièce se trouvait un clavecin qui attirait l'attention du jeune musicien. Celui-ci, ne pouvant exprimer en paroles tout ce qu'il ressentait, jugea prudent d'appeler la musique à son secours. Il se mit donc près de l'instrument et essaya de faire passer dans ses mélodies les émotions qui remplissaient son âme. La musique en fit un tout

autre homme : son maintien devint plus ferme et plus assuré.

Blanche écoutait ses accents mélodieux avec une joie enfantine, tandis que Manon observait en souriant les deux jeunes gens.

Il en résulta que Van der Werft, en rentrant, trouva son logement occupé par une société fort animée. Il ne comptait guère sur cette rencontre.

Son regard s'assombrit un peu en apercevant Armand, mais il revint bientôt à des sentiments plus doux et prit part à la conversation d'une façon si charmante que les deux étrangers furent comme forcés de prolonger leur visite, et Armand, sur ses instances, se remit au clavecin, à la grande joie de Blanche.

La visite que Manon faisait pour la première fois chez Van der Werft, chez cet homme qui la veille lui avait adressé des paroles si étranges, ne devait pas être la dernière.

La jeune comédienne ne se souvenait déjà plus des phrases brûlantes qui l'avaient froissée. Cependant les regards que Van der Werft lançait sur elle à la dérobée, indiquaient clairement que sa passion n'était pas éteinte.

Un pressentiment intérieur disait à la comédienne de fuir cet homme. En sa présence elle était inquiète et troublée, mais elle ne s'y arrêta pas par bonté pour son frère, dont elle voyait l'amour naissant se développer de plus en plus. Elle continua donc une liaison qui devait plus tard lui être funeste.

Avant de raconter le résultat étrange de cette première visite de Manon à la vieille maison du

marché, conduisons le lecteur pour quelques instants au château du landgrave.

Là aussi s'était passé quelque chose qui devait avoir une grande influence sur la destinée de Manon.

Les fêtes, les chasses étaient finies ; les hôtes princiers et les nobles seigneurs avaient quitté la résidence du souverain ; au château, tout avait repris son cours ordinaire, car le landgrave Ernest-Louis, quoique aimant beaucoup le luxe, ne l'affichait que dans les grandes occasions où il fallait se montrer véritablement souverain. Sa vie ordinaire était généralement simple et paisible.

Un matin, quelques jours après l'affaire de l'Etang vert, le landgrave était assis dans un fauteuil, dans un petit cabinet élégant, attenant à sa chambre à coucher, habillé, ou plutôt enveloppé dans une grande robe de chambre blanche.

Sa tête chauve, que le rasoir n'avait pas touchée pendant les fêtes, montrait par-ci par-là quelques cheveux gris.

Un riche service en porcelaine contenant du chocolat avait été placé devant lui sur une table sculptée, aux pieds dorés. De temps en temps, il goûtait au liquide brûlant ; c'était le premier déjeuner de monseigneur. Sa main tenait un petit carré de papier gris imprimé, dont l'en-tête, écrit en grosses lettres majuscules, portait :

« Nouvelles diverses de Francfort, 99e année. »

Le landgrave parcourait ces nouvelles, pendant qu'un personnage, déjà entrevu dans la nuit du duel, causant avec Balzer, s'apprêtait à savonner la tête vénérable du prince pour la raser. Esnest-Louis

déposa la feuille de papier, et, sur un signe, son valet de chambre prit sur une table voisine une longue pipe en terre toute bourrée, ainsi qu'un morceau de bois taillé qu'il enflamma, et présenta le tout au souverain. Quand celui-ci eut allumé sa pipe, lancé en l'air quelques nuages bleuâtres, il dit :

— Maintenant, Manori, raconte-moi comment s'est terminé le duel, et ce qu'il en est résulté, car tu as certainement quelque chose à me dire, et voici déjà plusieurs jours que tu n'oses me l'avouer ; je ne suis pas la dupe de François-Ernest que j'ai trouvé tout équipé et prêt à entrer en chasse à Kranigstein avec son favori français.

— Monseigneur, reprit le valet de chambre en soupirant, tout en continuant à savonner avec adresse la tête de son maître, Votre Altesse a malheureusement raison. Ce Français malin, que notre jeune maître a ramené de Paris, savait tout. La dispute a eu lieu après le spectacle, et le lendemain, à neuf heures, on s'est battu près de l'Etang vert. Là, bien des choses extraordinaires se sont passées...

— Sois bref et raconte. Quels étaient ces messieurs, et pourquoi se sont-ils battus ?

— Pourquoi ? Naturellement à cause de la sorcière française.

— Tu es fou, Manori, interrompit le landgrave en regardant son valet ; une fois pour toutes, ne me répète jamais ce mot. La Valoy n'est pas une sorcière, c'est une charmante femme qui est bien capable, avec ses yeux pleins de feu, de séduire les hommes, qu'ils soient nobles ou non... Continue...

— Ils étaient six : notre jeune seigneur François-

Ernest, le petit de Schack, le gros Miltitz, puis Persius, qui n'est pas non plus des plus tranquilles, le long Prettlack et Louis de Bobenhausen. Leur adversaire était ce monsieur qui habite l'ancienne maison princière sur le marché, et quoiqu'il porte un nom bourgeois, il paraît qu'il s'est bravement défendu et conduit en gentilhomme. Il s'était déjà battu avec deux de ses adversaires et les avait épargnés... le deuxième était le jeune prince. Tout à coup, Manon, avec la fille de l'étranger, arrivent, surprennent les seigneurs et empêchent la fin du duel. Pendant ce temps, ce brigand de Français survient. Il raconte à son jeune maître qu'il est trahi, lui fait endosser des habits de chasse qu'il avait apportés, et part avec lui pour Kranigstein, pour faire ce que Son Altesse sait bien.

— Ainsi, toute la bande était encore une fois réunie. C'est un vrai bonheur que ce diable de Français les ait tirés avec tant d'adresse de ce mauvais pas... Je dois vraiment le remercier, car sans lui j'aurais été forcé de faire arrêter la moitié de la cour. Est-ce tout ce que tu avais à me dire, Manori ?

— Encore une bagatelle, monseigneur, mais ceci est extraordinaire. La sorcière... Manon, voulais-je dire... s'est vivement disputée avec ces messieurs et a fini par avouer qu'elle était fille d'un Français, le comte de Mivelles. Ainsi, c'est une véritable comtesse; naturellement, personne n'a voulu d'abord la croire, mais l'étranger est venu confirmer le dire de Manon avec des paroles si persuasives, que ces messieurs ont fini par y ajouter foi.

— Je parierais, monseigneur, continua le petit

valet de chambre en bon allemand, qu'il doit y avoir là-dessous une ancienne histoire. Ce sont des voleurs ; ils doivent se connaître.

— Tais-toi, Manori, tu vois tout en noir, et ta haine contre les Français t'emporte trop loin. Sans doute l'étranger me paraît suspect et sa position est difficile à expliquer. En tout cas, il ne paraît pas être ce qu'il dit ; mais ce n'est point un voleur, c'est plutôt un gentilhomme français de bonne souche. Ne m'importune plus de tes suppositions absurdes, mais dis-moi plutôt ce qu'il y aurait à faire pour empêcher à l'avenir des faits semblables de se renouveler.

— C'est bien facile, Altesse, reprit gaiement le valet de chambre. Renvoyez toute la troupe française d'où elle est venue, et nous retrouverons la tranquillité à la cour ainsi que dans la ville. Si vous ne le faites pas, je gage que cela finira mal. Vous verrez, monseigneur, que vous aurez à vous en repentir. Rappelez-vous ce que dit Manori !

— Je sais que tu m'es dévoué, reprit le landgrave, sensible à cet excès de zèle que le valet semblait témoigner pour sa maison, mais je ne puis le faire. J'ai besoin de ces comédiens ; leurs représentations m'amusent beaucoup. Bon, si nous avions des artistes allemands d'une certaine valeur ; mais leur jeu est burlesque, et leurs opéras sont trop mauvais et trop chers. Ainsi, c'est entendu, nous garderons la troupe française jusqu'à ce que nous ayons trouvé quelque chose de mieux.

— Alors, renvoyez la sorcière !... Manon seule...

— Plutôt toute la troupe ; c'est la meilleure actrice. Nous réfléchirons pour trouver un autre

moyen. Ainsi, la dispute a commencé dans le jardin, après la tragédie de Corneille, à la sortie du théâtre. Que dirais-tu si je faisais donner à Manon un autre logement? Puisque c'est une comtesse de Mivelles, nous pourrions lui accorder un appartement au château, du côté du marché, par exemple, au-dessus du logement de Mme Fortsner et de sa fille, la dame d'honneur de ma Charlotte; je crois que par là il y a encore des appartements vacants, et que nous pourrions l'y loger. Je pourrais toujours ainsi veiller sur la belle. Qu'en penses-tu, Manori?

— La sorcière... la Valoy, voulais-je dire, serait mieux logée dans la tour Blanche, répondit le valet de chambre vexé.

— Tu es un grossier personnage et un véritable ours.

— Si elle est amenée au château, notre jeune prince pourra plus facilement lui faire la cour, reprit le petit homme sans se laisser intimider, regardant son maître en face, tout en tenant sa main pleine de savon sur sa joue, de manière que le landgrave ne pût répondre tout de suite.

Celui-ci ne répliqua d'abord rien ; puis, quand sa bouche fut libre, il y porta sa pipe hollandaise, aspira plusieurs fois, lança la fumée par petits nuages et répondit avec calme :

— D'abord, François-Ernest ne trouvera plus l'occasion de se disputer avec ces cerveaux brûlés. Quand Manon rentrera, nous donnerons des ordres aux laquais et aux porteurs de chaises de reconduire la comédienne et les autres femmes chez elles, immédiatement après la représentation. De cette fa-

çon, cela évitera des querelles... et tout ira pour le mieux. Ainsi, c'est dit... je le veux...

Ces dernières paroles avaient été prononcées par le landgrave sur un ton de commandement qui ne permettait pas de réplique, ce qui termina la discussion au grand désappointement du valet qui se tut. Au fond, il n'était pas satisfait; mais il se consola, persuadé que si la sorcière mettait le pied au château, ce qu'il y aurait de mieux à faire serait de bien la surveiller, et c'était possible avec ce nouveau changement de domicile.

Pour ce qui concernait le jeune prince, ses pensées n'allèrent pas plus loin ; son emploi ne lui permettait pas de se mêler des affaires de François-Ernest. Ainsi, il prit le parti de ne rien dire à l'avenir et de laisser agir le hasard.

La toilette du landgrave fut bientôt terminée : sa tête et sa figure étaient fraîches et blanches; de toute sa personne s'échappait une odeur d'huile parfumée. Il quitta son manteau, déposa sa pipe, se leva pour revêtir un costume vert bordé de garnitures fort simples, sans oublier l'objet principal de sa toilette, son énorme perruque que le valet de chambre lui mit sur la tête.

Pendant que Manori était occupé à cette importante opération, le prince lui dit :

— Tu veilleras, Manori, à ce que les chambres au-dessus de celles de Mme Forstner soient prêtes le plus vite possible. Fais savoir ma volonté à Manon, dis-lui qu'elle peut venir loger avec son frère au château. J'espère bien qu'ils n'auront rien à objecter. J'entends que mes ordres soient exécutés tout de suite.

Manori s'inclina profondément en signe d'assentiment, et toujours courbé il tendit au landgrave un petit chapeau et un jonc d'Espagne surmonté d'une pomme en porcelaine, puis il ouvrit une porte du cabinet qui donnait sur le rempart du château. Ce rempart, ne servant plus comme défense, avait été transformé en un charmant jardin couvert de bosquets; c'était la promenade du matin du landgrave.

Le château, nous l'avons déjà dit, se composait d'une suite de constructions. La partie la plus ancienne s'élevait du côté du nord et près du jardin; à l'est, le bâtiment des cloches, ainsi nommé parce qu'une tour avec des cloches couronnait l'édifice. Cette construction avait été élevée par le prédécesseur d'Ernest-Louis. Du côté du marché se trouvait également un grand corps de logis avec une énorme façade et deux ailes, dont l'une, à l'ouest, le reliait à la masse principale de l'édifice.

Ce dernier bâtiment avait été construit par le landgrave Georges II, le grand-père d'Ernest-Louis, et contenait de nombreux appartements, habités la plupart par le souverain et les personnes de sa cour. Cette construction, vaste et massive, ayant quatre étages, s'élevait au-dessus des fossés du château et était surmontée par un toit très haut, mansardé, formant, du côté du marché, trois étages. Le premier étage de ces combles avait été choisi par le landgrave pour la nouvelle résidence de Mlle de Mivelles, juste au-dessus du logement de Mme Forstner et de sa fille, dames d'honneur de la jeune princesse Charlotte. Deux larges escaliers conduisaient aux différents étages, pleins de corridors,

qui mettaient en communication toutes les parties du château.

Le nouveau logement de Manon se composait de plusieurs pièces donnant sur le marché, sur l'une des cours et sur la tour aux cloches.

L'intérieur en était agréable, et offrait surtout à ses nouveaux locataires une vue charmante.

D'un côté, l'on apercevait la forêt, la grande route et le Rhin, et, de l'autre, on voyait tout ce qui se passait sur le marché, qui était au-dessous des fenêtres.

Bientôt tout fut prêt. Manon, à qui Manori avait communiqué les ordres du prince, n'hésita pas un instant, pour plusieurs raisons. Elle accepta avec plaisir, pour elle et son frère, cette nouvelle demeure.

Ainsi les vit-on, peu de temps après le duel de l'Etang vert, quitter leur logement rue des Poires, et s'installer au château du landgrave.

Ce changement fit naturellement jaser la cour et la ville; chacun en parla à sa manière.

Les gens de la cour hochaient la tête en souriant. François lui-même, inquiet, regardait en rougissant son jeune maître. Mais le plus tourmenté de tous fut sans contredit l'honnête Balzer. Il pensait avoir plus de raisons que les autres de s'inquiéter, car la sorcière n'était pas seulement installée au château, mais elle avait également franchi le seuil de la maison de son maître.

IX

LE RÉCIT DE LA COMÉDIENNE.

Depuis l'aventure de l'Etang vert et son installation au château du landgrave, Manon avait singulièrement changé. Les paroles blessantes qu'elle avait dû entendre lors de la rencontre s'étaient peu à peu effacées de sa mémoire.

Elle renoua ses relations avec ses adorateurs, mais avec beaucoup plus de réserve qu'autrefois. A la suite de cette affaire, elle avait reconnu sa véritable position vis-à-vis d'eux, et elle se promit de les tenir à distance, sa manière d'être au début ayant fourni l'occasion aux courtisans d'être trop familiers avec elle et de se prononcer trop ouvertement sur son compte. Elle comprenait qu'il était de son devoir de renoncer à la coquetterie d'autrefois; son cœur souffrait de cette gêne qu'elle s'imposait.

Elle se promit intérieurement de faire tout son possible pour que les seigneurs de la cour changeassent d'opinion sur son compte. Elle comprenait

qu'il fallait savoir porter dignement le nom que, malgré elle, on avait prononcé publiquement.

Ce changement dans la manière d'être de la comédienne intimida d'abord ses adorateurs ; mais peu à peu leurs désirs et leurs passions d'autrefois reprirent le dessus et devinrent plus vifs que jamais. Il en fut surtout ainsi chez le jeune prince, qui avait espéré avoir des rapports plus fréquents avec Manon depuis qu'elle habitait le même toit que lui. Précisément à son égard, elle fut encore plus réservée qu'avec les autres gentilshommes, ce qui mit hors de lui ce prince d'une nature fière et ardente. Dans ses moments de colère et de désespoir, François, son valet dévoué, s'approchait de lui et tâchait de le consoler.

Ce qu'il disait à son maître paraissait lui faire de l'effet, car le jeune homme devenait plus calme, et le consolateur recevait souvent pour récompense soit un cadeau, soit quelques pièces à l'effigie du landgrave, quand le rusé valet lui faisait entrevoir le jour prochain où il serait le maître.

Manon avait continué de voir Van der Werft.

Blanche, de son côté, avait pris la comédienne en amitié depuis qu'elle lui était apparue pour lui rendre son père. Manon ne venait jamais seule à la maison du marché; elle était constamment accompagnée de son frère.

Van der Werft voyait avec déplaisir la présence du jeune musicien chez lui. En revanche, Blanche s'en réjouissait fort, car elle pouvait exprimer sans réserve son bonheur à Manon. Celle-ci étant toujours avec Armand, prenait pour elle le gracieux accueil qu'on leur faisait.

Van der Werft dut se résigner à supporter la présence du musicien, car sans lui il n'aurait pu voir l'actrice.

Ces visites semblaient le rendre heureux, quoiqu'il dût modérer ses paroles et ses regards en présence de sa fille, pour ne pas trahir une passion qui se révélait chaque fois qu'il se trouvait assis en face de la comédienne, et qu'il fixait ses yeux sur ceux de l'enchanteresse.

Un soir, la petite société se trouvait réunie dans une des pièces de l'appartement de Van der Werft.

Entre les deux fenêtres garnies de riches tentures, un peu éloignée du mur, était une table longue, couverte d'une nappe damassée blanche.

Sur cette table, il y avait de petites tasses peintes, avec des soucoupes en porcelaine transparente. On se préparait à prendre le thé. Les assiettes, également en porcelaine décorée comme les tasses, étaient remplies de plusieurs sortes de viandes, de morceaux de pain, ainsi que du beurre et du fromage d'un aspect tout à fait engageant.

Au bout de la table, on voyait un pot en argent d'un beau travail, rempli de tabac haché très fin, et plusieurs pipes en terre.

Deux candélabres à double branche en même métal, garnis de bougies de senteur allumées, éclairaient l'appartement.

Au milieu de la pièce, adossée à la muraille, était une énorme cheminée couverte de vases du Japon et d'autres porcelaines précieuses. Au-dessus étincelait une grande glace avec un cadre richement sculpté.

Selon la mode allemande, le manteau de la cheminée s'avançait démesurément dans la chambre. A

l'un de ses coins et assez dans l'ombre, se trouvait un fauteuil au dossier élevé. Ce meuble était couvert d'une belle étoffe semblable à celle des rideaux.

De l'autre côté du mur, en face de la table et près de la porte qui conduisait à une grande salle, on apercevait l'épinette aux coins ornés de plaques d'argent ciselé.

Un certain nombre de chaises à hauts dossiers et à pieds tournés, recouvertes de même étoffe que le fauteuil, étaient autour de la table ; d'autres, rangées le long des murs, tranchaient, avec leurs incrustations et leurs gros clous dorés, sur la tapisserie bleu clair qui dissimulait la muraille.

Tout l'appartement avait un aspect riant dénotant un propriétaire riche et un homme du monde ayant du goût.

Van der Werft portait sa perruque, probablement à cause de Manon, car ordinairement, dans sa maison, il échangeait cette coiffure lourde et incommode pour une légère casquette de soie. Armand, placé devant l'épinette, s'efforçait de faire rendre à ses touches récalcitrantes les mélodies des opéras français que chacun admirait alors. Blanche était assise à la table, sa belle tête blonde reposait sur sa main ; ses yeux bleus resplendissant de bonheur fixés sur le musicien, elle écoutait sans respirer les airs du jeune homme et se livrait sans réserve au plaisir de l'entendre.

Heureusement pour Armand qu'il tournait le dos à la jeune fille, car si ses regards eussent rencontré les siens, c'eût été fait de son repos.

Lui-même pourtant n'était point tranquille : il fixait vaguement devant lui des tableaux accro-

chés au mur, et semblait vouloir rendre en musique les sentiments qui l'oppressaient.

Manon écoutait aussi; mais en même temps, elle observait les jeunes gens et le maître de la maison qui, les mains dans les larges poches de son habit, se promenait de long en large pour cacher son émotion.

Le jeune musicien avait captivé d'autres oreilles que celles de Blanche. Dans la salle voisine, qui servait d'antichambre, appuyé sur une chaise et près de la porte, Balzer, le trompette et le majordome de Van der Werft, écoutait silencieusement.

Après avoir vu préparer à la cuisine par la vieille servante le thé auquel il ne trouvait aucun goût, attiré par les sons de la musique, il avait doucement gagné l'antichambre pour entendre encore de plus près l'instrument qui l'intéressait si fort, comme ancien musicien, et aussi pour savoir ce que la comédienne, qu'il détestait tant, venait faire chez ses nouveaux maîtres.

Forcé d'admirer le frère comme musicien, il voyait toujours la sœur avec terreur; et il se demandait comment une femme aussi méchante que l'actrice pouvait avoir un frère si habile et artiste si parfait.

— Cela n'est pas naturel, pensait-il.

Ses réflexions l'absorbaient tellement, que lorsque la vieille servante apporta le thé, Balzer était encore assis sur sa chaise quoique la musique fût finie.

En entendant parler, il se leva. Ce fut Manon qui prit la parole. A son récit, Balzer leva la tête avec curiosité, et rassemblant tout ce qu'il connaissait de français, la bouche béante, il écouta.

La petite société s'était assise autour de la table et prenait le thé, que Blanche versait avec une théière de porcelaine.

On goûta aux vian es assorties. C'était un vrai souper. Ce repas fut assaisonné de diverses causeries sur la musique et sur certains opéras. Van der Werft se montra fort réservé le temps du repas et écouta silencieusement l'enthousiaste Armand parler de l'Opéra français de Paris, ainsi que des magnifiques compositions de Lully et de ses successeurs, Destouches et Campra.

Quand le premier appétit fut apaisé et que Blanche eut rempli de nouveau les tasses, Van der Werft prit une longue pipe, qu'il bourra, et se mit à l'allumer. Cet instant parut favorable à Manon ; elle interrompit tout à coup les dissertations musicales de son frère, et, s'adressant au maître de la maison, elle lui demanda s'il avait connu personnellement son père, le comte de Mivelles, comme il l'avait affirmé, le jour du duel, près l'Étang vert.

Un profond silence se fit.

Armand, troublé à ce triste souvenir, resta muet, et Blanche regarda curieusement son père, pendant que celui ci, saisi par la question qui lui était si brusquement posée, continuait à garder dans sa main le morceau de bois enflammé sans le porter à sa pipe.

— Oui, j'ai connu le comte de Mivelles, reprit Van der Werft, après une longue pause, mais pas personnellement, et je n'ai jamais eu de rapports avec lui... Je l'ai vu comme on voit beaucoup de gens à Paris ; j'ai entendu parler de son aventure et de son mariage avec la comédienne Marion Valoy, ce

qui occupa un moment la ville et la cour... C'est tout ce que je sais de lui et de ses antécédents.

— Ainsi, vous ne connaissez pas son malheureux sort... ni la cause de ce malheur?

— Je ne sais rien de tout cela. Je quittai Paris quelque temps après ce mariage, répondit Van der Werft en faisant semblant de ne pas avoir entendu la fin de la phrase de Manon, parce qu'il s'était tourné et avait fini par allumer sa pipe.

— Alors, vous entendrez ce récit et vous comprendrez ce que les siens ont dû éprouver... car je suis certaine que ma mère, dont la réputation existe encore, sera plus particulièrement connue de vous.

— Cela nous fera de la peine, Manon... ainsi qu'à ma Blanche, si c'est une histoire triste que vous avez à nous dire...

— Non, non, Blanche peut tout entendre, cela me soulagera de vous raconter ma vie, à vous, l'homme qui, dans un moment si difficile, m'êtes apparu comme un sauveur. Écoutez-moi, c'est ma mère qui m'a tout dit.

Van der Werft ne répondit rien. Il roula le grand fauteuil près de la cheminée et se prépara à s'asseoir. Mais avant de se baisser il resta un moment debout, sa main droite, qui tenait sa pipe, appuyée au dossier du fauteuil. C'est ainsi qu'il écouta le récit de Manon.

Celle-ci commença en ces termes :

— Ma mère, Marion Valoy, était, il y a environ vingt-cinq ans, une des comédiennes les plus goûtées de l'Opéra royal de Paris. Elle était belle... très belle, à ce que l'on dit... Mais sa figure, à l'époque malheureuse où je l'ai vue, était devenue pâle et

triste... Dans son jeune temps, elle eut beaucoup d'adorateurs, surtout deux qui devaient avoir une terrible influence sur sa destinée. L'un était le vicomte d'Aubigny, bel homme, dit-on, mais très passionné. L'autre, mon père, était le comte Armand de Mivelles. Tous deux servaient comme officiers dans l'armée royale. Ils appartenaient aux premières familles de France. D'Aubigny était riche et entièrement indépendant.

De Mivelles, plus jeune, recevait de son père une pension suffisante pour porter dignement son nom à la cour comme en campagne. Ils aimaient ma mère comme des cœurs jeunes pleins d'enthousiasme peuvent aimer. D'Aubigny était seulement captivé par le physique, c'est-à-dire par la beauté, tandis que l'amour du comte de Mivelles était vrai et profond. Malgré cela, ma mère se laissa prendre aux dehors brillants de d'Aubigny et lui donna quelques espérances, jusqu'au moment où, s'étant aperçue de la légèreté de ses intentions, elle se retira peu à peu de lui pour reporter son cœur et son amour sur son rival. Ceci se passait pendant que d'Aubigny se trouvait loin de Paris et tenait campagne. Le comte de Mivelles, ayant obtenu son congé pour rester toujours près de celle qu'il aimait, était décidé à en faire sa femme; il demanda le consentement à son père, mais il rencontra naturellement bien des obstacles. On le menaça de lui retirer sa pension; il persista dans sa décision, et son père, ainsi que toute sa famille, l'abandonnèrent.

De Mivelles, malgré tout, épousa ma mère en secret et fit bénir son union par un prêtre. La Valoy quitta le théâtre où elle avait obtenu tant de succès,

pour vivre dans des conditions modestes comme femme du comte de Mivelles qu'elle aimait avec idolâtrie. Ce mariage ne manqua pas de faire grand bruit à la ville et à la cour, et comme on pouvait le prévoir chacun le jugea selon sa manière de voir. Tandis que quelques-uns admiraient mon père et l'enviaient, les autres lui firent des reproches et le quittèrent peu à peu, suivant en cela l'exemple de sa famille. Mais tout ceci ne préoccupait pas mes parents. Ils vivaient heureux et tranquilles dans un petit pavillon situé au milieu d'un beau jardin qui appartenait à ma mère. Ils se privaient de bien des choses pour épargner le peu de fortune qu'ils possédaient tous deux au moment de leur mariage. Mon père comptait sur des temps meilleurs et sur une prompte réconciliation avec ses parents.

Le mariage d'une comédienne avec un gentilhomme avait fait un tel bruit, que la nouvelle en arriva jusqu'au camp où était d'Aubigny. Ce qu'il éprouva en apprenant cette union se comprend facilement, et on peut en juger par ce qui suivit. C'était en 1692, et l'armée de Louis XIV, dans laquelle servait d'Aubigny, était à cette époque devant Namur, sous les ordres de Vauban et du duc de Luxembourg. D'Aubigny quitta précipitamment son régiment et se dirigea vers Paris. Une fois arrivé, son premier mouvement fut de chercher mon père pour l'insulter publiquement. Un duel en fut la suite. Le comte de Mivelles valait son adversaire, qui passait cependant dans l'armée pour une des meilleures lames ; il eut plus de sang-froid que son ennemi surexcité, et d'Aubigny reçut en pleine poitrine un coup d'épée qui atteignit un des poumons. On crut

sa blessure mortelle. Sa forte nature finit par prendre le dessus, mais il resta plusieurs mois étendu sur un lit de douleur. Enfin, un an après, d'Aubigny fut assez rétabli pour pouvoir remonter à cheval. Il retourna à l'armée. Quoiqu'on soupçonnât ce qui l'avait retenu si longtemps, il ne fut pas possible de trouver des témoins pour affirmer ce qui s'était passé, et l'on admit l'excuse qu'une maladie grave l'avait retenu tout ce temps, et comme c'était un brave officier, on le réintégra dans son ancienne charge. C'est ainsi que le printemps de l'année 1694 arriva. Je naquis à cette époque.

Le corps d'armée dans lequel se trouvait d'Aubigny était en ce moment en non-activité sur les bords du Rhin ; il était alors question de paix. L'ennemi de mon père demanda un congé pour Paris et l'obtint. Il s'était opéré un triste changement dans la position de mes parents. Le peu que ma mère avait conservé était mangé, et malgré plusieurs tentatives, mon père n'avait pu se réconcilier avec ses parents. Comme il ne recevait rien d'eux et qu'il était trop fier pour demander la moindre chose, la gêne s'abattit vite sur la petite famille. Ma mère aurait pu gagner beaucoup d'argent si elle fût rentrée au théâtre, mais mon père, dont elle portait le nom, ne voulut point en entendre parler. Il était devenu triste, mais il aimait toujours sa femme. D'Aubigny avait appris tous ces détails par ses espions, et c'est pour en profiter qu'il était venu à Paris.

Manon s'arrêta, passa la main sur son front et ses yeux, et exprima par un soupir tous les sentiments douloureux qu'elle éprouvait.

Elle avait parlé sans interruption ; Blanche était restée suspendue à ses lèvres pour ne pas perdre un mot de son récit, qui lui paraissait être un roman de Scudéry ou de Lafayette.

Armand, qui connaissait l'histoire de ses parents, était calme et rêveur. Il avait les yeux humides, et plusieurs fois il les dirigea vers sa sœur, comme pour la prier de s'arrêter dans ses confidences, mais elle n'y fit pas attention.

Van der Werft, presque étendu dans son fauteuil, avait la figure dans l'ombre produite par la cheminée. Il paraissait pâle, livide même ; mais on pouvait même attribuer cette pâleur à un reflet de la lumière qui tombait sur lui. Il était là silencieux, inerte ; de temps en temps il portait à ses lèvres sa pipe éteinte. Il avait suivi avec beaucoup d'attention le récit de Manon. Quand la comédienne s'arrêta pour rassembler ses idées, un peu de vie reparut en lui. Il respira bruyamment, essuyant avec un mouchoir la sueur qui perlait sur son front, soit que la chaleur de l'appartement l'incommodât, soit que le récit de la comédienne l'eût émotionné, il dit doucement :

— J'espère que votre triste histoire finit là, Manon?... La destinée de vos pauvres parents m'a vivement ému.

— Non, non ! s'écria le comédienne, vous entendrez ce qu'il advint encore. J'ai dû me recueillir pour prendre de nouvelles forces, car j'ai encore à vous raconter la partie la plus terrible de leur existence. Mais j'aurai du courage et serai brève.

Van der Werft ne répondit pas ; il se rassit dans son fauteuil, prêt à écouter, et un instant après, Ma-

non continua son histoire lentement, et d'une voix brisée :

— D'Aubigny se rendit chez mes parents et se présenta à ma mère pendant que mon père était absent. Il lui fit des propositions honteuses qui la révoltèrent. Son amour, disait-il, était aussi fort qu'autrefois, plus fort même ; il avait entendu parler de sa position malheureuse et il venait à son secours. Elle devait fuir avec son enfant, quitter l'homme qui l'avait entraînée à la ruine et se rendre dans un de ses châteaux, où elle vivrait heureuse et riche, où elle serait adorée et aimée comme de Mivelles ne l'avait jamais aimée. Ma mère repoussa avec indignation ces ignobles propositions. D'Aubigny, emporté par la passion, devint plus violent... Dans ce moment apparut mon père... Une scène terrible eut lieu entre les deux hommes. La main de mon père toucha la figure de l'infâme, et quand celui-ci, fou de colère, voulut tirer son épée, mon père, quoique plus petit, mais plus adroit, parvint à le désarmer. Brisant l'épée sur son genou, il en lança les tronçons à la figure de d'Aubigny, puis il le chassa de chez lui avec des paroles de mépris. D'Aubigny partit furieux en faisant entendre des menaces. Mon père consola tant qu'il put ma pauvre mère qui était presque évanouie ; mais lui-même avait besoin d'un appui, car il voyait clairement sa malheureuse position, pleurait de rage en songeant à l'horrible avenir qui s'ouvrait pour celle qu'il eût voulu rendre si heureuse ! Les malheureux devaient cependant avoir bientôt du secours... mais non celui que vous espérez et que vous désirez...

Il se fit un nouveau silence, pendant lequel on

eût pu entendre chaque battement de cœur de tous ceux qui étaient présents.

Aussi Balzer retenait-il son souffle derrière la porte, afin de ne pas perdre un mot de ce que Manon avait encore à raconter.

Enfin, celle-ci continua ainsi :

— Quelques jours après cette aventure, un ancien ami de mon père et de d'Aubigny vint à notre demeure demander à M. de Mivelles un nouveau rendez-vous pour un second duel. Le comte rejeta avec mépris cette demande. Il s'était trouvé une fois en face de d'Aubigny et il avait satisfait à l'honneur ; mais il ne voulait plus se battre avec un misérable à qui il avait jeté sa propre épée au visage. Ma pauvre mère, témoin de l'entrevue et croyant que son mari allait se battre encore une fois avec son ennemi, lui sauta au cou en pleurant, pour le remercier, lorsqu'il eut refusé cette nouvelle rencontre.

Le gentilhomme, piqué, quitta la maison pour porter cette nouvelle à d'Aubigny, qui, à coup sûr, allait être profondément humilié. Mon père, redoutant un malheur, cherchait à savoir si son ennemi était encore à Paris et ce qu'il y faisait. Celui-ci s'était arrêté peu de temps dans la ville. Après s'être fait voir chez quelques amis et à d'anciens compagnons d'armes, il était remonté à cheval avec son domestique et avait quitté Paris en se dirigeant vers l'Est. Il retournait à l'armée. Mon père se tranquillisa et ma mère respira plus librement. Ce devait être leurs dernières heures de bonheur sur la terre ! Environ quatorze jours après le départ de d'Aubigny, au moment où mes parents commen-

çaient un peu à oublier ce qui s'était passé, un incident terrible survint.

La voix de Manon devenait plus creuse à cette dernière partie de son récit ; ses mots étaient entrecoupés ; elle continua, tremblante, tandis que ses yeux brillaient d'un feu inaccoutumé.

Tous les assistants, vivement émus, n'osaient respirer et étaient suspendus à ses lèvres. Van der Werft était toujours immobile dans son fauteuil.

— C'était par une belle nuit de printemps. Dans un lit grand et large, ma mère reposait à côté de son mari. Près d'eux était un berceau dans lequel sommeillait un enfant d'un an... c'était moi... Tout était calme et silencieux dans l'appartement comme dans le parc, et toute la maison dormait profondément. Tout à coup ma mère croit entendre du bruit... elle s'éveille... devant elle, elle voit un homme dont la figure est couverte d'un demi-masque... il se penche sur elle... et à travers les trous du masque, elle aperçoit deux yeux étincelants qui la fixent... Elle veut crier... mais cela lui est impossible... Un éclair brille à ses yeux... c'est un poignard !... Puis, tout à coup, elle entend à côté d'elle un râle et un soupir qui la font frissonner... tout redevient tranquille... Le poignard venait de s'abattre et de traverser le cœur de celui qui dormait tranquillement près d'elle. L'assassin pousse alors un cri de rage assouvie et veut s'éloigner ! Mais les forces de ma mère lui étaient revenues ; elle comprit tout ce qui venait de se passer, et, avec l'énergie du désespoir, ses mains se cramponnèrent aux vêtements du meurtrier, qu'elle essaya de retenir, tandis qu'elle appelait au secours. Pendant cette lutte, elle était des-

cendue de son lit et le misérable la traîna jusque vers la fenêtre. Tout à coup, elle sentit la main de l'assassin s'appuyer fortement sur sa bouche et le poignard encore teint du sang de mon père brilla de nouveau devant elle ; mais le bandit hésita, l'arme tomba de ses mains... sa pensée s'était peut-être reportée à d'autres temps. Ma mère profita de cet instant d'hésitation et ses mains atteignant la figure de son bourreau, elle lui arracha son masque... c'était d'Aubigny!... Elle tomba alors évanouie près de la porte. Le misérable profita de cet instant, sauta par la fenêtre et disparut.

. . . .

Manon s'était laissé tellement entraîner par son récit, que, tout en parlant, elle se levait ; mais, à ce moment, elle retomba brisée sur une chaise.

Armand, dont les mains cachaient la figure, pleurait silencieusement. Blanche était pâle, et de ses beaux yeux tombaient aussi des larmes de pitié et d'horreur. Balzer lui-même, qui s'était prononcé si souvent contre la comédienne, se sentit le cœur serré et les yeux humides. Van der Werft seul demeurait immobile et comme inanimé derrière la cheminée ; sa tête était tombée sur sa poitrine, et l'un des côtés de sa perruque couvrait entièrement sa figure.

— Ce qui suivit sera bien vite raconté, reprit Manon. Le lendemain, on trouva mon père assassiné dans son lit et ma mère étendue sans connaissance à terre. Mais elle revint peu à peu à elle et put raconter, lorsque la justice se présenta, tout ce qui s'était passé. Elle nomma le meurtrier qu'elle avait reconnu, elle le dit tout haut... C'était d'Aubigny !

Ce drame horrible fut bientôt connu. Les parents de mon père accoururent et emportèrent le cadavre du comte, mais ils rejetèrent avec mépris la femme et l'enfant : ils intentèrent, au dire de ma mère, un procès au vicomte d'Aubigny, quoiqu'ils ne parussent pas convaincus de ce que ma mère avançait. Un homme de justice fut expédié au camp pour y interroger d'Aubigny, mais celui-ci repoussa l'accusation énergiquement. On ne l'avait pas vu au camp pendant plusieurs jours au moment du meurtre ; mais il fournit un alibi et en appela à un soldat de son régiment, chez qui il s'était arrêté par suite d'une blessure qu'il avait reçue en se battant en duel avec un seigneur allemand. Le soldat ayant tout confirmé, le procès intenté au vicomte n'eut pas de suite ; il fut acquitté. La mort de mon malheureux père resta donc impunie comme elle l'est encore aujourd'hui... et ma pauvre mère vécut malheureuse jusqu'à son dernier jour. Quelques mois après cet horrible forfait, elle donna le jour à mon frère qui, en souvenir de son père assassiné, reçut le nom d'Armand. Pour vivre et pour nourrir ses enfants, ma mère dut rentrer au théâtre. Elle quitta le nom qui lui appartenait devant Dieu et devant les hommes, et reprit celui de Valoy. Mais ses forces étaient épuisées, et quoiqu'elle fît tout son possible pour prolonger son existence dans l'intérêt de ses enfants, elle dépérissait peu à peu.

C'est ainsi que se passèrent plusieurs années dans les chagrins et la gêne ; mais, en grandissant, nous pûmes venir en aide à notre mère. Mon frère avait du goût pour la musique, et, tout enfant, il se fit entendre en public. Enfin, quand par notre talent

nous aurions pu assurer à notre mère une vieillesse honorable, elle fut prise d'une paralysie qui la mena lentement au tombeau. Elle nous raconta bien des fois tout ce qui concernait notre père, et mourut dans nos bras avec la conviction que d'Aubigny était son meurtrier. Ce que l'assassin est devenu, je ne puis le dire, Depuis, je n'ai jamais entendu prononcer son nom ; il sera probablement tombé dans un combat, pour recevoir dans l'autre vie la juste punition de son crime, qu'il aurait déjà dû subir sur la terre.

C'est ainsi que Manon termina sa lamentable histoire.

Il se passa alors quelque chose d'extraordinaire.

La porte s'ouvrit doucement, et un personnage aux longs cheveux gris, vêtu d'une redingote blanche, entra dans la chambre.

C'était Balzer.

Il s approcha de la table, y appuya une de ses mains pour se donner un certain aplomb, car tout son corps tremblait, et regardant la comédienne étonnée avec de grands yeux fixes, il dit en mauvais français :

— Si tout ce que vous venez de raconter est vrai..., vous avez dit aussi la vérité au sujet du nom du meurtrier... Le soldat qui, en 1692, porta témoignage pour son capitaine, le vicomte d'Aubigny, parla à son instigation, ce qui lui valut la liberté... ce soldat mentait... son témoignage était faux... car le capitaine n'était pas resté chez lui, mais était parti secrètement pour Paris. Peu de temps après, le soldat quitta son régiment les poches garnies de l'argent que lui avait donné son capi-

taine, après avoir été déclaré innocent. Ceci est la vérité, et nul ne peut mieux le prouver que moi... car ce soldat... ce faux témoin... c'était moi...

La pipe en terre que Van der Werft tenait entre ses doigts tomba à ce moment à terre et se brisa en mille morceaux.

Un frisson parcourut le corps de toutes les personnes présentes.

Blanche se leva précipitamment et courut vers son père.

Balzer s'approcha aussi doucement de son maître, tandis que Manon, troublée de ce qu'elle venait d'entendre, ne trouvait pas une parole.

— Il dort, répondit Blanche avec un sourire de soulagement.

Van der Werft était dans son fauteuil, la tête toujours penchée sur sa poitrine, et sa respiration profonde et pénible indiquait que la jeune fille avait dit vrai.

— Il dort, reprit Balzer, restant pensif devant son maître.

— Il dort, reprit à son tour lentement Manon ; puis se tournant vivement vers son frère : Viens, Armand, nous allons partir, quelque chose m'inquiète ici...

S'approchant du jeune homme, elle lui dit avec des yeux étincelants :

— Tu as entendu ce que cette tête grise vient de conter... ses paroles s'adressaient à toi... à toi qui avais cru jusqu'ici que toute cette histoire était un rêve de notre mère. C'est à toi à nous venger tous... de ce meurtrier... s'il est encore en vie... Mais viens... sortons d'ici...

A ces mots, elle mit sa mantille, Armand la suivit silencieux, tout contrarié de partir.

Blanche s'éloigna lentement et sans bruit de son père ; elle aussi avait besoin de repos, car tout ce qu'elle venait d'entendre l'avait vivement impressionnée.

Balzer, devinant ses pensées, lui dit :

— Allez-vous reposer, mademoiselle Blanche, vous en avez besoin. Je reste près de votre père ; je ne le quitterai pas. S'il se réveille, je verrai s'il a besoin de quelque chose.

Blanche inclina la tête ; elle jeta encore un regard plein de tendresse filiale sur celui qui sommeillait, puis elle prit un des candélabres et quitta l'appartement avec Manon et Armand, pour accompagner ceux-ci jusqu'à l'escalier, où la vieille servante les attendait pour les conduire jusqu'à la porte

Les adieux furent cérémonieux du côté de Manon ; Armand lui-même semblait froid, quoique Blanche le regardât amicalement. Son esprit était sans doute préoccupé de ses tristes souvenirs. C'est ce que pensa la jeune fille en le voyant s'éloigner ; puis, elle gagna sa chambre pour tâcher d'obtenir du sommeil le repos dont elle avait besoin, après les émotions qu'elle venait d'éprouver.

Dans la chambre, Balzer, tout en gardant son maître, s'était assis sur une chaise près de la table et songeait. Après un moment, il murmura :

— Mais si tout s'est passé comme elle l'a dit... je suis un méchant homme... le complice d'un meurtrier... Mais pourtant, je ne savais pas, quand j'ai fait ce faux témoignage, qu'il s'agissait d'un meurtre... de ce meurtre qu'elle vient de raconter d'une

façon si terrible... Mais qui me dit qu'elle ne ment pas, cette sorcière ?... qu'elle ne veut m'ensorceler comme les autres avec ses beaux yeux noirs ?

— Elle ment, Balzer ! murmura une voix près de son oreille.

Lorsque le trompette, épouvanté, se retourna, il vit, à son grand étonnement, Van der Werft devant lui près de la table.

Dans celui qui paraissait dormir s'était opéré un changement étrange, et tout son être offrait quelque chose qui faisait peur.

Il avait quitté son énorme perruque, et son crâne nu faisait ressortir la pâleur de sa figure ; ses yeux brillaient d'un feu sombre. Sa veste était ouverte et sa longue cravate à moitié défaite pendait sur sa poitrine, pendant que l'autre bout était roulé comme une corde autour de son cou. Une de ses mains disparaissait sous sa chemise, tandis que l'autre s'appuyait sur le dossier du fauteuil où était assis Balzer. Il regardait celui-ci avec des yeux de feu et murmurait d'une voix qu'il essayait de rendre calme :

— Elle ment, Balzer... C'est une sorcière qui veut t'ensorceler comme moi, comme tous les autres... Ce qu'elle a dit est faux... ne le crois pas, Balzer... Je le sais mieux que toi... c'est une vision du diable qu'elle a racontée !...

— Ah ! monsieur, s'écria Balzer d'un ton gai, se sentant soulagé par ces paroles, cela doit être comme vous le dites, car son art diabolique m'avait tellement fasciné... pardonnez-moi... qu'il m'a semblé reconnaître en vous mon ancien capitaine d'Aubigny... Et, cette fois, c'est bien une vision du

diable, car vous êtes réellement M. Van der Werft... je le sais positivement.

— Ah ! ah ! dit en riant l'autre d'un ton mystérieux, il n'y a que Satan qui puisse t'avoir suggéré une idée pareille... mais maintenant, mon bon Balzer, va te mettre au lit... Laisse-moi, je suis épuisé et j'ai besoin de repos.

Ces dernières paroles avaient été dites par Van der Werft d'une voix faible ; en même temps il tombait sur une chaise, tandis qu'une de ses mains indiquait la porte à Balzer.

Van der Werft était seul.

Il resta sans mouvement sur sa chaise, ses bras tombèrent lentement le long de son corps, sa tête se baissa et reposa inerte sur sa poitrine, et une respiration pénible annonça qu'il était réellement endormi.

Tout resta ainsi pendant quelque temps. Une des bougies du candélabre était entièrement brûlée et l'autre sur le point de s'éteindre ; la mèche calcinée jetait des lueurs pâles et éclairait faiblement l'intérieur de la pièce.

Les yeux fermés, Van der Werft se leva lentement et, la tête penchée en avant, il sembla écouter.

Sa main se porta à son côté droit, comme pour y chercher une arme et la tirer, puis il avança dans l'appartement vers l'endroit où Armand s'était assis. Il s'arrêtait à chaque pas, et de ses lèvres serrées s'échappaient des mots sans suite.

— C'est là qu'il repose... près d'elle, l'ennemi de ma vie... de mon bonheur... va en enfer... va.

Sa main, qui s'était levée, retomba avec force.

Mais son rêve l'avait trompé. Le carreau de la fenêtre reçut le coup terrible, et la douleur qui en résulta réveilla le somnambule.

Ses yeux s'ouvrirent démesurément. Un instant, il fixa la chambre à peine éclairée, puis un ricanement sourd s'échappa de sa poitrine, et son corps s'affaissa lourdement sur le sol.

Le reste de la bougie s'éteignit. La nuit entoura le malheureux et tout redevint encore silencieux dans cet appartement qui venait d'être témoin de tant d'incidents divers.

X

LA DAME BLANCHE.

Le lendemain, la servante, en allant au marché, raconta à toutes ses connaissances les histoires de revenants qui s'étaient, disait-elle, passées pendant la nuit dans la vieille maison qu'elle habitait avec ses maîtres.

Elle avait entendu pendant que tout était silencieux, vers minuit, des chuchotements, puis un grand cri suivi d'un bruit sourd. Prise de peur, il lui fut impossible de se rendormir, et, tremblant de tous ses membres, elle avait passé ainsi plusieurs heures dans son lit ; puis s'étaient fait entendre de nouveau et très distinctement, dans le corridor, des pas de revenants, et ensuite des gémissements et des soupirs qui avaient fini par se perdre peu à peu dans le lointain. Vers le matin seulement, il lui avait été possible de fermer les yeux.

Les auditeurs de la servante, après avoir mûrement réfléchi, furent tous d'avis que ces apparitions

ne pouvaient venir que de la comédienne, qui, la veille, était restée si longtemps chez Van der Werft, avec lequel, d'après ce que racontait la vieille domestique, elle s'était exprimée dans une langue étrangère.

Les curieux qui avaient écouté cette étrange histoire, se dispersèrent bientôt dans la ville et racontèrent naturellement de tous côtés les méfaits de la sorcière, la faisant encore plus noire qu'elle ne l'était, et amplifiant considérablement ce qui leur avait été raconté; car dès cette époque, les bons habitants de Darmstadt étaient aussi habiles que leurs descendants le sont encore aujourd'hui pour enjoliver une histoire.

Le bruit d'une autre aventure de revenant se répandit le même matin dans la ville; mais celle-ci paraissait plus véridique et plus croyable, car elle venait directement du château. Dans la même nuit on avait vu la « Dame blanche, » ce qui signifiait que la maison princière était menacée d'un grand malheur.

Cette apparition extraordinaire, qui ne s'était pas montrée depuis plusieurs siècles dans le château de Darmstadt, fut mise par le peuple sur le compte de la Valoy. Celle-ci habitait le château depuis plusieurs jours, et les bons citadins, en la voyant s'y installer, avaient prophétisé de grands malheurs; ce qui commençait à se vérifier.

Les prophètes bourgeois n'en furent pas fâchés, la répulsion inconsciente qu'ils ressentaient pour Manon ne fit qu'augmenter Il ne s'agissait que d'avoir un prétexte pour donner à cette haine une grande portée et changer les habitants de la résidence du

landgrave, ordinairement doux et paisibles, en fanatiques et en rebelles. L'apparition de la Dame blanche était vraie cette fois ; on en parlait avec terreur, et elle avait répandu l'effroi dans le château et dans la ville. Cette croyance des habitants du palais ne faisait rien présager de bon, car cette vision n'apparaissait que lorsqu'une mort violente devait avoir lieu dans la famille du landgrave, et ne s'était jamais montrée qu'en ces occasions.

Ernest Louis, dès le matin en déjeunant, après avoir lu son journal, apprit cette nouvelle par Manori. Cela l'impressionna vivement. Il songea malgré lui à la mort, car il pensait que c'était pour lui seul que la Dame blanche avait abandonné momentanément son tombeau. Il mit tout en œuvre pour être exactement renseigné, et les personnes qui prétendaient avoir vu le fantôme furent appelées à la cour, pour qu'il pût juger par lui-même de la vraisemblance de leurs récits.

C'étaient quatre personnes de diverses conditions, qui, peu de temps après, entrèrent dans le cabinet du landgrave, encore toutes saisies de ce qu'elles avaient vu et entendu la nuit précédente.

On questionna la dame d'honneur de la jeune princesse, Mme de Forstner, vieille dame très vénérable, puis le page de la princesse Charlotte, Christian de Hehrbach, qui affirmèrent tous les deux avoir vu les premiers l'apparition ; et ensuite deux suivantes de la dame d'honneur et de sa fille, Mmes Dambmannin et Hartmuthin.

Avant de commencer l'histoire que ces quatre personnes vont raconter, nous devons encore retourner dans la partie du château qui donne sur le

marché, où l'apparition s'est montrée, pour donner une connaissance exacte des lieux témoins de tant de faits extraordinaires.

Cette partie du château se composait, comme nous l'avons déjà dit, de quatre étages et de plusieurs mansardes.

Au premier étage se trouvaient la chancellerie et les archives. Le landgrave habitait le second. Un escalier conduisait au troisième, à la chambre des étrangers, à la galerie de tableaux du château qui était de plain pied avec la grande salle impériale et à plusieurs ailes du château. Au-dessus de ces pièces rarement habitées; au quatrième, se trouvaient l'appartement de la princesse Charlotte, celui de sa dame d'honneur, Mme Forstner, et de sa fille, ceux des pages et d'autres serviteurs.

Immédiatement au-dessus de Mme Forstner habitait dans le premier étage mansardé, comme nous le savons, la comédienne française avec son frère Armand.

Tous ces étages étaient situés du côté ouest du château et se trouvaient en communication avec la partie nord par de longs corridors. Là, le landgrave avait encore plusieurs appartements habités d'ordinaire par les jeunes princes, mais qui, en ce moment ne l'étaient par que le jeune Ernest-Louis; son frère aîné, l'héritier du trône, étant en voyage.

François-Ernest avait aussi été appelé près de son père pour entendre les rapports faits sur la Dame blanche.

Le jeune homme, d'habitude fort gai, semblait pâle et rêveur, et absorbé dans ses pensées. Pendant qu'il écoutait le récit, la suivante de la dame d'hon-

neur, Mme Dambmannin, s'exprima ainsi avec force gestes :

— Me trouvant hier au soir dans ma chambre avec Mme Hartmuthin, l'envie me prit de faire du café, car j'avoue que j'aime beaucoup cette délicieuse boisson que depuis peu de temps on a importée à la cour. Tout était tranquille, il pouvait être onze heures, la Valoy rentrait avec son frère, et ils se rendaient à leur appartement situé au-dessus du mien. Comme j'étais là avec ma compagne, Mme Hartmuthin, à causer tranquillement et à prendre le café, j'entendis du bruit dans le corridor qui conduit au château. Je me levai, j'ouvris doucement ma porte et je regardai. Le corridor était noir et sombre, seulement un reflet de lune paraissait de temps en temps.

Tout à coup, je vis au bout de la galerie qui conduit à la salle impériale, et juste à l'instant où Mme Hartmuthin remplissait sa tasse pour la septième fois, quelque chose de blanc qui semblait s'avancer vers moi. Cette apparition s'étant approchée d'une des fenêtres, j'aperçus à ma grande frayeur une forme longue, enveloppée dans un linceul blanc qui la recouvrait de la tête aux pieds ; mais une figure pâle me regarda avec des yeux étincelants. Mme Hartmuthin, étonnée de me voir laisser refroidir mon café, s'avança curieusement vers moi et poussa un cri de frayeur en apercevant le fantôme. Celui-ci se rapprocha alors lentement... lentement jusque vers l'escalier qui conduit aux mansardes et disparut à l'entrée. Alors, toutes deux, saisies de peur, nous nous sommes refugiées dans l'appartement de Mme Forstner, et après l'avoir réveillée, nous lui

avons raconté la cause de notre visite à pareille heure.

Madame la dame d'honneur s'est aussitôt levée et habillée, puis a envoyé Mme Hartmuthin pour appeler plusieurs pages de service, et surtout le jeune Herhrbach. Ceux-ci sont arrivés tout de suite et ont écouté à la porte, où ils ont également entendu les pas lourds du fantôme. Enfin le fantôme a descendu l'escalier à environ dix pas de la porte où nous étions, et là, tout le monde l'a vu clairement. Quoiqu'il fît encore sombre, nous avons parfaitement reconnu la Dame blanche. Au même moment, l'apparition s'est retournée vers nous, et nous a menacés du geste en nous regardant avec des yeux à faire rentrer sous terre les plus braves. Puis le fantôme s'est remis en marche, traînant après lui son long linceul blanc, et a disparu à l'autre bout du corridor. Tout cela a été vu par les propres yeux de toutes les personnes présentes. Elles peuvent l'affirmer sur l'honneur, et je suis sûre qu'elles sont prêtes à en faire le serment.

Mme Dambmannin termina ainsi son récit. La dame d'honneur et le jeune Herhrbach répondirent à diverses questions du landgrave que ce qu'elle venait de dire était l'entière vérité.

L'instruction étant terminée, les quatre témoins furent congédiés, et le landgrave resta seul avec son fils et son valet de chambre Manori.

— Ainsi, le fantôme s'est dirigé du côté des mansardes et vers la chambre habitée par la Valoy ? dit après une pause le souverain en réfléchissant, et son regard semblait chercher celui de François-Ernest : si la Dame blanche avait disparu dans ces régions

supérieures, je saurais à quoi m'en tenir sur son apparition. Cela me rappelle une aventure galante du duc de Buckingham, qui, déguisé en revenant par l'intrigante de Chevreuse, parcourait les corridors du Louvre, pour gagner inaperçu l'appartement de la reine... Et où étais-tu donc quand le fantôme s'est montré ? demanda-t-il tout à coup à son fils en le regardant fixement.

— J'étais dans la maison de Persius. J'y restai assez longtemps, car le jeu ne voulait pas se terminer ; il pouvait être minuit et demi quand je partis et que je traversai le pont du jardin de Monseigneur.

Il se fit un silence ; puis Manori reprit :

— Son Altesse a dit la vérité. Le conseiller de Kametzki faisait partie de la société qui était chez M. de Persius. Je l'ai vu ce matin, et il m'a dit avoir accompagné monseigneur jusqu'au pont. Le garde de service a affirmé aussi que la tour aux cloches avait juste sonné une heure lorsque Son Altesse est rentrée au château.

— Ainsi, je suis espionné par vous ? s'écria le prince en courroux, en fixant le valet de chambre.

Celui-ci ne se laissa pas intimider par la colère ni par le regard du jeune homme; il répondit en souriant et en s'inclinant :

— Il est heureux pour Votre Altesse qu'il en ait été ainsi, car sans cela votre auguste père aurait pu douter de votre parole... et peut-être soupçonner autre chose de monseigneur, par exemple une aventure comme le duc... Comment s'appelle-t-il donc? de Bockenheim, je crois. Je pense, dans ce cas, n'a-

voir fait que mon devoir et j'espère en être remercié.

— C'est bien, Manori, reprit le landgrave, riant malgré lui du nom du premier ministre anglais, que son valet de chambre écorchait si bien. Du reste, nous ne voulons pas encore nous prononcer, ni croire à rien ; nous attendrons patiemment ce qui pourra survenir. Nous sommes tous dans la main du Seigneur, et rien n'arrive sans sa volonté.

— Amen ! répondit le valet de chambre.

Le jeune prince, reprenant son air rêveur, se leva et prit congé de son père.

Quand le landgrave eut de nouveau recommandé à Manori de l'avertir si l'apparition de la Dame blanche se renouvelait, il le congédia à son tour et se mit à réfléchir sur cette histoire fantastique.

François-Ernest se rendit dans ses appartements où son valet de chambre François l'attendait.

Le prince se jeta sur une chaise, et quand François s'approcha de lui le sourire aux lèvres, il lui dit d'un ton sévère :

— J'ai eu tort de te laisser faire cette folie, le fantôme a mis en émoi la ville et le château, mon père aussi, et cela peut avoir des suites fâcheuses.

— D'abord, Altesse, le résultat en sera que le passage qui conduit à l'appartement de la Valoy sera libre, car personne, maintenant que la Dame blanche s'est montrée dans ces parages, n'osera s'aventurer la nuit dans les corridors ni dans l'escalier qui mènent chez elle... comme je vous l'avais prédit. Ha ! ha ! reprit le valet en partant d'un franc éclat de rire, pendant que le prince gardait le silence, monseigneur aurait dû voir la peur de ces pauvres

femmes, quand, couvert de mon long drap blanc, je me suis tourné vers elles et que je les ai menacées du bras. J'ai dû me retenir pour ne pas éclater, ce qui n'aurait nullement convenu à un fantôme ; surtout à la Dame blanche. Laissez-moi encore faire cette promenade nocturne plusieurs fois, et monseigneur pourra aller en plein jour chez la Valoy sans être vu ni inquiété par personne.

— Je ne veux plus en entendre parler ! s'écria le prince ; je ne veux pas avoir un tel péché sur la conscience ; j'attendrai plutôt patiemment, et tâcherai d'arriver près de la Valoy par d'autres moyens.

— Monseigneur ne fera pas cette faute ! s'écria le valet de chambre ; tout est en bon chemin. Mais songez donc quel scandale éclaterait si vous étiez vu par les habitants du château, vous rendant dans la mansarde de la comédienne. Du reste, la Valoy ne se permettrait pas... vous la connaissez... mais si le passage est libre, les visites peuvent se faire sans difficulté et en toute assurance, et Mlle Valoy sera assez fine et assez raisonnable pour les supporter... Laissez-moi jouer au revenant encore plusieurs fois, cela me fait trop de plaisir... et je parie ma tête que pas une âme ne se montrera plus dans les escaliers qui conduisent au passage, ni le jour ni la nuit.

Le jeune homme hésita. Il sentait que cette manière d'agir était peu digne d'un prince, mais il se laissa convaincre par l'insistance de son valet. Sa passion pour la comédienne qui habitait sous le même toit reprit le dessus, et le résultat de cette conversation fut que, malgré lui, l'apparition du fantôme se renouvelait ; le malin François fut autorisé, comme

par le passé, à faire pour le mieux, dans l'intérêt de l'amour de son maître.

Le jour suivant, le jeune homme se rendit chez la comédienne, qu'il savait seule, et tout arrivait comme François le lui avait prédit, c'est-à-dire qu'il trouva libres les corridors et l'escalier qu'il avait à traverser, et il put, sans être vu, passer chez Manon.

La comédienne, d'abord surprise, repoussa toutes les attaques du prince en plaisantant d'une façon si adroite et si spirituelle, que son adorateur rentra dans ses appartements en formant de nouveaux projets et espérant être plus heureux une autre fois.

Le même soir, c'était la nuit du samedi au dimanche, la Dame blanche reparut.

Il pouvait être onze heures et demie; le landgrave ayant près de lui Manori, allait se faire déshabiller, lorsque le page de Herhbach, pâle et sans souffle, se précipita dans son cabinet en lui annonçant que la Dame blanche s'était montrée de nouveau au troisième étage, dans le corridor.

Le souverain, généralement calme, fut saisi de cette nouvelle; mais au bout de peu d'instants il reprit son sang-froid. Il sortit d'un tiroir une paire de pistolets, les fit charger par Manori, puis il remit vivement son habit, prit les pistolets et son épée, et ordonna à son valet et au jeune page de l'accompagner.

Il était décidé à poursuivre le fantôme et à le démasquer; afin d'être fixé sur cette apparition étrange, il recommanda donc à ceux qui le suivaient les plus grandes précautions et le plus de calme possible.

Le valet de chambre, petit et ventru, prit un candélabre en tremblant, et tous les trois quittèrent

l'appartement, se dirigeant vers le passage qui conduisait aux deux escaliers.

Le page, d'abord, voulait faire monter au prince le premier escalier qui était dans le château même, mais le landgrave fut d'un avis différent.

— Non, dit-il, le fantôme peut avoir terminé sa ronde, et, dans ce cas, il disparaîtra dans le corridor qui conduit à la salle d'honneur. Ainsi, nous devons aller de ce côté pour le rencontrer.

Il s'éloigna rapidement, passa près du premier escalier, et arriva bientôt au second qui se trouvait du côté opposé et qui conduisait également au vestibule.

— Que Dieu soit avec nous! murmura-t-il à ceux qui l'accompagnaient en se préparant à monter, suivi de près par ses compagnons plus ou moins rassurés.

Dès la première marche, nos trois personnages restèrent stupéfaits, car tout en haut, à l'entrée du corridor, se tenait la Dame blanche, enveloppée dans un drap blanc facile à voir, malgré l'obscurité qui régnait ; mais elle disparut aussi vite qu'elle s'était montrée.

— En avant! s'écria le landgrave.

Et il monta courageusement, suivi par Manori et le page.

Revenons maintenant un peu à la Dame blanche, cause de tout ce tumulte.

François, enveloppé comme d'habitude, avait déjà commencé sa promenade. Il débuta par suivre le corridor de l'étage supérieur conduisant aux appartements de Manon; il rencontra quelques peureux qu'il mit en fuite. Parmi eux se trouvait le jeune page

qui regagnait son appartement, quand il aperçut cette apparition. Arrivé devant la porte de Manon, le fantôme avait poussé des gémissements, puis s'était empressé de descendre l'escalier pour rentrer chez lui en se dirigeant du côté non habité du château où se trouvait la salle d'honneur. A l'autre escalier l'attendait une surprise peu agréable, car la clarté se fit tout à coup, et peu d'instants après, il aperçut, au reflet des bougies que Manori tenait, le landgrave lui-même, l'épée à la main, et à coup sûr à la poursuite de la Dame blanche.

Que devenir? que faire? François, malin d'habitude, hésita et perdit la tête. Devait-il aller en avant ou regagner les mansardes et fuir, afin de se cacher dans les nombreux couloirs? Cette dernière pensée lui offrait sans doute plus de sécurité, il tourna sur lui-même et disparut.

Ramassant son drap, il monta aussi légèrement que possible le grand escalier conduisant aux mansardes.

Mais il rencontra un nouvel obstacle sur sa route: la porte par où l'on arrivait aux étages supérieurs était fermée, et le fuyard dut reprendre le chemin de l'appartement de Manon. La sueur ruisselait sur son front! S'il pouvait seulement se débarrasser de son drap blanc? Sa présence à cet endroit et à une pareille heure, trouverait une excuse, car le fantôme pourrait lui avoir fait peur comme à tant d'autres, et on supposerait naturellement qu'il s'était sauvé. Mais que faire de son drap? où le cacher? Il ne pourrait pas le laisser tomber...

En proie à une frayeur mortelle, il était déjà près de la porte de Manon, et il entendait distinctement

les pas de ceux qui le poursuivaient. A la clarté d'une fenêtre du corridor, il aperçut une petite porte dans la muraille, il était sauvé, il se précipita sur cette porte qui s'ouvrit. François prit cet enfoncement pour une armoire, y jeta son drap blanc, puis il respira plus librement et referma l'ouverture. Les preuves qui pouvaient le compromettre avaient disparu; sans perdre de temps, il s'élança vers l'escalier principal.

Tout cela avait été l'affaire d'un instant; ce qui suit se passa plus rapidement encore.

Le valet de chambre, arrivé en haut des marches, juste devant la porte de Manon, vit tout à coup de la lumière au-dessus de lui. En même temps il aperçut plusienrs mousquetaires portant des bougies, suivis de près par le capitaine Miltitz, qui venait au secours du landgrave, et cette troupe se disposait à monter.

Le regard que le pauvre François jeta de ce côté lui fit voir que l'on tenait à prendre le fantôme vivant, car il aperçut des lumières dans toutes les directions. Désespéré, il regarda de nouveau le corridor; mais celui-ci se trouva brusquement éclairé par la bougie que portait Manori, et le landgrave, suivi de ceux qui l'accompagnaient, se préparait à monter l'escalier au moment où le capitaine, avec les deux mousquetaires, était déjà si près du malheureux serviteur que quelques reflets de lumière tombaient sur lui.

L'infortuné valet se crut perdu; une peur terrible s'empara de lui, une sueur froide inonda son corps, ses membres tremblèrent et ses dents s'entrechoquèrent violemment.

Mais une espèce de miracle tira le pauvre diable de sa position critique.

La porte devant laquelle il se trouvait s'ouvrit doucement, et Manon apparut sur le seuil. Sa main saisit celle de François et le fit entrer dans l'appartement, puis tout se referma sur eux, juste au moment où le landgrave et sa suite paraissaient à l'extrémité du corridor, et qu'un grand cri poussé par l'un des mousquetaires, sur l'escalier supérieur, annonçait que l'on avait vu quelque chose de suspect, peut-être le fantôme.

Manon, qui, la veille, avait entendu parler de l'apparition, n'était pas encore au lit. Les plaintes et les gémissements de François, debout devant sa chambre, avaient frappé son oreille. A ce bruit, sa curiosité s'était éveillée, et s'étant approchée sans bruit de la porte pour voir ce qui se passait d'extraordinaire, par une petite porte grillée qui existait dans l'épaisseur du bois, elle avait entrevu le domestique François, tout grelottant : elle remarqua sa frayeur et devina le danger qui le menaçait. Quoiqu'elle en comprît tout de suite la cause et qu'elle ne l'approuvât pas, elle eut pitié du valet, et, n'écoutant que son cœur, sans réfléchir aux conséquences qui pourraient en résulter, elle résolut de venir à son secours, ce qu'elle fit fort à propos.

Pendant que le malheureux tremblait de tous ses membres dans l'antichambre de Manon, et la remerciait à genoux de sa délivrance inespérée, la jeune femme, debout devant lui, écoutait attentivement, car, précisément devant sa orte, les deux troupes venaient de se rejoindre

Miltitz, avec ses mousquetaires, était arrivé le

premier en haut de l'escalier, devant l'entrée du logis de la comédienne. Il devait avoir vu aussi la même chose que le soldat dont le cri avait attiré l'attention, car son œil lança un éclair, ses lèvres se crispèrent de rage, tandis qu'une rougeur subite illuminait son visage. Il tira son épée, et, n'écoutant que sa colère, il voulait, avec la poignée de son arme, frapper à la porte de Manon, quand il aperçut le landgrave, qui lui intima l'ordre de s'arrêter. Le prince s'avança lentement, s'informa de ce que le capitaine et le soldat avaient vu, et de la cause de leur exaspération.

Miltitz restait muet... Il n'osait raconter ce qu'il venait de voir. Quelqu'un au château qui avait le droit, à l'heure qu'il était, de pénétrer dans l'appartement de la Valoy... c'était impossible!... Et pourtant, il avait vu une forme humaine disparaître par une porte ouverte sans bruit, et refermée vivement. Son cœur criait vengeance; il jurait malheur et mort à l'imprudent, quel qu'il fût.

Le landgrave, calme et souriant, n'obtint aucune réponse du jeune officier. C'est alors que le mousquetaire, dont le cri avait été enteudu du landgrave, se risqua à faire quelques pas en avant, en murmurant des paroles inintelligibles qui firent comprendre qu'il était prêt à parler si Son Altesse l'ordonnait.

Un regard irrité tomba sur le pauvre soldat, mais le landgrave lui ayant ordonné froidement de dire ce qu'il avait vu, celui-ci, dans son zèle, raconta en peu de mots, qu'en faisant la chasse au fantôme il l'avait aperçu en haut des marches, devant la porte qu'il montrait du doigt, et que, au lieu de la Dame blanche, il avait vu parfaitement un individu en ha-

bit foncé, en chair et en os, car il ne s'était pas évanoui dans l'air, mais qu'il s'était simplement contenté de disparaître dans l'épaisseur de la muraille.

Le landgrave écouta tranquillement le récit de cet enfant du pays et ne répondit rien.

Il était devant la porte de Manon, le doigt levé pour frapper, mais il ne le laissa pas retomber.

Il revint à ses pensées. Il sentait que le soldat avait dit la vérité; mais la colère rentrée du capitaine lui en disait bien davantage. Qu'avait il besoin de faire de nouvelles recherches pour trouver le fantôme? ce qui ne pouvait produire que de l'esclandre sans amener aucun bon résultat. Il lui suffisait de savoir, et cela ne faisait aucun doute pour lui, que ce n'était pas la Dame blanche que l'on avait vue, que tout ce qu'on racontait n'était qu'une plaisanterie dont il n'avait pas besoin de s'inquiéter. Mais qui donc, à la manière de Buckingham, avait pu pénétrer dans l'appartement de Manon si mystérieusement et avec tant de précaution? Cela ne pouvait être, et il en était convaincu, qu'une seule personne de la cour qui lui était bien proche.

Il ne voulut pas, pour le moment, s'en occuper davantage, et se contenta de ce qu'il savait.

Il se retourna gaiement vers le capitaine et le regarda; celui-ci était toujours le même. Le landgrave lui fit comprendre que les recherches dans le château étaient terminées; qu'ils ne trouveraient rien, puisqu'il n'y avait rien à trouver. Tout le monde s'était trompé, particulièrement le jeune de Hehrbach, qui, le premier, avait apporté cette nouvelle alarmante, et chacun devait regagner tranquillement sa chambre, avec la ferme conviction qu'au-

cune Dame blanche, qu'aucun fantôme ne s'était montré.

Toute discussion sur l'apparition cessa, quoique beaucoup de personnes peureuses ne fussent pas de l'avis du landgrave, et surtout le petit de Hehrbach et Manori qui juraient, et ils en avaient le droit, qu'ils avaient réellement vu la Dame blanche.

Le landgrave donna le signal de la retraite et descendit l'escalier, précédé de Manori qui l'éclairait, et suivi du capitaine qui ne put se décider à quitter la place sans jeter un regard irrité sur l'appartement de Manon.

Derrière la porte se tenait la Valoy, toujours immobile et écoutant. Quoiqu'elle n'eût pas compris les paroles du soldat, qui parlait en allemand, elle avait deviné ce qu'il devait avoir dit et ce qu'on avait pu remarquer; comprenant ce que le prince et de Miltitz pensaient de l'aventure de la soirée, des larmes de honte et de rage montèrent à ses yeux. Il ne lui aurait fallu faire qu'un mouvement pour se justifier, pour se réhabiliter; elle n'avait besoin que d'ouvrir la porte, d'ordonner à François de sortir, et tous les soupçons eussent disparu. Mais alors le malheureux se serait trouvé dans une position terrible. Par compassion et par fierté, elle ne fit rien, et toutes les personnes présentes, le prince et le capitaine compris, quittèrent le corridor avec des idées peu flatteuses pour sa moralité.

Mais, dans une position aussi critique, le hasard devait venir en aide à Manon, lui faire rendre l'estime de tous, et en même temps convaincre les plus superstitieux que l'apparition d'un fantôme n'avait jamais existé.

Après avoir descendu trois escaliers, les poursuivants de la Dame blanche s'arrêtèrent sur le corridor où se trouvaient les appartements du prince. Tout à coup la porte y conduisant s'ouvrit, et François-Ernest, que le landgrave croyait à un tout autre endroit, en sortit une bougie à la main et s'avança d'un air inquiet vers son père.

Ernest-Louis pâlit, il chancela et fut obligé de s'appuyer sur son valet, tandis que la figure courroucée du capitaine rayonnait de joie. Ainsi ces deux hommes s'étaient trompés ; l'un en témoigna une vive joie, l'autre en ressentit une grande frayeur.

François-Ernest n'était donc pas le fantôme supposé ; et pourtanl on en avait vu un : cela ne pouvait être quelqu'un de la cour... C'était donc alors réellement une apparition surnaturelle, présageant quelque malheur au château. Le landgrave en était déjà tout alarmé.

Le jeune prince dit qu'il avait entendu parler du fantôme, et qu'inquiet pour son pére, qu'il croyait accompagné seulement de son valet, il avait craint qu'il ne se trouvât dans un grand danger, et qu'il accourait pour le tranquilliser. En réalité, c'était pour défendre son malheureux domestique et détourner l'orage de sa tête, car, en définitive, François n'avait accompli ces exploits grotesques que pour être agréable. Il ne fut pas peu surpris de voir l'impression que sa présence fit sur son père et sur son ami de Miltitz, et tandis qu'il s'avançait au devant du landgrave, un signe de tête fit comprendre au capitaine qu'il eût à venir aussitôt près de lui pour rendre compte de ce qui s'était passé ; Miltitz

comprit le signe et y répondit par une légère inclinaison de tête.

Enfin, le landgrave, fatigué, abattu, congédia en peu de mots son escorte militaire et le page et rentra dans ses appartements, suivi de François-Ernest et de son valet de chambre ; mais il n'eut qu'une courte conversation avec son fils, lui demandant seulement s'il croyait qu'il se passât réellement quelque chose de surnaturel dans le château.

François-Ernest dit toute la vérité à Miltitz : il lui apprit que le fantôme n'était autre que son valet de chambre, et lui raconta tous les détails de tout ce qui était arrivé pendant la nuit.

François parut bientôt et confirma le dire de son maître.

Sitôt que la tranquillité s'était rétablie au château, François avait quitté Manon, son sauveur, et d'un pas rapide s'était empressé de regagner les appartements du prince, entièrement guéri de l'envie de faire le revenant et de venir en aide aux amours de son maître.

Dans le corps de garde du château, une dispute s'élevait en ce moment entre deux mousquetaires, pendant qu'ils racontaient à leurs camarades l'aventure étrange dont ils avaient été témoins pendant la nuit.

L'un en effet, qui avait vu quelque chose, ne voulait pas en démordre, il soutenait que le fantôme n'en était pas un ; qu'au lieu de la Dame blanche, c'était tout simplement un homme.

L'autre, qui n'avait rien vu, mais qui soutenait avoir aperçu quelque chose, jurait ses grands dieux que c'était la Dame blanche qui se trouvait en haut

de l'escalier, devant la porte de la comédienne. Ceci, il l'avait vu distinctement de ses propres yeux, c'était là qu'elle avait disparu, et ce fantôme blanc, bien certainement, avait été attiré au château par la sorcière.

Bientôt, tous les soldats qui composaient le corps de garde furent de cette opinion, et le pauvre diable, qui avait été réellement témoin de l'apparition, dut se taire, tout en maugréant contre la bêtise du genre humain en général et contre celle de ses camarades en particulier.

Le landgrave chercha vainement dans son lit le repos dont il avait tant besoin. Un pressentiment funeste le tourmenta, comme si un malheur le menaçait ; il fut ainsi agité pendant toute cette nuit, qui lui parut longue comme l'éternité.

Ses craintes devaient bientôt se réaliser, car ce fut la dernière nuit que le landgrave passa au château de ses pères, et l'apparition de la Dame blanche devait avoir des suites funestes et terribles.

XI

L'INCENDIE DU CHATEAU.

Au feu!.., au feu!.,. au feu!...

Ce cri sinistre retentissait à travers la ville, tandis que du toit du château du landgrave donnant sur le marché et près de l'appartement habité par la Valoy, s'échappait une fumée noire et sombre, devenant à chaque seconde plus épaisse. On apercevait dans ce nuage compact des étincelles rouges qui brillaient malgré la clarté du jour, car l'horloge de la tour aux cloches, avec ses aiguilles de fer, venait de marquer la première heure de l'après-midi.

C'était un dimanche, jour qui avait suivi la nuit où était apparu le fantôme.

Les habitants de Darmstadt, bourgeois, soldats, femmes et enfants, couraient de tous côtés en poussant des cris de terreur. A ce tumulte, vint se mê er le bruit sinistre du tocsin.

L'église du château avec sa cloche d'alarme, frappant les airs régulièrement, appelait les bourgeois au secours, tandis que, selon une ancienne coutume, uu drapeau rouge indiquait la direction du feu. Mais cela n'était pas nécessaire en cette circonstance, car l'édifice qui brûlait dépassait de beaucoup les maisons, et le gros nuage noir qui s'étendait au-dessus de tout le toit, indiquait aux habitants les plus éloignés où se trouvait le foyer de l incendie.

Les hôtes du palais fuyaient épouvantés. Le landgrave allait se mettre à table lorsqu'on lui apprit la terrible nouvelle que le feu était dans sa demeure, au-dessus du logement de la Valoy, et prenait de moment en moment plus d'extension.

Les femmes poussaient des cris de terreur, mais le prince leur ordonna ainsi qu'à son fils, de quitter le château sur-le-champ et de chercher un asile dans une maison voisine.

Lui-même voulait rester pour porter secours aux malheureux et les aider à s'échapper. Mais bientôt l'on ne put plus passer à travers les escaliers et les corridors. Une fumée étouffante, descendant d'en haut, commençait à les remplir, on devinait qu'il n'y avait pas une minute à perdre.

C'est alors que le prince se vit forcé de quitter la résidence, sans perdre un instant, car elle était encombrée d'individus qui cherchaient à sauver au moins une partie du mobilier princier.

Enfin, arrivé sur le marché, le landgrave jeta encore un regard sur le point d'où la fumée sortait plus épaisse, et vit des flammes s'échapper du toit comme de longues piques s'elançant vers le ciel.

Les yeux pleins de larmes, il tourna avec sa suite le dos au château que ses pères avaient bâti, et se rendit dans un bâtiment qui servait de rendez-vous de chasse.

François-Ernest avait quitté son père malgré lui, et avec son ami, le jeune Schack, qui se trouvait en ce moment à table à côté de lui, il avait pris le pont du jardin des Seigneurs et était rentré au château dans ses appartements, afin, disait-il, de sauver des papiers et autres valeurs précieuses. Mais son retour avait un tout autre motif.

Il serait difficile de décrire le tumulte qui régnait devant le bâtiment en flammes.

La première chose à sauver c'était les archives et les actes de la chancellerie. Des bras innombrables attrapaient au vol les paquets et portaient sur le marché documents, actes et sous-seings dans des maisons environnantes.

Des hommes plus courageux pénétraient dans les appartements supérieurs proches de l'incendie, et cherchaient à sauver les effets de la jeune princesse et les meubles rares de la salle d'honneur. Le dévouement et le bon vouloir se montraient de tous côtés, car les bourgeois aimaient leur souverain et voulaient le lui prouver en cette circonstance douloureuse.

Des détachements de mousquetaires et de cavaliers se tenaient près du fossé rempli d'eau dont le château était entouré ; ils étaient très bien placés et essayaient avec des pompes d'arrêter les progrès des flammes, tandis que d'autres, aidés par des bourgeois, traînaient de longs tuyaux en toile et en cuir. Mais tous ces efforts furent infructueux ; le feu était

trop violent, et les moyens pour l'éteindre bien insuffisants.

Une pauvre cigogne qui avait fait son nid au sommet d'une cheminée de l'édifice incendié cherchait à arrêter les flammes, en portant continuellement de l'eau dans son nid, car ses petits ne pouvaient pas encore voler. La malheureuse bête ne s'arrêta que quand la cheminée s'écroula avec fracas, engloutissant sa progéniture. Alors, elle plia ses ailes et se laissa tomber elle-même dans le gouffre qui lui avait ravi tout ce qu'elle aimait.

Tous les personnages en scène dans ce récit travaillaient au sauvetage. Quand Balzer eut bravement sonné la clochette de sa tour Blanche, dont on entendait, au loin, les sons clairs et argentins, il s'arrêta, quitta sa demeure et marcha droit au feu. Van der Werft en fit autant. Indisposé depuis la soirée que la comédienne avait passé chez lui, le cri sinistre : « Au feu! » était arrivé à ses oreilles au moment où il allait se mettre à table avec sa fille.

Un regard qu'il jeta au dehors lui montra l'imminence du péril et lui fit voir que le feu avait éclaté au-dessus des appartements habités par la Valoy. Tout à coup il retrouva son ancien courage, et recommandant son enfant épouvantée à la vieille gouvernante, il se précipita hors de la maison dans la direction du château en flammes, malgré les prières et les pleurs de Blanche, absorbé par une seule pensée, celle de trouver Manon et de la sauver.

Mais Van der Werft n'était pas le seul qui pensât à l'artiste française.

Dans la foule occupée à combattre l'incendie, le

nom de Manon circulait de côté et d'autre, d'abord tout bas, puis plus fort et avec colère. La comédienne pouvait seule être la cause de ce malheur : le feu avait éclaté dans ses appartements comme tout le monde pouvait le voir clairement.

Les flammes poussées par un fort vent d'ouest s'étendaient de plus en plus, et la fumée devenait plus épaisse. Des myriades d'étincelles s'élançaient dans l'air et menaçaient les maisons environnantes et tout le nouveau quartier. Déjà le toit chancelant avait disparu sous des langues de feu et des nuages de fumée. Les flammes sortaient déjà des étages inférieurs habités par Mme de Forstner et les dames d'honneur, une fumée noire et des étincelles s'échappaient également de la chambre du landgrave, signe évident que le feu y exerçait ses ravages et que tout le château était définitivement perdu. Mais plus l'élément terrible faisait de progrès, plus les braves habitants de la ville travaillaient avec zèle pour conserver une partie des biens de leur seigneur et maître, et leurs efforts aboutirent à quelques résultats heureux.

Tandis que l'incendie, continuant avec rage, dévorait trois bâtiments malgré le courage et le zèle déployés par les bourgeois de Darmstadt, des cris retentirent subitement à un coin du château, près du marché, et on entendait distinctement ces mots :

— La sorcière... la voici... l'incendiaire... saisissez-la... lapidez-la... jetez-la dans les flammes...

Tous ces cris ne formèrent bientôt qu'une seule clameur retentissant clairement à travers les airs. Cela ne présageait rien de bon.

Avant d'aller plus loin, ramenons le lecteur pour un moment dans le château, à l'endroit même où avait commencé le sinistre, afin de faire comprendre en peu de mots la cause de la catastrophe qui venait tout à coup d'éclater sur le château et sur ses habitants.

On se rappelle que, dans la nuit qui avait précédé l'incendie, François, enveloppé dans un drap en toile, s'était débarrassé de ce vêtement, qui le changeait en fantôme, en le lançant dans un petit espace noir, qu'il supposait être un placard. Il s'était trompé, ce trou sombre n'était autre chose que l'ouverture d'une cheminée à laquelle aboutissaient tous les poêles des mansardes, et le paquet de linge avait bouché l'étroit conduit et intercepté la fumée.

Le lendemain, les deux suivantes de la dame d'honneur de la jeune princesse, les vénérables duègnes Dambmannin et Harthmuthin, ayant fini leur service, se trouvaient ensemble dans la petite chambre de Mme Dambmannin. Elles voulaient encore un peu causer avant d'aller à la messe et arroser leur conversation sur le prochain de quelques tasses de café qu'elles savaient si bien préparer en cachette.

Tandis que Mme Dambmannin s'occupait à moudre les grains qu'elle avait pris dans la boîte aux provisions, sa compagne essayait de faire du feu à la cheminée qui, avec son manteau large et lourd, tenait presque la moitié de la chambre. Mais elle ne pouvait en venir à bout; le feu ne pouvait pas prendre, malgré toute la peine qu'elle se donnait. La fumée produite par le bois qui s'allumait, au lieu de monter, revenait en avant et se répandait dans le petit appartement. Mme Dambmannin joignit en

vain ses efforts à ceux de sa compagne. Dans sa sagesse elle pensa que le soleil frappait sur la cheminée, et se décida à la fin à renoncer à son projet.

Elles ne purent donc prendre leur tasse de café avant midi, car la petite cloche de l'église du château sonnait pour la troisième et dernière fois, tant elles avaient perdu de temps à essayer d'allumer le feu et à causer.

Elles cachèrent en soupirant les grains de moka et le moulin dans une armoire sûre, prirent leurs mouchoirs et se préparèrent à répondre au plus vite à l'appel de la cloche.

Avant de sortir, Mme Dambmannin ouvrit la fenêtre de sa chambre donnant sur la cour, afin que la fumée pût s'échapper et que l'appartement se trouvàt dégagé; car elle voulait encore renouveler sa tentative de faire le café après le dîner. La porte fut fermée, la clef soigneusement serrée et les deux femmes descendirent rapidement l'escalier, se dirigeant vers l'église, située dans la plus ancienne partie du palais.

L'habitante des mansardes qui demeurait juste au-dessus des deux dames, se préparait aussi à quitter son logis, non pour aller à l'église — cela n'aurait pas été convenable pour une sorcière — mais pour la répétition d'une comédie de Molière qui devait être représentée le soir même. Elle était déjà sortie depuis un instant, et Armand qui n'avait pas besoin d'assister à la répétition, était resté à la maison pour travailler, disait-il; mais réellement pour rester seul et songer à son aise à Blanche, qui occupait toutes ses pensées. Ce souvenir le rendait sou-

vent triste, quelquefois il lui causait de douces émotions.

Manon avait mis sa mante noire et pris congé de son frère en lui promettant qu'à midi la répétition serait terminée, et qu'elle rentrerait vers cette heure; puis elle avait descendu légèrement les escaliers et quitté sans être vue le château, en se dirigeant vers le théâtre.

Armand était peut-être le seul être qui se trouvât dans les étages supérieurs du vaste bâtiment quand le feu commença son œuvre de destruction. Le jeune musicien ne se doutait point que sa vie fût en danger.

La fenêtre que Mme Dambmannin avait ouverte était juste en face de la cheminée ; un courant d'air s'établit; les morceaux de bois empilés dans le foyer, au lieu de se carboniser lentement et de s'éteindre, commencèrent à brûler. L'obstacle de la cheminée qui n'était autre que le drap que le revenant François y avait jeté, s'échauffa bientôt. Peu à peu les étincelles s'élevèrent et s'attachèrent à la toile qui devint en quelques minutes la proie des flammes, et la masse compacte qui empêchait le passage de la fumée commença à diminuer.

Lorsque le drap entier fut en feu, une partie tomba sur les bûches; plusieurs autres morceaux, poussés par le courant d'air, reprirent le chemin du grand conduit de la cheminée et se dispersèrent dans les autres tuyaux qui y aboutissaient. Les flammèches ne montèrent pas directement à l'air libre au-dessus du toit, mais se divisèrent dans les nombreux conduits des foyers des appartements supérieurs.

Tandis que la toile mélangée au bois donnait une

activité terrible à la flamme, les autres débris enflammés s'envolaient plus ou moins directement et lançaient en l'air des étincelles qui eussent pu faire prévoir l'incendie ; mais de la rue on n'aperçut rien, car il était midi, et le soleil dans toute sa force, éclairant très vivement l'édifice, empêchait de voir les flammèches qui retombaient en poussière noire sur les toits.

Un de ces conduits pour la fumée offrit par malheur aux étincelles un autre passage.

Au-dessus du logement de la Valoy, tout à fait dans les combles, se trouvait, comme en divers autres endroits, une petite porte de fer servant d'ouverture pour ramoner les cheminées ; elle était par hasard ouverte en ce moment.

Par ce trou s'envolèrent des morceaux de linge enflammés, qui finirent par tomber jusque dans les mansardes.

Tout ce qui s'y trouvait prit feu, l'incendie se répandit en un clin d'œil, et les poutres qui soutenaient le toit furent atteintes. Sans qu'on s'en aperçût, les flammes gagnaient rapidement du terrain.

Armand, absorbé dans ses pensées, était resté depuis plus d'une heure dans sa chambre. Midi venait de sonner il y avait quelques instants ; la messe et la répétition devaient être terminées.

Le rêveur était toujours absorbé ; il voyait en songe une belle jeune fille aux doux yeux bleus : c'était Blanche. Dans ce nom se concentraient toutes ses pensées et tous ses rêves, et il y serait resté dans cette béatitude jusqu'à l'arrivée de sa sœur, si quelque chose d'extraordinaire n'était venu le rappeler au sentiment de la réalité.

L'appartement se trouvait rempli d'une légère fumée, et une odeur de brûlé s'y faisait sentir.

Armand se leva vivement, oubliant ses heureux songes pour s'occuper de ce qui se passait. Il alla à la cheminée, mais il n'y avait pas de feu. Il ouvrit la porte de la chambre, dehors sur le corridor de l'escalier, tout était tranquille ; on n'y remarquait rien d'alarmant. Il retourna de nouveau à la cheminée, d'où la fumée semblait sortir ; il crut entendre dans le haut un certain ronflement. Que devait-il faire?... Il n'osait donner l'alarme au château, car cela pouvait être un simple accident sans gravité. Il résolut alors de pénétrer dans les étages supérieurs, pour voir si là il découvrirait quelque chose d'extraordinaire.

Laissant la porte de sa chambre entr'ouverte, Armand se dirigea vers le premier escalier conduisant aux mansardes. Mais celui-ci, aussi bien que le second, était fermé — comme François les avait trouvés la veille — il se rappela qu'il existait encore un autre petit escalier qu'il avait aperçu au bout du bâtiment qui servait de communication avec les logements au-dessous des toits. Il courut de ce côté. Tous les passages et tous les corridors conduisant aux étages supérieurs étaient silencieux et déserts. Le musicien atteignit l'escalier désiré, qu'il monta rapidement, et parvint dans un grenier attenant à la partie du château reliant la vieille résidence avec une des ailes des constructions nouvelles. Il s'avança de ce côté, mais devant lui il ne trouva que des obstacles accumulés : des poutres, un amas de vieux meubles mis de côté, des pans de murs. A la fin, cependant, il arriva aux mansardes du château neuf

par un chemin qui n'était autre qu'une large échelle conduisant tout en haut.

Une fois sous le toit du château neuf, Armand ne sentit plus seulement l'odeur âcre du brûlé devenir plus forte, mais vit tout autour de lui des tourbillons d'une fumée épaisse. Plus de doute, le feu était au palais. Avançant de quelques pas, il aperçut au bout du toit des myriades d'étincelles et des flammes qui s'échappaient des combles. La peur empêcha tout d'abord le malheureux de parler, mais il reprit bientôt son sang-froid et se mit à crier de toutes ses forces :

— Au feu!... au feu!...

Mais ce cri ne pouvait être entendu de personne.

Lentement et avec beaucoup de précautions. Armand se rapprocha du foyer de l'incendie ; alors il vit parfaitement les flammes, les fenêtres embrasées et une fumée épaisse qui l'enveloppait de plus en plus. Fou de frayeur et hors de lui, il redoubla ses cris ; mais peines perdues ! Puis il voulut retourner sur ses pas ; il trouva bien la porte conduisant au grand escalier, mais celle-ci, comme celle ouvrant sur le passage, était fermée ; il la secoua violemment, mais rien ne céda, malgré ses efforts et il dut renoncer à sa tentative. Il se vit forcé de reprendre le même chemin et de retourner par où il était venu Les flammes s'élevaient de plus en plus, elles atteignaient le toit, la fumée devenait étouffante. Armand arriva enfin à la porte de communication, mais il ne put réussir à la franchir Il sentait que la chaleur du feu et l'odeur de la fumée avaient considérablement diminué ses forces physiques. Recommençant son travail, il essaya d'ouvrir tout à fait

la porte restée entr'ouverte. Un énorme anneau en fer était attaché au bois. Presque étouffé par la fumée qui l'enveloppait, il tira convulsivement sur cet anneau, mais il ne réussit qu'à ébranler la porte, qui, en revenant brusquement sur elle-même, se referma tout à coup avec un bruit sourd.

Le jeune homme se trouvait pris et se sentait perdu sans ressource, sans aucun espoir de salut ; il était enfermé dans une prison effroyable, dont des tourbillons de flammes et de fumée étaient les gardiens.

Mais, heureusement, devant lui, sur le toit, à portée de sa main, se trouvait une petite lucarne. Cette ouverture pouvait peut-être le sauver... Il l'ouvrit... L'air frais poussé par un vent d'ouest qui entra, donna des forces à Armand ; il respira plus librement. Il essaya de passer par la lucarne, espérant ainsi gagner le toit ; mais le trou se trouva trop étroit.

Il répéta alors son cri :

— Au feu !... au feu !... Au secours !... au secours !...

Mais de l'endroit où il était, qui pouvait entendre son appel désespéré ?

Personne, car tout resta silencieux dans les passages d'alentour.

Il se vit perdu... sans espoir.

Le soulagement opéré par le courant d'air s'affaiblit peu à peu et finit par disparaître entièrement.

La fumée, malgré le vent, redevint maîtresse de cette petite ouverture, et bientôt tout le passage se trouva de nouveau envahi par un nuage noir.

La respiration d'Armand devint oppressée, il

étouffait. Ses mains cachaient ses yeux brûlants : malgré tout, il voyait les flammes s'étendre de plus en plus, et les étincelles, qui s'échappaient par milliers du foyer de l'incendie, se frayer un chemin à travers le toit... Il perdit connaissance et tomba suffoqué à la porte... offrant à l'élément furieux un corps inanimé.

L'office et la répétition étaient terminés.

Le landgrave et sa petite cour venaient de se mettre à table.

Manon aussi était de retour et regagnait ses appartements. Arrivée aux escaliers supérieurs, elle sentit l'odeur de brûlé. Effrayée et tremblante, elle vola vers la porte de sa chambre; celle-ci était seulement entre-bâillée et il s'en échappait une épaisse fumée, tandis que de la cheminée se répandait dans l'appartement une pluie d'étincelles qui avaient déjà mis le feu au parquet et détruit plusieurs meubles.

— Le feu !... Armand !... s'écria la malheureuse.

Mais déjà ce cri avait retenti en divers endroits du château. On avait aperçu la fumée et le tumulte commençait.

Respirant à peine, Manon parcourut le petit logement, cherchant et appelant son frère ; l'appartement était parfaitement vide; rien ne répondit à son appel déchirant... Elle écouta tremblante... Elle avait bien entendu !... On appelait et on criait en français et d'un voix lamentable :

— Au secours !... Au feu !...

Dans cette voix, elle reconnut à son grand effroi celle de son frère.

Elle courut au premier escalier conduisant au haut du château ; mais il était fermé.

Vite, elle s'élança au second escalier de côté, mais là encore, même obstacle.

Elle était comme folle, car les cris : « Au secours ! » se succédaient.

Manon écoutait la bouche béante, ses yeux noirs fixés sur le plafond comme si elle eût voulu le percer... Elle crut avoir de nouveau entendu la voix, mais plus faible. Puis tout devint silencieux.

Quelque chose de terrible avait dû se passer à l'étage supérieur... Quelque malheur était arrivé à son frère Armand...

Elle courut de nouveau au premier escalier.

Aux étages inférieurs se ruait déjà la foule. Le château et le marché retentissaient de cris sourds et lugubres qui montaient jusqu'a elle.

Dans la chambre de la princesse, des bras nom breux enlevaient précipitamment meubles, garde-robe et objets de valeur. Déjà des hommes du peuple aux figures surexcitées grimpaient dans les mansardes et dans les greniers.

Manon supplia ceux qui passaient près d'elle d'ouvrir la porte de l'escalier et de sauver son frère... mais ils ne comprenaient pas le français... et de leurs mains robustes et avec des paroles outrageantes, ils la jetèrent de côté. Puis, voulant voir d'où partait le feu, ils ouvrirent la porte conduisant au grenier.

Manon les devança sur le petit escalier en poussant un cri de joie, mais elle ne put aller jusqu'au bout.

Une fumée épaisse en sortit qui la força de rebrous

ser chemin ; de plus, le passage était intercepté par des planches et des poutres embrasées ; les flammes s'élevaient de toutes parts, et de nombreuses étincelles retombaient en pluie brûlante.

Les hommes du peuple, effrayés, pensèrent qu'il n'y avait plus rien à faire dans les combles. Manon en fut également convaincue. Mais en même temps elle comprit que si le passage du côté où était le point de départ de l'incendie se trouvait impraticable, il pouvait en exister un autre au bout du toit où il lui avait semblé entendre la voix de son frère, elle redescendit donc l'escalier avec les hommes.

Ceux-ci prononçaient des paroles menaçantes.

C'était la sorcière, disaient-ils, qui avait occasionné l'incendie... qui l'avait allumé... La Dame blanche, qu'on avait vue la veille, l'avait annoncé. On devait punir la maudite par le feu même. C'était un devoir de la pousser dans le brasier et refermer la porte sur elle... oui... la sorcière méritait d'y périr étouffée... brûlée !

La pauvre enfant ne pressentait pas le malheur qui la menaçait.

Comme elle s'était trouvée la première à monter l'escalier, elle se trouvait par conséquent la dernière à descendre, en compagnie des hommes qui l'avaient déjà repoussée lors de sa première tentative pour percer la foule qui encombrait la porte.

Un rude poignet saisit la malheureuse femme et la rejeta brutalement en arrière. Ne s'attendant pas à un pareil acte de sauvagerie, elle tomba sur les marches, puis la populace se retira en riant, et on referma la porte sur elle.

La comédienne se trouva ainsi enfermée dans le

gouffre de flammes qui enveloppait également son frère.

La fumée remplissait l'étroit passage de l'escalier où Manon était tombée. Elle étouffait à son tour; la chaleur n'était plus supportable... des étincelles, des charbons ardents tombaient tout autour d'elle.

La clarté des flammes devenait de plus en plus vive ;... des langues de feu envahissaient l'escalier, et, au-dessus de sa tête, elle pouvait voir le spectacle terrible des poutres embrasées tombant les unes sur les autres..., le craquement des bois..., les tuiles se détachant..., elle était perdue... Elle recommanda son âme à Dieu, puis celle de son pauvre frère, probablement déjà mort..., et attendit silencieusement le moment fatal.

Au moment où ses pensées devenaient confuses, où elle ne pouvait plus respirer, un bruit étrange lui fit comprendre que ses vêtements prenaient feu, et elle entendit une voix qui ne lui était pas étrangère crier au milieu des clameurs de la foule, dans le corridor tout près d'elle :

— Manon !... Manon !...

La malheureuse réunit tout ce qui lui restait de forces, elle voulut se redresser et se laissa choir près de la porte, qui rendit un bruit sourd. En même temps, elle essaya de remuer la langue dans cette atmosphère brûlante, et finit par articuler :

— Au secours !... au secours !...

Au même moment, la porte céda, et la pauvre enfant, qui se croyait abandonnée, tomba dans les bras de Van der Werft, qui s'était frayé un passage jusque-là, car il ne cherchait que la comédienne.

En même temps, le prince apparaissait de l'autre

côté du passage, venant de l'ancien château, pour lui porter secours. Il avait laissé de Schack dans sa chambre, lui ordonnant de ramasser ses papiers et divers objets, puis s'était enfui dans la direction de l'appartement de la comédienne. Mais il arrivait encore trop tard.

L'étranger l'avait devancé.

Déjà Van der Werft s'était empressé de porter la Valoy près d'une fenêtre donnant sur la cour pour lui faire respirer l'air ; elle commençait à reprendre ses sens. Il avait d'abord éteint ses vêtements qui brûlaient, et quand le prince s'approcha du groupe, Manon rouvrait les yeux.

— Mon frère ! mon frère ! fut le premier cri qui retentit péniblement dans l'âme du prince et dans celle de son sauveur.

— Où est votre frère? demanda Van der Werft d'une voix qui cherchait à cacher son émotion.

Mais, sans répondre, Manon se précipita dans le passage, vers la deuxième porte conduisant aux mansardes.

— Là-haut... là... dans cette direction, j'ai entendu, il y a peu d'instants, pour la dernière fois. Il doit être là. Oh ! sauvez-le ! sauvez mon frère !

En disant ces mots, elle se mit à genoux devant eux et tendit ses mains suppliantes.

Van der Werft avait franchi rapidement le seuil de la porte, et montait l'escalier qui était rempli de fumée, mais ne brûlait pas, car il se trouvait encore éloigné de l'endroit où l'incendie était le plus violent.

Derrière la porte donnant sur le grenier, où la comédienne gémissait quelques instants auparavant, aussi bien que de l'appartement de la jeune femme,

s'élevaient des flammèches, signe évident que le toit de cette partie du bâtiment était déjà la proie du fléau.

Le feu, poussé par un fort vent d'ouest, s'était étendu du côté de l'est ; c'est pour cela que la partie du château où se trouvaient Manon et ses sauveurs avait été épargnée jusqu'alors ; mais les flammes gagnaient de ce côté, et rester plus longtemps eût pu être dangereux.

— Viens, Manon ! viens, s'écria le jeune prince ; il ne faut pas perdre un instant. Si ton frère est resté en haut, il est perdu, et si nous tardons, nous péririons nous-mêmes... la fumée n'est plus supportable... Partons !...

En disant ces mots, il voulut entraîner la Valoy, mais elle se débarrassa de son étreinte, et le regardant fixement, elle lui dit :

— Comment, monseigneur, je partirais d'ici quand un homme, pour l'amour de moi, a osé pénétrer jusqu'en haut pour sauver mon frère !... s'il en est temps encore!... Arrière!... arrière !...

Mais le prince, surexcité par le danger et emporté par la passion, saisit de nouveau la Valoy et voulut l'entraîner malgré elle de cet endroit dangereux.

Manon, plus nerveuse que le jeune homme, réunissant toutes ses forces, s'en débarrassa pour la deuxième fois, et, le repoussant, elle lui montra l'escalier, puis, se redressant fièrement, lui dit :

— Sauvez-vous seul, monseigneur... ma place est ici...

Avant que le prince fût revenu de son étonnement et eût trouvé le temps de lui répondre, elle

avait déjà franchi l'escalier, d'où la fumée s'échappait comme un torrent. Le prince suivit en tremblant la courageuse enfant ; mais il la vit qui ressortit bientôt des noirs tourbillons qui l'enveloppaient.

Derrière elle marchait Van der Werft, les vêtements en désordre, la figure noircie, et portant dans ses bras le corps inanimé d'Armand. L'étranger, une fois parvenu au grenier, avait couru dans la direction indiquée par Manon, sans s'occuper de la chaleur et de la fumée. Cette partie du toit étant moins large que le reste, était soutenue par un mur qui empêcha Van der Werft d'aller plus loin.

C'est en cet endroit qu'il trouva le corps d'Armand. Il le souleva vivement et se prépara à l'emporter. Il était presque suffoqué par la chaleur intense qui descendait du toit changé en une véritable mer de feu. A peine avait-il pu trouver la sortie, étant obligé de fermer les yeux à cause de l'atmosphère brûlante, qu'il entendit la voix de Manon. La pauvre fille, malgré le danger, était parvenue en haut de l'escalier et venait à son secours.

Il répondit à son appel, et bientôt il se trouva au bas des marches avec son fardeau.

Il fallait maintenant se hâter de quitter au plus vite un endroit aussi dangereux. Le moment était décisif, car non-seulement l'appartement de Manon était en flammes, mais l'étage inférieur se consumait également. Les poutres, brûlées, calcinées, craquaient avec un bruit effroyable suivi de la chute des cheminées et des tuiles. Van der Werft, Armand et Manon étaient les seuls êtres vivants se

trouvant dans cette partie du château, avec le prince qui venait de partir en les précédant.

Le père de Blanche portant Armand et Manon le suivant gagnèrent bientôt l'ancien château. Cet édifice, quoique assez éloigné du feu, était rempli de fumée.

Enfin, ils atteignirent la cour, franchirent le pont et se trouvèrent dans le jardin du landgrave, respirant l'air libre.

Là, le prince les quitta, mécontent de se voir de nouveau supplanté par cet étranger mystérieux, afin d'envoyer du secours à l'asphyxié et surtout pour tranquilliser le souverain qui devait être inquiet de son fils.

Van der Werft déposa son fardeau sur le gazon et considéra avec attention, aux rayons d'un soleil brillant, celui qui était étendu sans connaissance à ses pieds.

On ouvrit ses vêtements, et bientôt, dans ce corps immobile, on découvrit un reste de souffle. Armand était heureusement tombé la face contre terre, ou s'était mis instinctivement dans cette position pour échapper au danger.

Par la fente de la porte il lui était arrivé de l'air en assez grande quantité pour le préserver de la suffocation. Il n'était pas resté non plus trop longtemps dans sa prison, car tout ce que nous venons de raconter s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Un petit homme gros, pouvant à peine respirer, accourut vers le groupe. C'était le médecin particulier du prince, que celui-ci avait heureusement

trouvé dans une maison où il était près du landgrave.

Le docteur portait toujours sur lui sa trousse et ses bandages, et comme il était très adroit à saigner, il eut bientôt piqué une veine du malheureux Armand selon toutes les règles de l'art, tandis qu'il ordonnait de frictionner les jambes, les bras et les mains du patient.

Ces soins, joints au grand air, furent bientôt couronnés de succès.

Armand revint à la vie et rouvrit les yeux.

Manon laissa alors échapper un cri de joie, et un regard de remerciement tomba sur le médecin ; mais celui qu'elle dirigea sur l'homme qui venait de sauver son frère, était plus significatif encore.

Ce rayon pénétra jusqu'à l'âme de Van der Werft, qui y répondit si bien que Manon fut obligée de baisser les yeux et s'occupa de nouveau d'Armand. Elle lui fit respirer l'odeur d'un petit flacon qu'elle trouva encore dans ses vêtements à demi brûlés ; peu à peu le jeune homme reconnut sa sœur et lui tendit les bras en pleurant, Manon s'y précipita. Les sanglots l'étouffaient, elle ne pouvait prononcer une parole.

Longtemps ils se tinrent embrassés, enfin le médecin les sépara.

— Le danger pour le malade n'est pas encore passé, dit-il, et il a encore besoin de tranquillité et de soins.

En quelques paroles brèves, Van der Werft leur offrit un asile dans sa propre demeure.

Manon eut une seconde d'hésitation. Elle regarda

son frère, et sans songer à son propre danger, elle accepta.

Van der Werft reprit Armand dans ses bras. Le pauvre jeune homme pouvait à peine se remuer et était incapable de se tenir sur ses jambes. On se remit en route par le chemin le plus court pour atteindre la vieille maison du Marché.

Bientôt Van der Werft se trouva avec ceux qu'il avait sauvés, au milieu de la foule qui continuait à crier.

— Place! place! pour un malheureux! disait-il.

Et chacun s'écartait : mais tout en avançant, il attirait sur lui l'attention du peuple.

Bientôt ils eurent atteint l'endroit où le feu paraissait le plus violent La foule était pressée et compacte, car là s élevait la tour Blanche, entourée par le large fossé qui séparait les maisons du château, de sorte que le passage, pour aller sur le Marché, n'était pas trop large.

Van der Werft s'écria de nouveau :

— Place!... Faites place à un malheureux!...

La foule se retira instinctivement. Mais d'autres cris terribles lui répondirent. On avait reconnu ceux qui l'accompagnaient, malgré leurs habits brûlés, leurs cheveux en désordre et leurs visages noircis.

— La sorcière!... la voilà!... l'incendiaire!... Saisissez-la!... Lapidez-la!... Jetez-la dans les flammes!...

Ces cris retentissaient de tous côtés, et des bras avides s'avançaient pour saisir la malheureuse et exécuter ce que la populace ordonnait avec fureur.

La position de ces trois personnes était terrible. Elles semblaient perdues sans ressource.

Manon se dressa fière et fixa la foule avec des regards hautains et menaçants Telle qu'elle était avec ses vêtements brûlés et en lambeaux, elle avait quelque chose d'une furie, et les premiers qui s'avancèrent pour la saisir, reculèrent épouvantés, persuadés que la sorcière allait appeler le démon à son secours.

Mais cette frayeur de la foule ne dura qu'un instant; les cris recommencèrent et les enragés l'entourèrent de nouveau. Les cris retentirent plus menaçants.

Manon ne les comprenait pas, quoiqu'elle pressentît ce qui allait arriver et devinât que sa mort était résolue. Elle fut de nouveau entourée, saisie. Elle ne songea même pas à dire à son sauveur de déposer Armand pour la défendre, et s'écria d'un ton désespéré :

— Laissez-moi... et ne sauvez que mon pauvre frère !

Van der Werft resta anéanti et sans force.

Que faire?... devait-il déposer son fardeau, l'abandonner là, où il serait écrasé sous les pieds de la foule, et courir après celle qu'il aimait, la sauver s'il était possible... ou mourir avec elle...

Il hésita; sa dernière pensée sembla lui sourire, ce qui expliqua les regards de haine qu'il lança sur le jeune homme.

Il allait mettre son projet à exécution, quand toute cette scène prit une nouvelle tournure.

Des mains robustes avaient élevé Manon en l'air pour la jeter, non dans les flammes, mais dans le fossé du château dans lequel tombaient à chaque instant des poutres enflammées.

Déjà la malheureuse était près du canal... Ses cris étaient étouffés par la foule... Tout à coup celle-ci s'arrêta, tandis qu'une voix que Van der Werft reconnut tout de suite pour celle de Balzer, s'écriait avec des sanglots :

— Pas dans l'eau !... jetez la sorcière dans les flammes !..... C'est elle qui a mis le feu au château de notre seigneur... Mais non, ce n'est pas par nous qu'elle doit mourir... Elle doit d'abord passer en justice, et jusque-là la sorcière m'appartient, elle doit être renfermée dans la tour Blanche.

— Balzer a raison... dans la tour Blanche ! dans la cave et puis dans le feu !...

Tels étaient les cris qu'on entendait de tous côtés, et Manon, tout près d'être mise à mort, fut déposée à terre.

Le peuple, au fond, était content que l'arrivée de Balzer l'eût empêché d'accomplir un meurtre, et il lui abandonna de bonne volonté la comédienne.

— Maintenant, sorcière, tu es à moi ! s'écria Balzer, excité par l'incendie, maintenant tu ne m'échapperas plus, ni plus tard au feu que tu as allumé, maudite ! tu vas expier tout ce que tu as fait de méchant à moi et aux autres... Allons, suis-moi dans la tour...

— A la tour !... à la cave !... hurla de nouveau la populace.

Balzer, entouré de toutes parts, traîna Manon, qui avait entièrement perdu connaissance, vers la tour.

Bientôt un craquement épouvantable annonça

qu'un nouvel étage du château s'effondrait, ce qui détourna l'atention de la foule, et sans être gêné, Balzer atteignit la prison avec sa proie.

Armand, qui avait vu ces scènes désolantes et terribles sans pouvoir porter secours à sa sœur, perdit de nouveau connaissance, et son sauveur dut réunir toutes ses forces pour pouvoir passer à travers la multitude avec ce corps inanimé.

Van der Werft avait vu ce qui était arrivé à Manon et comment elle venait d'échapper au danger le plus terrible ; il espérait encore pour elle... pour lui...

Il se fraya avec beaucoup de peine un chemin à travers la multitude grouillante et parvint enfin, en traversant le Marché, à sa demeure où Blanche l'attendait, anxieuse et tremblante.

Arrivé là, il jeta encore un regard sur l'incendie.

Le château était entièrement brûlé ; la façade seule, avec ses nombreuses fenêtres, derrière lesquelles écumait une mer de feu, restait debout.

Tout à coup, on entendit un bruit formidable, semblable au tonnerre qui retentit dans l'espace, puis un cri plus lugubre s'éleva dans la foule et couvrit ces craquements terribles : toute la muraille s'écroula, entraînant dans sa chute quelques victimes, mais arrêtant en même temps les progrès de l'incendie.

Au même instant, la tour aux cloches, de l'autre partie du château, sonnait quatre heures.

Le feu avait duré trois heures et demie, et le bel édifice, qui existait depuis plus d'un siècle, était detruit de fond en comble.

XII

L'AMOUR VEILLE

BALZER avait retrouvé la férocité du temps où, soldat pillard, il massacrait les vieillards, violait les femmes, mettait le feu aux demeures des paysans. Il entraînait donc enfin Manon avec une joie féroce qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

La vieille construction que nous devons examiner avec beaucoup d'attention, ayant dépendu autrefois des fortifications, n'avait aucune ouverture au rez-de-chaussée. L'entrée se trouvait dans un bâtiment attenant à l'écurie du prince. Un petit escalier de pierre, à la hauteur environ d'un premier étage, conduisait à la tour par une porte qui, anciennement, communiquait avec le vieux mur d'enceinte de la ville, qui se prolongeait à droite du côté des maisons.

La première moitié de cette construction était tombée en ruines depuis longtemps, et la seconde existait encore en partie. De la tour Blanche, la mu-

raille s'étendait du côté du jardin, vers l'habitation de Van der Werft, où elle s'arrêtait. C'était là que commençait le château.

De l'autre côté du jardin, elle se prolongeait aussi jusqu'aux maisons.

Ce mur, bâti au XIV[e] siècle, était d'une épaisseur peu ordinaire et de la hauteur d'un premier : il renfermait un passage étroit avec de petites meurtrières munies de plusieurs pièces de canon d'un modèle fort ancien. Cette galerie reliait en même temps les diverses constructions et les tours de cette vieille ligne de défense.

Par l'ancienne entrée pratiquée du côté du château, Balzer pénétra dans la tour qui devait servir de prison à Manon. La pauvre fille fêtée la veille, courtisée par le prince héritier, ayant la noblesse à ses pieds, se voyait maudite et menacée par le peuple. Elle ne quitterait la prison où on l'installait que pour aller peut-être au supplice.

Une petite pièce reçut les arrivants.

On y apercevait deux portes différentes et un étroit escalier.

Ce chemin conduisait dans les chambres plus élevées de la tour que Balzer habitait, la plus rapprochée du toit contenait une cloche que le vieux soldat avait si courageusement fait retentir au commencement de l'incendie.

Une des portes où l'on arrivait par quelques marches de pierre était à moitié ouverte et donnait passage à un corridor sombre communiquant à la muraille de la ville.

L'autre porte, étroite et basse, était munie de grosses barres de fer et d'une énorme serrure.

Le trompette s'avança vers cette dernière, y introduisit une clef énorme, le fer grinça, les barreaux tombèrent et l'entrée fut libre.

Balzer y fit passer Manon. Celle-ci obéit, muette et pensive.

L'intérieur en était à peine éclairé, car la lumière n'y arrivait que par une étroite lucarne qui laissait voir l'énorme épaisseur de la muraille. Quelque faible que fût la clarté, on voyait très bien que le sol était en pierre, et on remarquait aussi une ouverture carrée, recouverte d'une trappe en bois, sur laquelle gisait pêle-mêle un paquet de cordes. Un des bouts de la corde remontait vers le toit et s'enroulait autour d'une poulie qui était fixée au-dessus de l'ouverture.

Balzer repoussa du pied le paquet de câbles et leva la trappe en bois au moyen d'un anneau en fer qui y était fixé.

Un espace sombre d'où s'élevaient des vapeurs nauséabondes, apparut à la prisonnière qui regardait avec anxiété tous les mouvements de son geôlier.

Balzer commença à tirer diverses cordes roulées autour de la poulie, et bientôt l'une des extrémités fut fixée dans deux crochets de fer suspendus au plafond, juste au-dessus de l'ouverture.

La comédienne comprit alors tout ce que le vieux militaire faisait. Il voulait la descendre, à l'aide de ces câbles, dans ce gouffre plein d'horreur et noir comme la nuit. Elle recula d'épouvante, et dans son désespoir, elle tendit ses mains suppliantes vers le trompette, en disant :

— Que voulez-vous faire de moi?... Cette fosse...

— C'est ta prison, sorcière, répondit froidement Balzer, au cri de désespoir poussé par la jeune femme. Allons, marche ! que cela finisse !... le temps presse, car il faut que je retourne à l'incendie.

En disant ces paroles, il s'avança vers Manon qui s'était reculée jusqu'à la muraille, et il chercha à lui passer sous les bras et autour du corps les cordes munies de crochets.

Manon n'essaya pas de résister ; ses forces étaient épuisées. Elle tomba à genoux devant le vieux soldat, et, fixant sur lui ses beaux yeux remplis de larmes et les mains levées, elle lui dit d'un ton suppliant :

— Oh ! pas là .. pour l'amour du ciel... pas dans ce tombeau vivant...

Balzer s'arrêta.

Le ton et les regards de sa prisonnière le touchèrent. Si elle eût essayé de se défendre, elle aurait été descendue, sans miséricorde, dans l'effroyable trou. Mais Balzer, la voyant là, seule, sans aucun secours, sa haine commença à faiblir ; il était touché. Il la regarda longtemps, pensant ainsi retrouver son ancienne répulsion. Mais, chose étrange... plus il fixait ces beaux yeux dont il connaissait la puissance sur tout le monde, et qui, en ce moment, le regardaient d'un air si suppliant, plus il sentait diminuer sa colère et ses sentiments haineux.

Un changement brusque s'opéra en lui ; une sensation qu'il avait éprouvée autrefois, mais qui depuis longtemps lui était inconnue, se réveilla subitement dans son âme.

Il se rappela sa jeunesse, le plus beau temps

de sa vie où il avait été si heureux! où il avait aimé, et son cœur s'attendrit, une voix intérieure lui disait :

— Si pourtant ce n'était pas une sorcière?

Chaque nouveau regard qu'il lançait sur cette pauvre femme si belle et si suppliante, produisait son effet.

— Je puis bien la laisser ici, pensa-t-il; elle ne peut pas s'échapper davantage que si elle était dans cette fosse; la serrure de la porte est bonne et la muraille épaisse; la fuite est donc impossible.

— Allons, j'y consens, dit-il en français à Manon qui respira alors profondément; tu peux provisoirement rester ici jusqu'à demain; les juges alors décideront de ton sort.

En disant ces mots, il lâcha les cordes qui, avec leurs crochets de fer, tombèrent à terre en rendant un bruit sourd, referma avec le pied l'ouverture du souterrain et se prépara à sortir. Il n'osait plus diriger ses yeux sur Manon, il craignait que son influence ne prît encore plus d'empire sur son vieux cœur, qui s'était si brusquement attendri, car il devait haïr la sorcière pour le mal qu'elle avait fait à d'autres, pour l'action dont il se reconnaissait coupable, qu'il regardait comme péché mortel, et qu'il avait toujours sur la conscience.

Le trompette ferma la porte sur lui.

Manon entendit le bruit de l'énorme serrure que l'on fermait, puis tout devint silencieux autour d'elle.

La pauvre enfant était seule dans son cachot, seule avec ses propres pensées, pensées terribles, car elle songeait à son pauvre frère.

Balzer retourna à l'incendie. Les idées qui lui étaient survenues dans la tour le chagrinaient, et, pour s'en débarrasser, il se précipita de nouveau au milieu du tumulte parmi les travailleurs.

Le bruit de l'incendie continuait, quoique le véritable danger eût disparu avec l'écroulement du bâtiment principal.

Dans les deux ailes de côté, l'on voyait encore des étincelles et des flammèches, tandis que le feu se consumait petit à petit dans les parties tombées, mais il restait encore beaucoup à faire pour éviter un nouveau malheur.

Heureusement que les bourgeois ne manquaient pas d'eau. Le fossé du château était rempli. On avait levé les écluses d'un petit lac voisin de la ville et qui servait à alimenter le fossé, de sorte que celui-ci était toujours plein. Sans ce puissant secours, on n'aurait pu devenir maître de l'elément destructeur. Des milliers de mains étaient occupées à éteindre les deux ailes du château, à couper les poutres enflammées et à les jeter dans le canal. Le côté est qui touchait au rempart avait le plus souffert, car le vent d'ouest poussait les flammes, tandis que le bâtiment qui s'élevait en face était encore à peu près intact. Seulement la partie de la résidence où se trouvaient les mansardes et la demeure de Manon était entièrement détruite.

La façade donnant sur le marché n'existait plus, et le mur de derrière, noirci par la fumée, calciné par les flammes, se tenait debout avec ses fenêtres brûlées. Ce côté devrait être abattu comme l'autre.

Mais le danger, s'il n'arrivait rien de nouveau,

était heureusement passé pour le salut de la ville et de ses habitants.

Laissons les dignes bourgeois occupés à éteindre le feu et à sauver ce qui pouvait être encore sauvé, et revenons à autre chose.

Van der Werft, portant toujours le jeune homme évanoui, avait regagné sa demeure, et Blanche, qui craignait qu'il ne lui fût arrivé quelque chose, le reçut avec les témoignages de la tendresse la plus vive.

La joie que la pauvre enfant éprouvait du retour de son père, se changea en peur et en tristesse quand elle reconnut Armand inanimé.

Le malheureux jeune homme fut porté dans une chambre du bas, et pendant que Blanche et la vieille servante s'occupaient encore de lui, le médecin entra pour lui prodiguer ses soins. Peu à peu, la vie et la connaissance revinrent, mais le malade était si faible, que le médecin ordonna les plus grands ménagements et surtout un complet repos.

Van der Werft s'était éloigné, confiant celui qu'il venait de sauver au docteur et à la vieille servante.

L'homme de l'art, avec sa science et son énorme perruque, était orné d'un caractère très gai ; il promit de faire tout son possible pour remettre le jeune homme sur pied et le rétablir entièrement, ce qui ne demanderait pas trop de temps si le malade était bien soigné. Il prononça ces dernières paroles en jetant un regard significatif sur Blanche ; celle-ci rougit tout à coup, et son visage n'en fut que plus charmant.

La jeune fille promit de suivre exactement les ordonnances du médecin et de se conformer en tous points à ses instructions. Elle remplit bientôt l'office de garde-malade. Son cœur était triste, mais cependant éprouvait une certaine satisfaction de sentir Armand si près d'elle.

Pensif et rêveur, Van der Werft se promenait de long en large dans l'appartement supérieur. Cette promenade durait depuis quelque temps, quand, tout à coup, deux bras l'enlacèrent doucement, et deux yeux bleus remplis de larmes le regardèrent avec tendresse ; il s'arrêta et ses pensées sombres se reportèrent uniquement sur son enfant. Il devina ce qui amenait Blanche et ce qu'elle désirait savoir. Il la fit asseoir sur un siège près de lui, et tenant sa main dans la sienne, il lui raconta en peu de mots et avec le plus de ménagement possible ce qui s'était passé, comment il avait sauvé Manon et Armand des flammes et ce qui s'en était suivi.

Blanche poussa un cri quand elle apprit le sort qui menaçait la sœur de l'homme qu'elle aimait ; car elle le sentait maintenant, elle aimait de toute son âme. Elle approcha sa figure de celle de son père, qu'elle embrassa avec amour, et le pria de lui venir en aide, de sauver la malheureuse pour la deuxième fois, comme il avait sauvé le frère.

Sa fille était tellement transfigurée en ce moment, ses paroles étaient si ardentes, que Van der Werft commença à pressentir ce qui se passait dans son cœur. Il demeura tout pensif, sans répondre à son enfant.

Blanche répéta sa prière.

Enfin, Van der Werft se leva et promit de réfléchir

à ce qu'il pourrait faire en cette circonstance; mais, pour le moment, il la renvoya, lui disant de veiller à ce qu'il ne manquât rien au malade. Il désirait que Blanche s'éloignât pour pouvoir rester seul avec ses pensées. Il voulait songer au moyen de délivrer Manon des mains de ses stupides ennemis et, pour préparer un plan qui fût réalisable, il ne voulait pas être dérangé.

Blanche, plus rassurée et pensant que son père s'occuperait de ce qu'elle lui avait demandé, obéit immédiatement. Elle quitta l'appartement et retourna près d'Armand pendant que Van der Werft continuait sa promenade et reprenait le fil de ses idées interrompu par la présence de sa fille.

Bientôt Blanche s'assit au chevet d'Armand et écouta la respiration calme et régulière du dormeur.

Le médecin, avant de partir, avait encore affirmé que l'état du malade n'était pas dangereux.

Une légère fièvre qui pouvait peut-être durer quelques jours allait se déclarer, et c'est pour cela que dès que ses nombreuses visites le lui permettraient, il reviendrait avec tout ce qui pouvait lui être nécessaire; peut-être, du reste, n'aurait-on pas besoin de ses pilules et de ses médicaments.

Blanche avait une foi absolue en cet homme de l'art qui devait tout savoir, et comme elle voyait en perspective la guérison d'Armand et qu'elle était aussi moins inquiète de la destinée de sa sœur, elle se livra sans réserve à une douce joie en songeant qu'elle pouvait veiller sur le jeune homme qui occupait une place si grande dans sa vie.

Pensant qu'il était inutile de parler à son père d'un plus long séjour d'Armand chez eux, Blanche donna ordre à la vieille gouvernante de préparer la chambre du bas pour le malade.

La vieille bonne, qui aimait sa charmante maîtresse avec idolâtrie et qui devinait parfaitement ce qui se passait dans son cœur, exécuta tous ses ordres avec une promptitude étonnante. En même temps, elle promit à la jeune fille de veiller jour et nuit sur le patient, et cela lui était d'autant plus facile que sa chambre se trouvait à côté de la sienne, et une petite porte vitrée mettait en communication les deux pièces.

Pendant qu'Armand dormait péniblement et que la fièvre annoncée s'emparait de son corps, Blanche aidait la servante, et bientôt la chambre se trouva prête à recevoir le musicien. Des rideaux légers garnissaient les fenêtres, les tiroirs d'une grande armoire renfermaient du linge et diverses choses que la jeune fille avait prises dans les provisions du ménage.

Près du lit était une chaise avec un haut dossier pour la garde-malade, ainsi qu'une table couverte d'un riche tapis pour recevoir dignement une collection de médicaments : fioles, boîtes de pilules, qui, dans ce temps, ne faisaient jamais défaut à un malade jusqu'à sa parfaite guérison.

Armand prononça quelques paroles entrecoupées, et la joie qu'avait d'abord éprouvée sa gardienne fit place à la peur.

Blanche courut vivement au lit, en écarta les rideaux, pour voir si le jeune homme était éveillé.

Celui-ci avait bien les yeux ouverts, mais hagards,

ses paroles étaient incohérentes. Une légère sueur perlait sur son front et mouillait les cheveux bouclés qui pendaient sur son visage pâli.

D'une main tremblante, Blanche passa un linge mouillé sur le front et le visage du malade, écartant en même temps ses cheveux. La jeune fille se sentit troublée en accomplissant ce travail, son trouble augmenta en entendant des phrases entrecoupées s'échapper des lèvres d'Armand, et elle remercia Dieu de tout cœur quand le médecin revint à l'heure indiquée, les poches pleines de toutes sortes de remèdes. Il donna au malade quelques cuillerées d'une potion, et la fièvre cessa au grand plaisir de Blanche. Sa respiration devint plus calme et il s'endormit de nouveau, entouré des soins délicats que lui prodiguait la jeune fille.

Pendant que tout ceci se passait dans la chambre du malade, Van der Werft avait quitté son appartement et s'était dirigé lentement vers le jardin.

Là régnait un silence complet; de temps en temps s'élevaient seulement des cris partant du palais incendié.

Il suivit, pensif, les allées, en dirigeant constamment ses regards vers la tour Blanche, qui s'élevait au bout du jardin. Puis il s'arrêta. Il était à environ dix pieds d'un profond fossé, dans lequel se trouvaient des ustensiles, des planches et des crochets.

A cet endroit, Balzer devait faire creuser un puits pour fournir de l'eau au jardin qui en manquait totalement. Les ouvriers avaient commencé leurs travaux depuis quelques jours, mais ce travail s'était trouvé forcément interrompu par le feu qui venait de dévorer une partie du château. Son attention sem

blait fixée sur ce puits; mais, malgré lui, il regardait la tour, de laquelle il s'était approché.

C'était donc là que Manon se trouvait prisonnière !

Cette femme si belle, qui avait opéré en lui un changement si extraordinaire, dont l'apparition avait chassé la tristesse sombre qui ne le quittait pas depuis tant d'années, l'avait ramené dans le monde et remplissait tout son être d'une passion fougueuse qu'il essayait en vain de refouler; cette femme, pour la délivrance de laquelle il aurait tout donné, tout sacrifié, était renfermée dans un noir cachot où l'attendait peut-être encore un sort plus terrible. Tout l'accusait : le feu avait éclaté chez elle, et d'après la haine qui animait le peuple contre elle, les juges et même le landgrave seraient forcés de faire justice. On pouvait donc tout craindre pour la malheureuse. Il fallait la délivrer le jour même; il n'y avait pas de temps à perdre, et c'était lui qui serait son sauveur. Il devait la faire sortir de sa prison et l'arracher à la rage inconsciente du peuple et la garder pour lui... pour lui seul.

Tel était le but de Van der Werft, et ses yeux brûlants cherchaient à percer les épaisses murailles pour arriver jusqu'à elle, pour lui dire de se consoler, car l'heure de la délivrance était proche.

A l'étage inférieur de la tour, on apercevait seulement une petite meurtrière percée dans la muraille ; à l'étage au-dessus, il en existait une semblable.

Une fenêtre se voyait au troisième étage ; la même disposition se répétait jusqu'au toit. Ces dernières croisées éclairaient les chambres de Balzer,

tandis que les deux étages inférieurs, avec leurs étroites ouvertures, ne donnant la lumière qu'avec parcimonie et comme à regret, formaient les prisons. A partir de la tour, une partie de l'ancienne muraille se prolongeait jusqu'au jardin de Van der Werft. Celle-ci était munie aussi de petites meurtrières, mais elles avaient été agrandies par les pierres qui en étaient tombées. Ce reste de muraille aboutissait à un petit bâtiment carré qui dépendait des anciennes fortifications de la ville.

Du jardin, un chemin conduisait à la tour.

Balzer lui-même s'était trahi en en parlant à Van der Werft, et celui ci n'en doutait pas le moins du monde, car l'ancien trompette ne venait chez lui que par le jardin, et c'est également par ce chemin qu'il s'en retournait à la tour... Mais où était cette entrée ?

Balzer ne le lui avait jamais dit et son maître ne le lui avait jamais demandé.

En attendant, ce passage existait, et il ne serait pas nécessaire de faire de grands efforts pour le trouver.

Ce petit bâtiment carré devait le cacher, et Van der Werft se dirigea de ce côté. Il se trouva bientôt au pied de la construction.

C'était une petite maison basse dont le toit dépassait un peu l'ancienne muraille, et le tout formait un ensemble désert et délabré. Il n'y avait pas d'entrée ; seulement l'on y apercevait une fenêtre juste en face d'une ouverture percée dans l'épaisseur du mur.

De trois côtés différents, Van der Werft essaya de pénétrer dans cette ruine sans pouvoir y parvenir ;

le quatrième côté aboutissait au jardin ; mais malgré tout son désir et toute sa peine, le père de Blanche ne put découvrir l'entrée, qui devait cependant exister.

Pendant que Van der Werft étudiait cette construction, son œil tomba malgré lui sur la tour voisine. Il crut apercevoir derrière une des fenêtres la figure de Balzer, qui semblait regarder ce qu'il faisait.

Le chercheur recula effrayé ; mais il devait s'être trompé, car en regardant de nouveau, il ne vit plus rien. Rassuré sur ce point, il continua ses investigations, espérant que le petit bâtiment trahirait à la fin son secret.

Dans un renfoncement formé par la muraille et le jardin s'élevait un énorme buisson. Van der Werft s'en approcha et en fit le tour ; il découvrit enfin, le long du mur du jardin, un petit sentier presque invisible. Il retourna de nouveau vers la construction, et il aperçut dans le mur, à quelques pieds sous terre, une petite ouverture, assez large pourtant pour qu'un homme pût y passer. A ce trou aboutissait le sentier caché, et il devenait évident que c'était là l'entrée secrète pour se rendre à la tour.

Ce passage semblait avoir été fait accidentellement, sans l'aide d'ouvriers. Le mur, très vieux, tombait en ruines ; des pierres s'étaient détachées petit à petit. Cette entrée naturelle n'offrait donc rien qui pût frapper l'œil, car tout ce bâtiment se trouvait aux trois quarts démoli.

C'est donc par ce côté que Balzer pénétrait dans la tour, chemin difficile et dangereux, et cependant le gardien en faisait souvent le trajet pendant la nuit.

C'est par cette ouverture que Van der Werft résolut d'entrer dans la prison de Manon, sitôt que la nuit serait tombée et que le calme le plus complet régnerait dans la tour.

Il opéra doucement sa retraite, s'arrêtant partout, observant chaque pierre et chaque fleur, afin de dérouter celui qu'il croyait occupé à le regarder de la tour et lui faire croire qu'il cherchait tout autre chose.

Rentré chez lui, il se mit à lire et attendit impatiemment la nuit.

Van der Werft n'était pas le seul qui songeât à la délivrance de Manon.

Près de la large allée de tilleuls qui commençait à la nouvelle porte, se trouvait une vaste place bordée par la grande route de Francfort à Heidelberg, et par des jardins servant de champ de manœuvre aux soldats du landgrave.

Sur cette place, causaient en marchant cinq gentilshommes ; leur conversation paraissait fort animée.

C'étaient nos anciennes connaissances, les amis du prince et les adorateurs de Manon qui, cette fois, se préparaient à une dangereuse expédition.

— Je vous ai amenés ici, dit le petit de Schack, parce que nous pouvons causer sans être dérangés. Maintenant, écoutez : Manon doit être délivrée cette nuit de la tour ; demain, il sera trop tard. Le landgrave est toujours furieux. Les bruits qui circulent dans le peuple sont parvenus à ses oreilles et diverses circonstances l'ont fait soupçonner la Valoy. L'incendie doit avoir une cause quelconque, et il croit que Manon en est l'auteur ; François-Ernest

me l'a assuré. Son père n'a rien dit contre l'arrestation de la comédienne et a même déjà donné l'ordre qu'un mousquetaire fût placé de garde à l'entrée de la tour. Demain, au point du jour, l'instruction commencera. Vous connaissez les juges et le président du tribunal, s'ils ont une fois Manon entre leurs griffes, elle est perdue. Ainsi, il faut agir aujourd'hui même. Voulez-vous m'aider à exécuter le projet que François-Ernest et moi nous avons formé ?

— Assurément !... Parle ! dirent-ils tous ensemble.

De Miltitz s'écria :

— Faut-il pénétrer dans la tour et couper en morceaux ce vieux gardien en capote blanche ?... Je m'emparerai de lui et je saurai bien lui fermer la bouche pour qu'il ne sonne pas l'alarme avec sa trompette.

— Doucement..... doucement..... répondit de Schack, je te prie de ne pas tant crier, car même sur la place aux manœuvres, il ne serait pas prudent que l'on nous entendît ; le vieux commis de la ville, Ostheimb, a les oreilles ouvertes pour espionner, comme il l'a déjà fait plusieurs fois pour le malheur de quelques-uns... Écoutez donc. Nous avons tout bien pesé et voilà ce qu'il s'agit de faire.

— Parle et sois bref ! répondit le bouillant capitaine à voix basse, obéissant ainsi au conseil de Schack ; mais partout où il y aura à faire, je serai. Je me charge de tous les ennemis de Manon.

— Tu auras ta part à l'action. Mais écoutez donc, le temps presse et l'on ne doit pas nous voir trop longtemps ensemble, cela pourrait donner l'éveil.

Bobenhausen, comme veneur, a une clef de l'écurie ; vous vous y rendrez l'un après l'autre, tous les quatre, sitôt que la nuit sera venue. Cela ne fera pas naître de soupçons, car c'est le devoir de Bobenhausen de veiller sur les chevaux pendant le tumulte qui durera cette nuit et plus longtemps encore probablement.

Un des jeunes gentilshommes fit un signe d'assentiment, et l'orateur continua :

— De l'écurie, on gagnera l'escalier; je sais qu'au bout se trouve une entrée qui ne peut conduire nulle part qu'à la tour. De Bobenhausen se chargera d'ouvrir cette porte. Quand ceci sera fait, vous pourrez, sans être remarqués par le factionnaire qui veille à la gauche de la tour, monter l'escalier qui conduit à l'appartement de Balzer. Persius portera avec lui un vêtement d'homme pour Manon, car celle-ci ne doit même pas, dans la nuit, se montrer avec ses vêtements de femme, quoiqu'ils soient brûlés. Vous attendrez dans l'écurie jusqu'au matin. Pendant ce temps, pour sûr, Balzer aura regagné sa chambre. Tandis que Bobenhausen et Prettlack veilleront à l'entrée, vous monterez tous deux, Miltitz et Persius, doucement dans la chambre du vieux gardien, vous vous emparerez de lui, l'attacherez, afin qu'il ne puisse pas donner l'alarme, vous lui prendrez la clef et ouvrirez la porte de la prison de Manon. Qu'elle endosse vivement ses habits d'homme, et ceci fait, vous quitterez l'un après l'autre, par le même chemin, la tour et l'écurie.

Derrière la petite porte de la forge de la cour, dont voici la clef, vous vous trouverez dans le jardin de Monseigneur, et la même clef vous ouvrira

l'entrée qui donne sur la route de Francfort. A une petite distance du jardin, pour ne pas donner l'éveil, près du moulin de Saint-Martin, j'attendrai avec deux chevaux. Manon montera sur l'un, et nous essayerons, aussi vite que possible, d'atteindre Francfort. Voici un mot du prince à Emmel, l'intendant de la maison princière sur la Zeil. Manon restera cachée là jusqu'à ce que le danger soit passé. Ce qui adviendra après, Dieu le sait. Emmel suivra les ordres du prince et ne trahira rien. Jusque-là tout ira bien. C'est le seul moyen de délivrer Manon et de la préserver de tout danger.

— Mais qui nous répond que tu la mèneras véritablement à Francfort? s'écria de Miltitz d'un ton méfiant. Tu pourras aussi bien la conduire à Mayence, où tu as des connaissances et des parents pour cacher ta belle proie aussi sûrement que possible, afin que nous ne puissions jamais la revoir, quand même nous la chercherions jusqu'à la fin de nos jours.

— Tu n'es pas honteux, Miltitz, de dire des choses pareilles, répondit de Schack en rougissant, car cette pensée lui était sans doute venue. Comme ses amis, il était amoureux de la charmante comédienne, et chacun d'eux, à sa place, aurait peut-être eu l'idée de garder pour lui ce trésor.

— Tu devrais te cacher sous terre, répéta-t-il. Je reviendrai immédiatement à Darmstadt et vous pourrez en tous temps vous assurer où est Manon. Je suis persuadé qu'aucune imprudence qui pourrait trahir le lieu de son séjour ne sera commise par aucun de vous.

— C'est bien, on agira ainsi, répondit le capitaine ; mais, pour plus de sûreté, je veux l'accompagner ; c'est pour cela que je me charge de trois chevaux. Nous ne serons pas trop de deux pour accompagner la fugitive. Qui sait tout ce qui peut encore nous arriver sur la grand'route ?

— Je le veux bien, dit de Schack après une pause, tandis qu'il essayait d'étouffer sa colère, car il rageait de ne pouvoir accompagner seul son idole. Je vous attendrai alors, avec trois chevaux, à trois heures environ, près du moulin Saint-Martin. Maintenant, séparons-nous ; nous regagnerons la ville par la nouvelle porte ; cela fera que la fine mouche d'Ostheimb pensera que nous avons fait une simple promenade, et que nous venons de vous reconduire.

Les cinq jeunes gens attendirent encore un instant, puis ils se séparèrent, promettant d'être, à la tombée de la nuit, fidèles au rendez-vous et prêts à tout.

Trois des gentilshommes continuèrent leur chemin, tandis que de Schack et le capitaine se dirigèrent vers la porte nouvelle où effectivement Ostheimb avait mis la tête à la fenêtre pour tâcher d'épier quelque chose. Arrivés là, les jeunes gens causèrent de leurs amis qu'ils avaient accompagnés et dirent bien haut qu'ils retournaient à l'incendie.

Outre ces deux partis s'armant pour la délivrance de Manon, il y en avait encore un troisième, une nouvelle victime de la sorcière, qui, tout en secret, s'occupait également de sa fuite.

XIII

UNE NUIT DANS LA TOUR BLANCHE.

Enfin, la nuit arriva.

La fumée semblait sortir plus rouge du foyer de l'incendie ; des flammes s'élevaient par instants au milieu des décombres, et prouvaient clairement que le feu n'était pas encore éteint et que le danger n'avait pas entièrement disparu.

Cette crainte excitait le zèle des travailleurs. Cependant, la place du marché et les environs du château devinrent peu à peu plus libres, car beaucoup de bourgeois qui, comme simples spectateurs avaient grossi la foule, étaient retournés chez eux.

Les rayons rougeâtres, en éclairant le marché et les maisons environnantes, donnaient à ces débris et à la foule un aspect des plus étranges. Ces lueurs fauves offraient quelque chose d'effrayant au pied des pans de la muraille à demi consumée où des hommes courageux s'étaient portés avec des tuyaux de pompe pour en diriger les jets sur les poutres enflammées. Ils faisaient tous leurs efforts pour empê-

cher que l'incendie ne s'étendît aux deux ailes du château. L'eau retombait en sifflant sur les pierres brûlantes et sur le bois, d'où s'élevait une vapeur blanchâtre, se mêlant ensuite à la fumée noire qui s'échappait des monceaux de décombres.

Ce palais ruiné offrait un spectacle tout à la fois triste et grandiose de nature à captiver l'attention de Van der Werft, qui ayant quitté son livre s'était approché de la fenêtre.

Enfin minuit sonna.

Il avait choisi cette heure pour mettre à exécution son projet. Il quitta sa chambre.

Dans la maison tout était silencieux et tranquille.

Blanche venait de se coucher, et la vieille servante veillait seule auprès du lit du malade qui dormait, un peu agité par une légère fièvre.

Van der Werft prit une petite lanterne sourde, et, en cachant la vive lumière, il traversa la cour pour aller du côté du jardin. Il dirigea d'abord ses pas vers le puits et y prit une petite pioche, car il pensait avoir besoin de cet outil pour se frayer un passage.

Un regard qu'il jeta sur les fenêtres de la tour où tout était sombre, lui apprit, comme du reste il l'avait espéré, que Balzer se trouvait encore à l'incendie.

Il s'élança vers le vieux bâtiment, et se trouva bientôt devant l'ouverture secrète de la muraille.

Dans ce coin protégé par deux murs, il put faire usage de sa lanterne sourde, et à l'aide de celle-ci il chercha soigneusement où devait aboutir cette ouverture ; il craignait de tomber dans quelque souterrain qui pouvait se trouver au-dessous. Cependant, il n'hésita pas plus longtemps et disparut dans

le trou béant. Ses pieds touchèrent tout de suite le sol et bientôt il se trouva dans le vieux bâtiment.

Il y régnait une obscurité profonde, et Van der Werft fut obligé d'attendre que ses yeux se fussent habitués aux ténèbres pour reconnaître le lieu où il se trouvait.

C'était un bâtiment en ruine, au toit en grande partie écroulé ; à ses pieds il aperçut l'entrée d'un souterrain ou l'orifice d'un gouffre, mais devant lui et appuyée sur les décombres du toit, se trouvait une échelle dont l'état de conservation indiquait qu'elle avait été apportée depuis peu dans ce lieu. Il était donc sur la bonne voie, et cette échelle devait le conduire dans la tour où habitait Balzer et où Manon était enfermée.

— En avant ! se dit-il.

Et il commença à monter. Il franchit le premier étage et se trouva dans l'appartement dont deux des fenêtres donnaient sur son jardin. Cette pièce était aussi dans un assez piteux état. L'échelle finissait là.

Au même niveau que le plancher de la chambre, il trouva dans la muraille une large ouverture qui conduisait par un étroit passage au bout opposé du bâtiment qu'il pouvait apercevoir distinctement avec sa lanterne.

C'étaient les fortifications de la ville, et ce passage devait le conduire à son but ; il y pénétra sans hésiter et continua sa promenade nocturne. On pouvait se tenir debout dans cette galerie qui était d'une largeur convenable ; il se heurta cependant plusieurs fois à des pierres qui s'etaient détachees du mur. Son cœur battait avec plus de violence à mesure

qu'il approchait de la tour, car la femme qu'il aimait avec passion allait être en son pouvoir. Elle serait obligée de rester cachée chez lui, si elle ne voulait rester sous le coup de la justice des hommes ou s'exposer à la rage du peuple; il avait du reste un moyen certain pour l'empêcher de fuir, c'était la présence de son frère malade dans sa maison. Ces idées lui venaient tout en marchant. Bientôt il fut devant une porte à peine fermée; il l'ouvrit avec une légère pression et se trouva dans la tour.

Il vit à gauche une petite porte munie de fortes serrures; devant lui une autre porte également verrouillée qu'il était impossible d'ouvrir; elle devait conduire à l'escalier de sortie, car à côté se trouvait une étroite rangée de marches montant à la chambre de Balzer.

C'était là que devait être la prisonnière.

Pourquoi l'ouverture donnant sur le passage de la muraille n'est-elle pas fermée? pensa Van der Werft; sans doute parce que personne ne peut pénétrer de ce côté dans la tour, car le gardien seul connaît l'existence de cette entrée secrète.

Le gros intendant, qui lui avait fait voir le jardin et la maison, n'en avait même pas connaissance; Balzer, n'ayant donc rien à craindre, en avait laissé la porte ouverte. Mais où se trouvait Manon? Quand Van der Werft eut regardé attentivement de tous côtés, il resta immobile et retint son souffle pour mieux écouter. Rien ne se faisait entendre que les cris de la foule sur le lieu de l'incendie, qui arrivaient aux oreilles du père de Blanche comme le grondement lointain du tonnerre. Il écouta à la porte et crut entendre des pleurs et des soupirs; ces plaintes

l'émurent profondément. Il frappa doucement sur le bois avec son doigt et murmura à travers les fentes le nom de Manon. Un cri lui répondit de l'intérieur et une voix que Van der Werft reconnut avec joie pour celle de la Valoy, demanda qui était là.

Le Hollandais se nomma et lui dit qu'il était venu pour la sauver à tout prix.

Un cri de joie lui répondit, et il n'en devint que plus déterminé à continuer son œuvre de délivrance. Mais que faire? la porte était solidement fermée, et il eut beau essayer, avec la pointe de sa pioche, de faire sauter la serrure, celle-ci ne céda pas. Il fallait cependant en finir, dût-il mettre en pièces tous les obstacles. Tout à coup, il lui vint une idée : Balzer avait dû laisser ses clefs chez lui, elles l'auraient gêné pendant l'incendie ou on eût pu les lui voler. Pour s'en assurer, il se décida à monter dans la chambre du trompette, résolu, s'il était chez lui, à les lui arracher de gré ou de force. Il dit, ou plutôt cria à la prisonnière de ne pas s'inquiéter, car il allait revenir immédiatement; puis, prenant sa petite lanterne, il monta aussi doucement que possible l'escalier, qui, quoique en pierre, et paraissant solidement construit, penchait dans la direction de la muraille. Il atteignit bientôt une porte qu'il ouvrit aussitôt, et pénétra dans une pièce ronde qui occupait tout l'intérieur de la tour.

C'était la chambre à coucher de Balzer.

Elle était vide.

Van der Werft avait deviné juste. Dirigeant sa lanterne sur les différents objets qui garnissaient la pièce, il vit le lit modeste du vieux soldat, et au pied de cette couche un énorme trousseau de clefs sur

lequel il se précipita comme un oiseau de proie sur sa victime. Sans se préoccuper du bruit qu'il pouvait faire, il redescendit vivement la petite échelle de pierre. La plus grande des clefs s'adaptait à la serrure dans laquelle il l'introduisit et la porte s'ouvrit en grinçant.

Au milieu du petit cachot, Manon était à genoux, les yeux fixés sur l'entrée, et tendant convulsivement les mains vers son libérateur. Elle ne put prononcer un seul mot, son émotion était trop forte, elle avait trop souffert pendant ces quelques heures de captivité.

Van der Werft courut à elle; la jeune femme fit un effort pour se soulever, mais elle retomba sans connaissance dans les bras de son sauveur en poussant un léger cri. Il la tenait enfin, cette Manon pour laquelle son cœur battait depuis si longtemps! Il l'avait en son pouvoir, elle était à lui tout entière et sans défense.

Emporté par sa passion et ne se connaissant plus, Van der Werft pressait contre sa poitrine ce beau corps sans vie; il couvrait de baisers ardents le visage, les bras et les épaules de Manon évanouie, car ses vêtements, déchirés et brûlés, laissaient voir ses formes resplendissantes et enchanteresses; il essayait ainsi de calmer la passion fougueuse qui le dévorait. Il ne fallait pas tarder plus longtemps, car un seul moment perdu pouvait amener de grands malheurs.

Aussi rien ne l'arrêta plus; elle était à lui, bien à lui. Il l'emporta hors du souterrain et la déposa sur les marches du passage en pierre; puis il referma vivement la porte de la prison, remonta l'escalier et

remit les clefs à l'endroit où il les avait prises. Il songea alors au moyen de fuir : il prit délicatement la malheureuse encore évanouie sur un de ses bras, prit de l'autre main sa lanterne et sa pioche, referma soigneusement l'entrée de la galerie du passage pour ne pas faire supposer que quelqu'un y était entré, et longeant le corridor, il atteignit bientôt l'ouverture de l'échelle. Mais il ne put descendre avec son fardeau, et comme rien ne bougeait dans la tour, il résolut d'attendre que Manon eût repris connaissance.

Celle-ci ouvrit enfin les yeux.

— Où suis-je?... Qu'a-t-on fait de moi?... dit elle.

— Tu es libre, Manon ! libre avec moi! lui répondit Van der Werft d'un ton passionné; mais le danger n'est pas encore passé; rassemble toutes tes forces et suis-moi, tu n'as plus qu'un pas à faire pour être libre...

En disant ces mots, il montra l'échelle qui paraissait à l'ouverture.

Manon, dont la surexcitation s'était changée en désespoir, pleura et ne répondit rien; ses forces lui étaient revenues avec la conscience du danger; elle descendit lentement l'échelle.

Van der Werft la suivit. Arrivés au bas, la lumière indiqua la petite ouverture pratiquée dans la muraille, il s'y aventura le premier, puis la comédienne, et bientôt ils se trouvèrent dans le jardin à l'air libre.

— Où me conduisez-vous? demanda Manon à son sauveur.

— Chez moi, répondit celui-ci; dans un endroit isolé se trouve une chambre habitable, tu y resteras

jusqu'à ce que le danger soit passé... puis nous verrons ce que nous aurons à faire.

A ces mots, il entra le premier dans le jardin; mais Manon l'arrêta vivement.

— Où est mon frère? dit-elle d'un ton très net; je n'irai pas avec vous avant de savoir où il est et ce qui lui est arrivé.

— Tranquillise-toi, Manon, répondit Van der Werft, ton frère est dans ma maison où il ne manque de rien... La fièvre l'a saisi, il n'est pas en danger; mais sa guérison demande encore quelques jours, d'après ce qu'a dit le médecin. Rassure-toi, Blanche veille sur lui.

— Alors, marchons, répondit la jeune femme d'un ton ferme, je suis prête à vous suivre, puisque vous avez prononcé le nom de Blanche, de votre fille adorée, vous avez dû dire la vérité.

Les deux personnages traversèrent le jardin dans la direction du bâtiment. Arrivés à la première cour, Van der Werft s'arrêta. Il ouvrit une porte et la lumière de la lanterne fit voir un escalier dérobé conduisant vers le haut de la maison. Ils montèrent environ deux étages, traversèrent un corridor et firent halte devant une porte massive.

Le père de Blanche l'ouvrit et invita Manon à entrer.

C'était une grande pièce remplie de meubles anciens. A l'un des coins, près du mur, s'élevait un lit à quatre colonnes supportant un ciel assez lourd dont les rideaux retombaient de tous côtés et le cachaient entièrement. D'autres meubles, des tables avec des pieds grossièrement tournés, des chaises semblables à hauts dossiers se trouvaient dans cette

chambre; la muraille était couverte de papier peint avec des figures de grandeur naturelle, des paysages et des groupes mythologiques.

Cette chambre avait trois grandes fenêtres. La fenêtre du milieu, formant porte, était à moitié ouverte sur un balcon entouré d'une balustrade en bois. Les autres croisées donnaient sur une petite cour pavée, qui sans doute touchait au jardin.

— C'est ici que tu logeras, Manon, dit Van der Werft.

Et, élevant sa lanterne, il lui fit voir l'ameublement de la chambre. Manon regarda sans rien répondre; la lanterne, n'éclairant que faiblement l'appartement, laissait entrevoir à peine les figures à moitié effacées des papiers, et leur donnait un aspect effrayant.

— Où conduit cette porte vitrée? dit-elle.

— Sur un balcon; mais je te prie de ne pas t'y faire voir, d'abord parce qu'il est en mauvais état, et ensuite parce qu'une fois dehors un œil indiscret pourrait bien t'apercevoir.

— Quelle est cette porte dans le coin, en face du lit?

— Elle conduit dans un passage étroit qui établit une communication avec un corridor du devant, près duquel nous sommes. Elle n'a pas été ouverte depuis des années. Du reste, je ne sais même pas si on peut l'ouvrir!

— Et les deux portes se ferment-elles en dedans?

— Assurément, tu peux t'en convaincre toi-même.

— Encore une question : Où est la chambre de mon frère... Ne puis-je le voir?

— Sa chambre est au rez-de-chaussée sur le de-

vant. Tu le verras, Manon, mais pas en ce moment; je dois d'abord mettre Blanche dans notre secret. Rassure-toi, ferme la porte et couche-toi; tu dois avoir besoin de repos.

— Retirez-vous et laissez-moi, dit Manon lentement, en détournant la tête et en se laissant tomber tristement sur une chaise.

Van der Werft hésita un instant, il fixa de nouveau ses yeux ardents sur cette charmante femme, brisée de douleur, qu'il venait de délivrer de la prison et de sauver peut-être de la mort, pour la rendre de nouveau captive. Il posa sa lanterne sur un meuble, de façon à ce que les rayons ne tombassent pas sur la fenêtre, et lui dit lentement :

— Je me retire, Manon; mais, avant que je parte, donne-moi ta main; ne nous séparons pas ainsi aujourd'hui.

En disant ces mots, il s'était approché et lui avait tendu la sienne.

— Laissez-moi, au nom du ciel, laissez-moi! s'écria Manon en sanglotant et en croisant ses mains sur sa poitrine en détournant la tête.

Il se fit un moment de silence, puis Van der Werft répondit:

— C'est bien, je me retire; voici du vin et de quoi souper, tu dois en avoir besoin, car tu n'as rien pris depuis ce matin. Eteins la lumière afin que sa clarté ne te trahisse pas, et maintenant, Manon, dors bien jusqu'à demain. Je t'apporterai d'autres vêtements et des nouvelles de ton frère. Bonne nuit!

En disant ces mots, Van der Werft quitta l'appartement, et la porte se referma sur lui.

Aussitôt Manon se leva avec précipitation, alla à

l'entrée du corridor et poussa le verrou. Elle essaya d'en faire autant à la petite porte du fond ; mais là le verrou était absent. Néanmoins, la porte paraissait bien fermée. Puis elle retourna à l'autre bout de la chambre, et tomba à genoux devant le lit.

Elle était seule, délivrée de son affreux cachot, mais au pouvoir d'un homme dont la passion effrénée la remplissait d'épouvante et d'aversion, dont la présence lui faisait toujours peur comme si elle eût été en présence d'un ennemi mortel.

— Que ne suis-je morte ! enterrée profondément ! disait la malheureuse, tandis que des larmes brûlantes coulaient le long de ses joues et que son cœur battait avec violence.

XIV

NOUVELLES AVENTURES NOCTURNES.

Les quatre gentilshommes s'étaient trouvés à l'écurie comme il avait été convenu.

Le jeune de Bobenhausen, s'y étant trouvé le premier, avait examiné la porte de communication et était arrivé sans peine à l'escalier partant de la tour. La serrure de cette porte ne pouvait offrir que peu de résistance; comme elle était vieille, rongée par la rouille, elle avait cédé au premier effort.

Dans un des coins de l'écurie, les jeunes gens attendaient l'instant propice pour mettre à exécution leur projet. Les horloges de la ville avaient sonné les douze heures de minuit, et Balzer ne rentrait pas. De temps en temps, l'un allait dans la rue pour voir si une des fenêtres de la tour était éclairée et si le gardien était chez lui, tandis qu'un autre écoutait à la porte. Mais on n'entendait rien, on ne voyait rien.

A ce moment, de Prettlack quitta son poste d'observation pour annoncer qu'il avait entendu dans la

tour un bruit étrange. Pourtant, il pouvait bien s'être trompé, disait-il, car les clameurs de la foule se pressant autour du château étaient si fortes, qu'elles l'avaient empêché de bien distinguer.

Lorsque les gentilshommes se furent consultés pour savoir s'ils ne feraient pas mieux d'entrer de suite dans la tour et d'enfoncer simplement la porte de la prison de vive force, Miltitz vint de la rue leur annoncer que Balzer avait dû rentrer, car on apercevait de la lumière dans sa chambre.

Il était deux heures du matin et le jour commençait à poindre du côté de l'est.

Le vieux soldat venait, en effet, de regagner son logis, car il pouvait à peine se tenir debout; ses jambes lui refusaient tout service et il avait vraiment besoin de quelques heures de repos.

Aussitôt, les quatre jeunes gens se mirent en route. Arrivés sur la place, deux d'entre eux se postèrent en sentinelle au pied de l'escalier pour en défendre l'entrée, pendant que Miltitz et Persius, qui portaient des vêtements pour Manon, montaient doucement les marches.

Ceux qui étaient de faction entendaient distinctement devant la porte les pas du mousquetaire; ils tirèrent leurs épées pour être prêts à tout événement sans se douter le moins du monde de ce qui allait leur arriver.

Miltitz et son compagnon, arrivés devant la porte qui conduisait à l'escalier de la tour, voyant qu'elle n'était pas fermée, pénétrèrent dans le bâtiment. C'est là que se trouvait l'entrée du cachot de Manon, où cette pauvre fille gémissait, attendant — du moins à ce que croyaient les deux gentilshommes —

qu'on vînt la chercher pour la conduire au supplice.

Persius déposa les vêtements dans un coin et suivit son compagnon, qui avait déjà grimpé l'escalier étroit conduisant à la chambre de Balzer.

La porte du trompette était entrebâillée; Persius et son compagnon la poussèrent et entrèrent dans la pièce.

Une petite lampe jetait ses rayons faibles sur une table en bois blanc; ils aperçurent le gardien tout habillé, reposant sur sa modeste couche, le visage tourné vers le mur. Les clefs tant désirées étaient sur un siège, près de son chevet.

Miltitz, qui les avait vues le premier, se précipita pour les prendre en poussant un cri de joie ; mais, au moment où sa main allait les saisir, Balzer se retourna tout à coup, se leva sur son séant, et, avec sa main droite, présenta au jeune capitaine un énorme pistolet d'arçon. Celui-ci, surpris du réveil si prompt du vieillard et de sa défense, fit malgré lui quelques pas en arrière.

— Qui est là ? s'écria Balzer en se levant et en dirigeant toujours l'arme meurtrière sur Miltitz, qu'il avait bien reconnu, car ses regards ne témoignaient aucune frayeur.

— Par tous les diables ! murmura le capitaine surpris, vous vous êtes bien précautionné ! Mais votre maudit pistolet ne vous servira à rien, en admettant que vous vous en serviez, car j'ai avec moi d'autres amis qui vous saisiront et achèveront ce que je n'aurai pu faire !

— Que veulent donc ces messieurs, à cette heure,

chez moi et dans la tour Blanche ? demanda le trompette avec calme.

— Tu le demandes, et tu l'as deviné, malin, répondit de Miltitz, en portant la main à sa poitrine, sous son uniforme, pour y chercher un pistolet caché, dont il ne voulait faire usage que s'il y était forcé.

Balzer, ayant vu son mouvement, en avait parfaitement compris le sens, il arrêta le capitaine avec ces mots :

— A bas la main, ou je tire ! Si vous venez ici parlementer, je ne puis permettre que vous portiez des armes sur vous, c'est un ancien usage de guerre. Allons, à bas la main ! dites-moi enfin ce que vous voulez !

Miltitz, quoique en colère, ne put s'empêcher de rire du vieux soldat. Le ton de Balzer semblait moins dur, et le capitaine crut que le trompette consentirait peut-être à accorder volontairement ce qu'on voulait lui prendre de force.

— Bien, mon vieux ! nous allons parler à cœur ouvert. Ecoute ! Nous sommes quatre prêts à risquer notre vie pour Manon.

— Alors vous venez pour chercher la sorcière ?... j'en étais sûr... Je savais bien que vous n'étiez pas venus à une heure pareille pour faire une visite au vieur Balzer... murmura le gardien, mais cela ne peut pas être... La sorcière restera ici, dans la tour, jusqu'à ce que le président de Gemmingen la fasse paraître devant le tribunal, à moins que Satan ne vienne la chercher lui-même !

— Ou que nous la délivrions de force, s'écria cette fois Miltitz, emporté par sa fougue.

En disant ces mots, il voulut se précipiter sur Balzer, qui s'était tranquillement assis; mais celui-ci le prévint encore une fois, et la gueule du pistolet vint frapper le capitaine avec une telle violence en pleine poitrine, que le jeune homme recula en poussant un cri de douleur.

— Encore une fois, messieurs, s'écria le trompette, avec la force vous n'obtiendrez rien de moi. Encore une pareille tentative, et je vous loge une balle dans le ventre, aussi vrai que vous venez d'éprouver que j'ai encore de la force dans le seul bras qui me reste. Mais ce n'est pas tout. Ecoutez! la sentinelle, prévenue par moi, doit donner l'alarme au moindre bruit. Si trois de vous parviennent à se rendre maîtres de ma personne, l'un restera pour sûr sur le carreau, car je réponds de mon vieux pistolet de dragon. Ainsi vous n'atteindrez pas votre but, car vous seriez arrêtés dans ma chambre même... Allons, je vous le répète, n'usez pas de la force; causons tranquillement.

Pendant ce discours, Miltitz avait échangé avec Persius quelques paroles à voix basse, et le premier se retourna vers Balzer :

— Vous êtes un malin, patron, et on devine que vous avez été à une rude école de guerre; cela vous fait honneur, mon brave, et puisque vous êtes si bien précautionné, et que cela paraît sérieux, et qu'assurément tous les quatre nous ne pouvons rien contre vous, nous allons prendre la voie de la douceur. Vous savez, Balzer, combien tous nous aimons la Valoy, et vous savez très bien aussi que ce n'est pas une sorcière. La pauvre enfant est dans une position critique, donnez-la-nous et nous l'emmène-

rons hors de la ville, hors du pays pour toujours.

— Hors du pays pour toujours, ce serait déjà quelque chose, car alors nous en serions débarrassés; mais la sorcière ne voudra pas en entendre parler.

— Viens, reprit Miltitz, car il voyait là un moyen de salut; laisse-moi parler à Manon, que je la fasse consentir à ne jamais rentrer dans la ville où on la traite si misérablement.

Balzer réfléchit un instant, puis il leur dit :

— J'y consens; je vais vous conduire près de la comédienne, mais j'y mets certaines conditions.

— Parle! parle! s'écrièrent tous les seigneurs joyeux.

— Premièrement, tous les deux vous me donnez votre parole d'honneur que vous n'emploierez pas la force pour délivrer la prisonnière; puis ces deux autres messieurs resteront en bas en observation aussi longtemps que je le jugerai convenable.

— Nous y consentons, dirent Miltitz et Persius, en frappant dans la main droite du vieux soldat, qui avait mis son pistolet sous son bras.

Il prit le trousseau de clefs, et faisant signe au capitaine de prendre la lampe, il descendit le premier dans l'escalier et se dirigea vers la prison de Manon. Bientôt l'énorme serrure grinça, la porte roula sur ses gonds et s'ouvrit; Miltitz, la lampe à la main, se précipita dans la chambre en appelant Manon.

Mais il s'arrêta comme pétrifié.

Le cachot était inhabité; malgré la lueur de la lanterne que le jeune homme promenait de tous les côtés, on ne voyait rien que les murailles noires.

— Manon n'est pas ici, s'écria-t-il avec un cri

sauvage ; où l'avez-vous mise? probablement dans le caveau souterrain.

Balzer, à qui s'adressaient ces paroles, se tenait à l'entrée de la porte de la prison, les yeux démesurément ouverts, cherchant à découvrir Manon dans un coin et n'apercevant rien.

— Qu'est-ce que cela signifie? murmurait-il. La prison est vide, et pourtant j'ai bien enfermé la sorcière ici.

Le capitaine avait déjà levé la plaque de bois conduisant au caveau inférieur, et il cria à plusieurs reprises :

— Manon !... Manon !...

Tout resta également silencieux dans le bas ; rien ne répondit à son appel.

— Elle est partie, évadée... s'écrièrent les gentilshommes.

— C'est impossible, dit Balzer. C'est hier, à midi, que je l'ai enfermée dans ce cachot, et les clefs ne m'ont pas quitté.

Le vieux soldat pensait pouvoir faire ce petit mensonge, pour se tirer d'affaire.

— On l'a assassinée... son cadavre est en bas... s'écria de Miltitz.

— Ou plutôt Satan sera venu la chercher. Oui, c'est cela ! murmura le trompette.

Les deux autres jeunes gens arrivèrent en ce moment. Ayant entendu du tumulte du bas de l'escalier, ils avaient quitté leur poste et étaient montés rapidement. Quand on leur eut appris que Manon ne se trouvait plus dans sa prison, leur surprise se changea en terreur.

— Aidez-moi, dit le capitaine, je veux descendre

dans le fond de ce cachot; le corps de la malheureuse doit s'y trouver.

Tout en parlant, Miltitz s'occupait vivement à passer les deux cordes autour de son corps et sous ses bras, et à fixer les crochets. Quand ce travail fut fait, il prit la lampe et dit à ses compagnons de le descendre dans le caveau, où il trouverait sans doute la comédienne.

Les gentilshommes, d'abord surpris, restèrent immobiles, puis reconnaissant la justesse du plan de leur ami, sur un nouvel ordre de lui, ils saisirent la corde et, en un instant, Miltitz fut suspendu, toujours tenant la lampe à la main, au-dessus de la petite trappe; il ne tarda pas à disparaître dans le gouffre béant.

Le vieux soldat s'était assis sur les marches de l'entrée, sans prononcer une parole.

Le capitaine toucha bientôt le sol, la corde fut lâchée, et ceux qui étaient restés se penchèrent avidement sur le bord de l'ouverture afin de voir ce qui se passait au fond du trou.

La faible clarté de la lampe ne permettait pas de distinguer très bien les objets, mais ils virent la lumière prendre diverses directions et le courageux capitaine parcourir le souterrain en tous sens. Il cherchait le long des murailles, sur le sol, tâchant de découvrir une trace quelconque de la fugitive.

Mais tous ses efforts furent vains. Il ne découvrit rien.

Ce caveau humide, rempli d'air vicié, était complètement vide, et sur la terre ne se trouvait qu'un amas de poussière, de pierres et de plâtras.

A toutes les questions qui lui étaient adressées

d'en haut, Miltitz ne jugea pas à propos de répondre; il se replaça sous l'ouverture et cria à ses compagnons de le remonter. Il reparut bientôt avec un visage bouleversé. Le vieux soldat avait dit la vérité : aucune trace de Manon ne se voyait nulle part.

Tout à coup, Bobenhausen, qui était sorti de la prison, s'écria du dehors :

— Voici encore une porte ; où conduit-elle ?

Les gentilshommes passèrent devant Balzer et se précipitèrent vers l'endroit que Bobenhausen désignait.

Le jeune homme était devant la porte par laquelle Van der Werft et Manon avaient quitté la tour quelques heures auparavant.

Chose singulière, cette porte qui se trouvait ouverte quand Van der Werft était venu chercher la comédienne, était maintenant fermée par un verrou aussi fort que celui de l'entrée de la prison.

Balzer, en rentrant, ayant tout examiné avec le plus grand soin, avait trouvé la porte de communication avec le jardin de Van der Werft ouverte. Par mesure de précaution il s'était empressé de la fermer.

— Cette porte conduit sur les ruines de la vieille muraille de la ville, dit Balzer, en se levant lentement... Elle est... toujours fermée...; en voici la clef.

— La disparition de Manon est incroyable, s'écria de Miltitz, car je suis certain que son geôlier ne l'a pas laissée échapper.

— Vous avez raison, répondit Balzer, il n'y a qu'une chose possible; c'est le diable qui est venu

lui-même chercher la sorcière, qui devait lui revenir un jour ou l'autre, cela ne pouvait manquer!

Les jeunes gens ne répondirent rien à cette supposition étrange, qui avait déjà plus d'une fois frappé leurs oreilles.

— Maintenant, messieurs, il est temps de quitter la tour. Je dois rendre compte à Mgr le landgrave de la disparition singulière de la sorcière, et j'espère, messieurs, que vous témoignerez tous que nous avons trouvé la prison vide, quoique la porte fût bien fermée.

Les gentilshommes trouvèrent le langage de Balzer fort juste ; cependant, ils étaient peu satisfaits de savoir que le souverain allait être instruit de leur escapade.

Mais on ne pouvait prévoir comment le landgrave prendrait l'évasion de la Valoy, car la séduisante comédienne ne lui était pas non plus indifférente.

Cette pensée qui leur vint à tous les quatre, les consola pour le moment, et ils descendirent l'escalier suivis de Balzer. Celui-ci referma la porte de la prison et quitta la tour avec les jeunes gens pour se rendre près du souverain, ou plutôt chez son valet de chambre, Manori, afin de lui faire un rapport sur la manière dont le diable était venu chercher sa prisonnière et l'avait enlevée.

Pendant que Balzer causait encore avec Manori et cherchait à lui faire croire à l'étrange disparition de Manon, — il n'avait pas besoin de déployer beaucoup d'éloquence pour arriver à ce résultat, — le jeune de Schack, prévenu de cette nouvelle, rentra du moulin de Saint-Martin avec ses trois chevaux. Après une attente de plusieurs heures, qui lui

avaient paru bien longues, il rentrait triste et abattu pour annoncer au prince que l'entreprise dont lui et ses amis s'étaient chargés avait complètement échoué.

XV

AMOUR COUPABLE, AMOUR PUR.

Quand Manon se réveilla, il faisait grand jour, elle se trouva étendue sur le parquet, au pied du lit, à la même place où dans la nuit elle s'était laissée tomber en pleurant. La fatigue et l'émotion l'avaient brisée, et elle s'était endormie profondément.

Elle se leva, s'assit sur le lit, et se mit à réfléchir à sa nouvelle position.

Mais ses idées manquaient de netteté, son cerveau était troublé, et ses forces paraissaient l'avoir abandonnée.

Elle n'éprouvait qu'un violent appétit et une soif ardente. Elle n'avait rien mangé depuis la veille. Ses yeux tombèrent sur la table couverte de pain, de viande et de vin. Elle hésitait à goûter ces mets ; mais la nature l'emporta et elle s'avança lentement, emplit un verre de vin, prit un morceau de pain, but, mangea, sans que ses larmes cessassent un instant de couler.

La nourriture qu'elle prit lui rendit ses forces, la pauvre fille se sentit renaître.

Elle considéra la chambre, — sa nouvelle prison, — avec un peu plus d'attention.

Elle s'approcha d'abord de la fenêtre du milieu qui servait de porte. Celle-ci donnait, comme nous l'avons dit, sur un étroit balcon qui courait le long du bâtiment, et d'où la vue s'étendait, sur le jardin, jusqu'en pleine campagne. La balustrade en bois était en partie vermoulue ; elle semblait tenir encore assez solidement, mais la moindre secousse pouvait la faire tomber en morceaux.

Le balcon se trouvait environ à une hauteur de deux étages, et comme, de trois côtés, il donnait sur le vide, la fuite par ce moyen pouvait sembler absolument impossible.

Cependant, Manon pensa que tout espoir n'était pas perdu en profitant du balcon.

Devant elle, au delà d'une petite cour, se trouvait le grand jardin, dont la muraille basse longeait en partie la campagne et, plus loin, vers le sud, s'étendait la grande route. C'est par là que voulait fuir la comédienne, aussitôt qu'elle serait rassurée sur le sort de son frère. Manon se dirigea alors vers la grande porte d'entrée de l'appartement ; elle tira le verrou et ouvrit. Van der Werft ne l'avait donc pas enfermée, elle n'était donc pas prisonnière, elle était libre !... Mais cet homme terrible savait bien qu'elle ne fuirait pas ; sa tendresse pour son frère malade l'enchaînait à cette demeure qu'elle détestait... bien plus que l'humide cachot dont on l'avait tirée.

Devant la porte se trouvait un panier couvert d'un

drap. Que pouvait-il contenir? Manon enleva le drap et trouva dessous des vêtements de femme.

Elle respira joyeusement, car elle venait de se souvenir avec tristesse de quelle manière elle était vêtue, ce qui l'empêchait de paraître devant personne.

Elle tira rapidement le panier dans sa chambre, referma la porte et commença à examiner plus attentivement les vêtements qu'on lui envoyait.

Il y avait du linge et d'autres objets dont Manon avait absolument besoin. Il se trouvait également dans la chambre une table de toilette complète. La pauvre enfant ne l'avait point encore remarquée. Elle se dirigea de ce côté, et poussa un cri d'étonnement et de terreur quand elle aperçut son visage dans la petite glace, tant la fumée et les larmes l'avaient rendu méconnaissable.

Elle se nettoya vivement la figure, lissa ses cheveux défaits, et remplaça ses vêtements déchirés et brûlés par d'autres qu'elle prit dans le panier. Cela ne lui demanda pas beaucoup de temps, et il y eut dans toute sa personne une transformation complète. Quoique les traces du feu et des pleurs eussent disparu de sa figure, son visage témoignait encore très clairement ce qu'elle avait dû souffrir la veille. Les couleurs habituelles de ses joues avaient disparu pour faire place à une pâleur presque cadavérique, ses yeux noirs, rougis par les larmes, brillaient d'un feu sombre, et autour de sa bouche se dessinait un pli qui, malgré sa fierté habituelle, crispait ses lèvres minces et blanches comme si le sang s'en fût retiré.

Manon se recula effrayée à l'aspect de son visage

devenu méconnaissable, et mettant sa main devant ses yeux, elle se laissa tomber lourdement sur un siège, près du lit.

Longtemps elle resta ainsi plongée dans les idées les plus sombres. Midi devait être sonné quand on frappa doucement et avec beaucoup de précaution à la porte.

Elle s'arracha à sa rêverie et écouta. Au bout de quelques instants, elle entendit de l'extérieur la voix de Van der Werft qui disait doucement :

— Ouvre, Manon, je veux te conduire près de ton frère.

Elle s'élança vers la porte, tira le verrou, et Van der Werft entra.

Il la regarda en souriant, en la voyant dans son nouveau costume, mais Manon le considéra d'un air suppliant et lui dit :

— Venez, conduisez-moi chez mon frère ; j'ai besoin de le voir !...

— Patiente encore quelques instants ; la vieille servante va sortir tout à l'heure : il ne faut pas qu'elle te voie, non plus que Blanche, ma faible enfant. Toute la ville est en émoi à cause de ta fuite que l'on a découverte et que l'on attribue à une cause surnaturelle. Tu sais, Manon, que le peuple stupide te prend pour une sorcière. Comme on n'a pu s'expliquer ta fuite du caveau fermé, on a dit — c'est à mourir de rire — que Satan était venu chercher la sorcière qui devait lui appartenir, et si l'on t'apercevait maintenant, ta mort serait certaine. Il faut donc être prudent.

En disant ces mots, Van der Werft était entré dans l'appartemant et avait conduit Manon près

d'un siège sur lequel la malheureuse se laissa tomber comme malgré elle, tout émue de ce qu'elle venait d'entendre.

— Que m'importe! dit-elle enfin, laissez-moi voir Armand, je consens à mourir, si je le sais sauvé!

— L'état de ton frère s'est sensiblement amélioré. La fièvre a diminué, et grâce aux soins dont on l'a entouré, il est à peu près rétabli. Tu le verras, mais aujourd'hui, seulement d'une chambre voisine. Blanche doit être près de lui, et il serait très difficile de lui faire quitter le malade. Je vais te conduire dans une pièce où est pratiquée une petite fenêtre, juste en face du lit d'Armand. J'aurai soin qu'elle soit entrebâillée; de là tu pourras voir ton cher malade tout à ton aise et entendre ce qu'il dira. Cela te convient-il?

— Assurément. Seulement, ne me faites pas souffrir plus longtemps; conduisez-moi hors d'ici et près de lui.

— Tout de suite, Manon; mais avant, laisse-moi parler encore quelques instants, cela est nécessaire... il le faut, dit Van der Werft d'un ton résolu, en se promenant dans l'appartement de long en large, et en cherchant à refouler l'émotion qui le gagnait.

Tout à coup il s'arrêta devant le siège de Manon, et, la regardant avec des yeux étincelants, il lui dit :

— Que penses-tu faire ensuite?

Manon leva également ses yeux sur lui et le regarda fixement.

— Je veux quitter ce logis, aller bien loin!... bien loin!...

— Et penses-tu que je te laisserai partir, quand tu es en mon pouvoir ?

— Qui m'en empêchera, si je le veux ? reprit-elle d'un air hautain.

Van der Werft haussa les épaules.

— Pour le moment, je saurai bien t'en empêcher, dit-il tranquillement. Cette porte que tu vois, tu la trouveras à l'avenir toujours fermée, et par la cour, le long du jardin, la fuite n'est pas aussi facile que tu le penses, ou il te faudrait des ailes pour descendre du haut du balcon. Ainsi, abandonne tes vaines idées de t'échapper. Tu m'appartiens désormais, et tu ferais mieux de te soumettre à ta destinée. Nous quitterons ces lieux ensemble pour aller dans des contrées plus belles et plus hospitalières... Manon ! continua-t-il avec feu, Manon, je suis riche, je puis te faire une vie brillante... Tu sais avec quelle ardeur je t'aime. Enfant, renonce à la haine que tu as pour moi, sois à moi pour toujours, et nous serons tous les deux heureux, bien heureux !... Tu as accepté mes hommages autrefois, malgré ce que je t'ai dit une certaine nuit où nous nous sommes parlés pour la première fois... Tu as écouté mes paroles... réponds à mes regards !

— C'est Dieu qui m'a frappée ! s'écria Manon d'une voix désespérée. J'ai joué avec les sentiments les plus sacrés du cœur ; dans mon étourderie, j'en ai ri, et maintenant, comme pour me punir, je suis ici en votre pouvoir !

— Folies ! répliqua Van der Werft. Que pouvaient faire ces jeunes gens sans expérience, qui papillonnaient autour de toi? ils ne t'auraient jamais aimée sincèrement ; tu as joué avec eux. Ils savent à peine

ce que c'est que l'amour... moi je le sais! Dès ma jeunesse je l'ai connu, il m'a toujours dévoré ; toi seule en étais l'objet... je t'aimais... comme je t'aime maintenant... c'est pour cela que je ne te quitte plus, dussé-je te conquérir encore une fois.

Ces dernières paroles avaient été prononcées avec feu ; une passion intérieure semblait dévorer Van der Werf, et il voulut saisir la main de Manon. Mais celle-ci se leva vivement, recula de quelques pas et se mit en face de lui. Ses yeux noirs semblaient lancer des éclairs, et le mesurant du regard, elle lui dit :

— Viens donc alors exécuter tes menaces, force contre force, cette fois, je te préviens, tu n'auras plus affaire à une femme évanouie... Infâme !

Van der Werft se redressa ; son œil brillait aussi, mais de colère, non des paroles méprisantes que la Valoy venait de lui adresser, il y avait à peine fait attention ; mais il était fasciné par le regard de défi que sa victime lui lançait. C'était bien la Manon d'autrefois qu'il revoyait. Son visage, entouré de boucles noires, était couvert d'une rougeur éclatante, ses lèvres fièrement relevées faisaient ressortir sa petite bouche si finement modelée, et lui donnaient un charme nouveau, et ses yeux sombres brillaient d'un feu inaccoutumé. En même temps toute sa personne reprenait son attitude d'autrefois, si gracieuse et si ravissante, qu'un homme aussi épris que Van der Werft ne pouvait manquer d'en perdre la raison.

Il était ainsi vis-à-vis d'elle, dévoré d'un passion violente et coupable ; il la regarda longtemps, prêt

à chaque instant, comme un tigre, à s'élancer sur sa proie.

Mais il ne bougea pas; et quand ses yeux se furent satisfaits de cette charmante apparition, il passa vivement la main sur son front comme pour chasser violemment les idées qui bouillonnaient dans sa tête, puis il s'écria tout à coup gaiement :

— Allons, laissons cela ! Viens, nous allons voir ton frère.

— Armand ! s'écria Manon subitement ; oui, allons le voir, et puis après, à la grâce de Dieu !

Dans la chambre du malade, tout était silencieux et tranquille. Devant le lit, Blanche assise, écoutait, le corps penché en avant, la respiration faible, mais régulière, du dormeur. Tantôt elle regardait avec tristesse le visage pâle d'Armand, encadré de ses longs cheveux noirs ; tantôt elle entrevoyait tout un avenir de bonheur qui faisait rayonner ses beaux yeux bleus, car son cœur s'était donné tout entier à ce pauvre artiste, et, quoique près du lit d'un malade qu'elle connaissait depuis si peu de temps, elle n'éprouvait aucune inquiétude.

La crainte que la maladie pouvait faire naître disparaissait sous le profond sentiment de joie qu'elle éprouvait de pouvoir veiller et d'être constamment à côté de celui qu'elle aimait. Ses regards pouvaient lui dire en toute sécurité ce qu'éprouvait si fortement son cœur. Un sentiment divin, rempli de charmes, qui jusqu'alors lui avait été inconnu, remplissait son être et lui procurait un bonheur indicible qu'il lui était impossible d'analyser.

La patient tout en dormant devait, sans en avoir conscience, éprouver quelque chose qui ressemblait

aux sensations de Blanche, car sur son beau visage pâle apparaissait de temps en temps un sourire qui prouvait clairement qu'il voyait en songe de riantes images.

Il semblait à la gracieuse garde-malade que, quoique les yeux du jeune homme fussent fermés, il la regardait néanmoins fixement et semblait répondre ainsi à la voix muette de son cœur. Blanche, toute joyeuse, accepta sans réserve cette manière de correspondre, et comme si le musicien lui eût fait une déclaration muette, elle lui répondit du fond de son cœur que, de son côté, elle l'aimait avec passion.

Enfin, le dormeur s'éveilla. En ouvrant les yeux, il murmura ces mots qu'on put à peine entendre :

— Quel beau rêve !

Puis, son regard rencontra celui de la jeune fille assise près de lui, et tout son visage s'illumina.

Blanche, en rougissant, recula sa tête qu'elle avait avancée ; elle voulut aussi retirer sa main qui reposait sur la couverture près du malade ; mais celui-ci la prévint.

Prenant doucement ces doigts mignons, il la regarda d'un air si suppliant que Blanche n'osa pas lui faire de peine et la lui abandonna. Elle sentit alors une légère pression qui semblait être le remerciement du musicien ; cette pression la fit frissonner et la plongea dans un doux embarras. Son visage s'empourpra de nouveau.

Au même moment, un léger bruit se fit dans la pièce à côté. En toute autre occasion, ce bruit n'eût assurément pas échappé à Blanche, car une grande tranquillité et un grand silence régnaient dans

l'appartement; mais dans son trouble, elle n'entendit rien.

Le bruit venait de la petite fenêtre qui se trouvait dans la chambre attenante et se trouvait en face du lit du malade. Cette croisée venait de s'ouvrir doucement; un rideau sombre s'était un peu relevé, afin que les personnes qui se trouvaient derrière pussent non seulement voir dans la chambre du patient, mais encore entendre distinctement ce qu'on pouvait y dire, quand même la conversation eût eu lieu à voix basse.

Alors, dans l'obscurité, entre la fenêtre et le rideau, on eût pu voir deux yeux qui, quoique remplis de larmes, regardaient avec une joie ineffable le petit groupe et particulièrement le malade entièrement réveillé, le visage souriant et un peu animé, reposant sur son lit.

C'était Manon qui, conduite par Van der Werft, avait parcouru doucement les corridors et étant arrivée dans la chambre de la vieille servante, pouvait, sans être aperçue, contempler son frère tout à son aise, ainsi que le lui avait promis son conducteur.

Elle sanglota quand elle revit Armand, et, mettant ses mains sur sa bouche, elle comprima un cri de joie. Par un effort de volonté énergique, la jeune artiste cessa de pleurer, car le malade commençait à prononcer quelques paroles et elle désirait entendre ce qu'il disait, pour savoir si ses pressentiments ne l'avaient pas trompée, et si réellement son bonheur reposait sur l'amour de la jeune fille qui était en face de lui.

Derrière elle se tenait Van der Werft. Lui aussi

jeta un regard dans la chambre sur les deux jeunes gens. Mais il se retira préoccupé quand il vit qu'Armand était éveillé et que Blanche ne quittait point sa place près du lit.

Reculant de quelques pas, ne voulant probablement pas entendre ce que disaient sa fille et le musicien, il se laissa tomber sur une chaise. Il reporta ses regards sur Manon debout devant lui.

La comédienne écoutait avec attention, et les pensées d'amour de Van der Werft pour cette femme se réveillèrent.

— Comment pourrai-je vous remercier assez, Blanche, dit enfin doucement le malade, tenant toujours la main de la jeune fille dans la sienne, pour tous les soins dont vous m'entourez?

— Ne parlons pas de cela, Armand, répondit la jeune fille d'un ton sérieux, vons avez encore besoin de repos.

— Vous êtes si bonne, mais en même temps bien méchante de ne pas me permettre seulement de vous remercier!

— Je voudrais pouvoir faire encore davantage pour vous, vous donner la santé et vous voir bientôt rétabli, murmura la jeune fille, essayant de nouveau de retirer sa main de celle d'Armand, mais sans pouvoir y réussir, car elle y mettait peu de force.

— Je me sens déjà bien mieux et serai bientôt rétabli... j'en suis sûr... si vous restez près de moi... et si je puis toujours vous voir...

La jeune fille baissa la tête en rougissant. Armand continua :

— J'ai bien dormi et fait un songe charmant

dans lequel je vous ai vue... Faut-il vous le raconter, Blanche ?

— Non, cela vous fatiguerait trop!

— Oh! non! je sens que mes forces sont revenues. Ecoutez-moi, mais approchez votre chaise un peu plus près du lit, afin que je n'aie pas besoin de parler trop haut.

Le malade, en parlant, avait un regard suppliant et essayait, par un léger mouvement, d'attirer Blanche plus près de lui. Celle-ci ne fit aucune résistance, et au bout d'un instant, elle était assise plus commodément tout près du lit. Alors le visage du jeune homme rayonna. Ses yeux cherchèrent ceux de la jeune fille, et quand il eut surpris à la dérobée un regard timide, il se dressa sur les coussins et lui raconta son rêve en se reposant souvent.

— Mon songe, au début, a été sombre et terrible, mais il a fini divinement. J'ai revu les miens... ma pauvre mère que j'ai tant aimée... aussi distinctement que je l'ai vue durant sa vie; et près d'elle, une autre personne dans laquelle j'ai reconnu mon infortuné père, quoique en réalité je ne l'aie malheureusement jamais connu. Je l'ai pourtant vu, comme Manon m'a raconté qu'il était quelques mois avant sa mort épouvantable... Manon et moi, nous étions chez nos parents. La main dans la main, nous marchions à travers une prairie en fleurs, d'où s'échappaient de suaves odeurs, sous un ciel bleu sans nuage qui s'étendait au-dessus de nous. Tout à coup nous fûmes arrêtés par un précipice béant qui s'était ouvert brusquement sous nos pieds. Un air froid qui nous glaçait s'échappait de ce gouffre et, du sein de la terre, sortit un démon dont le souffle em-

poisonné nous enveloppait, tandis que ses yeux brûlants pénétraient comme un poignard dans notre cœur. Il saisit en riant mon père, et le lança dans le noir abîme... puis ma mère... puis Manon... Il voulut alors me saisir à mon tour, mais tout à coup, entre nous, s'éleva une apparition divine... une femme ressemblant à un ange. Ah! qu'elle était belle! Elle me prit sous sa protection et m'enveloppa de ses ailes. Je tombai à ses genoux pour la remercier; puis, quand elle elle m'eut regardé avec un regard qui semblait révéler à mon âme la patrie céleste d'où elle venait, elle fixa de son œil pur le hideux démon dont elle avait détourné le coup terrible. Celui-ci tomba évanoui devant le regard de l'ange, il prit successivement plusieurs formes humaines et se changea petit à petit en un brouillard qui, accompagné par le regard de l'ange, remonta vers le ciel bleu qui s'étendait au-dessus de nos têtes. L'ange avait joint les mains et semblait prier en suivant des yeux le petit nuage qui devint de plus en plus clair et transparent jusqu'à ce qu'enfin il se confondît avec l'azur et disparut tout à fait. Mon bon ange se retourna alors vers moi. Ses traits ne me parurent pas inconnus; il me prit amicalement la main en souriant et me conduisit plus loin. Le précipice qui avait englouti les miens n'existait plus, et la superbe prairie avec ses fleurs et ses odeurs enivrantes s'étendait de nouveau devant moi. Nous avancions toujours, la joie dans le cœur, sur cette route qui semblait aboutir au ciel; mais plus je montais, plus la lumière devenait lumineuse et diaphane, et plus le messager céleste qui était à côté de moi semblait se confondre avec la lumière

qui nous enveloppait. Je me sentais enlever dans ce nuage comme un atome... et nous montions toujours, toujours, toujours! Enfin, je m'éveillai... Mais, merveille étonnante!... La lumière divine qui m'avait guidé était toujours auprès de moi... Elle ne m'avait pas quitté... car de même que je l'avais aperçue en songe, de même je la voyais veillant près de ma couche. Alors je m'expliquai tout : l'ange qui venait de me sauver de la destinée terrible de mes pauvres parents, c'était vous, Blanche, car il avait vos traits adorables.

La jeune fille avait écouté ce récit avec des larmes dans les yeux. Sa main tremblait dans celle d'Armand, son cœur était plein d'une profonde émotion et d'une joie sans mélange. Un embarras charmant s'empara d'elle et ne fit qu'augmenter sous une légère pression des doigts du jeune homme retenant sa main. Elle fit une nouvelle tentative pour la retirer, mais Armand la serra plus fortement. et se redressant et s'avançant encore plus près de son visage rouge d'émotion, il lui dit doucement, mais d'un ton de conviction profonde qui s'élevait de plus en plus :

— Blanche... ma chère Blanche!... Ah! si mon beau rêve pouvait se réaliser, je serais le plus heureux des hommes... je ne puis plus me taire... mon cœur déborde... il faut que je parle... tu le remplis entièrement... ne me retire pas ta main... ne détourne pas tes regards des miens pour l'amour du ciel... je ne te dirai que peu de mots, puis... tu prononceras... Je t'aime, Blanche, d'un amour infini... Le sentiment que j'éprouve pour toi et qui me rend si heureux est pur, comme l'ange de mon rêve,

je t'implore et n'ai plus qu'un désir, traverser la vie la main dans la tienne, près de toi, protégé et... aimé par toi... jusqu'à ce que nos âmes réunies remontent pour toujours dans un dernier baiser, pour n'en former plus qu'une, vers ces régions célestes que j'ai entrevues en songe. Maintenant, réponds-moi, deviens mon doux ange protecteur... laisse tomber une parole de tes lèvres, j'attends de toi plus que la santé et la vie... le bonheur éternel!

Tout en parlant, il avait pressé plus fortement la main de la jeune fille, en la dévorant du regard. Blanche, tout d'abord saisie d'un trouble involontaire, parvint enfin à retirer ses doigts; mais elle comprit bientôt combien les paroles et les regards d'Armand trouvaient d'écho dans son cœur, et elle ne fut plus maîtresse d'elle-même.

Blanche aimait aussi le frère de Manon d'un amour pur et profond; elle l'aimait depuis longtemps, et, comme lui, elle trouva le courage de lui avouer ce qu'elle ressentait, ce qui remplissait tout son être.

— Eh bien! oui, Armand! dit-elle avec un cri qui partait du fond du cœur et d'une voix ferme, je veux être à toi, à toi pour toujours!

En même temps, elle leva sur son bien-aimé ses yeux pleins de larmes et lui tendit la main en signe de l'alliance conclue, des promesses échangées.

Armand l'attira lentement sur son cœur et ses lèvres effleurèrent légèrement celles de la jeune fille.

Derrière le rideau de la petite fenêtre se trouvait Manon, qui n'avait pas perdu un mot de la conversation des deux jeunes gens; vivement émue, elle

s'était agenouillée. De ses beaux yeux s'échappaient des larmes, et du plus profond de l'âme elle pria le maître du monde pour le bonheur de son frère et pour l'ange qu'il avait trouvé.

— Que ta volonté s'accomplisse, Seigneur! dit elle avec résignation; quand même je devrais succomber victime du sort fatal qui pèse sur notre maison, et que, dans une folle étourderie, j'ai ramenée sur ma tête; mais fais que le beau rêve que tu as montré à mon frère se réalise. Qu'il soit heureux, à côté de l'ange que tu lui as envoyé du ciel!... Je compte sur ton pardon... sur la miséricorde divine... Ainsi soit-il!

C'était comme la prière d'une mourante, car son âme semblait prête à quitter son enveloppe mortelle.

XVI

LES ARGONAUTES SE PRÉPARENT A UNE NOUVELLE EXPÉDITION

Tout s'est passé comme Van der Werft l'avait annoncé à Manon. La nouvelle que le démon, ayant pénétré dans la tour Blanche, avait délivré, la nuit précédente, la sorcière de sa prison pour l'emmener, s'était répandue rapidement dans la ville et avait trouvé beaucoup de croyants.

Même à la cour, dans l'entourage du landgrave, il s'était trouvé des gens qui avaient cru aveuglément à cette explication, en tout cas fort problématique. Parmi ces naïfs se trouvait le valet de chambre du prince, pour qui l'enlèvement de la comédienne par l'esprit du mal ne faisait aucun doute.

Il avait déjà prévenu de grand matin le landgrave de la disparition étrange de la Valoy, son récit n'était que la répétition exacte de celui de Balzer, et sa manière de voir, comme celle du trompette, était que Satan devait être pour beaucoup dans l'enlève-

ment de Manon. Le prince avait appris cette nouvelle étonnante avec un calme parfait, et écouté de même les énergiques assertions de son valet de chambre ; plusieurs fois il avait secoué la tête en signe de compassion et d'incrédulité, mais intérieurement il se promettait d'éclaircir cette affaire.

C'est ainsi que le vieux gardien de la tour fut appelé devant son maître, qui l'interrogea personnellement et entra dans les moindres détails de l'enlèvement.

Balzer était bien sorti de cette épreuve, du moins il le pensait ; mais quelques hésitations qu'il avait montrées donnèrent au landgrave la certitude presque absolue que la fuite de Manon pouvait s'expliquer d'une manière plus régulière, et que le vieux Balzer, pour sûr, y avait trempé, ou tout au moins savait quelque chose qu'il ne disait pas. Le prince, au fond, était content que cela se fût passé de cette façon. Quoique le feu eût éclaté dans le logement de Manon, cela ne démontrait pas que ce malheur fût le fait de la comédienne.

En attendant, il comprenait que le peuple, dans sa superstition, n'abandonnerait pas la pensée que la Française était cause de l'incendie ; il se serait vu forcé de lui faire subir un interrogatoire sérieux, et comme il avait en grande estime le talent de l'artiste, il eût été désolé d'en arriver à cette extrémité.

Mais la fuite de la Valoy rendait toute rigueur inutile, toute menace superflue. Le prince était bien décidé à ne faire aucune démarche pour retrouver les traces de la fugitive. Il fit semblant d'adopter la manière de voir de la plus grande partie de ceux

qui l'entouraient. Il arriva donc que, dans le courant de la journée, quand on lui apporta la nouvelle de cette disparition, d'abord tout bas, puis ouvertement, il entendit tranquillemeut ce qu'on lui raconta, ne répondit rien et fit semblant d'y croire.

La fuite subite et inexplicable de Manon avait surpris le jeune prince plus profondément que le landgrave.

Il comprit aussitôt, sans avoir interrogé Balzer, que c'était une folie d'ajouter foi à des choses surnaturelles et diaboliques, et son opinion fut tout simplement celle-ci : qu'un autre adorateur de la Valoy l'avait prévenu, lui et ses compagnons, et d'accord avec elle, était arrivé à la délivrer de sa prison; il lui avait fallu naturellement les clefs pour ouvrir les portes, enlever cette proie si convoitée et la garder. En y réfléchissant, il se dit que cet heureux rival ne pouvait être que l'étranger habitant la ville depuis quelque temps, et qui, déjà deux fois, s'était placé l'épée à la main, en face de lui et de ses amis pour leur disputer les faveurs de Manon.

Cette idée fut la seule que le jeune prince amoureux et fougueux pût admettre pour expliquer cette énigme. Il était tellement convaincu, qu'il se décida à réunir ses amis afin de se consulter avec eux sur la manière de faire rendre au gentilhomme étranger, Van der Werft, la charmante proie dont il s'était emparé si heureusement et avec tant d'habileté. Le jeune homme aurait bien voulu d'abord en parler à son valet de chambre François ; car ce serviteur pouvait savoir quelque indice connu de lui seul;

mais François avait disparu depuis le jour de l'incendie ; il était probablement encore occupé avec la masse des travailleurs sur le lieu du sinistre, ou peut être brûlé parmi les décombres d'où l'on voyait encore la flamme s'échapper.

François-Ernest se vit donc forcé, malgré lui, de se tourner vers ses amis, pour leur demander conseil et appui.

Aussi trouvons-nous, dans cette même après-midi, les cinq jeunes gens réunis dans l'appartement du prince, au vieux château, se consultant sur une nouvelle expédition des Argonautes.

Ils pouvaient parler haut sans être entendus : la fumée qui emplissait encore les corridors et quelques-uns des appartements de ce vieil édifice empêchait les visiteurs d'approcher de la chambre du prince.

Les gentilshommes avaient partagé immédiatement l'avis de François-Ernest : l'évidence de ce qu'il avançait ne pouvait se discuter. Van der Werft aimait Manon aussi passionnément qu'aucun d'eux ; il l'avait prouvé clairement deux fois. Il était plus âgé qu'eux ; on devait le supposer plus au courant de toutes sortes de roueries amoureuses ; en même temps, il paraissait fort riche, et Balzer, le gardien de la tour, était à son service.

Les difficultés qui eussent pu s'élever entre le valet et son maître avaient été aplanies par l'argent ; cependant, le jardin du trompette ne touchait pour ainsi dire pas à la tour Blanche. Une porte conduisait de la prison, dans laquelle Manon avait été enfermée, au sommet de la vieille muraille de la ville.

et celle-ci aboutissait en ligne droite au jardin, dans la direction de la maison de Van der Werft.

Ce fut un trait de lumière, et il devait être bien facile de se convaincre s'il y avait une communication entre ces deux vieux bâtiments. Si cette communication existait réellement, la fuite, la disparition de Manon s'expliquaient facilement et ne pouvaient avoir eu lieu que par ce chemin. Van der Werft était non seulement celui qui l'avait fait évader, mais, dans ce cas, la séduisante comédienne devait être encore en sa puissance et cachée dans sa maison.

Ils furent bientôt tous d'accord que ce devait être là l'état véritable des choses, mais, en même temps, ils ne se dissimulèrent point que cette nouvelle expédition devait être conduite avec une grande prudence et beaucoup d'adresse, afin de se terminer cette fois par l'enlèvement tant désiré de la toison d'or.

Miltitz offrit de se rendre immédiatement à la tour Blanche, au logement de Balzer, et de le forcer à lui ouvrir la porte donnant sur la muraille, issue qu'ils avaient trouvée fermée la nuit précédente, afin d'examiner avec soin le chemin qui y conduisait. Le jeune prince réfléchit quelques instants, puis il consentit à la proposition du capitaine, déclarant, en même temps, qu'il ferait cette course avec lui. Il pensait que Balzer ne refuserait pas au fils du prince de lui ouvrir la porte, et, en même temps, il serait là pour empêcher quelques imprudences, si le bouillant de Miltitz était tenté d'en commettre.

On devait examiner tout avec beaucoup de soin, et tout épier sans avoir l'air d'être venu pour cela.

Si Balzer était vraiment le complice de Van der Werft, il ne laisserait pas voir si l'on était sur la trace de la comédienne, même pendant l'inspection du bâtiment; et, dans ce cas, on devait le laisser dans la croyance que c'était seulement pour visiter l'édifice et qu'on n'avait rien trouvé de suspect. Ainsi, il fallait être prudent, car le vieux trompette s'était déjà montré plus d'une fois un fin matois. C'est pour cela que le jeune prince se décida à accompagner de Miltitz pour cette opération délicate et à visiter lui-même la tour Blanche.

Les autres jeunes gens furent unanimes pour approuver cette détermination, et, quand le prince leur eut encore recommandé d'attendre tranquillement son retour, il quitta le château avec le capitaine.

Tous deux s'avancèrent vers le pont de derrière, par le jardin du château, et arrivèrent bientôt, en traversant la foule qui était encore occupée à l'incendie, sans être remarqués, dans la tour, dont la porte d'entrée se trouvait heureusement ouverte. L'après-midi était déjà bien avancée, et Balzer venait de rentrer. Il se disposait à prendre le chemin de l'habitation de Van der Werft, pour rendre une visite à ses maîtres, car il comprenait qu'il devait se faire voir chez eux quelques instants; mais il désirait aussi savoir des nouvelles du jeune frère de la Valoy. De sa fenêtre, il avait aperçu les deux gentilshommes qui se frayaient difficilement un passage et s'approchaient lentement de l'entrée de la tour.

Le vieux soldat en fut troublé, car il devinait que cette visite était à son intention, et il aurait donné beaucoup pour n'être pas chez lui. Mais il fallait se

résigner et attendre patiemment qu'on l'interrogeât. Il entendit alors les pas des arrivants sur l'escalier. Balzer ouvrit la porte, et le jeune prince entra suivi du capitaine.

L'ancien trompette fit un profond salut au fils du landgrave, et s'informa avec déférence de ce qui lui procurait l'honneur de recevoir son jeune maître chez lui.

— Je veux entendre de ta bouche si ce que toute la ville raconte est vrai, et si Satan en personne est venu enlever notre pauvre Valoy, dit en souriant le prince.

— Il faut bien que tout cela soit ainsi, Altesse, car comment la sorcière aurait-elle pu s'échapper de son cachot souterrain, ce que, du reste, M. le capitaine sait aussi bien et même mieux que moi! répondit Balzer en s'inclinant devant Miltitz.

— Je ne crois pas beaucoup, dit celui-ci, à cette intervention directe de Sa Majesté des enfers, qui n'a rien à voir dans nos petites affaires terrestres, et je crois que la disparition de Manon a eu lieu d'une façon très naturelle.

— Réfléchis donc, Balzer, reprit le prince. Est-ce que l'on ne pourrait pas pénétrer dans l'intérieur de la tour sans être vu, en crochetant les verrous et les serrures?

La figure de Balzer se contracta un peu à ces dernières paroles; mais au bout d'un instant, il regarda de nouveau le prince en face.

— Dans mon idée, c'est impossible! répondit-il, il n'y a pas de passage secret qui donne dans la tour, autant que je sache, et mes serrures sont solides; je défie de les ouvrir si l'on n'a pas les clefs. On n'a

pas non plus employé la force. Ainsi, il n'y a — que Dieu soit avec nous! — que Satan qui ait pu faire le coup.

— Alors, je veux voir moi-même l'endroit. Viens, Balzer, prends tes clefs et montre-moi le cachot où il est arrivé une chose si extraordinaire à la Valoy.

En disant ces mots, François-Ernest s'était levé et se préparait à quitter la chambre de la tour; Balzer dut exécuter l'ordre reçu. Il n'eut pas besoin de chercher longtemps ses clefs, il les avait sur lui, et marchant devant les deux jeunes gens, il descendit à l'étage inférieur.

Arrivé devant la prison, le gardien ouvrit la petite porte bardée de fer et invita les deux visiteurs à entrer.

— C'est ici que Manon a été renfermée, murmura le prince lentement et très ému, quand il eut regardé l'intérieur du cachot, qui n'avait pour mobilier qu'un bloc de pierre servant de siège et pour fenêtre qu'une profonde et étroite crevasse dans la muraille La petite trappe était recouverte de crochets en fer et de cordes qui pouvaient faire songer à d'affreux supplices. Pauvre Manon! murmura-t-il encore.

De Miltitz expliqua au prince le plus exactement possible, en lui désignant l'endroit et la place et en ouvrant la trappe pour qu'il pût jeter un coup d'œil sur ce noir séjour, comment il avait découvert le cachot à son entrée avec ses amis, et comment au moyen de la trappe qui était à leurs pieds, il y était descendu, mais sans y trouver aucune trace de Manon.

Balzer s'était arrêté devant la porte ouverte de la

prison. Au moment où Miltitz racontait avec feu l'aventure qui lui était arrivée, il fut subitement interrompu par le prince qui lui fit signe de s'arrêter et d'écouter. Au dehors s'était fait entendre un bruit comme celui d'une porte qu'on ouvre et qu'on ferme; le prince crut l'avoir entendu bien distinctement. Les deux gentilshommes eurent beau rester immobiles, tout était redevenu silencieux. François-Ernest avait dû se tromper. Mais non, le même bruit se fit entendre de nouveau, cette fois plus fort et plus proche. C'était Balzer qui faisait jouer les ressorts de la porte de la prison.

— Vous voulez vous convaincre encore une fois de la solidité de votre serrure? lui cria le prince.

— C'est cela, Altesse! répondit Balzer, et je voudrais bien voir quelqu'un qui pût l'ouvrir sans clef!

Miltitz avait terminé ses investigations, et François-Ernest, secouant la tête, s'avança de nouveau dans l'intérieur du cachot pour le considérer encore dans tous ses détails. Seulement alors, il remarqua la porte qui conduisait à la muraille.

— Cette porte-là conduit probablement à d'autres prisons? demanda-t-il d'un ton insignifiant au gardien.

— Excusez, Altesse, nous n'avons que ces deux cachots dans la tour. Dieu merci! et nous en avons assez. Cette porte conduit à la vieille muraille de la ville; mais, depuis longtemps, elle ne sert plus.

— Vraiment! Je voudrais bien voir de plus près ces vieux restes de nos anciennes fortifications... Ouvre-nous-en donc l'entrée!

— Je ne sais pas si j'ai une clef pour cette serrure,

murmura Balzer lentement, comme si cela lui était pénible de commettre un mensonge.

En même temps, il saisit son trousseau de clefs et en essaya plusieurs, mais aucune ne pouvait ouvrir. Le prince et de Miltitz le regardaient sans mot dire. Le vieux trompette était embarrassé; il sentait qu'on avait deviné son mensonge et qu'il lui fallait sortir de cette situation à tout prix. Encore quelques instants et il ne saurait plus comment se tirer de ce mauvais pas, ni ce qu'il devait faire, car une des clefs avait fini par entrer. La serrure joua en grinçant avec le même bruit que le prince avait entendu quelques instants auparavant, et la porte s'ouvrit.

— Voici l'entrée de la vieille muraille de la ville; mais, si Son Altesse veut s'y aventurer, je lui conseille d'être prudent : la maçonnerie est vieille; elle ne tient plus en plusieurs endroits, de sorte que le passage n'est pas sans danger.

— Sois sans crainte, Balzer, il fait encore jour dans ce couloir, et nous voulons seulement y jeter un coup d'œil.

Le gardien monta les quelques marches qui conduisaient au passage et invita les gentilshommes à le suivre, Au même instant, le prince se baissa et ramassa un objet qu'à cause de l'obscurité il n'avait pas aperçu tout de suite. C'était un morceau d'étoffe à la bordure brûlée et calcinée, tandis que l'autre bout paraissait avoir été déchiré; ce chiffon se trouvait placé de façon qu'on pouvait supposer qu'ayant été pris au moment où la porte se refermait, celui qui le tenait avait, en tirant très fort, laissé ce lambeau de vêtement pour se sauver plus

vite. D'un coup d'œil vainqueur, François-Ernest fixa le morceau d'étoffe, puis le mit vivement dans sa poche et suivit le gardien qui s'était déja retourné une fois pour voir pourquoi sa noble suite s'était arrêtée.

Dans le corridor, le prince regardait avec soin chaque lucarne, petite ou grande, et faisait ses remarques sur les fortifications d'autrefois, et sur la belle vue qu'on avait du jardin et de la nouvelle ville; pas un geste, pas un regard qui pût faire soupçonner le vrai motif de sa visite à la tour, et le capitaine crut même un instant que le jeune prince l'avait complètement oublié. On était à l'extrémité du passage qui aboutissait à la muraille.

La dernière lucarne avait vue sur le petit bâtiment carré qui faisait déjà partie du logement de Van der Werft. Le prince ne fit qu'y jeter un rapide coup d'œil, puis il revint sur ses pas.

A ce moment, le visage de Balzer, ordinairement enluminé, était devenu blême. C'était probablement un effet de lumière douteuse du vieux passage; le trompette fit observer au jeune prince, d'une voix tremblante, qu'il serait dangereux de s'aventurer plus loin sur cette maçonnerie délabrée.

François-Ernest l'entendit à peine. Suivi de son compagnon, il se mit à causer de la vieille muraille de la ville et regagna bientôt l'entrée de la tour. Là, il prit amicalement congé du vieux militaire, le remerciant de lui avoir procuré le plaisir de voir ces ruines qu'il ne connaissait pas encore. Il avait déjà disparu sur l'escalier, que Balzer continuait encore ses salutations.

Le vieillard, dès qu'il fut seul, respira comme s'i

était soulagé d'un grand poids ; sa rougeur ordinaire reparut sur sa bonne figure, ce qui démontrait clairement que la pâleur n'avait pas été l'effet du mauvais jour, mais devait avoir eu pour cause un trouble intérieur. Que pouvait-on, du reste, lui reprocher, si le chemin secret conduisant du jardin de la résidence princière au marché avait été découvert par le prince ? Cela ne pouvait être la cause de ses soucis. Balzer devait avoir à cacher quelque chose de beaucoup plus important.

Il resta longtemps pensif au seuil de l'escalier. Ses sourcils se froncèrent, des paroles entrecoupées sortirent lentement de sa bouche :

— Il n'a jeté, murmurait-il, qu'un regard dans la maisonnette : il n'a pas vu l'échelle, il n'a pas pu la voir, la découvrir ; il n'a pas non plus parlé de la Valoy ; la vieille muraille paraissait plus l'intéresser que la jeune et belle sorcière ! Mais ce n'était assurément pas pour cette muraille de la ville que le prince est venu ici : cela ne me paraît pas vraisemblable. Il eût pu le faire accroire à un autre ; mais pas à moi, Balzer ! Il a des soupçons, et même quand il aurait remarqué l'échelle ? Par tous les diables ! il n'y a pas de temps à perdre, et encore cette nuit...

Ses paroles en s'éteignant devinrent insaisissables. En même temps, il ferma soigneusement la porte de la prison, ensuite l'ouverture de la muraille, puis, ce qu'il marmottait devint plus distinct.

— C'est encore un bonheur que j'aie pu fermer la porte, pendant qu'ils étaient encore dans le souterrain ; ils n'auront rien entendu ; s'ils l'avaient trouvée ouverte, cela eût été très mauvais, et, pa-

role d'honneur, j'aurais été trahi. Ah! ah! c'est une pensée heureuse que j'ai eue de faire une répétition à la grande serrure; maintenant cela peut passer! Le vieux Balzer n'est pas si aveugle que vous le pensiez, et un vieux soldat ne se laisse pas ainsi surprendre.

Son monologue était fini. Il commença à grimper le petit escalier conduisant à son logement, cherchant à reprendre le fil de ses idées.

De leur côté, le prince et le jeune capitaine avaient pris le chemin des jardins du landgrave et après avoir traversé la foule, ils se retrouvèrent bientôt au milieu de leurs compagnons.

Ceux-ci attendaient avec impatience et furent joyeusement surpris quand ils virent un sourire de triomphe sur le visage du prince.

— Comment cela s'est-il passé? Qu'avez-vous découvert? Dites-nous ce que vous avez vu.

Ces mots retentirent de tous les côtés autour des nouveaux arrivants.

De Miltitz haussa les épaules sans rien dire, car il n'avait pas plus vu et plus découvert que la nuit précédente : c'est-à-dire rien! Mais le prince lança au capitaine aux larges épaules un regard de pitié, puis dit vivement avec un air vainqueur :

— C'est bien ainsi, messieurs, que je l'avais pressenti et que je l'avais dit. Cet étranger, ce Van der Werft, nous a prévenus, il a délivré Manon et l'a gardée. Le vieux malin de Balzer est d'accord avec lui; le gardien lui a ouvert la prison et nous a régalés du conte que le diable était venu chercher la sorcière; heureusement que nous avons été plus malins que lui; nous connaissons son

secret, et il ne s'en est pas aperçu, cela, j'en réponds. Ainsi, nous pouvons agir en toute sécurité. Ecoutez ! devant la prison il y a une porte qui conduit sur les restes de la vieille muraille de la ville ; le passage aboutit dans un vieux bâtiment qui commence dans le jardin de notre maison qui est habitée par cet étranger. Un regard rapide jeté du côté de cet espace démantelé m'a fait voir une petite échelle, et au pied de celle-ci un jour faible sortant de la muraille, qui par conséquent a une sortie dans le jardin. C'est par ce chemin que Van der Werft — ou le diable — a emmené Manon ; mais voici encore une preuve plus évidente de ce que j'avance :

En disant ces paroles, il sortit de son habit le petit morceau brûlé et calciné.

— Voici un morceau d'étoffe de la robe de Manon. Je l'ai vue le matin de cet incendie terrible, à la répétition au théâtre, à midi ; elle portait une robe de soie grise. Regardez ! de ce vêtement voici un morceau brûlé par les flammes qui ont failli dévorer la malheureuse. Et savez-vous où je l'ai trouvé ? Pris dans la porte de la prison qui conduit à la muraille !

Le conteur regarda d'un air triomphant le cercle de ses amis étonnés ; seulement de Miltitz prit une mine déconcertée. Il avait été aussi dans la tour et constamment à côté du prince ; ayant observé autant que possible, il n'avait pourtant rien vu de tout cela.

— Oui, mon cher Miltitz, s'écria en riant le prince, quand il s'aperçut de l'étonnement du capitaine, tu peux être un bon soldat, mais tu n'étais pas fait pour être diplomate ; c'est un bonheur que je t'aie accompagné, car sans cela, après ton inspection,

nous serions aussi bien renseignés qu'auparavant.

Un rire général accueillit les paroles du prince ; mais de Miltitz n'accepta pas sans murmurer les paroles de François-Ernest. En homme loyal, il reconnut la justesse de ses observations, mais il n'était pas disposé à souffrir les moqueries de ses compagnons. Déjà sa main se portait à son épée, et il allait répondre vertement à ses amis, ce qui, sans nul doute, eût chassé leur bonne humeur et aurait amené la discorde, quand le jeune prince l'interrompit encore à temps :

— Allons, assez, Miltitz! s'écria-t-il, ils peuvent rire à leur aise maintenant que la mission est terminée. Qui sait s'ils l'auraient mieux remplie? Mais pour ce qui reste encore à faire, c'est toi qui, de nous tous, pourras l'accomplir le mieux ; aussi pas de disputes, nous voulons cette fois mener à bonne fin l'entreprise que nous avons si bien commencée !

Ces paroles calmèrent le capitaine, et les pensées de ses amis se reportèrent tout de suite sur les dernières paroles du prince.

— Que reste-t-il à faire, à entreprendre encore ? s'écrièrent-ils en mettant leur bon vouloir aux ordres de François-Ernest.

Celui-ci les pria de l'écouter en silence, car il croyait déjà être dans la bonne voie, et quand tous les gentilshommes se furent calmés, il commença à leur faire part de son plan.

— Notre besogne est simple et facile, dit-il, il s'agit seulement de savoir si nous exécuterons cette nuit notre projet, ou si nous attendrons jusqu'à demain le grand jour. Ce dernier avis serait le meilleur, pour plusieurs motifs, et Manon ne pour-

rait plus nous échapper, car l'étranger la tient enfermée chez lui, dans sa grande maison, que je connais heureusement tout entière. C'est là qu'il l'a cachée et qu'il la croit introuvable. Ecoutez donc, voici ce que nous devons faire : de deux côtés à la fois, nous pénétrerons dans la maison ; vous deux, Miltitz et Bobenhausen, prendrez le chemin par la tour Blanche, afin que dans le cas où l'étranger s'apercevrait de notre attaque, il ne puisse pas conduire la belle dans cette direction pour l'y cacher. Dans le petit bâtiment — Miltitz connaît l'endroit — vous trouverez une échelle qui vous guidera vers le bas-côté, puis vous trouverez dans la muraille un trou par lequel vous pénétrerez dans le jardin où vous nous rejoindrez, de Schack, Prettlack et moi. Alors réunis, nous pénétrerons dans la maison du côté du marché. Prettlack fera sentinelle dans la cour, jusqu'à ce que vous nous ayez rejoints dans le jardin.

Pendant ce temps, de Schack et moi nous rendrons une visite à ce Van der Werft, lui faisant poliment connaître notre vif désir de visiter la maison de la cave au grenier, en l'avertissant en même temps de toutes les mesures de précautions que nous avons prises. Une fois ces formalités remplies, nous établirons deux postes, l'un à la porte d'entrée sur le marché, l'autre à la sortie du jardin. Persius amènera un carrosse fermé qui se tiendra près de l'entrée de la maison, puis il viendra nous rejoindre, et, à nous quatre, nous commencerons l'inspection du bâtiment.

Je connais exactement chaque chambre, chaque corridor et chaque coin de cette vieille maison, et

ma foi, le diable s'en mêlerait si nous ne trouvions pas Manon ! Une fois qu'elle sera en notre pouvoir, nous la porterons au carrosse et l'emmènerons jusqu'a Francfort, dans notre maison, où tout est, d'après mes ordres, prêt pour la recevoir. Manon nous suivra et avec plaisir, pour cela j'en réponds. Qui pourrait donc l'enchaîner à ce sombre et étrange compagnon ? Nous verrons après à décider ce que nous ferons.

Le prince se tut à ces mots, et ses amis, convaincus de la justesse de son plan, furent tous de son avis. Après plusieurs discussions il fut reconnu qu'il serait plus sage de remettre au lendemain l'exécution de ce projet. Il existait plusieurs raisons pour cela : d'abord une pareille surprise dans la nuit ne pouvait être faite qu'à main armée, et il fallait prendre de grandes précautions pour éviter le scandale, puis l'inspection de la maison se ferait mieux en plein jour et donnerait de meilleurs résultats

Quand le prince eut de nouveau assuré que Van der Werft ne penserait jamais à cacher sa proie ailleurs, car il ne pouvait se douter de leur projet, et il ne saurait, d'ailleurs, où aller avec sa prisonnière, ils se prononcèrent tous pour l'expédition en plein jour, et se promirent, pour ne pas éveiller le moindre soupçon, d'être exacts à leurs postes le lendemain à huit heures précises.

Enfin, les jeunes gens se séparèrent pleins de courage et avec la ferme conviction, cette fois, que leur expédition argonautique, comme le prince l'appelait en plaisantant, réussirait enfin, et qu'ils s'empareraient de cette toison d'or tant désirée.

Il faut encore ajouter à leur louange que pas un

d'entre eux ne s'inquiéta de savoir à qui reviendrait la conquête et à qui elle appartiendrait. Ils ne s'en occupèrent pas, car l'ancien proverbe leur était connu : « Avant de pendre quelqu'un, il faut d'abord le prendre. » Mais avant tout, ils avaient à cœur de préserver la pauvre Manon des dangers qui la menaçaient de toutes parts, puis de la délivrer d'un homme sur l'existence duquel planait le mystère le plus profond ; car, malgré les manières galantes et cavalières qu'il savait si bien prendre et l'abnégation qu'il avait montrée, ils redoutaient de savoir la comédienne entre ses mains, ne pensant pas qu'elle pût être heureuse ainsi.

XVII

D'AUBIGNY.

Guidée par Van der Werft, Manon avait regagné sa chambre, ou pour mieux dire sa prison.

Ce qu'elle venait de voir et d'entendre dans la chambre d'Armand l'avait tellement impressionnée que pendant qu'elle retournait à son cachot, elle ne songea point à examiner avec attention les corridors qu'elle traversait, les escaliers qu'elle montait, comme elle se l'était promis.

Une connaissance plus exacte des lieux ne lui aurait, du reste, servi de rien, car, lorsque Van der Werft la quitta, lui promettant en souriant sous peu une nouvelle visite, il avait fermé en dehors la porte de façon qu'elle pût l'entendre, et, grâce à cette précaution, il empêchait sa prisonnière de songer à une fuite qui devenait impossible.

Manon entendit bien qu'on fermait la porte, mais elle ne fit guère attention à ce fait, car le souvenir de son frère l'absorbait entièrement. Elle le savait

libre, convalescent et heureux ; tout cela remplissait son âme d'une grande joie.

Elle sentait profondément que le cœur qu'il avait rencontré était pur et bon comme le sien, et que le pacte conclu sous ses yeux était le point de départ d'une joie sans mélange.

Ce doux jeune homme, qui s'avançait timidement dans la vie et s'était constamment laissé guider par sa sœur, plus forte et plus expérimentée que lui, avait atteint un bonheur qu'elle osait à peine espérer pour lui. Elle considéra alors cette chance comme le plus beau présent que cette pauvre terre pût offrir à Armand. La comédienne se dit que sa manière d'être jusqu'à ce jour avait été bien légère et bien compromettante pour elle. Admirablement douée de tous les dons de la nature, elle n'avait profité de ces trésors que pour servir sa coquetterie et faire à chaque instant de nouvelles victimes.

Jusqu'à présent, elle n'avait eu qu'une seule pensée dans l'esprit, mais sans y voir de mal, susciter des passions, les enflammer, et régner en souveraine sur les cœurs qu'elle captivait, sans avoir l'intention de rendre heureux ceux qui se laisseraient prendre à ses charmes. Ce fut seulement alors que cette pensée lui troubla la conscience, et qu'elle regretta la façon dont elle avait vécu. Elle vit se dérouler tous les inconvénients de la position terrible dans laquelle elle se trouvait et s'effraya de la solitude de sa nouvelle prison. Elle se représenta encore sous un jour plus sombre l'image de sa vie passée; aucune espérance ne lui restait, et elle se répétait : après la faute le châtiment.

Elle resta longtemps assise, absorbée dans ces

tristes pensées qui éveillaient en elle d'amers regrets; des larmes brûlantes tombaient de ses yeux, et, de son cœur brisé, s'élevait vers le ciel une fervente prière, demandant consolation et secours.

Enfin, elle devint plus calme; ses idées se reportèrent sur son frère et sur le bonheur qui lui arrivait. Mais, en même temps, d'autres pensées se réveillèrent en son cœur. Un violent désir de vivre s'empara de son esprit, et toutes ses apirations vers un seul but : la fuite! Elle voulait fuir bien loin de cette prison, dans un autre pays, sous d'autres cieux, pour devenir une toute autre femme, pour être meilleure, enfin.

Cette nouvelle perspective sembla ranimer son esprit et son corps. Elle s'élança vers la porte pour s'assurer si Van der Werft l'avait réellement fermée en dehors. C'était bien vrai; la serrure ne céda pas. Afin d'être entièrement tranquille de ce côté, elle poussa le verrou intérieur, puis elle courut vers la porte de côté, qu'elle trouva également fermée. Une fuite par la maison était donc impossible, car, pour y parvenir, il fallait faire sauter de force une des serrures. Avant tout, elle voulait visiter le balcon; mais cela demandait beaucoup de précautions. Si elle s'y hasardait, on pouvait la voir du dehors, la reconnaître, et qui pouvait prévoir, s'il en était ainsi, quelles seraient les suites de cette reconnaissance? Il est vrai que la balustrade était en partie tombée et pouvait la cacher presque entièrement, si elle visitait cette galerie longue et étroite, en marchant sur les genoux et sur les mains.

Manon n'hésita pas longtemps et elle se traîna jusqu'au bout du balcon. Là, elle trouva encore la

balustrade solidement attachée à la muraille de la maison. Un regard jeté à travers le grillage en bois, dont les extrémités se terminaient en pointe, afin qu'il fût plus difficile à enjamber, lui fit voir qu'elle se trouvait à une grande hauteur, et que seule elle ne pouvait atteindre le sol sans l'aide de quelqu'un. Elle regarda avidement le long du bastion, pour tâcher de découvrir par là un chemin praticable. Mais peines perdues! le bastion s'étendait du côté opposé et montrait par-ci, par-là, quelques petites fenêtres perpendiculaires qui faisaient partie des étages des bâtiments de derrière.

Il n'y avait donc pas moyen de descendre de ce côté, et Manon se dirigea vers l'autre extrémité du balcon pour chercher de nouveau. De ce côté, la balustrade manquait entièrement; en regardant plus attentivement la muraille, il lui parut qu'il n'y avait jamais eu de garde-fou à cette place. Mais elle fut agréablement surprise en voyant au-dessous d'elle, un peu de côté, et à peu près à la moitié de la hauteur qui la séparait du sol, un escalier avec une balustrade pareille à celle de la galerie qui, en quelques courbes, conduisait jusqu'au pavé de la petite cour.

Au bout du bâtiment où elle se trouvait, une muraille basse s'étendait vers le coin droit du jardin, terminant ainsi de ce côté la petite cour.

Près de cette muraille gisait un tas de vieux bois et de planches de toutes dimensions, et des plantes entrelacées couvraient à peu près le reste de cet escalier que son œil anxieux découvrit aussitôt. Le balcon sur lequel elle se trouvait avait donc été autrefois un escalier par lequel on pouvait descendre

des appartements supérieurs d'où Van der Werft l'avait transportée, dans la cour et dans le jardin. Cela lui paraissait certain, car les derniers bâtons de la balustrade s'abaissaient et ressortaient de l'autre côté, et Manon se convainquit bientôt que ce n'était pas par suite de son état de délabrement, mais qu'ils avaient toujours eu cette direction, même quand l'escalier se continuait au-dessous. Ceci venait encore se confirmer par la balustrade de l'escalier inférieur dont les courbes avaient la même forme. Comment traverser l'espace qui la séparait de l'escalier inférieur? Il fallait chercher, trouver un moyen pour l'atteindre. Son cerveau travailla avec feu; mais plus elle cherchait, plus ses pensées s'embrouillaient; et pourtant il lui était indispensable de trouver le moyen d'atteindre ces marches qu'elle apercevait au-dessous d'elle. Il devait y en avoir un; puis, comme ressource suprême, elle pouvait sauter. Une envie presque folle la saisit; elle voulait tout de suite tenter ce saut téméraire, se lancer dans le vide, devenir libre ou périr!

Déjà elle calculait avec des regards anxieux la distance; déjà elle s'était à moitié levée, quand elle entendit tout à coup dans la cour des pas et des voix qui s'approchaient du jardin. Ce bruit la ramena un peu à la raison, et se baissant de nouveau sur la balustrade, elle attendit les arrivants.

C'étaient deux ouvriers occupés à creuser un puits dans le jardin, mais qui avaient dû interrompre leur travail pour aider à éteindre l'incendie. Comme le danger n'existait plus, ils retournaient chez eux; mais avant de se séparer, ils étaient venus encore une fois au jardin pour s'entendre sur le creusement

du puits qu'ils devaient recommencer le lendemain de grand matin. Ils s'étaient promis de se mettre courageusement à la besogne pour rattraper le temps perdu et surtout leur salaire.

Tout en causant de l'incendie et des accidents divers qui avaient eu lieu, ils arrivèrent à parler de la disparition de la sorcière, au moment ou ils passèrent devant la cachette de Manon ; mais, heureusement, ils ne virent pas la jeune femme.

Puis ils s'approchèrent de l'orifice du puits. Manon alors regagna sa chambre avec précaution, et se cachant derrière les rideaux de sa fenêtre, elle observa les deux hommes.

L'un d'eux paraissait chercher quelque chose dans le voisinage de la fosse. En s'avançant de plus en plus, il releva, assez loin du lieu de leur travail, un objet qui parut beaucoup l'étonner.

C'était la petite pioche que Van der Werft avait prise la nuit précédente, et qu'une fois arrivé au jardin, il avait jetée. L'ouvrier reporta cet outil près de la fosse, l'y déposa, et les deux hommes s'en allèrent en devisant de choses et d'autres.

Arrivés dans la petite cour devant les fenêtres de Manon, ils firent halte de nouveau et l'un d'eux, montrant le tas de vieux bois qui était rangé le long de ce qui restait de l'escalier, indiqua à son compagnon qu'ils trouveraient là les perches et les planches nécessaires à leur travail.

Manon, qui ne comprenait rien à la conversation de ces hommes, les vit de sa cachette s'avancer vers le tas de bois. Son cœur battait avec force, ses yeux brillaient de joie et d'espérance en suivant le travail

de ces ouvriers qui, pour elle, pour effectuer sa fuite, pouvait être d'une si grande importance.

Elle allait se décider à appeler ces ouvriers pour leur dire de prendre une des longues poutres qui étaient près de la muraille et de la mettre sous le balcon afin qu'elle pût, au moyen de ce secours, se laisser tomber à terre.

Mais, comme par miracle, ce que Manon désirait, les deux manœuvres l'exécutaient. Ils enlevèrent l'une après l'autre plusieurs planches et les mirent près de la muraille, entre les restes de l'escalier et le balcon. Quelques voliges et quelques perches plus courtes dont ils avaient besoin pour leur travail furent jetées de côté et tombèrent avec un grand bruit sur le pavé de la petite cour.

Manon, anxieuse, regardait l'ouvrage de ces deux hommes, les encourageant tout bas par de vives paroles à continuer leur travail. Un peu éloignées de la muraille du jardin paraissaient encore deux longues poutres. Manon eût désiré par-dessus tout que celles-ci fussent apportées dans le voisinage du balcon. Quoiqu'elle vît bien qu'elles ne seraient pas assez longues pour arriver tout à fait jusqu'à ses pieds, elle espérait pouvoir s'en saisir et les rapprocher.

Mais son désir ne fut pas accompli.

Les hommes avaient probablement trouvé ce qu'ils cherchaient et ce dont ils avaient besoin. Ils s'arrêtèrent, et, après une courte réflexion, ils semblèrent vouloir reporter les morceaux de bois qu'ils venaient de placer à l'endroit où ils les avaient pris. Déjà ils en avaient retiré quelques-uns. Le cœur de Manon se serra; la pauvre femme éprouva une frayeur mor-

telle; mais les ouvriers s'arrêtèrent de nouveau et l'un d'eux dit :

— Il fera jour demain, et nous avons assez travaillé aujourd'hui.

L'autre partagea sans doute son avis, car il rejeta le long de la muraille une longue planche étroite qu'il tenait déjà dans ses mains, et cela d'une manière si heureuse qu'elle resta debout juste au bord du balcon.

Puis l'homme s'essuya le front, et quand il eut de nouveau regardé avec son compagnon les voliges et les morceaux de bois qu'ils avaient choisis, laissant le tout, ils quittèrent la cour.

Manon entendit leurs pas s'éloigner. Tout redevint silencieux autour d'elle; la comédienne se retrouva seule encore une fois.

Elle écouta un instant, puis elle s'aventura de nouveau le long de la galerie jusqu'au bout où elle pensait pouvoir atteindre la planche. Mais combien la malheureuse s'était abusée! Quand même, plusieurs morceaux de bois n'auraient pas empêché que la planche, à son extrémité, s'appuyât solidement à la muraille, elle atteignait à peine la moitié de la hauteur existant entre le pavé de la petite cour et la galerie. Et pourtant, il fallait atteindre cette planche, la saisir et l'attirer à elle, puis la mettre en communication avec l'escalier.

Elle retourna de nouveau dans sa chambre, et déjà elle avait trouvé comment elle devait s'y prendre pour atteindre le but tant désiré.

Il lui fallait un nœud fort et une corde assez longue pour atteindre le bois et l'amener de son côté.

Vainement elle regarda dans sa chambre pour

trouver un objet quelconque qui pût lui servir. Les cordons des rideaux étaient trop courts et trop faibles. Son regard tomba alors sur le large et grand ciel du lit. Là se trouvait ce dont elle avait besoin. Retirant les draps de dessous la couverture, elle commença à les déchirer en longues bandes. Quand cela fut fait, elle tressa plusieurs de ces bandes, au moyen desquelles elle obtint une corde qui était d'une force ordinaire. Ses doigts travaillaient sans relâche et ses yeux brillaient de joie en pensant que son projet allait réussir, se berçant déjà de l'espoir d'une prochaine liberté. Bientôt elle eut transformé toutes les bandes. Elle en noua les divers bouts ensemble et réussit enfin à former une corde qui pouvait atteindre le sol.

Manon fit encore un nœud à l'une des extrémités de son câble, et son travail fut terminé. Son cœur bondit de joie, et elle brûla du désir de faire tout de suite son essai, sans peur et sans hésiter une minute.

Et, si elle ne réussissait pas à soulever la planche, elle se laisserait descendre dans la cour au moyen de la corde qu'elle pouvait fixer à la galerie. La fuite était donc possible, et elle se sentait le courage et la force d'affronter le péril et d'essayer ce dangereux et téméraire moyen.

Elle voulait attendre la fin du jour pour terminer les préparatifs de sa fuite, et la nuit dans toute son obscurité pour l'exécuter.

Quand elle eut tout fini, la captive sentit que son corps avait besoin de nourriture, et sans hésitation, elle s'approcha de la table sur laquelle étaient posés du vin et des mets. Elle mangea un peu. Elle se

sentit bientôt réconfortée, et pensa que les mets que Van der Werft avait apportés dans une tout autre intention l'aideraient à accomplir sa fuite.

Le soir arriva lentement, les ombres légères descendirent peu à peu dans le jardin; tout ce qui s'offrait aux regards de la prisonnière finit par disparaître dans l'obscurité. Tout était silencieux dans le bâtiment, dans les cours et dans le jardin. Maintenant il fallait agir! il fallait exécuter, mener à bonne fin ce qu'elle avait préparé. La nuit paraissait devoir être bien sombre, et il était indispensable de profiter des dernières lueurs du jour pour préparer sa fuite.

Munie de ses cordes, Manon se glissa de nouveau au bout de la galerie, elle laissa tomber lentement le nœud largement ouvert sur le bout de la planche qui ressortait du mur.

Elle dut plusieurs fois répéter cet essai, et de grosses gouttes de sueur causées par la fougue et l'impatience, plus que par la fatigue, perlaient sur son front.

Enfin, elle atteignit son but : le nœud entoura la planche, glissa de plus bas en plus bas, et quand elle tira la corde de son côté, elle sentit au poids qu'elle avait réussi à saisir l'objet tant convoité.

Manon attendit un moment pour reprendre haleine; puis elle réunit toutes ses forces pour attirer la planche à portée de sa main; elle arriva à ce résultat avec beaucoup de précaution. Elle ne pouvait soulever le morceau de bois que très lentement; à chaque secousse elle était obligée de s'arrêter, car la planche, en se balançant, produisait un bruit assez fort.

La jeune femme écoutait avec anxiété ; mais tout restait tranquille et silencieux autour d'elle.

Enfin, après des minutes qui lui parurent des siècles, elle parvint à mettre la volige debout à l'endroit qu'elle désirait. Le nœud touchait alors le plancher de la galerie, et l'extrémité supérieure du morceau de bois dépassait ce nœud d'environ cinq pieds, pendant que l'autre bout, d'après le calcul de Manon, devait se trouver environ à la même distance au-dessous.

Un moment, le désespoir la saisit, car maintenant il s'agissait de réussir ou de perdre tout le fruit des efforts qu'elle avait faits.

En mettant ses deux pieds sur la corde, elle saisit le morceau de bois et le mit aussitôt en mouvement. Ce travail dura un moment. Quand la prisonnière crut que l'extrémité inférieure de sa planche flottait au-dessus de l'escalier, elle la laissa échapper. La volige descendit de quelques pieds et combla la distance qui séparait la balustrade du petit escalier. Le trait d'union était formé et offrait un moyen de fuite.

Les forces de la malheureuse femme étaient à bout ; elle tomba épuisée sur la galerie, et pendant que son cœur battait violemment, des larmes de joie s'échappaient de ses yeux : elle était heureuse d'avoir pu mener à si bonne fin son projet.

Il lui fallut beaucoup de temps pour se remettre et recueillir ses idées ; puis, elle examina plus attentivement son ouvrage.

La planche était large environ comme les deux mains et pas trop épaisse ; mais elle paraissait forte et en état de pouvoir la porter.

Elle dépassait de deux pieds à peu près le plancher de la galerie, tandis que son extrémité paraissait solidement appuyée au bas des marches ; mais elle était tombée un peu de côté, car l'escalier ne se trouvait pas tout à fait sous le balcon.

Manon sentit qu'il lui fallait faire un grand effort et que des précautions particulières étaient indispensables, afin de parvenir par ce faible pont à atteindre le sol.

Elle devrait se laisser glisser le long de la planche, et, en même temps, s'y cramponner avec les bras. Pour atteindre ce but, il fallait que son pont volant fût, par une de ses extrémités, attaché au haut de la galerie.

Les barreaux de la balustrade pouvaient servir; elle les visita et pensa qu'ils seraient assez forts pour pouvoir donner à sa volige la direction voulue. Elle entoura plusieurs fois la longue corde au dernier barreau, puis elle la tira et la mit sur le plancher de la galerie pour pouvoir la prendre dès qu'elle en aurait besoin.

Manon n'avait donc plus à craindre de voir sa construction vaciller. Elle pouvait, au besoin encore, tenir la corde en opérant sa descente et diminuer ainsi le danger d'une chute.

Tout à coup, elle entendit un nouveau bruit dans la cour. Dieu! si Van der Werft arrivait en ce moment et découvrait les préparatifs de fuite qui lui avaient coûté tant de peine!

La nuit n'était pas encore assez épaisse pour que l'on ne pût apercevoir tout ce qu'elle venait de faire. Elle écouta. Mais le bruit n'approcha pas, le silence

se rétablit, et la comédienne se rassura encore une fois.

Elle regarda de nouveau la distance qui la séparait de l'escalier, puis rentra dans sa chambre, bien décidée à attendre la première heure de nuit, comme la plus propice pour mettre à exécution son projet; passer par-dessus la muraille du jardin ne paraissait pas devoir lui offrir de grandes difficultés, car les treilles formaient une échelle naturelle et commode, et le lendemain elle pourrait être bien loin de cet endroit où tant de malheurs l'avaient menacée, où elle avait tant souffert et tant enduré de chagrins.

La pauvre femme tomba épuisée sur une chaise près de la fenêtre. Ses pensées se fixèrent encore pendant quelque temps sur ses préparatifs de fuite, ensuite elles se reportèrent lentement vers son frère si heureux; puis, plus loin encore, dans un pays de liberté, enfin, elle fit un retour sur le passé. Les tourments de ces deux derniers jours avaient été trop grands et trop lourds pour son pauvre cœur. Elle avait besoin de repos. Aussi le sommeil la gagna peu à peu, ses paupières se fermèrent et elle s'endormit profondément.

Pendant son repos, le calme répandu sur ses traits délicats indiquait clairement que des songes heureux occupaient sa pensée.

Si l'intéressante prisonnière avait su ce qui, en ce moment, se passait sous les fenêtres de sa prison, elle eût maudit ce sommeil qui la berçait doucement dans un repos trompeur, pour la perdre à jamais!

Dans l'obscurité de la nuit, un homme, caché dans la cour, regardait avec des yeux étincelants vers le

balcon. Un sourire moqueur plissa sa bouche quand il aperçut, malgré les ténèbres, les préparatifs de fuite de Manon, préparatifs qui avaient coûté tant de peine.

C'était Van der Werft qui, pendant que Manon était encore occupée à son travail, avait été attiré dans la cour par un bruit singulier ; il s'était alors avancé sans être vu et avait deviné facilement ce qu'elle voulait faire. Puis, il monta doucement l'escalier, leva la planche en l'air et la laissa retomber dans l'espace. Un rire triomphant parut sur son visage quand il vit le pont détruit. L'étroite planche toujours tenue par la corde, pendait au bout du balcon, mais sans appui et se balançant dans l'air. Toute fuite était devenue impossible!

Sans bruit, comme il était venu, Van der Werft disparut dans l'obscurité de la cour. Tout redevint silencieux dans les environs de la vieille maison.

. . . .

Manon avait dormi longtemps, il était minuit passé quand elle se réveilla tout à coup.

Un bruit fort et strident retentit à ses oreilles. Elle se leva vivement, et en même temps une faible clarté se répandit dans l'appartement. La petite porte pratiquée dans la muraille était ouverte, et c'est par là que filtrait ce mince rayon de lumière. A sa clarté, la pauvre enfant terrifiée vit apparaître un homme d'un aspect effrayant! Sans habit, son gilet ouvert et sa chemise couverte de larges dentelles laissaient voir à nu son cou et sa poitrine. Cet homme s'avançait lentement ; Manon eut de la peine à reconnaître Van der Werft, tant ses traits étaient changés. Une pâleur mortelle couvrait ses

joues et son crâne nu, et ses yeux tout grands ouverts regardaient fixement, comme ceux d'un mort, devant eux.

Dans sa main, entourée de grandes manchettes de dentelles qui tombaient de côté, il tenait un petit chandelier avec une bougie allumée, dont la mèche calcinée indiquait qu'elle brûlait depuis longtemps. Sous l'effort d'une respiration pénible, sa large poitrine se soulevait et s'abaissait, tandis que ses lèvres entr'ouvertes restaient immobiles.

Il dormait et faisait sa tournée sous la puissance d'un de ces terribles accès que nous avons déjà plusieurs fois observés.

Manon, que la peur avait entièrement réveillée, était clouée à sa place ; elle voulait crier, mais ne le pouvait pas. Les mains jointes, retenant son souffle, elle regardait Van der Werft qui ferma lentement la petite porte et s'avança dans l'appartement.

La jeune femme s'aperçut qu'il dormait, et sa première pensée fut de fuir avant qu'il s'éveillât, mais les choses étranges qu'elle entendit l'arrêtèrent.

— Maintenant ils sont en mon pouvoir tous deux, disait le dormeur faiblement, mais assez distinctement pour que Manon pût le comprendre. Il faut qu'ils se repentent de ce qu'ils ont fait souffrir à mon cœur... La voici... Marion !... Marion !...

Il avait déposé le chandelier avec sa bougie à demi brûlée près de la porte, sur la table, et en disant ces dernières paroles il avait fait quelques pas vers le lit.

Manon était toujours glacée et immobile à sa première place, près de la fenêtre ; seulement des yeux

elle avait suivi la marche du dormeur, et tous ses sens s'efforçaient de ne pas perdre une seule des paroles de Van der Werft.

Une idée étrange, terrible, s'empara d'elle, et elle eut le pressentiment que sa destinée allait se décider.

Van der Werft s'était approché de plus en plus du lit, et avait exécuté tous ses mouvements avec précautions. Alors il s'arrêta.

Manon se sentit attirée vers lui par une impulsion invisible, à laquelle elle ne pouvait résister. Elle s'avança de quelques pas sans qu'il l'entendît et écouta, les yeux et la bouche ouverts, les quelques paroles que le dormeur prononçait, qui firent figer son sang dans ses veines et dresser ses cheveux sur sa tête.

— C'est là qu'il repose!... Armand le maudit! Comme il sommeille tranquillement à son côté!... En attendant, moi, je me consume dans les terribles tourments de l'enfer... Comme elle est belle!... Marion!... Marion!... Je ne puis supporter cette vue plus longtemps... va en enfer!... en enfer!

En disant ces mots, le dormeur avait levé sa main droite, comme pour frapper, et voulait la laisser retomber sur l'être qu'il croyait voir sur le lit. Mais au même moment, un cri strident s'échappa de la poitrine oppressée de Manon; en même temps elle s'élança avec des yeux étincelants sur le dormeur, et retenant la main qui s'était levée pour frapper avec une force surhumaine, elle s'écria :

— D'Aubigny!

Toute la personne du dormeur ressentit une secousse terrible; puis il se redressa immédiatement.

Ce seul mot avait brisé le charme qui retenait captive l'âme de cet homme. Il était complètement réveillé et avait repris toute sa force. D'un mouvement violent il dégagea sa main, et ses yeux ardents se fixèrent sur ceux de Manon.

— Assassin de mon père !... de mes parents!... continua-t-elle.

Puis elle couvrit ses yeux avec ses mains, pour refouler les larmes qui allaient lui échapper malgré elle et qui paraissaient lui enlever toutes ses forces.

— Oui! je suis d'Aubigny ! répondit l'autre avec un accent profond, mais terrible! D'Aubigny qui a aimé ta mère... qui l'a rendu si malheureux... qui a mené pour elle une vie de damné, jusqu'à ce qu'elle lui apparût de nouveau en toi !

— Arrière! misérable! s'écria Manon reculant de quelques pas, quoique Van der Werft ou plutôt d'Aubigny n'eût pas fait un mouvement pour s'approcher d'elle, car il la savait complètement en sa puissance.

— Apaise ta colère, Manon, et écoute-moi, dit-il avec un calme forcé.

— Arrière! répondit-elle, je ne veux plus rien entendre de vous ; je me sens frissonner en votre présence. J'aimerais mieux retourner dans mon horrible cachot ou au milieu du peuple furieux que de rester près de vous, près de l'assassin de mon père !

— Et pourtant tu resteras et tu m'entendras. Puisque tu m'as enfin reconnu, tu dois me reconnaître entièrement. A ton aspect, toutes les passions qui sommeillaient depuis si longtemps en moi se sont réveillées plus fortes et plus terribles que

jamais. Ce que j'ai éprouvé pour ta mère, je le ressens maintenant encore plus vivement pour toi. Et tu dois me donner une compensation pour les tortures sans bornes que j'ai supportées à cause d'elle : pour tout le bonheur de ma jeunesse qu'elle m'a ravi, pour mon existence perdue. Maintenant, tu peux juger ce que tu es pour moi, si je t'aime et si jamais je te quitterai ! Tu es à moi et pour toujours, et la mort seule pourra t'arracher de mes bras !

— C'est horrible ! s'écria Manon, qui avait écouté sans respirer l'aveu de cette âme ardente, qui ne s'arrêterait devant aucun crime pour satisfaire sa passion.

Elle se vit perdue sans ressource. Mais non ; la voie qu'elle avait préparée pour sa fuite avec tant de peine lui restait encore ouverte ; quand même le résultat serait douteux, elle pensait que tout autre, fût-il mille fois plus terrible, serait préférable à celui de rester en la puissance de cet homme.

Comme un éclair, ses pensées s'éveillèrent en elle, et elle résolut aussitôt de les mettre à exécution. Elle se trouvait près de la porte du balcon qui était seulement poussée. Elle s'était représenté d'avance dans son esprit la situation du pont suspendu qui devait la sauver ; aussi pensa-t-elle que, malgré l'obscurité, elle pourrait agir vivement et réussir.

L'homme qui l'effrayait tant était en face d'elle, la considérant toujours avec des yeux dévorants ; il était heureux en pensant qu'aucun secours humain ne pourrait lui ravir une proie qui, selon lui, ne lui échapperait plus. Mais ce long examen fit bouil-

lonner de plus en plus son sang et le poussa enfin à profiter de sa victoire.

Il s'approcha près d'elle.

— Manon! s'écria-t-il avec exaltation.

Et en même temps, il avança le bras comme pour la saisir.

Rapide comme une flèche, Manon s'échappa de ses griffes; en quelques pas elle se trouva près de la porte du balcon. Celle-ci fut rapidement ouverte et la fugitive disparut dans l'obscurité sur la petite galerie.

— Manon! arrête! arrête! s'écria d'Aubigny épouvanté, en allongeant les bras, sans quitter la place où il était resté comme cloué.

Il comprenait ce qu'elle voulait faire et ce qui allait en résulter.

Mais il était trop tard. La destinée de la malheureuse devait s'accomplir.

Au dehors, dans le silence de la nuit, on entendit un grand cri, un cri déchirant, puis un coup retentissant suivit, comme si un morceau de bois tombait d'une grande hauteur, et au milieu de tout cela un bruit sourd, comme celui d'un corps pesant s'abattant lourdement sur le pavé de la cour; puis, on n'entendit plus rien.

Il devait s'être passé quelque chose de terrible!

Pendant un moment, d'Aubigny resta immobile, écoutant sans pouvoir respirer, la figure contractée; mais rien ne bougea, aucun bruit n'arrivait plus à ses oreilles; tout était silencieux et tranquille... silencieux comme la tombe.

Il se leva comme mû par un ressort, saisit la lu-

mière et quitta la chambre. Il descendit précipitamment l'escalier et courut vers la cour. Là un spectacle horrible s'offrit à sa vue!

Sous le balcon, à moitié sur le tas de bois que les deux hommes avaient jeté le soir, à moitié sur le pavé de la cour, Manon était étendue immobile et sans vie; à côté d'elle, la planche et le long drap blanc transformé en corde qui devaient servir à sa délivrance.

D'Aubigny s'agenouilla près d'elle, en proie à une émotion terrible; il prononça d'abord son nom en tremblant, puis avec des cris de douleur, en la pressant dans ses bras et en la soulevant comme pour la ranimer. Mais, peines inutiles, Manon avait cessé de vivre.

Il ne pouvait croire à ce qui venait d'arriver, et il commença de nouveau à vouloir ranimer sa victime. Il approcha la lumière de son visage. Le derrière de la tête de la comédienne reposait sur le pavé. Il se pencha sur ce visage inanimé, et ses yeux rencontrèrent ceux de la morte, qui le regardaient fixement. Ce regard pénétra Van der Werft jusqu'à l'âme, car toute l'aversion qu'elle avait éprouvée pour lui, toutes les frayeurs qu'il lui avait causées, le choc terrible qu'elle avait dû éprouver au moment où le pont lui ayant manqué elle était tombée sur le sol, tout cela se reflétait pour lui dans ses yeux privés de vie, et ce regard mort lui en disait plus que les regards courroucés de Manon vivante. Dans ces prunelles ternes, il lisait sa condamnation.

Il l'avait assassinée, comme il avait assassiné son père. Cet homme à la volonté de fer fut brisé sous l'impression de ce tableau. Son œil ne trouvait pas

une larme, sa bouche pas un mot de plainte, son cœur aucune consolation.

Semblable à la morte devant laquelle il était agenouillé, d'Aubigny resta inerte dans la même position. Il se sentait condamné, terrassé.

Tout à coup, une voix se fit entendre derrière lui.

— Ainsi, Satan est donc enfin venu chercher la sorcière !

Ces paroles retentirent aux oreilles de d'Aubigny et le tirèrent de sa profonde léthargie ; elles lui donnèrent la conviction qu'il n'était pas seul, et que quelqu'un avait été témoin de son crime. Il retrouva tout à coup ses forces et son sang-froid, et, se relevant comme piqué par un serpent, il se retourna, préparé à tout, prêt à commettre un nouveau crime, si cela était nécessaire, pour assurer l'impunité du premier.

Derrière lui se tenait Balzer, le gardien de la tour, une lanterne à la main, regardant tranquillement le cadavre ; puis ensuite Van der Werft, qui roulait des yeux sauvages et menaçants, tout prêt qu'il était à se jeter sur lui, pour tuer celui qui connaissait son secret, si cela devenait nécessaire.

Le regard de cet homme et la tranquillité parfaite qu'il montrait tranquillisèrent Van der Werft. Il savait que Balzer lui était dévoué ; il sentait qu'il ne le trahirait pas.

— Consolez-vous, monsieur, dit Balzer, et ne prenez pas tant à cœur ce qui vient d'arriver ; il fallait que cela finît ainsi ; je le savais bien, et je vous l'avais souvent prédit !

— Tu crois alors que c'est moi qui suis la cause

de sa mort, que je suis son meurtrier, n'est-ce pas? répliqua Van der Werft avec brusquerie.

— Dieu m'en garde! mais qui parle donc ici d'un meurtre? C'est un malheur qu'elle soit tombée de là-haut, je l'ai vue moi-même bien distinctement!

— Tu savais donc que Manon était là-haut, cachée chez moi, répondit l'autre, étonné.

— Certainement, monsieur, répliqua le gardien d'un ton mystérieux, je connais l'intérêt que vous portiez à... la morte ; puis elle me faisait de la peine, je ne sais pas trop pourquoi... Dans cette étroite prison de la tour, la voir là me déchirait le cœur... qu'importait que je la laissasse échapper ? Elle ne pouvait fuir sa destinée... Je vous vis tourner autour de mon habitation, pour trouver mon sentier caché; je laissai les portes nécessaires ouvertes, je refermai les autres, afin que rien ne vous dérangeât ; j'oubliai exprès mes clefs et ne rentrai à la maison que le lendemain, lorsqu'elle n'était plus dans la tour, ce dont les gentilshommes purent se convaincre, à leur grand étonnement, quelques heures après. Je vous rendais ainsi un service et contentais le sentiment étrange qui s'était emparé de moi. Mais tout cela n'a servi de rien! Satan est venu la chercher, quand même, comme je vous l'avais prédit souvent, et comme je suis bien forcé de le reconnaître ce matin.

Van der Werft avait écouté le vieux militaire avec une surprise croissante. Ainsi, Balzer avait non-seulement su l'évasion de Manon, mais l'avait encore protégée. Van der Werft désirait encore apprendre autre chose. A peu près tranquillisé, il lui dit :

— Et vous avez vu comment elle est tombée de là-haut ?

— Il pouvait être minuit, quand je revins de l'incendie et regagnai ma tour. Avant de me coucher, je voulus encore une fois voir ma prisonnière et savoir ce qu'elle faisait. Par le chemin que vous connaissez, je pénétrai dans le jardin et vis qu'il y avait de la lumière dans la chambre du haut. J'entendis parler fort, mais j'étais trop éloigné pour comprendre.

Pendant que j'étais là et que j'écoutais en regardant en l'air, la Valoy est apparue tout à coup sur le balcon. Elle a couru de ce côté, vers ce coin, où elle s'est baissée probablement pour se laisser glisser, au moyen de cette corde blanche qui est là sur le sol, à côté d'elle ; mais, celle-ci, sans doute, n'avait pas été bien attachée, ou manquait d'un point d'appui assez solide ; elle a fait un faux pas, ou sa force l'a trahie, que sais-je ? au même moment, elle est tombée, entraînant un objet très lourd avec elle... voyez ! avec ce morceau de bois, autour duquel est encore attachée la corde blanche. Mais comment a-t-il été monté ? Le diable seul peut le savoir. Elle est tombée sur les poutres et sur les planches, et sa tête a rebondi sur le pavé de la cour ; cela a occasionné sa mort. Son crâne a été brisé par cette chute terrible sur les pierres. Voyez donc comme le sang coule à travers ses cheveux noirs !

Van der Werft se détourna en frissonnant, car alors seulement il apercevait les traces de sang dont Balzer parlait si tranquillement.

Celui-ci continua :

— Ainsi, c'est un malheur et non un meurtre, qui a occasionné sa mort ; et ce malheur, elle l'a probablement cherché elle-même. Cela devait finir ainsi ;

c'était une sorcière, comme le peuple l'avait surnommée avec raison. D'ailleurs, le jeu qu'elle se plaisait à jouer avec le pauvre prince, avec les autres seigneurs, et avec vous, monsieur, ne pouvait rester impuni ; il fallait que cela finît ainsi !

— Silence, Balzer, silence, murmura Van der Werft, n'insultez pas la malheureuse jusque dans la mort.

— Laissez faire, monsieur, répondit le gardien, c'est arrivé comme je le dis, j'en répondrais. Mais pensons à quelque chose de plus sérieux. Le cadavre ne peut rester ici dans la cour !

— Vous avez raison ! mais où pouvons-nous le cacher ? dit Van der Werft, que ces paroles rendirent de nouveau tremblant ; nous allons le porter dans la maison, venez, prenez-le avec moi, dit-il, tandis que Balzer restait muet, absorbé dans ses pensées.

— Non, cela ne peut se faire, répondit enfin celui-ci. Qui sait ce qui arrivera demain dans la maison ? On a des soupçons sur vous, et c'est peut-être heureux que tout cela se soit passé ainsi. Dans le jardin, on creuse justement un puits ; l'incendie en a interrompu le travail. Le trou doit avoir déjà environ dix pieds de profondeur, c'est assez pour cacher sûrement et pour toujours le corps de la sorcière. Nous allons l'y porter et l'enterrer. Demain, de bonne heure, ces deux hommes reviendront ; je leur ai parlé cette après-midi pour continuer leur travail, je serai là et je leur dirai que vous avez changé d'avis, et qu'à cette place vous voulez faire une petite grotte ou élever une statue, et que vous désirez que le puits soit creusé à un autre endroit. Le trou alors sera bouché et tout sera fini. Autant que possible, je

veux cette nuit faire disparaître les traces d'évasion qui sont restées ici, sur le balcon et dans la chambre. Cela est nécessaire; le reste marchera tout seul!

— Vous avez raison! s'écria Van der Werft, dans une anxiété fiévreuse. Venez, nous allons porter la pauvre enfant à sa dernière demeure!

Balzer, adroit et prévoyant tout, détacha la longue corde blanche de la poutre et la mit sur son épaule. Puis les deux hommes prirent le corps inanimé et le portèrent lentement, sans prononcer un mot, au jardin, près du puits nouvellement creusé, qui allait recevoir une tout autre destination.

Pendant ce trajet, Van der Werft sentit ses forces l'abandonner; une étrange faiblesse envahissait peu à peu son corps et son âme. Tout était confus dans son cerveau ; une souffrance indéfinissable le torturait, et tout son courage l'avait abandonné subitement. Ce coup terrible et les luttes pénibles des derniers jours l'avaient cruellement frappé, et il sentait que sa vie en serait abrégée.

Arrivé à la fosse, il déposa la morte sur le sol ; elle échappa presque de ses mains, qui ne pouvaient plus la tenir. Il tomba à genoux et se couvrit le visage de ses deux mains pendant que Balzer, avec son seul bras, entourait plusieurs fois le corps de Manon avec la corde blanche. Il laissa alors glisser son fardeau dans la fosse, y jeta également la corde qui devait servir à la malheureuse pour sa délivrance, et qui la descendait, mutilée et sanglante, au fond d'un trou.

— Une prière pour sa pauvre âme! murmura Balzer, en laissant tomber un regard de côté sur son compagnon.

Puis il ôta son tricorne, se mit à genoux et pria pour la trépassée.

Van der Werft resta sans mouvement au bord de la fosse. Il ne devait pas avoir entendu les dernières paroles de Balzer, ou il n'y avait pas fait attention, car ses mains ne se joignirent pas pour prier, et ses lèvres ne bougèrent pas.

Il faisait nuit dans son âme ; son esprit et ses pensées étaient comme anéantis.

Balzer, après avoir terminé sa prière, remit son chapeau, se releva ; il saisit ensuite une des pelles qui se trouvaient près de la fosse et commença, autant que le lui permettait son seul bras, à jeter sur le cadavre la terre qui s'élevait tout autour de l'orifice du puits.

Le bruit sinistre qu'occasionnaient les pelletées de terre en tombant, réveilla enfin Van der Werft de sa léthargie et de son insensibilité apparente. Il releva lentement la tête et regarda son compagnon, qui continuait silencieusement son travail. Le trompette paraissait très fatigué. Enfin, l'homme agenouillé parut rassembler toutes ses forces, il se leva, prit également une pelle pour aider le gardien à rendre le dernier devoir à Manon, qui devait sous cette terre dormir du sommeil éternel. Mais il n'en eut pas la force. Après la troisième pelletée qu'il jeta sur le cadavre il dut s'arrêter. Il lui semblait, chaque fois qu'il laissait tomber la terre dans la fosse, qu'une partie de sa propre vie lui échappait. Sa poitrine haletait bruyamment, et à chaque fois qu'il respirait, il s'affaiblissait de plus en plus. Il dut enfin s'appuyer sur le monceau de déblais, ses jambes

ne pouvant plus le soutenir. Il tomba dans un sombre abattement.

Balzer, qui l'observait en silence, eut pitié de ce pauvre homme qu'il avait pris en amitié depuis le peu de temps qu'ils avaient passé ensemble. Quant à la mort de Manon, il ne soupçonnait pas que Van der Werft pût en être l'auteur ; il pensait réellement ce qu'il avait dit. La comédienne, par sa beauté extraordinaire, avait attiré l'étranger dans ses filets et joué avec lui comme avec les autres gentilshommes. Sa mort avait été amenée par le combat que Van der Werft s'était vu obligé de soutenir pour en devenir possesseur, combat qui avait un si triste épilogue. C'est ainsi que le vieux soldat s'expliquait la catastrophe.

Mais, chose étrange ! pendant qu'il travaillait et que ces pensées l'envahissaient, il considérait attentivement Van der Werft. La pâle lumière de la lanterne éclairait en partie ce corps affaissé ; il lui apparut comme éclairé d'une manière fantastique et sous un tout autre aspect que depuis leur rencontre. La personne de Van der Werft se transforma pour lui. Il lui semblait le revoir enveloppé d'une capote bleue brodée de rouge, entourée de riches galons d'or, un large baudrier avec son épée sur l'épaule, et sur ses longs cheveux bruns bouclés un chapeau dont les bords étaient ornés de riches plumes blanches. Les traits devinrent plus jeunes, quoiqu'il le regardât encore d'un air sombre. Le vieux trompette semblait réellement reconnaître dans Van der Werft son ancien capitaine français, qui l'avait aidé à fuir, et pour lequel il avait fait son faux témoignage.

Il lui semblait que dans l'obscurité de la nuit le vicomte d'Aubigny s'avançait vers lui ; ou bien était-il encore sous l'influence de la sorcière, dont le pouvoir diabolique, comme il le croyait fermement, lui envoyait ce souvenir ; mais non, elle était morte et reposait là sous la terre; la dernière pelletée qu'il avait jetée sur elle avait entièrement couvert son corps, et rien de surnaturel ne s'était montré jusqu'alors ; cela devait être comme il se l'était figuré, comme il l'avait pensé autrefois, en entendant le récit de la comédienne.

Mais alors, si celui qui était devant lui était réellement d'Aubigny, l'assassin du père de la comédienne, c'était lui qui, maintenant encore, devait être le seul coupable! et celle qui reposait là sous terre avait certainement été assassinée, et lui, Balzer, l'avait de nouveau gravement outragée.

Ces pensées troublaient tellement le vieux gardien, que de grosses gouttes de sueur perlaient sous ses cheveux gris. Malgré lui, il voulait savoir la vérité, si ses pressentiments avaient une raison d'être, ou si c'était un jeu de l'enfer. Il voulait seulement dire un mot à cet homme, qui était là près de lui, immobile et sans vie, un seul mot, et quelle que fût sa réponse, il saurait s'il devait l'accuser ou l'absoudre.

Le travail terminé, il s'appuya à son tour sur sa pelle et considéra longtemps Van der Werft. Il ouvrait déjà les lèvres pour faire une question indiscrète et prononcer le nom de son ancien capitaine d'Aubigny, mais il n'osait pas. La personne qui était près de lui était dans un état si lamentable qu'une profonde compassion s'empara du bon vieux trom-

pette. Il refoula donc les sombres pensées qui s'élevaient dans son esprit, et il dit à Van der Werft, d'un ton ému :

— Le travail est terminé, monsieur, partons, car vous avez besoin de repos; partons, je vais vous conduire chez vous, et ce qui reste encore à faire, je m'en charge. Vous pouvez vous reposer entièrement sur Balzer. Partons!

Il ne reçut aucune réponse. Celui à qui s'adressaient ces paroles resta immobile et dans la même position. Balzer s'approcha de lui et regarda tout surpris son visage. Ses yeux étaient grands ouverts, mais ils étaient baissés vers la fosse. Il semblait dormir et, courbé, il se tenait appuyé sur la pelle.

Le vieux trompette, saisi d'un frisson, voulut de nouveau lui adresser la parole, et le tirer de son sommeil. Au même moment, Van der Werft ouvrit les lèvres, et dit en français quelques mots sur la fosse, comme s'il s'adressait à la morte.

Terrifié, Balzer s'arrêta et écouta.

— Maintenant, vous êtes tous ensemble, tous, tous! disait le dormeur, lui... avec sa blessure mortelle au cœur, et Marion et Manon... Maintenant que vous êtes tous réunis, vous pouvez m'accuser là-haut!... mais Dieu sera miséricordieux, car vous, vous êtes tous aussi coupables que moi... Dieu... qui vous avait donné la beauté, me donna la passion; c'est la passion qui m'a conduit à commettre un double meurtre, et comme celui qui est dans le ciel vous a pardonné, il me pardonnera aussi.

— C'est lui, murmura Balzer ému.

En même temps, différentes pensées traversèrent

son cerveau comme un éclair, et il devina sa culpabilité personnelle.

Il voulut s'éloigner de la fosse, mais le dormeur, après ces dernières paroles, parut vouloir s'affaisser complètement, et le gardien le saisit vigoureusement par le bras et lui cria très fort :

— Monsieur d'... monsieur Van der Werft, réveillez-vous, il est temps de partir.

Le dormeur se réveilla en sursaut. Ses yeux hagards regardaient autour de lui, comme si tout ce qu'ils voyaient leur était inconnu, puis ils s'arrêtèrent sur Balzer.

— J'ai dormi... j'ai peut-être parlé? dit-il. Ce que j'ai pu dire, ne le croyez pas.

— Vous n'avez rien dit, monsieur, répondit Balzer pour le tranquilliser.

— Où suis-je?

— Au tombeau de Manon, monsieur ! répondit le vieillard d'un air solennel!

— Au tombeau de Manon ! murmura Van der Werft.

Il semblait prêt à tomber de nouveau ; mais Balzer, réunissant toutes ses forces, le tint droit et l'entraîna loin de ce lieu désolant, hors du jardin et vers la maison.

Van der Werft se laissa faire sans résistance.

— Il sera miséricordieux ! répéta-t-il.

— Je l'espère aussi! répondit Balzer, vivement ému et comme malgré lui, car nous sommes tous pécheurs !

. . . .

Peu de temps après, au milieu de la nuit, un

homme seul s'agenouillait sur la fosse ouverte, qui était devenue un tombeau.

C'était Balzer, qui, depuis l'aveu de Van der Werft, ou plutôt de d'Aubigny, s'était entièrement transformé. Tout d'un coup, le mystère s'était trouvé dévoilé; il savait quel était le coupable et quelle était l'innocente, et combien il avait mal agi à l'égard de celle qui dormait sous ses pieds.

C'est pour cela qu'il était retourné au tombeau, et qu'il priait, reconnaissant au fond de l'âme combien il avait accusé injustement l'infortunée Manon.

Il voulait réparer ses fautes, et tout faire pour qu'au jour de la justice divine la comédienne et le juge suprême pussent lui pardonner d'avoir pris part à ce drame terrible.

XVIII

ARMAND DE MIVELLES

Le lendemain, les amis de François-Ernest se mirent en route et commencèrent, sous la conduite du prince, leur nouvelle expédition, exactement comme il avait été convenu la veille.

A huit heures précises, de Miltitz et Bobenhausen pénétrèrent dans la tour Blanche. A leur grande joie, ils trouvèrent ouvertes les portes qui conduisaient à la prison, ainsi qu'à la muraille. Balzer ne paraissait pas être chez lui, car malgré le bruit qu'ils firent en entrant tout resta tranquille et silencieux.

Les deux jeunes gens s'aventurèrent avec précaution sur le chemin de la muraille. Ils arrivèrent bientôt au petit bâtiment en ruines où le chemin aboutissait. Là se trouvait, en effet, une échelle conduisant en bas.

Miltitz ne put s'expliquer comment il ne l'avait pas vue la veille, et fut forcé d'avouer, à sa honte,

qu'il n'avait point tout remarqué lors de sa visite de la tour. Mais il ne s'arrêta pas longtemps à ses réflexions; le capitaine, suivi du jeune Bobenhausen, descendit vivement l'échelle et aperçut, en effet, le trou pratiqué dans la muraille, exactement comme le prince l'avait indiqué.

Arrivés là, ils se trouvèrent dans le jardin. Il leur parut désert et silencieux, avec ses arbres taillés, ses allées et ses sentiers droits.

Cependant, du côté opposé et près de la muraille, des yeux semblaient se mouvoir. En effet, c'était Balzer avec deux ouvriers.

Le premier était facile à reconnaître à sa grande capote blanche. Sa présence en ce lieu expliquait la tranquillité de la tour et les portes ouvertes.

Sans perdre de temps, Miltitz marcha vers ces hommes qui paraissaient travailler à cet endroit.

Balzer vit les jeunes gens s'approcher, mais il fit semblant de ne pas prêter grande attention à leur présence, et examinait d'un air satisfait ce travail achevé.

Les deux gentilshommes arrivèrent en ce moment près de lui et regardèrent ce que les hommes faisaient. Ils avaient dû creuser la terre, car le terrain paraissait avoir été fraîchement remué, et ils étaient en train de le niveler.

— Nous vous trouvons donc enfin, Balzer! s'écria de Miltitz.

Le gardien se retourna lentement alors, et jouant la surprise, il répondit :

— Mais, si je ne me trompe, c'est à monsieur le capitaine de Miltitz et au jeune seigneur de Bobenhausen que j'ai l'honneur de parler? Je n'aurais

jamais cru avoir d'aussi bon matin l'honneur de voir ces messieurs à l'endroit où nous sommes... Vous n'êtes probablement pas non plus entré par le jardin?

— Nous avons enfin trouvé votre sentier caché, mon vieux ! Et maintenant, vous ne nous ferez plus rien accroire !

— J'en étais sûr, dès hier à midi, que mon passage secret serait découvert, quand le jeune capitaine, accompagné de Son Altesse, est venu faire une inspection si minutieuse dans ma tour. Je m'attendais aussi à une visite, et c'est pour cela, qu'en hôte galant j'ai laissé les portes ouvertes. J'aurais bien pu les fermer, n'est-ce pas, monsieur le capitaine? Mais pourquoi faire? Que peut-il m'arriver, quand on saura que j'ai une entrée particulière pour pénétrer dans ma tour?

Ces paroles avaient été prononcées par le gardien avec un petit air d'ironie, et Miltitz sentait bien que le vieillard était plus malin que lui et qu'il n'en obtiendrait rien. Aussi ne jugea-t-il pas à propos de s'arrêter à une conversation et à des mots inutiles, et il se prépara à marcher vers l'entrée de la cour.

En ce moment, de Bobenhausen, qui pendant ce temps regardait avec curiosité la terre fraîchement remuée, demanda ce que ces gens-là faisaient.

Balzer se tourna vers le jeune homme, et répondit avec sang-froid :

— M. Van der Werft voulait faire creuser un puits à cette place, mais il a changé d'avis : cet endroit est très bien situé et très frais surtout le soir, et M. Van der Werft s'est décidé à y faire construite une grotte, pour les chaudes journées d'été. Le puits sera creusé

là-bas, à l'autre bout du jardin où, à cause des fleurs, il sera encore mieux placé qu'ici. Si ces messieurs veulent me faire le plaisir de m'honorer d'une nouvelle visite d'ici à quelques jours, ils verront comme la nouvelle grotte, d'un travail remarquable, sera déjà avancée, et combien elle embellira ce jardin princier.

— C'est bien! murmura de Miltitz en colère.

Et il se préparait à s'en aller avec son compagnon tandis que le gardien terminait sa phrase, et y ajoutait un profond et grave salut, comme pour rendre aux gentilshommes l'honneur qui leur était dû, mais en réalité pour dissimuler un sourire moqueur qu'il ne pouvait retenir.

A l'entrée de la première cour, les deux jeunes gens rencontrèrent de Prettlack, qui, avec le prince et de Schack, avaient pénétré dans la maison du marché, et tout en faisant bonne garde dans les cours, s'y promenaient de long en large. Le capitaine et Bobenhausen vinrent les rejoindre. Du jardin jusqu'au marché, ils observèrent chaque porte, chaque fenêtre, afin que leur conquête tant cherchée se retrouvât enfin, et ne pût leur échapper de nouveau.

Le prince et son compagnon, conduits par la vieille servante, qui ne cessait ses révérences, étaient entrés dans la chambre de Van der Werft.

Là, un spectacle étrange s'offrit à leur vue.

Dans un grand fauteuil à haut dossier, un homme était assis, ou plutôt reposait, enveloppé dans une robe de chambre, avec une casquette de soie à larges plis sur la tête. Le prince eut de la peine à recon

naître Van der Werft dans cet homme, tellement il était changé.

Sa figure avait, non seulement cette pâleur mortelle qu'on y voyait de temps en temps, mais ses traits paraissaient ridés et il semblait vieilli de dix ans. Il était si affaibli et si malade qu'il ne pouvait exciter que la pitié.

Etait-ce bien là cet homme qui, il y avait si peu de temps, était en face d'eux, l'épée à la main, et qui les surpassait tous en adresse, en courage et en sang-froid ; qui, encore deux jours auparavant, au commencement de l'incendie, avait accompli un acte surhumain ? Le prince, saisi d'étonnement, ne put prononcer une parole, quand il vit l'étranger dans cet état, mais il se rappela bientôt la cause qui l'amenait, et après avoir salué poliment Van der Werft, il lui dit d'un ton ferme :

— Maintenant, monsieur Van der Werft, écoutez ce qui nous amène. Manon a disparu pendant la nuit d'hier de la tour. Le peuple prétend que Satan est venu l'enlever, mais vous nous permettrez de ne point partager cette opinion. Un enlèvement a eu lieu cependant, et tout nous prouve qu'il a été exécuté du côté de votre jardin, et que c'est vous enfin qui, excusez-nous, êtes l'heureux ravisseur de Manon, et qui la retenez prisonnière. Nous sommes tous satisfaits, du reste, que cette malheureuse soit sortie de la tour, nous ne devons que vous remercier pour avoir accompli cela avec tant d'adresse, mais nous ne pouvons cependant, et ne voulons pas admettre que vous seul en profitiez. Nous avons tous des droits sur elle ou plutôt aucun de nous ne peut prétendre en avoir; c'est à Manon seule à dé-

cider où elle veut résider ici à l'avenir, ou qui de nous l'emmènera. Elle est ici, dans votre maison, conduisez-nous près d'elle, et sa décision nous sera sacrée.

En disant ces derniers mots, le jeune prince s'était peu à peu emporté.

Sans qu'un muscle de son visage se contractât, Van der Werft l'avait écouté attentivement, il répondit aussitôt d'une voix brisée, en levant les yeux sur lui :

— Vous vous trompez, monseigneur, dans tout ce que vous venez de dire. Manon a probablement trouvé seule un moyen de s'évader de la tour, et probablement, en ce moment, elle est bien loin d'ici. Mais dans ma demeure, dans ma maison, elle n'y est pas ! Je vous le jure !

Le calme avec lequel Van der Werft venait de parler rendit le prince hésitant ; mais il ne voulut pas encore abandonner la partie, et, revenant à ses premières idées, il continua :

— Alors, vous permettrez bien que nous nous assurions nous-mêmes de la vérité de vos paroles ; je connais exactement toutes les pièces de cette maison et, accompagné de mes amis, je chercherai si en réalité Manon n'est pas cachée dans une chambre dépendant de votre logement. Encore une fois, monsieur Van der Werft, nous n'emploierons pas la force pour la faire sortir d'ici. Manon sera libre de décider elle-même, et nous n'agirons que d'après sa volonté.

— Comme Son Altesse voudra. Cette maison, dont je connais à peine l'intérieur, est entièrement à sa disposition... Allez, parcourez tous les coins, et

vous vous convaincrez vous-même de ce que j'ai déjà dit, que la Valoy n'est pas chez moi.

En même temps, Van der Werft sonna. La vieille servante parut, et reçut l'ordre de conduire ces messieurs dans toute la maison, et de leur remettre en mains propres les clefs des différentes chambres et cabinets; en un mot, d'obéir aux ordres du prince. Puis il fit un salut aux deux gentilshommes, et retomba épuisé dans son fauteuil, indiquant ainsi qu'il abandonnait le terrain aux visiteurs, et en même temps qu'il désirait rester seul.

Le prince, furieux, se retourna pour sortir, mais il cria encore à Van der Werft, en français :

— Ne vous illusionnez pas, monsieur ; toutes les issues seront gardées, pendant que nous visiterons la maison. Manon est ici, et nous saurons bien la trouver.

Van der Werft ne répondit rien.

Suivi de son compagnon et de la servante, François-Ernest quitta l'appartement pour commencer ses recherches.

Ces messieurs trouvèrent les chambres du premier étage vides, puis ils pénétrèrent dans les pièces du rez-de-chaussée. La servante fit observer au prince que, dans une de ces chambres, reposait un malade, qui était soigné et gardé par Mlle Blanche : c'était le frère de la comédienne, que son maître avait sauvé de l'incendie... La vieille ne pressentait nullement ce qui amenait le prince. Elle avait bien entendu parler de la disparition de la Valoy, mais elle se l'expliquait comme le peuple.

Elle ne fut pas peu surprise quand le prince lui

demanda tout à coup, d'un ton sévère, si elle n'avait pas vu la sœur du malade.

Cette surprise de la servante parut suspecte au prince, et il résolut de visiter la chambre du malade avant tout. Il frappa sans retard à la porte, demandant s'il pouvait entrer, et bientôt il pénétra dans l'appartement, avec son compagnon, laissant derrière lui la vieille curieuse.

Armand était seul, et reposait sur une chaise longue. Il s'était trouvé mieux le matin, et s'était levé et habillé complètement pour surprendre sa garde-malade. Il ne fut pas peu étonné de voir entrer, au lieu de Blanche, dont il désirait tant la présence, le prince accompagné du jeune de Schack. Il voulut se lever, mais François-Ernest lui fit amicalement signe de rester couché, et s'avançant vers lui, il lui demanda d'un air bienveillant des nouvelles de sa santé. Tout à coup il interrompit la réponse d'Armand, qu'il avait écoutée avec distraction, et lui demanda s'il ne savait rien de ce qui était arrivé à sa sœur.

Le jeune homme le regarda avec surprise, la légère rougeur qui s'était répandue sur son visage à l'arrivée du prince disparut subitement, et cette demande inattendue faillit le faire trouver mal.

Par des questions faites à Blanche, il avait appris que Manon n'était plus dans la tour, mais qu'elle se trouvait en sûreté ; la jeune fille n'avait pas voulu lui en dire plus long, à cause de sa maladie, malgré tous les efforts qu'il avait faits pour en savoir davantage. Il s'était laissé tranquilliser, parce que son cœur était tout à un sentiment nouveau, qui remplissait tout son être et lui ôtait toute autre pensée. Les

paroles du prince le réveillèrent de cet état d'indifférence ; il pressentit un malheur, car où pouvait se trouver sa sœur, si le prince, le fils du souverain qui s'intéressait tant à elle, ne le savait pas ?

— Qu'est devenue ma sœur? dit-il enfin, n'est-elle donc pas libre, à l'abri de ses ennemis ? Oh ! parlez, monseigneur, tirez-moi de ce doute affreux qui me tue !

Le prince éprouva de la compassion pour le jeune homme, mais il crut qu'il valait mieux lui dire toute la vérité ; il ne voulut plus perdre de temps en détours inutiles... il fallait agir. Il raconta à Armand tout ce qu'il savait sur sa sœur... ce que lui et ses amis avaient fait pour la délivrer, mais qu'un autre avait pris les devants et que, selon son idée, toutes les apparences accusaient Van der Werft de s'être emparé de Manon, et de la retenir également, cachée dans cette maison même, bien certainement contre la volonté de la pauvre fille.

Ce fut un coup terrible pour Armand quand il apprit cette triste nouvelle. Mais l'affection qu'il ressentait pour sa sœur lui donna la force de le supporter au lieu d'en être abattu ; il sentit qu'une noble pensée le relevait, qu'il était appelé à combattre pour sa sœur et à la sauver.

Il se leva.

— Allons chez Van der Werft, dit-il d'un ton résolu, nous saurons par lui la vérité.

— C'est inutile, dit le prince, je viens à l'instant d'avoir une entrevue avec lui ; il nie tout et cependant... j'en suis sûr, Manon est enfermée dans cette maison.

— Alors, nous allons la chercher, venez !

— C'est pour cela que nous sommes ici, moi et mes amis, et si vous voulez prendre part à nos recherches, cela ne fera que rendre notre conduite plus honorable !

Le prince, après ces paroles, se disposait à quitter l'appartement ; il fit quelques pas pour sortir, puis il s'arrêta, et parcourant la pièce encore une fois, il dit :

— Sur votre honneur, monsieur, je puis être certain que celle que nous cherchons n'est pas cachée dans cette chambre?

— Oh! si Manon était chez moi, je ne la laisserais partir qu'avec ma vie ! répondit le jeune homme ; mais venez, ne perdons pas un instant !

Ils s'avancèrent de nouveau vers la porte, mais au même instant celle-ci s'ouvrit et Blanche entra.

La vieille servante avait profité de l'entretien du prince avec Armand, pour aller instruire la jeune fille de la visite étrange que le frère de la comédienne venait de recevoir. Pleine d'anxiété et ne présageant rien de bon, Blanche avait terminé vivement sa toilette, et, sans dire son bonjour habituel à son père, était accourue dans la chambre du musicien.

Elle vit avec surprise Armand, qu'elle croyait encore malade et couché, habillé, dans l'intention de sortir pour accompagner les gentilshommes.

Ecartant toute timidité, elle courut à lui, et le serrant dans ses bras, elle s'écria :

— Que se passe-t-il donc ici ? Où veut-on le conduire ?

Armand fut touché de l'intérêt si vif que la jeune fille lui portait. Un rougeur subite colora ses joues ;

mais il revint bientôt à lui, et, se détachant doucement de son étreinte, il lui dit d'un ton sérieux et ferme :

— Tranquillisez-vous, mademoiselle, aucun danger ne me menace, mais ma sœur, la pauvre Manon, est dans une position dangereuse, aussi je me joins à ces messieurs pour chercher à détourner tout malheur de sa tête. Elle doit être ici, dans cette maison. Avec l'aide de Dieu nous la trouverons !

— Manon est près de nous... dans notre maison?... s'écria la jeune fille surprise. Comment y est-elle venue ? pourquoi la tient-on cachée ?

— Pour le moment, un seul homme et Dieu le savent, répondit Armand. Mais partons... Restez, mademoiselle, je serai bientôt de retour près de vous, car j'espère que le succès couronnera nos efforts !

En disant ces mots, il serra à la dérobée la main de Blanche comme pour lui dire adieu ; celle-ci l'étreignit de nouveau, et Armand suivit les deux gentilshommes qui étaient déjà dans le corridor, laissant la jeune fille en proie à une inquiétude mortelle.

Miltitz avait, tandis que deux de ses compagnons gardaient les sorties de la maison, visité soigneusement les écuries et les remises, ainsi que les autres bâtiments qui étaient situés le long des cours, et il n'avait pas trouvé la moindre trace de Manon. Il rejoignit donc les deux autres seigneurs qui, avec Armand, s'avançaient d'un autre côté. Il monta vivement l'escalier étroit et haut que le lecteur connaît déjà et se trouva avec le jeune prince et ses compagnons devant la grande porte d'entrée, con-

duisant aux appartements que Manon avait dû habiter.

Mais cette porte était fermée, et, quoique la clef fit jouer la serrure, on ne pouvait l'ouvrir. Elle devait donc être fermée en dedans, et alors on pouvait croire qu'il y avait quelqu'un dans l'appartement.

Le prince se reprit à espérer, ainsi qu'Armand. Le premier se rappela que cette chambre avait encore une autre entrée. Il conduisit ses amis le long du corridor ; celui-ci formait une forte courbe et s'arrêtait au bout de la muraille. Là régnait l'obscurité la plus complète ; mais ils trouvèrent cependant la seconde porte qu'ils cherchaient. Elle s'ouvrit avec une pression, et les jeunes gens pénétrèrent l'un après l'autre dans l'appartement. Mais quel tableau surprenant s'offrit à leurs yeux ! A une table était assis le vieux Balzer, enveloppé dans sa capote blanche, et il déjeunait, selon toute apparence, d'un fort bon appétit. Devant lui se dressaient plusieurs bouteilles de vin, auxquelles il avait dit déjà plus d'un mot. Une pastèque était également sur la table ; il en avait coupé une large tranche, qu'il était en train de manger tranquillement.

Cette chambre, par son air confortable, formait un grand contraste avec les autres chambres du grand bâtiment, que les visiteurs avaient trouvées vides et silencieuses. Sur une autre table se trouvaient quelques cruches remplies d'eau, qui témoignaient clairement qu'elles étaient là pour entretenir la propreté de l'appartement et non pour la consommation personnelle du trompette, et le lit, quoique un peu défait, montrait, autant qu'on pou-

vait le voir, qu'il était préparé pour recevoir quelqu'un.

Le prince et ses compagnons regardaient cette pièce et son mobilier avec surprise, et surtout celui qui l'habitait, qu'ils étaient loin de s'attendre à trouver là.

Balzer se leva aussitôt l'entrée de François-Ernest, mais sans changer de visage et sans montrer la moindre surprise de la visite nombreuse et étrange qui lui arrivait. Au contraire, il fit semblant de partager l'étonnement général et son visage rougi ne chercha pas à cacher le sourire qui s'y était répandu.

— Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici? que faites-vous là? s'écria le prince, après qu'il fut revenu de sa première surprise, en s'adressant au gardien de la tour.

— Pardon, Altesse, répondit la capote blanche, je suis ici dans mon quartier et en train de déjeuner. Je dois remercier la bonté et l'indulgence de mon nouveau ou plutôt de mon second maître, de vouloir bien me donner, outre mon habitation de la tour, une aussi belle chambre, un aussi bon déjeuner et un aussi bon lit, en outre de mes frais journaliers.

— Ainsi, cette pièce est votre chambre? demanda François-Ernest d'un ton surpris.

— J'ai cette chambre depuis le jour où M. Van der Werft a loué la maison princière et m'a pris en même temps pour son intendant. Comme j'ai depuis ce temps beaucoup à faire dans la maison, et dans la tour heureusement fort peu, j'ai dû prendre mes quartiers ici, et par conséquent chercher à me faire

un chemin commode pour aller à ma tour. C'est ainsi que j'ai établi mon petit sentier secret, que Votre Altesse a cherché hier, et par où MM. Miltitz et Bobenhausen ont passé ce matin. J'espère que pour cela monseigneur ne me dénoncera pas et ne me punira pas, si en tous cas je mérite une punition pour m'être servi d'un passage qui a toujours existé.

Le jeune prince était battu, complètement battu. Il jeta un regard dans la chambre, pour voir s'il n'y découvrirait pas quelque chose de suspect, et dut convenir que Manon ne se trouvait pas dans la maison, ou du moins n'y était plus maintenant. Mais il ne pouvait pas abandonner l'idée que Balzer et Van der Werft devaient connaître sa fuite et l'endroit où elle était cachée. Il ne restait plus rien à faire, le prince le sentait, et il comprenait en même temps qu'il avait en Balzer un adversaire adroit et fin, qui se mettrait en travers de ses recherches. Balzer et Van der Werft devaient avoir déposé Manon en lieu sûr, et, s'il voulait en apprendre davantage, il fallait agir avec autant de finesse qu'eux, et tâcher de gagner le vieux gardien, qui avant tout devait obéir à son père. Ces pensées traversèrent simultanément son esprit, et il interrogea de nouveau l'ancien trompette. Pour réponse, Balzer haussa les épaules, et assura qu'il ne savait rien de la comédienne, et que, si sa fuite n'était pas le résultat de quelque chose de surnaturel, il lui était difficile de se l'expliquer. Il se mettait, du reste, tout à fait aux ordres de son Altesse et des autres seigneurs si, en cette circonstance, on avait besoin de lui.

Ainsi se termina l'entretien et la visite du prince et de ses amis dans le « quartier » de Balzer.

Ils quittèrent la chambre et la maison, sans avoir rien appris, et entièrement découragés, comme à leur première expédition des Argonautes.

Devant la grande porte d'entrée, les attendait Persius, avec le navire *Argo;* mais cette fois-ci, sous la forme d'un lourd carrosse, attelé de deux chevaux vigoureux, qui étaient destinés à emporter la Toison d'or, en la personne de la belle Manon. Mais il dut s'en retourner vide, comme il était venu, au grand désappointement et à la grande colère de tous. Les nobles Argonautes de Darmstadt ne devaient jamais être heureux dans aucune de leurs expéditions. Qui sait si tout n'eût pas changé de face et n'aurait pas mieux tourné pour la princesse Médée, si le véritable Jason eût été parmi eux !

Armand ne les avait pas suivis, il était resté dans la maison. Il avait accompagné silencieusement le prince dans ses recherches à travers les appartements, écoutant les divers avis émis par l'un et par l'autre sur la disparition de sa sœur, et il avait la ferme conviction que Van der Werft, le père de Blanche, était le sauveur de Manon, et le seul, par conséquent, qui connût son séjour actuel. Une colère terrible s'était emparée du jeune homme, et avait développé en lui une force virile que jusqu'alors il ne se connaissait pas. Il sentait que, même si tous les autres avaient perdu l'espérance, lui ne devait pas abandonner ses recherches, qu'il devait lutter pour la délivrance de sa sœur, et que si tous ses efforts demeuraient infructueux, lui, le

dernier de sa famille, devait au moins venger Manon!

Le gentilhomme s'était subitement réveillé en lui, et tout autre sentiment, même son amour pour Blanche, restait muet devant cette ardeur dévorante de retrouver sa sœur; il voulait faire valoir ses droits devant les juges; pour les siens d'abord, pour lui ensuite, et, si cela était nécessaire, se présenter et agir comme vengeur.

Il porta ses pas le long des corridors et des escaliers, et se dirigea vers la maison située sur le devant. Mais il ne se rendit pas à la chambre du rez-de-chaussée, où il pensait que Blanche l'attendait ; il alla droit à la pièce occupée par Van der Werft. C'est à lui qu'il voulait demander sa sœur, et en sa qualité de frère, il pensait obtenir un meilleur résultat de sa démarche que ces légers et volages gentilshommes, car il devinait bien le motif qui les avait fait agir.

Il entra dans la chambre et trouva Van der Werft seul, assis dans son fauteuil, comme le prince l'avait laissé, entièrement changé, tout courbé, et en apparence malade de corps et d'esprit.

Cet aspect inattendu cloua pendant un moment les pieds du jeune homme au seuil de la chambre, et un sentiment de pitié s'empara de son cœur malgré tout ce qui s'était passé. Mais il se rappela aussitôt pourquoi il était venu, et la tête droite, il s'avança vers l'homme qui occupait le fauteuil.

Celui-ci, à l'entrée du nouveau visiteur, avait levé la tête ; puis, quand il eut reconnu Armand, il fronça les sourcils. La vue de ces traits détestés lui faisait peur ; ils lui apparaissaient comme si sa première vic-

time se présentait devant lui, pour lui demander compte de son enfant, qu'il venait d'envoyer la rejoindre... il frissonnait de tous ses membres.

— Monsieur Van der Werft, dit lentement Armand d'un ton ferme, je viens pour vous redemander ce que l'on vous a déjà demandé aujourd'hui sans obtenir de réponse. Qu'avez-vous fait de ma sœur?... Où est-elle? Je veux que vous me répondiez, car vous connaissez la destinée de la malheureuse et l'endroit qu'elle habite.

— Laissez-moi, jeune homme, répondit Van der Werft, après avoir refoulé un mouvement intérieur; je ne puis vous dire autre chose que ce que j'ai répondu au prince ce matin... je ne sais rien... de Manon... de votre sœur!... Du reste, assurez-vous par vous-même qu'elle n'est pas dans ma maison!

— Elle n'est certainement pas ici, pour mon malheur... et le sien, mais elle est en votre pouvoir.

L'œil de Van der Werft s'illumina, son ancienne passion, sa vieille haine se réveillaient en lui; il répondit d'un ton sévère :

— Mesurez vos paroles, jeune homme, je vous le répète encore une fois... je ne sais rien de votre sœur!

— Vous mentez! monsieur... vous avez été la chercher dans la tour; vous seul, par conséquent, savez ce qu'elle est devenue et où elle est actuellement. Je ne vous quitte pas, et si je ne retrouve pas ma sœur, c'est vous que je dénoncerai comme son meurtrier! s'écria Armand, blême de colère.

Van der Werft s'était levé; il paraissait avoir retrouvé son ancienne force. Il regardait le jeune homme en face avec un regard haineux, car il

croyait revoir en ce moment devant lui son ancien ennemi, Armand de Mivelles.

— Sortez! s'écria-t-il, ivre de colère ; hors d'ici, serpent que j'ai reçu dans ma maison, que j'ai réchauffé à mon foyer et qui me menace maintenant de son dard empoisonné ! Va-t'en d'ici, et ne reparais jamais devant mes yeux! Tout ce qu'il y a eu de commun entre nous jusqu'alors est rompu pour jamais. Loin de moi, démon de ma vie ! ou je te ferai disparaître comme... ton père a disparu !

Cette sortie d'un cœur rempli de fiel était horrible et rendait hideux celui qui prononçait ces paroles odieuses.

A peine ces phrases entrecoupées étaient-elles sorties comme un râle de la poitrine de Van der Werft, qu'il retomba sur son siège, épuisé et brisé.

Armand restait immobile devant lui, son œil regardait en face Van der Werft, et d'une voix lente et sévère, il répondit :

— Je m'en vais!... vous pouvez me bannir de votre maison, mais pas de votre voisinage. Je ne vous quitterai plus. Je m'attache à vos pas, et partout où vous irez, j'irai ; je serai là comme votre ombre jusqu'à ce que je sache la vérité entière sur ma sœur... votre victime... et sur vous-même !

Van der Werft ne répondit pas. Il était enfoncé dans son fauteuil, la tête penchée sur sa poitrine, et paraissait comme mort. Armand lui jeta encore un dernier regard de menace, puis il s'enfuit hors de la chambre.

Dans le corridor sombre, il se sentit entouré par deux bras doux et caressants. Blanche, qui avait en partie entendu la conversation, se serra contre celui

qu'elle aimait pour épancher dans son sein la douleur profonde qu'elle éprouvait; elle le tint ainsi embrassé, pour ne pas le laisser seul avec son désespoir.

— Nous devons nous séparer pour toujours, Blanche! dit Armand à la jeune fille émue. Notre bonheur a été court... un démon affreux l'a anéanti. Adieu... tâche de m'oublier; je pense que bientôt la mort me délivrera de toutes les tortures et de toutes les misères de la terre, et me permettra de rejoindre les miens, qui attendent leur fils et leur frère. Adieu! pour toujours!

— Je ne te quitte pas, Armand; où irais-tu maintenant chercher une nouvelle existence et les soins dont tu as besoin?

— Dieu y pourvoira!... laisse-moi... il le faut. Retourne près de ton père, Blanche; il a besoin des soins et des consolations de son enfant.

En même temps, il entr'ouvrit la porte, et, portant Blanche tout auprès, il se dégagea doucement de ses bras et la laissa dans la chambre. Il entendit la jeune fille courir vers son père, et, poussant un grand cri, se jeter à ses genoux. Elle s'apercevait alors seulement du changement qui s'était opéré en lui. Quant à Armand, il descendit vivement l'escalier et courut vers la sortie de la maison.

Mais ses forces étaient épuisées, après toutes ces secousses. La surexcitation que, encore malade et faible, il venait d'éprouver pendant ces dernières heures, avait été trop forte pour lui. Il sentait qu'il allait s'évanouir et qu'il était menacé de tomber sur les dernières marches de l'escalier.

Il se sentit tout à coup saisi par une main vigoureuse, et une voix lui dit :

— Du courage, monsieur, fiez-vous à moi, et suivez-moi; je vais vous donner un asile et des soins, afin que M[lle] Blanche ne soit pas inquiète de vous! Vous n'avez pas besoin non plus tous deux de penser à une séparation éternelle, nous n'en sommes pas encore là ; fiez-vous à Balzer, ayez confiance en lui, et tout ira bien. Venez...

Malgré le voile qui couvrait le langage énigmatique du trompette, ses paroles de consolation et d'espérance furent, pour le jeune homme, comme un rayon de soleil.

Il se sentait trop faible pour répondre ; cependant, il se laissa entraîner hors de la maison par le bras vigoureux du gardien, à travers le marché, près de la tour.

Balzer suivit Armand; après la visite où le prince et ses compagnons l'avaient trouvé à déjeuner, il avait entendu la conversation du jeune homme avec Van der Werft et celle d'Armand avec Blanche, et il avait résolu de les sauver et de réparer, autant que possible, le mal accompli jusqu'alors.

Le vieux militaire s'était tenu parole et avait fait tout le travail qu'il devait terminer dans la nuit.

On l'a vu près du trou qui devait être un puits, devenu le tombeau de Manon ; ensuite, dans la chambre occupée par la malheureuse, il avait fait disparaître toutes les traces de son séjour avec tant d'adresse, que pas un des gentilshommes ne croyait plus que la Valoy fût cachée dans la vaste habitation de Van der Werft, et ne se doutait que la malheureuse gisait morte au fonds d'un puits.

Il devait faire encore plus pour ceux que le hasard mettait pour la deuxième fois en rapport avec lui d'une façon si bizarre.

Il lui fallait tenir le serment qu'il avait fait dans la nuit sur la fosse béante de la morte.

XIX

AU TOMBEAU DE MANON

Nous avons suivi les aventures de ce récit pour ainsi dire jour par jour, heure par heure; franchissons donc un espace de plusieurs semaines avant d'arriver à la fin de cette histoire. Retraçons rapidement ce qui s'était passé pendant ce laps de temps.

Quand on eut à peu près débarrassé le château, enlevé les débris, enseveli les quelques victimes que le terrible incendie avait faites, et que le premier trouble fut un peu calmé, Ernest-Louis fit rechercher activement la cause du malheur qui l'avait si vivement frappé ; mais tous ses efforts furent inutiles. Le landgrave, d'après ce qu'il apprit, était bien convaincu que Manon n'y était pour rien. Les réponses d'Armand, que l'on avait fait venir, n'apportèrent pas plus de lumière dans cette circonstance, et les deux dames d'honneur, si passionnées pour le café, se gardèrent bien de dire entière-

ment la vérité sur ce qui s'était passé à ce fameux dimanche.

La seule personne qui eût pu donner des renseignements exacts était François, le valet de chambre du prince, mais il avait disparu depuis le jour de l'incendie. Parmi les corps que l'on retira des décombres, il s'en trouva un méconnaissable et défiguré, ce devait être celui de François, qu'un hasard malheureux avait amené sur le lieu du sinistre, pour sauver quelques victimes, et qui, dans son zèle, s'était trouvé enveloppé par les flammes, au milieu desquelles il avait trouvé la mort.

La véritable cause de l'incendie resta donc un mystère, une énigme pour tout le monde, ainsi que la disparition subite de la Valoy de la tour Blanche.

Ernest-Louis dut considérer cet événement comme un malheur venu d'en haut, car il développa lui-même cette opinion dans un écrit sur la catastrophe.

Une fois les recherches terminées, le landgrave s'occupa activement de la reconstruction de son château, ce qui lui prit tout son temps et absorba toutes ses pensées.

Le résultat de tout ceci fut de faire congédier les comédiens français et de fermer les portes du théâtre de la cour pour un temps indéterminé.

Les pauvres artistes, après toutes sortes de tribulations, quittèrent Darmstadt sans pouvoir payer leurs dettes, et par des chemins divers regagnèrent difficilement la France et Paris.

Armand seul était resté. Balzer soignait avec la tendresse d'un père le jeune homme qu'il avait installé dans sa tour. Il lui avait donné son propre lit,

tandis que lui couchait par terre; pour ses besoins journaliers, il faisait pour le mieux, et devait prélever de rudes contributions sur la cave et la cuisine de Van der Werft, dont il était le maître absolu.

Armand, depuis sa vive altercation avec le père de Blanche, avait eu une rechute: peu à peu, il s'était rétabli, mais il était resté triste et toujours plongé dans ses pensées, il quittait rarement la tour.

Il cherchait fiévreusement les moyens de découvrir quelque chose sur la disparition étrange de sa pauvre sœur, et il avait recommandé à ses amis et camarades, en leur faisant ses adieux, de tâcher d'avoir des nouvelles de Manon, soit sur leur route, soit à Paris, et de lui en donner avis, quoique, au fond du cœur, il n'eût plus grande espérance de la retrouver. Il était intimement convaincu qu'il n'y avait qu'à retourner à Darmstadt, et par Van der Werft qu'il saurait ce que sa sœur était devenue; c'est pour cela qu'il ne voulait pas quitter des yeux son sombre voisin et qu'il était résolu à le suivre partout où il irait.

Armand pensait souvent à Blanche, et son cœur saignait, car, se croyant obligé de renoncer à son premier amour, il devait l'arracher de force de son cœur. Il le fallait, il le sentait, mais en même temps il reconnaissait que cette passion ne finirait qu'avec sa vie. Ses pensées se partageaient sans cesse entre Manon et Blanche, et ces souvenirs incessants le brisaient, le tuaient lentement. Balzer l'observait souvent en silence, mais il avait la conviction que tout pourrait encore s'arranger au gré de son protégé, et l'état d'Armand ne paraissait pas trop l'inquiéter. De temps en temps, un sourire bienveillant

se répandait sur la figure du vieux trompette, et il cherchait à lui donner quelques paroles de consolation, qui, quoique dites avec brusquerie, avaient le pouvoir de remonter un peu son courage.

La vieille maison était devenue bien silencieuse et bien triste. Van der Werft, depuis cette fatale nuit, était entièrement changé; il avait beaucoup vieilli et paraissait sérieusement malade. L'état alarmant de son père avait encore plus abattu Blanche que le départ si inattendu et si brusque d'Armand.

Elle aimait le jeune homme avec toute l'ardeur d'un cœur pur, mais son affection pour son père, qu'elle voyait bien plus malheureux encore que lors de leur arrivée dans la ville, l'emportait sur son amour. Son état vraiment grave, sur lequel le médecin n'osait se prononcer, l'occupait sans cesse. Pendant qu'elle songeait à Armand avec tristesse, la vue de son père lui déchirait le cœur, et aucune parole du vieux Balzer ne pouvait la consoler ni la tranquilliser. Souvent le trompette prononçait le nom d'Armand, mais la jeune fille hochait tristement la tête, indiquant du regard son père, comme se plaçant entre elle et son bien-aimé.

La seule chose qui parût donner à Van der Werft, malade et abattu, quelque soulagement et quelques moments de calme, fut la construction d'un petit monument, soutenu par des colonnes, qu'il fit ériger à la place où l'on avait creusé autrefois le puits, et où reposait celle dont il prononçait encore tout bas le nom.

De lourdes pierres superposées et dont les rebords formaient plusieurs marches, couvraient le sol. Sur celles-ci s'élevaient quatre légères colonnes sculp-

tées, pendant que le derrière de ce caveau, du côté de l'est, était clos en maçonnerie. Un toit, avec un fronton de forme antique, couronnait les colonnes et la muraille, et donnait, à cette construction, l'aspect d'un petit temple grec. Au milieu du caveau, adossé au mur, on apercevait un autel antique, mais dont les ornements étaient entièrement de goût moderne. Il en était de même de deux bancs de pierre placés de chaque côté de l'autel. Cette petite construction, d'un style sévère, tranchait avec le genre rococo de ce qui l'entourait.

Tout autour, on planta des bosquets, et ce caveau, malgré sa simplicité, ornait le jardin et offrait en même temps un abri silencieux et calme pour venir rêver sur le soir.

En peu de semaines, ce petit temple fut terminé; l'or de Van der Werft avait hâté les travaux, et souvent cet homme, dont l'âme et le corps étaient brisés, y traînait ses pas, reportant ses pensées vers celle qui y dormait du sommeil éternel. Mais aucune consolation ne pouvait trouver le chemin de son cœur, car il devenait de jour en jour plus sombre, et sa maladie empirait.

Blanche aussi venait souvent songer à cette place, mais ses idées n'étaient pas les mêmes que celles qui agitaient son père. Ses souvenirs n'étaient pas bien gais non plus, car durant ces stations, ses beaux yeux bleus se remplissaient parfois de larmes, et souvent elle dut mettre ses mains sur son cœur pour en contenir les battements.

C'était là qu'elle songeait à Armand, qu'elle pouvait causer en imagination avec son bien-aimé, et

lui faire part de la douleur qu'elle éprouvait de leur séparation peut-être sans retour.

Par un beau soir, vers le milieu du mois de juin, Blanche était assise sur le banc, près de l'autel, seule et pensant à l'absent. Tout à coup apparaît près d'elle le jeune musicien; il sortait des bosquets entourant le caveau; il marcha vers elle et se précipita vivement à ses genoux. Le vieux Balzer accompagnait Armand; c'était lui qui l'avait amené à cet endroit, où il était certain de rencontrer la fille de Van der Werft. Le frère de Manon était tellement ému qu'il ne put que prononcer le nom de Blanche.

Cette joyeuse surprise, ce bonheur inattendu séchèrent bien vite les larmes de la jeune fille, et, en tremblant, elle tendit les mains vers celui qui était agenouillé devant elle, lui souleva doucement la tête pour voir ce visage qu'elle aimait, et pour chercher, dans les yeux si expressifs d'Armand, la consolation, le calme, le bonheur dont son cœur avait besoin.

Ils se regardèrent ainsi tous deux, souriant sous leurs larmes, et leurs regards, leurs pressions de mains disaient mieux que des paroles ce que leurs cœurs ressentaient.

— Je ne veux plus te quitter, Blanche! lui dit enfin Armand. Il m'est impossible de vivre sans te voir. C'est à tes pieds que je veux mourir! Que ma destinée s'accomplisse!

— N'aie pas de telles pensées, mon Armand! dit la jeune fille, en le regardant avec une expression d'amour ineffable. Espérons tous les deux; une voix intérieure me dit sans cesse que tout cela finira

bien. Depuis notre courte séparation, je sais seulement combien tu m'es cher, et mon cœur non plus ne peut plus vivre sans le tien.

— Tes paroles me rendent la vie, qui m'était devenue odieuse, répondit le jeune homme en joignant les mains comme pour prier. Ah ! si tu savais ce que j'ai souffert depuis... ce jour... et ces idées de séparation éternelle, chaque fois que je les chassais, m'envahissaient plus fort, ce n'était plus supportable. Mais à présent, tout est oublié, tout est fini. Laisse-moi reposer ainsi près de toi, à tes pieds, laisse-moi regarder ton visage chéri, et ma souffrance disparaîtra.

En disant ces mots, il la contemplait avec des yeux passionnés, rivant, pour ainsi dire, son regard au sien, et un doux sourire entr'ouvrait ses lèvres pour laisser passer le nom si doux de Blanche.

Celle-ci se pencha vers lui pour le relever, mais Armand voulut encore rester à genoux. Ses regards rayonnant de bonheur se reflétaient dans ceux de la jeune fille et la captivaient. En se relevant, il ouvrit les bras et Blanche tomba sur sa poitrine. Armand pressa la jeune fille contre son cœur, et pour la deuxième fois leurs lèvres se rencontrèrent non plus comme autrefois dans un baiser furtif, mais dans une longue étreinte, et ils goûtèrent à longs traits ce bonheur céleste, qu'on ne connaît qu'une fois dans l'âge d'or de la jeunesse.

Bientôt ils furent assis à côté l'un de l'autre, à moitié cachés par l'autel, se tenant enlacés. Armand et Blanche essayèrent de se dire réciproquement les sentiments qui les agitaient. Ils se confièrent leurs craintes, leurs espérances, ne vivant que pour eux

et pour l'heure présente; ils s'abandonnaient à leur jeune bonheur et oublièrent, dans leur douce causerie, le lieu où ils se trouvaient, le temps et le reste de la terre; enfin, comment ils avaient pensé que le monde ne songeait pas à eux.

Ils s'abusaient étrangement.

Sans être aperçu, un homme à la démarche chancelante s'était approché, et examinait l'heureux couple. Il se tenait de côté, protégé par un buisson, et ses yeux lançaient des éclairs vers les deux jeunes gens.

C'était Van der Werft, qui s'étant acheminé vers le caveau pour y retrouver ses souvenirs, y découvrait un mystère qui faisait renaître en son cœur son ancienne haine. Il voyait le fils de son ennemi mortel dans les bras de sa propre fille!...

Van der Werft s'était bien aperçu que le jeune homme n'était pas indifférent à Blanche, mais il ne s'était jamais arrêté sérieusement à cette idée, il n'avait jamais supposé que ce penchant pût devenir sérieux; alors seulement il vit combien il s'était abusé, combien son imprévoyance avait été grande. Il ne put supporter cette vue, son cœur se gonfla d'une sourde colère, et sa haine, qu'il avait un instant domptée, reparut encore une fois avec toute sa violence. Il oublia l'endroit où il se trouvait, et n'écoutant que son instinct sauvage, il s'abandonna à toute la fougue de son ressentiment.

Encore une fois, il se redressa de toute sa hauteur pour se précipiter sur son ennemi. Déjà sa main droite s'était portée à son côté pour y chercher une arme, et des paroles incompréhensibles s'échappaient de ses lèvres, tandis que ses yeux s'é-

clairaient d'un feu sombre. Mais il sentit qu'on lui saisissait fortement le bras, et quelques mots, en retentissant à son oreille, le firent tressaillir et le brisèrent comme s'il eût été frappé par la foudre.

— Monsieur le vicomte d'Aubigny, disait la voix d'un ton sévère, voici le poignard dont vous avez besoin pour assassiner ce jeune homme, comme vous avez assassiné... son père !

Van der Werft, réunissant toutes ses forces, resta debout et se retourna vers celui qui parlait. Son visage devint pâle comme celui d'un mort, et son corps trembla comme s'il eût été saisi subitement par la fièvre, quand il aperçut devant lui le vieux Balzer, qui lui présentait d'un air grave un couteau ouvert.

— Va-t'en ! va-t'en, malheureux ! s'écria Van der Werft hors de lui, en accompagnant ces paroles de gestes convulsifs.

— Alors, reprit Balzer d'un ton solennel, et rejetant loin de lui l'arme, alors, monsieur d'Aubigny, à genoux, et remerciez Dieu qui vous a conduit ici à cette heure... sur son tombeau. Il vous donne l'occasion de réparer et d'expier ce que vous avez fait... A genoux... priez... repentez-vous et sachez pardonner... afin qu'un jour on puisse vous pardonner aussi !

Le gardien avait prononcé ces paroles avec le visage d'un juge et la dignité d'un prêtre ; elles produisirent une grande impression sur l'esprit de celui qui était devant lui.

Van der Werft, réveillé par ces tristes souvenirs, se sentait dominé, subjugué ; il s'inclina lentement devant Balzer. Lentement, ce corps puissant tomba

à genoux, baissa la tête de plus en plus, jusqu'à ce que le front touchât enfin la terre. Sa conscience était bourrelée de remords. Des larmes l'auraient soulagé, mais son œil resta sec. Il essaya de prier, mais ses lèvres aussi restèrent muettes, car elles ne pouvaient trouver une parole. Depuis longtemps, du reste, l'assassin d'Armand de Mivelles avait oublié les prières apprises dans son enfance. Van der Werft reconnut alors ce qui le faisait tant souffrir, c'était le désir d'une expiation, d'une expiation sincère.

Balzer s'était lentement penché vers lui; il devinait le changement qui venait de s'opérer dans cet homme si fort et si dur. Il voulait atteindre le but qu'il s'était proposé dans sa naïve imagination, comme étant encore la seule voie qui pût le conduire au repentir.

— Priez pour elle, monsieur, dit-il à l'homme agenouillé, mais cette fois avec son ton bienveillant habituel, là.., sur sa tombe... et ce jeune homme vous pardonnera, j'en suis certain. Je vais vous amener Mlle Blanche, et Armand est assez noble pour enfouir au fond de son cœur tout ce que vous pourrez lui dire. Blanche n'aura jamais à rougir devant... son père...

— Conduisez-moi près de lui, murmura Van der Werft, après une pause, et en relevant la tête... Aidez-moi... Balzer... je me sens trop faible pour me relever seul; je veux faire ce que vous venez de m'indiquer. C'est Dieu qui a inspiré vos paroles, et il me donnera aussi la force d'exécuter ce que vous me dites. Venez!

Le gardien, tout heureux, aida son maître à

se relever, et comme il avait soutenu et ramené Armand à la tour, il agit de même pour d'Aubigny.

Ils firent ainsi quelques pas en avant et se trouvèrent devant les marches du caveau.

Le jeune couple ne s'était pas aperçu de la scène si émouvante qui venait de se passer. Tout à coup Blanche et Armand aperçurent Van der Werft devant eux; effrayés, arrachés subitement à leur doux songe, ils se levèrent vivement. Blanche, craintive, contemplait avec tristesse son pauvre père brisé; Armand, embarrassé, regardait cependant avec hauteur et d'un air calme, cet homme dans lequel il croyait reconnaître le plus grand ennemi de sa famille et de son bonheur. Ils s'attendaient tous deux à une sortie terrible, qui devait de nouveau anéantir à jamais leur bonheur.

Mais rien de pareil n'arriva. Van der Werft les observait à peine; guidé par Balzer, il se laissa tomber sur le banc de pierre, puis il dit à Blanche, toujours craintive, qui s'était avancée vers lui :

— Laisse-moi, ma chère enfant, j'ai à parler à Armand, à M. de Mivelles, et il aura, je pense, la bonté de m'écouter quelques instants; il ne refusera pas cela à un homme malheureux et anéanti physiquement et moralement.

En l'entendant parler ainsi, la frayeur des jeunes gens fit place à une surprise que l'on peut aisément comprendre; ils ne purent trouver une seule parole, lorsque Balzer dit doucement à la jeune fille :

— Venez, mademoiselle Blanche, laissez votre père quelques instants seul avec M. Armand; vous

pouvez partir sans crainte, et je vous donne ma parole que vous les reverrez bientôt tous les deux.

Blanche sentait que ces paroles étaient l'expression de la vérité, et lui présageaient une réconciliation entre les deux hommes et un bonheur durable pour tous.

Elle courut, heureuse, vers son père et l'embrassa, tandis qu'elle lançait un regard tendre et suppliant à Armand. Celui-ci y répondit par un signe de tête contenu ; puis elle se laissa entraîner par Balzer hors du caveau, sortit du jardin et regagna la maison. Les deux hommes restèrent seuls.

Armand regardait toujours Van der Werft avec une surprise croissante. Celui-ci se recueillit un moment, il semblait soutenir une lutte intérieure; puis il dit :

— Monsieur de Mivelles, je vous ai demandé une entrevue ; cependant, avant que je commence, il est nécessaire que vous appreniez à connaître mon véritable nom, que vous connaissiez enfin celui qui est devant vous... Je suis d'Aubigny... le vicomte d'Aubigny, et je suis... l'assassin... de votre père !

— D'Aubigny! s'écria le jeune homme hors de lui, en entendant ces paroles terribles.

— Avant de me condamner, écoutez-moi encore un instant... Je suis aussi la cause de la mort .. de votre sœur !

— Pauvre Manon!... mes pressentiments ne me trompaient donc pas?... s'écria Armand, ému jusqu'au fond de l'âme, et fondant en larmes.

— Nous sommes sur sa tombe ! C'est ici, sous ces pierres, profondément sous terre, que repose la malheureuse ! Maintenant, vous savez tout, libre à

vous de me condamner... de me maudire... si vous ne voulez plus m'entendre...

A ces dernières paroles, sa tête pencha lentement sur sa poitrine oppressée ; le malheureux, résigné à sa destinée, attendait l'arrêt de son juge. Armand, vaincu par la douleur, au souvenir de sa sœur perdue pour toujours, était tombé à genoux, et, la tète baissée, arrosait le sol de ses larmes brûlantes, ne songeant qu'à celle qui n'était plus... qui lui était pour toujours ravie. Enfin, après une longue pause, tandis que d'Aubigny était resté immobile dans sa position de pécheur repentant, les pensées d'Armand se reportèrent sur cet homme qui avait osé prononcer de telles paroles, qui avait eu l'audace d'avouer de tels crimes.

Le jeune homme eût voulu le maudire, le briser, l'anéantir ; mais à travers les agitations de son cœur irrité et déchiré, une voix suppliante résonna harmonieusement en lui ; cette voix lui disait que cet homme, l'assassin de son père, qui s'accusait lui-même comme étant la cause de la mort de sa pauvre sœur aimée, était en même temps le père de Blanche.

Armand eut un terrible combat intérieur à soutenir ; mais à la fin, la voix secrète l'emporta ; il n'écouta qu'elle, et il dit en se levant :

— Parlez, monsieur d'Aubigny ! Je veux bien vous écouter... entendre tout ce que vous avez encore à me dire, puis... je jugerai !

— Merci ! pour ces bonnes paroles !... pour tant de bonté... je le mérite à peine, reprit Van der Werft. Vous me donnez la force et le courage dont j'ai besoin pour vous faire ma confession : peut-être

alors celui qui est dans les cieux, et qui a mis le repentir dans mon cœur, fera-t-il que vous me jugerez moins sévèrement, si vous ne pouvez tout à fait me pardonner !

— Parlez ! je suis prêt à vous écouter.

Après une petite pause, d'Aubigny commença ainsi :

— Ce que je vais vous apprendre, monsieur de Mivelles, est la vérité, la vérité tout entière, comme un mourant peut la dire à sa dernière heure. Ecoutez donc : Votre père, le capitaine de Mivelles, et moi, nous étions amis, nous servions dans le même régiment, et nous avons combattu ensemble dans bien des batailles sanglantes. Tous deux nous aimions Marion Valoy, votre mère. J'avais bien des motifs de préférence sur mon ami. J'étais riche, indépendant, tandis que Mivelles était tenu, par son père, dans une position modeste. Ma personne et ma figure plaisaient généralement aux femmes. Marion m'aima, je le croyais du moins. La guerre m'entraîna hors de Paris, tandis que Mivelles, soit par hasard, soit à dessein, je ne sais, je crois plutôt ce dernier cas, ne suivit pas l'armée. En campagne, des bruits étranges parvinrent à mes oreilles ; je m'en effrayai et pressentis un dénouement fatal. Je quittai alors le camp et j'arrivai à Paris. Je sus bientôt que mes pressentiments ne m'avaient pas trompé. De Mivelles, après avoir demandé son congé, avait épousé Marion, malgré les remontrances de son orgueilleuse famille. Ce fut un coup de foudre pour moi, car j'aimais Marion avec une ardeur qui me rendait fou et pouvait me porter a toutes les extravagances, ce qui, du reste, arriva,

pour le malheur de votre famille. Nous nous battîmes. La rage qui m'emportait me rendit aveugle et donna la victoire à mon adversaire, qui était loin d'être de ma force à l'épée. Je reçus une profonde blessure qui me força à garder longtemps le lit. La pensée dominante qui me torturait sans cesse et me rendait de plus en plus furieux, était de savoir mon ennemi heureux et jouissant du bonheur que j'avais tant envié. Toutes ces pensées, en me désespérant, empêchèrent ma guérison. Oh ! et moi aussi, je lui aurais donné ma main pour la conduire à l'autel, car je l'aimais, comme jamais une femme n'a été aimée. J'aurais pu le faire, car, comme je vous l'ai déjà dit, j'étais libre et indépendant. Et si cela n'eût pas été, que m'importait le monde en face de mon amour? Alors, la haine pénétra dans mon cœur, et je sentais que je ne me rétablirais jamais entièrement si je ne pouvais me venger d'un adversaire qui m'avait ravi plus que la vie.

En ce moment, le narrateur s'arrêta, ayant besoin de reprendre haleine. Armand avait eu de la peine à comprimer ce qu'il ressentait en écoutant ce récit. Mais il se tut. Il se disait que Van der Werft lui racontait la vérité, et il avait besoin de connaître cet homme à fond.

— Excusez-moi, monsieur de Mivelles, reprit enfin d'Aubigny d'un ton épuisé, excusez-moi si je parle sans réserve, mais cela est nécessaire, afin que vous appreniez à bien me connaître. J'étais de nouveau reparti en campagne, mais je n'avais plus de repos. Jour et nuit je revoyais l'image de l'infidèle et celle de celui qui m'avait rendu si malheureux. Si l'on se fût battu, cela eût mieux valu pour nous

tous; mais alors j'appris que cette femme que j'aimais d'un amour insensé, comme avant son abandon, pour laquelle j'aurais donné ma vie, était malheureuse, et que c'était son mari qui était cause de sa détresse. Alors rien ne me retint plus. Je retournai à Paris pour me battre avec l'homme qui, m'ayant ravi tout mon bonheur, n'avait pas su faire le sien; mais cette fois, je devais vaincre et punir. Vous savez de quelle manière cette visite infâme se termina pour moi. Votre sœur, à ma grande honte, l'a racontée elle-même, un soir, devant moi. Je dus quitter Paris de nouveau; je partis la rage au cœur, avec la ferme résolution, et j'en fis le serment, de me débarrasser de mon ennemi, n'importe comment. Je revins secrètement à Paris pour forcer votre père à se mesurer avec moi. Le soir, nous nous rencontrâmes; il refusa de se battre avec la même obstination qu'auparavant. Alors, un démon infernal s'empara de mon esprit et prononça le mot « meurtre; » la nuit suivante, un forfait horrible était accompli !

D'Aubigny avait prononcé ces derniers mots avec peine, puis s'arrêta. Il était épuisé, la pensée de ce meurtre et de sa passion si subitement réveillée, l'accablait. Armand était profondément ému, il se couvrit le visage avec ses mains et pleura en songeant à son père.

D'Aubigny continua :

— Vous savez ce qui suivit. Je parvins à quitter la capitale sans être remarqué, et lorsqu'on fit une enquête contre moi, je me servis d'un soldat qui, pour m'être agréable, fit un faux serment. Cet homme ne comprenait pas ce qu'il faisait, il n'avait

qu'un but, c'était de quitter l'armée. Je lui donnai beaucoup d'or et il déserta. C'est ici que je l'ai retrouvé, c'est avec lui que je suis entré dans cette ville, où tant de choses horribles m'attendaient, sans reconnaître celui que j'avais fait monter dans ma voiture. Mais depuis, ce soldat s'est repenti, et maintenant je le regarde comme mon bon ange, car c'est lui qui m'a conseillé cette réconciliation. Je fus déclaré innocent de l'assassinat dont on m'accusait, par mes juges, mais je ne fus pas absous par ma conscience. Oh ! j'ai souffert horriblement ; je n'ose vous le dépeindre ! Une maladie terrible s'empara de moi. Tout éveillé, je croyais voir devant mes yeux l'image de ma victime ; je ne trouvais même plus de repos dans le sommeil, cette image me chassait de mon lit, je marchais endormi, toujours poursuivi par ces fantômes horribles... qui me rappelaient sans cesse le meurtre que j'avais commis. Je fuyais devant ces spectres, qui ne lâchaient pas leur proie... j'étais malheureux pour le reste de ma vie. C'est ainsi poursuivi, que je quittai l'armée et la France. J'errai, sans repos, à travers l'Europe. Quelques années après ce forfait, je m'arrêtai dans une ville des Pays-Bas, à Anvers. Là, je trouvais une jeune fille, belle comme les anges, le portrait de ma pauvre Blanche bien-aimée. Je demandai sa main, espérant trouver, près d'elle, le calme de mon cœur et de mon esprit. C'était la fille unique d'un riche commerçant nommé Van der Werft. Le père donna avec plaisir sa fille à un noble, à un homme riche ; elle devint ainsi ma femme ; mais je m'étais abusé étrangement, mon repos ne revint jamais.

Après un an de mariage, ma pauvre femme me donna une fille, ma Blanche ; mais elle-même, cet ange de douceur et de patience, mourut en donnant le jour à son enfant. J'étais de nouveau seul et désespéré. Mais la pensée seule de mon enfant m'empêcha de m'ôter la vie. J'étais enchaîné, je restai à l'endroit où elle était née, où sa mère dormait du sommeil éternel. Un an près, quand l'enfant n'eut plus besoin des soins de sa nourrice, je n'y tins plus. Une tristesse que je ne pouvais vaincre s'empara de moi. Je remis à mon beau-père les titres de tous mes biens en France, pour les convertir en argent, afin qu'il pût mettre ce capital dans son commerce et le faire valoir, puis je quittai, avec Blanche, Anvers, le Brabant et le continent. Je m'embarquai avec mon enfant pour l'Angleterre ; j'espérais pouvoir vivre plus tranquille, au milieu du tumulte de Londres, mais pure illusion, je ne pus y rester. Que vous dire ? Comment vous dépeindre l'existence que je menais depuis le meurtre de votre père ; toujours poursuivi par le remords, rien ne m'attirait, je ne trouvais le repos nulle part !

J'allai en Espagne, ce pays éclairé par les doux rayons du soleil, mais ils ne me réchauffèrent pas ; tout mon être resta froid ! De là, je me rendis en Italie, voyageant sans cesse, m'arrêtant parfois dans quelque vallon silencieux. Les années s'écoulèrent, ma Blanche grandissait ; elle seule, par son amour pour son père malheureux, lui donnait la force de supporter la vie. — D'Italie, nous allâmes en Autriche, dans les montagnes superbes et les vallons paisibles de l'Illyrie. C'est là que nous résidâmes le plus longtemps et que nous apprîmes la

langue du pays. Au bout de quelque temps, je quittai également ces lieux. Je me remis de nouveau en voyage et me dirigeai vers le Danube supérieur, du côté de la Suisse. Une force irrésistible m'attirait vers ma chère patrie, vers la France, et pourtant je n'osais fouler son sol béni, après vingt ans de tortures et d'angoisses! — La paix était signée entre l'empereur et Louis XIV. Je descendis lentement le Rhin au commencement de cette année, longeant la frontière de mon pays bien-aimé, lançant parfois des regards furtifs sur le fleuve immense qui m'en séparait. Je supportais cet exil avec peine, j'aurais voulu revoir le tombeau de ma femme, pour y trouver enfin le repos ou mourir! C'est alors que ma destinée s'accomplit, que je vins dans cette ville; six semaines se sont à peine écoulées... et .. ici...

De nouveau épuisé, d'Aubigny s'arrêta.

Armand l'avait écouté attentivement, sans perdre un mot de son récit, et, malgré lui, la fatale destinée de ce malheureux le touchait. Mais, ne voulant pas laisser deviner ses sentiments, il attendit en silence que d'Aubigny se fût remis. Celui-ci, faisant un effort sur lui-même, continua d'une manière presque inintelligible :

— Je veux en finir... je le dois... car je sens que mes forces m'abandonnent... Ecoutez donc ce qui me reste à vous dire, et ce qui... m'est le plus pénible à vous raconter. Avant d'arriver dans cette ville, je retrouvai cet homme, et elle... Manon Valoy... cela décida de mon sort... A la vue de votre sœur... belle comme sa mère, et tout son portrait, je crus qu'elle m'était rendue. Je sentis que mon amour n'était pas encore éteint, comme je le croyais.

Ma passion se réveilla à sa vue... comme une étincelle. Le feu de ses yeux m'embrasa ; je fus transformé... je devins un tout autre homme... je redevins le d'Aubigny d'autrefois. Je me sentis renaître. J'étais jeune, fort, plein de feu, et je résolus de me précipiter de nouveau dans la vie, pour tâcher de conquérir le trésor que j'aimais de toutes les forces de mon âme, et pour cela d'employer tous les moyens qui seraient en mon pouvoir... comme autrefois, comme j'eusse fait à vingt ans !

L'amour avait opéré en moi un miracle ; mais en même temps mes mauvais instincts s'étaient réveillés. Je restai à Darmstadt, je vis souvent votre sœur, Manon. Je lui dis ouvertement et sans retenue ce que je ressentais pour elle... ce que j'espérais... ce que je voulais obtenir ; je lui racontai tout cela un soir en l'accompagnant chez elle ; je l'avertis de se tenir en garde contre moi. Elle ne fit pas attention à mes paroles... pour mon malheur et pour le sien ! Vous savez ce qui est arrivé depuis. Je l'attirai dans ma maison... par ma pauvre enfant bien-aimée... Je l'arrachai de cet incendie terrible, et, la nuit suivante, de son cachot souterrain pour la... ah ! pardonnez cet aveu... pour la retenir prisonnière chez moi. Mais cette captivité ne dura qu'un jour.

Le lendemain de l'incendie, je conduisis Manon dans la chambre à côté de celle où vous, monsieur de Mivelles, étiez malade au lit. Là, la malheureuse vous vit par la petite fenêtre. Elle était à genoux, priant pour vous, pour son frère... tandis que moi, je considérais toute sa personne avec des regards de convoitise.

D'Aubigny mit ses deux mains devant son visage et sa poitrine respirait fortement; puis il continua d'un ton agité :

— La nuit suivante je me levai : ma maladie terrible m'avait repris. Endormi, je m'approchai de la chambre où elle était prisonnière... Tenez, là, au haut du dernier bâtiment, vous pouvez voir d'ici, avec ses trois fenêtres et son balcon démantelé. J'entrai dans son logis... Je me crus transporté dans cette nuit où, il y a vingt ans, le crime fut commis. Je revoyais Marion endormie... à côté d'elle... mon ennemi... Je levai mon poignard pour le transpercer de nouveau, mais cette fois mon bras, levé pour frapper, fut retenu : le nom de d'Aubigny retentit à mes oreilles et pénétra comme un glaive dans mon cœur. Je m'éveillai et j'aperçus Manon... elle m'avait reconnu... Ivre de colère et de rage, mais encore plus poussé par mon amour infâme, je voulus la saisir pour reprendre mon secret et la posséder enfin! Alors, elle m'échappa et s'élança sur le balcon. Un instant après, elle était étendue sur le pavé de la cour, le crâne brisé, et c'est ici même que nous l'avons enterrée!

. . . .

Armand poussa un cri. Ce qu'il venait d'entendre était trop horrible, trop au-dessus de ses forces; ce coup imprévu l'abattit. Il tomba sur le sol, arrosant de nouveau, de ses larmes, la terre qui recouvrait sa pauvre sœur.

Mais lui, cet homme qui avait commis ce forfait horrible, restait ployé sur le banc de pierre; ses yeux restèrent secs; seulement ses lèvres remuèrent comme s'il eût murmuré une prière.

Au même instant, Balzer apparut dans l'obscurité qui les entourait, il tomba à genoux sur les marches de l'autel, sur le tombeau de Manon, et pria pour son pauvre maître.

Un long silence suivit.

Enfin, Armand fit un mouvement comme s'il voulait se relever, et d'Aubigny dit lentement, sans changer de position, et en relevant la tête :

— Maintenant, monsieur de Mivelles, vous savez tout... prononcez mon arrêt... je suis prêt à l'entendre, je suis préparé à tout.

Armand se leva. Il considéra longtemps cet être brisé, qui semblait se courber de plus en plus sous son regard.

— Vous avez profondément souffert de votre première faute, dit-il lentement et d'un ton solennel ; ce que vous avez fait, celui qui est là-haut le jugera ; je ne veux pas vous maudire, mais pour vous pardonner... je ne le puis...

D'Aubigny tomba du banc de pierre sur le sol, comme frappé d'apoplexie, et demeura sans mouvement. Armand resta devant lui, la tête haute.

Alors, une main se posa doucement sur le bras du jeune homme, et le vieux Balzer lui dit d'un ton touchant :

— Le Seigneur a pardonné à tous ses ennemis sur la croix. Nous devons suivre son exemple, et devant cet homme qui est là à vos pieds, brisé, couché dans la poussière, je vous répète : Soyez clément, monsieur, pardonnez, afin qu'un jour Dieu vous pardonne, quand vous paraîtrez devant son tribunal !

Les pensées de vengeance, qui s'étaient amassées

dans le cœur du jeune homme, se dissipèrent à ces paroles de réconciliation. Il se jeta en pleurant au cou du vieux serviteur et cacha son visage sur sa poitrine.

— Aidez-moi, monsieur de Mivelles, dit Balzer d'un ton suppliant, à relever ce malheureux et à le reconduire chez lui. Mlle Blanche attend avec anxiété son père.

— Blanche?... oh ! c'est l'ange qui le protège ; sa prière va monter pour lui vers le ciel et implorer la grâce de ce pécheur repentant. Ah! oui, j'en suis persuadé, sa prière obtiendra son pardon. Retournons vite près d'elle.

Les deux hommes relevèrent d'Aubigny, toujours sans connaissance, le sortirent du tombeau de Manon, et reprirent lentement le chemin de la maison.

XX

L'EXPIATION

Plusieurs jours s'étaient écoulés. D'Aubigny ne se remettait pas. Il était cloué sur son lit et le médecin hochait la tête d'un air de doute, quand il croyait ne pas être aperçu. Ces signes n'échappèrent pourtant pas à Blanche, qui devint de plus en plus triste. Elle avait perdu tout courage, toute force pour se préserver du sort qui la menaçait, et elle attendait, résignée, le coup terrible que le médecin prévoyait, et que tout, autour d'elle, lui annonçait. Armand, qui venait souvent à la vieille maison du marché, ne pouvait même pas la consoler. Le frère de Manon était triste et sérieux. Il se tenait silencieux à côté d'elle, et seulement quelques regards et quelques pressions de main lui indiquaient que l'amour et les sentiments de la jeune fille n'étaient pas changés.

Armand n'avait pas franchi le seuil de la chambre dans laquelle reposait d'Aubigny depuis le soir où, aidé par Balzer, il avait reconduit le malade

chez lui; mais il restait constamment dans la pièce à côté, quand il venait dans la maison pour voir Blanche.

D'Aubigny savait que, quoique ne le voyant pas, de Mivelles se tenait toujours près de lui, cela parut lui faire plaisir et le tranquilliser. Dans les moments où il se sentait mieux, il abandonnait son lit de repos, aidé de Balzer, qui le quittait rarement, pour se mettre devant son secrétaire où il écrivait longuement.

C'est ainsi qu'il finit par écrire trois lettres. La première était adressée au landgrave Ernest-Louis; la seconde à la maison de banque de Neufville, à Francfort, et la troisième au comte Roger de Mivelles, comte d'Espenau, d'Ossun et de Saint-Jean-de-Gardel, dans son hôtel, à Paris.

Les lettres restèrent plusieurs jours sur la tablette de son secrétaire. Enfin, un matin, le malade se sentant plus faible et espérant probablement une prochaine délivrance, il donna l'ordre à Balzer de les faire parvenir à leurs adresses le plus tôt possible.

Balzer porta immédiatement la lettre adressée au prince, à la Résidence, où il s'était installé depuis l'incendie du château; ensuite, il prit une chaise de poste pour aller à Francfort, afin de remettre la deuxième à la maison de banque désignée, mais non sans regret et seulement pour céder aux vives instances du malade, il mit lui-même la troisième à la poste.

Le jour même, dès que le landgrave eut reçu la lettre de d'Aubigny, parut, l'après-midi, à la maison du marché, un gentilhomme de la cour qui,

avec la plus exquise politesse, pria Blanche de le conduire près de son père. Il disait être M. de Kametzky, conseiller privé du prince, et envoyé, par son maître le landgrave, près de M. Van der Werft.

C'était un personnage respectable, digne de confiance, et Blanche consentit tout de suite à sa demande.

Lorsqu'elle l'introduisit, le malade était bien faible et reposait sur son lit; il parut joyeux de la visite de l'étranger, et Blanche, accédant au désir exprimé par son père, sortit, laissant les deux hommes seuls.

Ils causèrent longuement ; puis M. de Kametzky se mit à écrire ce que le malade lui dictait avec peine.

Pendant ce temps, Blanche se tint dans la chambre voisine près d'Armand, pleurant silencieusement sur son pauvre père et sur l'avenir qui lui était réservé si elle devait le perdre. Armand eut pitié de la jeune fille, qu'il aimait par-dessus tout. Il se promit d'être son protecteur, n'importe ce qui pourrait survenir. Il trouva de nouveau des paroles de consolation, des mots d'amour qui rendirent à la pauvre enfant l'espérance et le courage,

Il faisait déjà nuit lorsque le conseiller privé de Kametzky laissa le malade qui, après cette entrevue, était devenu encore plus faible. En quittant Blanche, il prit la jeune fille par la main, et, en regardant ses beaux yeux mouillés de larmes, il lui dit d'un ton paternel que son père l'avait autorisé à venir avec sa petite famille, se composant de sa femme et de sa fille, prendre possession des cham-

bres nombreuses existant dans la maison et qui se trouvaient libres; car, depuis l'incendie du château dans lequel il avait logé jusqu'à present, il s'était vu forcé de chercher un refuge autre part. De cette façon, il pensait que la jeune fille ne serait plus seule dans cette vaste maison, et que, si elle voulait honorer sa famille de sa confiance, elle trouverait dans son isolement une affection sincère et une protection convenable.

Ces paroles firent plaisir à Blanche, et elle accepta l'offre du conseiller. Le prince, à qui d'Aubigny s'était entièrement confié, se chargeait de protéger la pauvre enfant, qui serait bientôt seule sur la terre. Le landgrave, répondant au désir du malade, avait envoyé M. de Kametzky, sur le dévouement duquel il pouvait compter, s'entendre avec lui.

Très tard dans la soirée, Balzer revint de Francfort ; il rapportait, outre une forte somme en or, une lettre de la maison de Neufville, adressée à Van der Werft, qui lui annonçait que ses ordres avaient été exécutés pour les sommes disponibles, et que tous les titres de ses propriétés, en sus de l'argent, avaient été retournés à la maison Van der Werft, d'Anvers.

Le malade parut plus calme. Ses affaires étaient en ordre; il avait assuré l'avenir de son enfant, maintenant il pouvait quitter une vie où il n'avait plus rien à espérer ; mais en même temps il devait se séparer de sa fille pour toujours.

Il s'affaiblissait de plus en plus et sentait que sa fin approchait.

La nuit était venue. Il cherchait à éloigner Blanche, lui conseillant de se reposer, car il se sentait

mieux, disait-il, et n'avait pas besoin de ses soins. Mais la jeune fille hésitait; un pressentiment inexplicable la retenait près du lit de son père. Celui-ci, par des paroles rassurantes, cherchait à calmer sa frayeur. A la fin, Blanche consentit à se retirer.

D'Aubigny la tint longtemps embrassée, reposant sa tête fatiguée sur l'épaule de Blanche.

C'était son adieu éternel au seul être qu'il aimât véritablement d'un amour pur. Cela lui déchirait le cœur, et, pour la première fois depuis longtemps, des larmes brûlantes s'échappèrent de ses yeux. Il la remercia avec des paroles touchantes de l'affection qu'elle lui avait toujours témoignée, de la patience d'ange qu'elle avait eue dans ses sombres moments. Alors seulement il sentait combien sa fille lui était chère! c'était sa punition, mais une punition terrible. Il déposa un baiser sur le front de Blanche, qui tomba à genoux devant le lit afin de réciter sa prière du soir pour son père. Si des pleurs étouffaient sa voix, son cœur ne priait qu'avec plus de ferveur pour demander la guérison de Van der Werft.

Il fallait se séparer! Encore une pression de main, encore un regard d'amour ineffable, et la jeune fille dit doucement : Bonne nuit, cher père. Et elle s'élança vers la porte sans se douter du coup terrible qui allait la frapper.

Le malade, au dernier moment, ne voulait pas la laisser partir, car il sentait qu'il ne la reverrait jamais... Sa voix la rappela encore une fois.

— Mon père!... s'écria Blanche en volant vers lui.

De nouveau elle était sur son cœur, elle enten-

dait encore une fois sa voix prononcer son nom avec tendresse. Ses lèvres froides lui donnèrent encore un baiser, puis il la congédia vivement, afin que la douleur qu'il ressentait en ce moment suprême ne le foudroyât pas.

D'une voix brisée, il cria encore à son enfant :

— Au revoir, chère Blanche! au revoir!... A bientôt!...

Puis elle disparut à ses regards.

Il était seul avec Balzer; celui-ci, à moitié caché par les rideaux du lit, donnait un libre cours à ses larmes. Mais une autre personne avait encore été témoin de cet adieu déchirant entre le père et l'enfant.

C'était Armand qui, sans être aperçu, était entré dans l'appartement, et, s'étant approché de Balzer, le tenait enlacé et sanglotait.

Lorsqu'il n'entendit plus les pas de Blanche, il s'avança vers le malade, et, tombant à genoux devant le lit, il lui saisit la main, cette main qui lui avait fait tant de mal, et se penchant sur elle, il lui dit :

— Que Dieu vous pardonne pour cet ange, pour votre repentir, pour la douleur que votre cœur de père a endurée. Allez en paix, je vous pardonne aussi!

— Merci!... merci!... murmura le malade sans tourner la tête vers Armand; mais, s'animant peu à peu, il continua : — Je le savais... vous ne m'auriez pas laissé quitter cette vie... sans me pardonner!... Mais, promettez-moi encore une chose... jurez-le moi, puis je serai tranquille... Rendez mon enfant heureuse... C'est avec joie que je vous confie ma

Blanche!... Mais ne lui prononcez jamais... jamais, entendez-vous bien... mon nom... ce nom d'un double meurtrier... d'Aubigny!... Que ce nom soit maudit!... qu'il soit oublié à jamais... Jurez-le moi!... et je mourrai en paix... et je supporterai sans me plaindre la manière dont l'Être suprême me jugera!...

— Je vous le jure!... répondit solennellement Armand en serrant la main glacée du mourant dans la sienne.

— Maintenant, je suis heureux! reprit le moribond après une petite pause; alors, mon enfant, ma Blanche ne détestera point son père... et ne songera à moi qu'avec bonheur... Merci pour cette nouvelle consolation!... Vous pouvez, du reste, tenir votre serment, j'ai tout arrangé pour cela. Le vicomte d'Aubigny est mort... j'ai détruit ses papiers... J'ai confié en des mains sûres tout mon avoir, et les biens de la mère de Blanche vous seront rendus sous le nom de Van der Werft. Soyez heureux! Oubliez-moi!... mais ne manquez jamais à votre serment!...

En disant ces derniers mots, le mourant s'était à moitié redressé, et avec des yeux à demi éteints avait cherché à saisir le regard d'Armand.

Celui-ci le regardait fixement et, étendant la main, il répondit:

— Je vous le jure de nouveau!... Allez en paix, quittez la terre et que le pardon de l'Éternel vous soit acquis!

Alors, le malade retomba lourdement sur son oreiller. Sa respiration s'échappait de sa large poitrine; peu à peu elle devint moins précipitée, et de

temps en temps on entendait comme un râle ; on eût dit qu'il allait rendre le dernier soupir.

Mais le malheureux ne devait pas avoir une mort paisible. Encore une fois, son cerveau exalté fit surgir tous les spectres qui le poursuivaient et le torturaient depuis son crime.

Entièrement replié sur lui-même, son regard morne fixa tout à coup le vide, tandis qu'avec des efforts inouïs, il cherchait à soulever les bras pour chasser les visions qui lui apparaissaient. Sa respiration devint plus vive, son visage blêmit encore et ses lèvres remuaient convulsivement afin de pouvoir trouver un son, un mot pour soulager son cœur oppressé.

Les deux hommes regardaient avec effroi les efforts convulsifs du mourant. Armand, ne pouvant supporter cette vue, détourna la tête.

Alors s'échappa de la poitrine de d'Aubigny un long cri déchirant ; le patient avait enfin recouvré la parole.

— Va-t'en... va-t'en... loin de moi, vil suppôt de l'enfer !... s'écriait-il en paroles entrecoupées et en agitant énergiquement ses bras à droite et à gauche comme pour en chasser les spectres. Que me veux-tu ? Je ne te connais pas... va-t'en !... va-t'en ! Le misérable ne veut pas me lâcher... il me saisit... malheur... malheur à moi !... Maintenant il me conduit à travers les airs... Je respire des vapeurs empoisonnées... des flammes m'entourent de toutes parts... Les voici... ils sont tous là... tous... assis aux pieds du juge suprême... ils m'attendent... tous trois... le cœur saignant... malheur !... malheur !... sa parole pénètre dans mon âme comme un coup de

tonnerre... il me repousse... sa voix me condamne pour toujours... il me saisit de nouveau... mais voyez... un ange s'approche... il menace mon persécuteur. Qu'il est beau, cet ange! Son regard écarte les flammes qui me dévorent... je me sens rafraîchi... L'ange s'avance vers le trône du Tout Puissant; il s'agenouille et prie pour moi... C'est ma Blanche, ma Blanche bien-aimée! et les mots de : grâce! pardon pour le pécheur repentant! se joignent au chœur des anges et retentissent autour de moi en accords célestes... Comme signe de réconciliation, leurs mains s'étendent vers moi... L'ange s'approche; il me soulève et me conduit vers le trône céleste... Je viens... je viens... Blanche!... ma Blanche!...

Armand et Balzer s'étaient agenouillés devant le lit où il venait d'expirer.

Ces dernières paroles avaient été prononcées plus faiblement, presque comme un murmure. Sa tête, avec une secousse convulsive, tomba sur sa poitrine; un souffle s'échappa de ses lèvres, ce fut le dernier : d'Aubigny avait cessé de souffrir.

XXI

ÉPILOGUE

Blanche fut comme anéantie par ce coup auquel elle ne s'attendait pas, et il fallut tous les soins d'Armand pour empêcher qu'elle ne succombât. Le jour suivant, la digne femme de Kametzky vint chercher la pauvre enfant et la consola avec la tendresse d'une mère. Quoiqu'elle fût encore une étrangère pour Blanche, la jeune fille se sentait attirée vers elle et trouvait du soulagement à raconter à cette brave femme la douleur qu'elle éprouvait.

Pendant les préparatifs pour l'enterrement de son père, M. de Kametzky avait emmené Blanche dans sa petite demeure.

Ce fut le soir que l'on transporta le corps de d'Aubigny dans le petit cimetière de la ville. Il fut enterré sans chants ni cérémonies ; il n'avait voulu, sur sa tombe, que de simples prières. Le vieux et fidèle Balzer, Armand et M. de Kametzky, que le landgrave avait envoyé en son nom pour rendre

les derniers honneurs au gentilhomme étranger, suivaient seuls le cercueil.

Mais, à l'entrée du champ de repos, cinq personnes vinrent se joindre au petit convoi ; c'étaient les cinq gentilshommes qui avaient voulu se battre avec lui à cause de Manon.

Tandis que plusieurs domestiques avec des torches entouraient la fosse, on y descendit lentement le cercueil, et, sur la demande de Balzer, les personnes présentes prononcèrent une prière. — Que sa cendre repose en paix, répétait-on ; puis des pelletées de terre roulèrent avec un bruit sourd sur le cercueil. Tout était fini.

C'était sur une terre étrangère que cet homme sans patrie, qui avait tant souffert et tant fait souffrir les autres, trouvait enfin le repos qu'il avait si vainement désiré durant sa vie.

Le même jour, après l'enterrement, M. de Kametzky communiqua à Armand et à Blanche la dernière volonté du mort. Celui-ci avait ordonné que le mariage de sa fille avec le comte de Mivelles aurait lieu quatre semaines après sa mort, en admettant que pendant ce temps le consentement du comte Roger de Mivelles, grand-père d'Armand, à qui d'Aubigny avait écrit, fût arrivé. Après les fiançailles, M. de Kametzky devait leur remettre les papiers et les titres de propriétés, et M. de Mivelles aurait la faculté de retirer de la maison de banque d'Anvers la fortune de Blanche. Balzer aussi reçut une forte somme d'argent. Il devait, en outre, avoir tout le mobilier de Van der Werft dès que le jeune couple aurait quitté Darmstadt pour retourner en France.

Huit jours à peu près pouvaient être écoulés, quand Balzer remit à Armand une grosse lettre cachetée, venant de Paris. C'était une réponse de Mivelles, qui vivait encore et avait été heureux de recevoir la missive de d'Aubigny. Ses enfants étaient morts depuis longtemps, et le vieux gentilhomme se trouvait seul au monde; il pensait mourir ainsi sans être pleuré par personne, quand la lettre de d'Aubigny lui était parvenue, lui annonçant un fils digne de sa race et une belle-fille charmante.

D'Aubigny avait sans doute tout raconté au vieux comte, le priant de ne jamais prononcer son nom, car la lettre de M. de Mivelles ne parlait de Blanche que comme étant la fille de Van der Werft. Le vieux seigneur écrivait aux jeunes gens de venir le rejoindre en France aussitôt leur mariage. Il voulait lui-même aller à leur rencontre jusqu'à Metz, et leur demandait de lui fixer la date où ils arriveraient.

Le jour du mariage arriva. Le matin, avant d'aller à la messe, Armand conduisit Blanche au jardin près du caveau, sous prétexte de voir encore une fois l'endroit où il s'était réconcilié avec son père et où, pour ainsi dire, il avait retrouvé celle qu'il aimait. Il ne pouvait dire la vérité à sa fiancée; mais il y allait en réalité pour prier avec elle sur le tombeau de sa sœur, et lui dire un dernier adieu.

Ils restèrent longtemps agenouillés sur les marches de l'autel.

Enfin, ils se levèrent. Un dernier regard salua encore cet endroit silencieux, puis ils quittèrent le jardin pour se rendre à l'église. C'était sortir du tombeau pour aller au berceau de leur bonheur terrestre.

Ce mariage eut plus d'un témoin : la famille du conseiller de Kametzky se tenait à côté du jeune couple. Le landgrave y assistait, ainsi que le prince Ernest-Louis et ses jeunes amis ; Balzer aussi, avec une capote blanche de dragon, toute neuve. Il lui fallut beaucoup de force sur lui-même pour refouler ses larmes, quand il songeait que ces jeunes gens qu'il aimait tant, pour lesquels il avait si vaillamment combattu, allaient le quitter, qu'il ne les reverrait plus.

Mais cela était inévitable ; la séparation devait avoir lieu. C'était, pour le vieux soldat, le prélude de l'adieu suprême.

Devant le château attendait le carrosse bleu et rouge que nous avons vu dans le premier chapitre de notre histoire ; cette fois, il n'était pas couvert de boue et de poussière, mais entièrement remis à neuf par les soins de Balzer. Ses couleurs vernies brillaient claires et belles, les trois chevaux étaient ornés de pompons de diverses couleurs ; le postillon était aussi tout enrubanné et trônait sur le large siège, attendant les nouveaux mariés.

Ceux-ci parurent enfin ; ils dirent un dernier adieu à M. de Kametzky, remercièrent sincèrement le prince qui, dans cette circonstance, s'était montré en tous points si prévenant pour eux et pour leur père ; puis Blanche et Armand montèrent en voiture. Le carrosse fut fermé. La capote blanche grimpa sur le siège près du postillon, et le véhicule se mit en marche vers la porte de la ville par où il était entré, il y avait à peu près trois mois. Le carrosse ne prit pas la grande route qu'il avait suivie la première fois, mais il se dirigea vers la belle allée des tilleuls

que Blanche avait saluée avec tant de plaisir lors de son entrée à Darmstadt. L'équipage s'y engagea dans la direction de Mayence.

Sur la banquette de derrière, les nouveaux mariés se tenaient silencieux l'un près de l'autre. Ils étaient heureux. Ils échangeaient des paroles d'amour et d'espérance.

Balzer se tenait sur le siège, et souvent sa main se portait, soit à sa trompette brillante pour sonner une joyeuse fanfare, soit à sa figure, pour essuyer une larme furtive. Mais chaque fois que cette pensée lui vint, il s'arrêta en réfléchissant que les deux jeunes gens de la voiture songeaient à tout autre chose qu'à sa fanfare, et surtout que sa musique ne serait pas en harmonie avec les impressions que la jeune femme devait encore ressentir.

Mais quand ils furent arrivés au Rhin, que le large bac reçut chevaux, carrosse et postillon, qu'il fallut définitivement se quitter ; quand l'émotion de cet adieu définitif, qui brisait le cœur du fidèle soldat, fut passée, il saisit vivement, de sa seule main, son instrument chéri, et commença à entonner bravement, et d'un cœur joyeux, différentes fanfares ; tandis que le bac traversait lentement le grand fleuve, il sonnait toujours, pour donner à ceux qu'il aimait un dernier souvenir, et, en même temps, chasser de son vieux cœur le chagrin qui le brisait. Pendant la traversée, ses nouveaux amis firent voltiger leurs mouchoirs en signe d'adieu. Le bac toucha la rive opposée, la trompette s'échappa de la main du soldat épuisé, et, le cœur gros, il s'assit sur le bord du fleuve. Des larmes brûlantes coulèrent de ses yeux. Il resta longtemps pensif à cette

place, où il avait vu pour la dernière fois ceux qu'il aimait.

Les nouveaux mariés continuèrent leur route.

Le voyage dura plusieurs jours avant d'atteindre Metz. Là le vieux comte de Mivelles, les yeux humides et la joie au cœur, reçut ses nouveaux enfants. Armand était le vivant portrait de son malheureux père. Ils retournèrent ensemble à Paris.

Les sommes qu'Armand reçut de la maison de banque Van der Werft d'Anvers, comme héritage de sa femme, étaient vraiment colossales. Le comte lui-même fut étonné de cette fortune.

Armand tint la parole qu'il avait donnée au mourant. Sa femme conserva toujours son respect filial et son amour pour son père. Il sut aussi la tranquilliser sur la destinée de Manon.

Le vieux Balzer regagna tristement Darmstadt. Grâce à la somme que son maître lui avait léguée, il était à son aise, même riche. Il quitta son poste de gardien de la tour, mais il continua à l'habiter avec le consentement du landgrave.

Il fit à ses frais relier par des escaliers et arranger aussi confortablement que possible les nombreux étages et les chambres au-dessus de son logement, qui étaient rarement habités.

C'est dans ces pièces qu'il fit porter tous les meubles et objets divers ayant appartenu à Van der Werft, qui étaient restés dans la vieille maison du marché.

Tous ces événements et la disparition de Manon avaient amené un changement complet dans le jeune prince François-Ernest ; il vivait silencieusement, pressentant que ses jours étaient comptés. En

effet, au printemps de la même année, il tomba malade, et il succomba quelques mois après, dans la fleur de l'âge.

Pour honorer sa mémoire, rien de plus simple que de rappeler une maxime de ce jeune homme, à peine âgé de vingt ans, dans la langue dans laquelle elle a été écrite :

« La jeunesse est un âge qui n'a ni expérience du « passé, ni prévoyance de l'avenir, ni modération « pour ménager le présent. »

Balzer vécut heureux et tranquille encore bien des années dans sa tour Blanche.

Chaque soir, quand le soleil était sur le point de se coucher, il ouvrait une des fenêtres situées dans la plus haute partie du bâtiment du côté de l'ouest, puis il prenait sa trompette et lançait à travers les airs ses chansons favorites. C'était un gracieux bonsoir qu'il envoyait à ceux qu'il aimait.

Un soir, les voisins attendirent en vain les joyeuses fanfares du trompette. Tout resta muet et silencieux dans la tour, et quand le vieux ne se montra pas le lendemain, l'on monta préoccupé dans sa chambre.

On le trouva sur son lit, les traits souriants, le visage tourné du côté de l'est, mais froid et mort. Il avait passé de la vie au trépas, doucement et sans souffrance.

Il fut enterré à côté de d'Aubigny ; il l'avait ainsi ordonné dans un écrit que l'on trouva près de lui. Il voulait être près de son maître, afin de faire son entrée avec lui dans le dernier grand quartier gé-

néral, et que l'un pût déposer pour l'autre sur les actions de leurs derniers jours, et il espérait que le faux témoignage qui les accusait si fort tous les deux serait effacé de la table du jugement.

Le landgrave Ernest-Louis fit élever un nouvel édifice superbe sur les cendres du château brûlé. Un architecte français de l'école de Louis XIV en donna le plan, mais ce plan était si grandiose, que le prince ne put en faire exécuter que le quart, et cette partie même resta longtemps, bien longtemps inachevée.

C'est seulement au commencement de notre siècle que fut terminé le nouveau château. On reconnut alors que, vu sa grandeur démesurée, il n'était guère habitable ; c'est pourquoi l'on y transporta toutes les collections et tous les musées du prince, la bibliothèque et les archives.

M. de Kametzky continua à loger avec sa famille dans la vieille maison du marché ; il finit même par donner son nom à la maison. Seulement, de nos jours, la maison Kametzky appartient à un particulier qui en a modifié l'architecture.

Le grand jardin de la maison avait déjà subi des transformations, et il est, aujourd'hui, complètement bouleversé.

Le successeur d'Ernest avait fait construire près du marché, non loin de la maison Kametzky, deux édifices devant servir de palais. C'est vers ces bâtiments que fut prolongée une grande partie du jardin. C'est dans cette partie que se trouvait justement le temple avec ses colonnes qui recouvrait tant de mystères.

Le palais et ses dépendances sont restés en posses-

sion des successeurs du prince jusque vers le premier quart de notre siècle, puis, par suite d'aliénation, ils ont passé aux mains de plusieurs propriétaires.

Il y a quelques années, on traça au milieu du jardin une rue allant en ligne droite vers la tour Blanche. Les terrains de cette voie projetée, ainsi que l'endroit sur lequel se trouvait le caveau, furent achetés par des entrepreneurs pour y élever des maisons. Le caveau, vieux et moisi, restait encore debout au milieu des constructions neuves. Enfin, il dut tomber; son toit et son fronton antiques furent enlevés, ses colonnes renversées, les plaques qui couvraient le sol arrachées, pour être employées par les architectes ; on creusa les fondations. Là, à environ dix pieds du sol, les ouvriers firent une étrange découverte : ils aperçurent un squelette qui avait dû séjourner longtemps sous terre. En l'examinant attentivement, on le reconnut pour être celui d'une femme.

Cette découverte fit sensation.

On savait que les jardins de la maison princière n'avaient jamais servi de cimetière; en effet, on ne trouva que ce squelette de femme. Comment se trouvait-il là ?

Il y aurait-il eu un crime commis... une action mystérieuse ?

C'est ce que tout le monde se demandait.

Toutes sortes de suppositions furent faites tout bas, et plus d'un habitant de la ville tâcha de pénétrer la cause véritable de cette découverte qui supposait une action plus ou moins coupable, et de soulever le voile qui recouvrait cette affaire.

On sait maintenant que ces restes étaient ceux de la belle Manon Valoy, retrouvés environ cent cinquante ans après sa mort. Ils furent exhumés et transportés dans un cimetière.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie D. BARDIN, à Saint-Germain






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00727441 9